

# Tristan et Isabelle

## il était une fois...

### des décennies en arrière

En ce début de matinée de mai 1945, le ciel est nuageux et l'air est frais. Un soleil naissant et hésitant, arrive par instants à forcer un passage pour faire pleuvoir quelques timides rayons. L'astre de feu ne devine pas encore si les années passées, toutes récentes, sombres de tempêtes, de tonnerres et d'éclairs, de nuits et de brouillards, sont révolues. Le fer et le feu ont régné en maître sur presque tout le globe. C'est trop tôt pour s'y habituer ; pour savoir si la lumière peut de nouveau éclairer la terre et l'humanité. La nuit a été pratiquement noire et l'aurore peine à arriver. On est à la veille des trois jours des Saints de glace. Les cloches libres des églises vont sonner en ce jour d'Ascension ; le premier après la guerre. La fête sera double. Les salles de bal vont pouvoir rouvrir et les accordéons vont de nouveau s'agiter pour faire danser la population en manque de bonheur. Les impressionnants tilleuls sont parés de leurs feuilles. Les fleurs odorantes, apaisantes et calmantes, pourront être récoltées tout cet été. Un cortège de quelques personnes marche en silence, après avoir franchi le grand portail en fer forgé. À sa tête, la femme la plus âgée, au buste rigide et au pas militaire, imprime la cadence d'un air déterminé ; irrémédiable vers sa destination. Elle se retourne pour vérifier que tout le monde suit sans faiblir. Il n'y a que quelques dizaines de mètres à parcourir, avant d'arriver au petit colombier au toit pentu, en dehors de l'imposante enceinte murale. Après plusieurs minutes passées à l'intérieur, les cinq sœurs hospitalières vêtues tout de blanc immaculé et la tête recouverte de la guimpe, ressortent et ferment la lourde porte capitonnée, dans un effort commun. Les gonds grincent. Toujours le corps droit, les rides accentuées et le regard implacable, elle s'avance et d'un geste sûr et précis, introduit la clé dans la serrure et fait deux tours. Elle rajoute un cadenas sur une chaîne aux maillons impressionnants, qui renforce l'idée que cet endroit doit être inviolé. Elle place les deux clés dans sa poche. Personne ne doit pouvoir y pénétrer. Elle se retourne et fixe une dernière fois la porte et s'éloigne. Le regard de Joseph Goebbels, mort quelques jours plus tôt, n'inspirait pas plus de crainte et de peur. Au même moment, le ciel s'assombrit quelque peu ; on croirait que la nuit veut revenir. Toutes, repartent en file indienne, vers le bâtiment principal. La guerre a quasiment épargné cet endroit et la vie y a été presque normale... Presque. Le front est bas et aucune ne parle. Humbles dans la méditation. Une larme coule sur la joue droite de la troisième. Elle l'essuie aussitôt, avec le revers de sa manche, sans lever le visage. Elle embrasse le crucifix en bois qu'elle porte autour de son cou. Toutes franchissent le grand portail. Deux nuages s'écartent et un petit rayon, comme guidé par une force mystique, est projeté contre la plaque nominative apposée sur le pilier gauche. Malgré cette apparente brillance, les lettres du mot 'La Providence' semblent pourtant vouloir disparaître à jamais, happées par le fond en bronze. Si l'esprit de Dieu n'a pas le pouvoir de faire ressurgir la clinquance d'autrefois, sa main peut au moins diriger un trait lumineux pour essayer de redonner de l'éclat à ce lieu pour les années futures ; voilà son message. Malgré le conflit et ses aléas, la mission a perduré derrière ces vieux murs. Les sœurs hospitalières se dirigent vers l'entrée principale du long bâtiment aux immenses fenêtres, protégées par d'imposants barreaux en acier. En s'approchant de la haute porte, toutes redressent la tête vers la Vierge à

l'Enfant, debout, de face, la main droite sur la poitrine et tenant son fils Jésus sur son bras gauche. La meneuse, toujours aussi sûre d'elle, fixe pendant un court instant le visage de stuc blanc. Elle fait un signe de croix. Les quatre suivantes l'imitent en se prosternant. Ce court moment de recueillement ne retire pas la tristesse de leurs yeux ; la troisième essuie de nouveau une larme à la commissure de ses lèvres. Cela tranche par rapport aux visages radieux, rieurs et joueurs des chérubins en pied de statue, tournés vers Marie de Nazareth au regard attendrissant et maternel. Le croissant de lune, symbole et emblème de l'Immaculée Conception, ne sera pratiquement plus visible cette nuit et presque plus du tout, lors de la prochaine. La suivante sera alors complètement noire et il réapparaîtra comme par magie ; le miracle de la continuité de la vie. À l'intérieur des murs épais, le calme et une relative obscurité règnent. Des bougies sont allumées çà et là. Les pierres qui recouvrent le sol du couloir laissent s'échapper le froid et l'humidité emmagasinés durant tout cet hiver. La sœur supérieure, toujours aussi droite et rigide dans ses sandales de cuir marron, se dirige en face, vers son grand bureau. Les quatre autres se dispersent sans bruit, chacune de leur côté, à leur travail d'apaisement et de soulagement des âmes tourmentées. De temps à autres, un cri strident ou un hurlement déchire le silence. Un court moment d'absence et le diable revient à la charge. Hitler n'était qu'un de ses disciples et sa mort pour lui aussi, quelques jours plus tôt, ne stoppe pas la mission de l'ange déchu. Mythomanies, délires et visions hantent les deux grands dortoirs. La responsable de ces lieux, sort les clés de sa poche en les serrant fortement entre ses phalanges blanchies par la pression de la détermination absolue. Elle ne jette aucun regard au tableau accroché à droite sur le mur. Une réplique de 'La Transfiguration' de Raphaël, qui a toute sa place en ces lieux. Elle ouvre la lourde porte à caissons en châtaignier massif, ostentatoire, sur laquelle est accroché, à hauteur de judas, un petit crucifix sobre en fer blanc poli. Il scintille comme l'étoile de Bethléem, qui annonça aux trois mages orientaux, la naissance de Jésus. À moins que ce ne soit juste dans cette pénombre, un sémaphore brillant comme l'étoile du Berger. Celle qui donne un repère au troupeau et qui aussi par sa luminance, éclaire les chemins tumultueux du retour vers le toit protecteur. Les prédateurs sont toujours en éveil quand l'obscurité prend la place de la clarté rassurante de la journée. Ici, la direction à suivre pour les brebis égarées sur des sentiers parallèles. Pas d'anathème ; un bon rappel, plein d'autorité de la sainte parole et de la mission qui est la leur dans ce bas monde et ce pourquoi, elles se sont engagées. Il faut bien que quelqu'un prenne les décisions et dirige ; Pie XII et son silence sont loin d'ici. Et pour cela, il y a une branche à laquelle se raccrocher, derrière cette lourde porte où la voie hiérarchique bienpensante et toute puissante s'attache de recadrer les esprits déviants ; car ici, les raisons ne manquent pas. Le malin semble avoir pris possession de certains cerveaux. Il ne faut pas qu'il puisse s'emparer de l'âme. Et, à force de côtoyer la folie... Albert Londres, mort treize ans auparavant, aurait pu trouver en ces lieux, entre ces murs épais, matière à écrire et à commenter. Il y a quelques cas intéressants d'aliénés et de schizophrènes.

### **quelques années plus tôt**

Les vacances scolaires d'été, de cette année 2003, viennent juste de commencer. Le soleil est haut dans le ciel. Une fillette sur son petit vélo jaune et bleu, grimpe en grimaçant, la douce côte qui mène à l'ancien hôpital psychiatrique, abandonné depuis plusieurs années ; insalubre, obsolète et maintenant, en grand délabrement. L'équilibre de l'enfant est encore précaire ; son assurance tout autant. Il n'y a que quelques jours que son vélo n'a plus les deux petites roulettes stabilisatrices de chaque côté de la roue arrière. Par instants, un léger vent d'ouest vient faire frémir les feuilles et les

fleurs des tilleuls. Plus personne ne semble vouloir faire de tisane. Quand le souffle est plus fort, les volets en bois des fenêtres du vieux bâtiment claquent et la peinture restante tombe en poussière. Avec le temps, la bitume qui recouvre cette route, disparaît peu à peu ; ce qui rend la montée plus ardue. Sa mère suit quelques mètres à l'arrière. Mais cette tour ronde qui se dresse en plein milieu, fascine la fillette. « Arrête-toi, Hollie et redescends... Reviens ». « Je veux aller jusqu'au grand mur ». « Non, il y a des serpents ». Elle ne souhaite pas que sa fille aille plus loin. Elle-même, n'est jamais allée jusqu'en haut ; comme personne, ici. À l'époque, sa mère, aussi, le lui avait formellement interdit. Tout le monde raconte que cet endroit est maléfique ; il serait hanté par un tout petit enfant ; et cela depuis des années... D'innombrables années, même ! Certains affirment avoir vu un bébé, un nourrisson nu et décharné, arpenter à genoux ces chemins plus trop visibles entre les hautes herbes, les nuits sans lune, entièrement noires et ici, sans le moindre éclairage public... En larmes, il semble à la recherche de quelqu'un ou quelque chose. Voilà ce qui se raconte, le soir au bistrot, entre deux verres, quand les langues sont déliées. Sinon, le reste du temps, aucun des habitants du village en contrebas, près de la départementale, ne parle de 'La Providence' ; et pour dire quoi ? Les enfants brodent et inventent des histoires pour se faire peur. Les plus petits écoutent les plus grands, d'une oreille, en frémissant. Mais, les adultes n'ont pas besoin de leur en interdire l'accès ; aucun n'a l'âme d'un aventurier, d'un Indiana Jones. Et puis, l'imposante enceinte murale n'est plus trop solide, elle risque de s'écrouler à des endroits. La haute grille semble tenir les pierres. Les employés municipaux ne viennent plus entretenir cet espace. Sur la pile gauche du portail rouillé, la plaque sale et maintenant entièrement verte de fine mousse ne reflète plus les rayons du soleil. La nature a pratiquement repris ses droits. L'ancienne habitation de la direction, construite à la fin des années soixante, en retrait de la haie hirsute, sur la droite en haut du chemin, n'est plus habitée et commence elle aussi, son lent délabrement. La petite tour ronde décrépie, n'est pratiquement plus visible derrière les hautes ronces, qui en interdisent l'approche. Même les pigeons ne rentrent plus s'y réfugier. Les boulines ne doivent plus être sûrs et protecteurs. Le toit s'affaisse légèrement, mais résiste. Cette construction est plutôt solide. Les vipères ne sont plus dérangées. Un peu en dessous de cet ensemble de bâtiments, les mauvaises herbes recouvrent et cachent presque entièrement les installations vétustes et rouillées du vieux stade de sport. Même le petit gymnase et le vestiaire aux murs rouges en préfabriqué et aux étroites fenêtres grillagées, commencent à ne plus être visibles. Personne ne pénètre à l'intérieur de peur qu'il s'écroule sur eux. Et puis, on ne sait jamais qui peut surgir d'un recoin sombre. Mais quand même, bien en évidence, un panneau a été rajouté par la mairie, stipulant que pénétrer dans ces lieux est interdit. Il faut rafraîchir la mémoire des audacieux. Le vélo redescend, la fillette n'a plus besoin d'appuyer sur les pédales ; elle se permet même de lâcher une main du guidon ; fière de ses progrès. « Fais attention ». « Oui maman. Tu as vu, comme je suis grande ! », crie-t' elle en riant aux éclats et en levant le bras gauche vers le ciel.

### **six mois avant**

Aujourd'hui, c'est un grand jour pour Maxime. On est le jeudi premier avril 2021 et il vient de recevoir les clés de la maison qu'il vient d'acheter. Ce n'est pas un poisson ; il tient dans l'autre main, son titre de propriété, signé et paraphé sur chaque page. Ça va le changer de son petit appartement dans ce quartier à l'est de la métropole voisine, avec la vue sur l'immense cimetière ; calme, mais un peu déprimante. Il va pouvoir commencer les travaux. Il sait exactement comment il va remodeler l'intérieur ; une cloison à abattre pour agrandir le salon et un vieux parquet vermoulu et grinçant à changer. Il a entaillé et soulevé le revêtement plastique qui le recouvrait et a pu ainsi voir que

quelques lattes pouvaient presque être soulevées sans aucun outil et effort particulier. Il faut vraiment faire quelque chose, s'il ne veut pas tôt ou tard, passer à travers. Il fera ça en dernier ; il n'aura pas besoin de le protéger pendant la rénovation. Un bon coup de peinture dans toutes les pièces et ça ira, pour commencer. Ou du papier peint sur le mur du fond, côté salon, en face de la baie vitrée qui donnera la lumière du jour à la salle à manger. Un décor en trompe-l'œil, avec un motif architectural ; il en a vu qui lui plaisent. Ça ne devrait pas faire mal du tout dans cette pièce qui sera désormais toute en longueur. Il y aura une sacrée perspective. Il n'a pas encore tranché pour le style qu'il mettra donc contre ce mur. Un magasin, qui vend des bibelots, plutôt de luxe, semble aussi spécialiste de ce genre de motifs. C'est un pote qui lui a refilé cette adresse ; au cœur de la ville, dans les petites rues piétonnes. Son cerveau balaie toutes les possibilités. Les styles antiquité, égyptiens, grecs ou romains ; moyen âge, roman ou gothique ; renaissance italienne, flamande et française ; pur classicisme ou maniérisme avec le talent de Michel-Ange en chef de file. Ou alors basculé en période baroque qui est la représentation fantasmée de l'antiquité ; néo-classicisme comme la Maison-Blanche ; romantisme en réaction contre le classique ; art nouveau ou art déco. Et pourquoi pas du moderne, de l'actuel avec des buildings éclairés ou des ponts franchissant des immenses estuaires dans lesquels se reflète la lune... En plus des deux spots. Il y en a pour tous les goûts et toutes les affinités de périodes. Ou un cimetière ; si le sien lui manque trop ! Ce n'est pas donné, mais il ne veut pas recouvrir toute une pièce ; juste un pan de mur... Il aime l'histoire avec un grand 'h'. Il connaît aussi toutes les architectures qui ont émergé et accompagné toutes les périodes au fil des temps ; c'est sa passion... Autant que la moto ; c'est pour dire ! Il a de l'imagination et trouvera à coup sûr le bon décor. Les meubles et les tableaux qu'il parsèmera dans la pièce, lui dicteront le choix le plus judicieux. Mais ce sera sûrement épuré avec un mélange savant d'ancien et de moderne. Mais, il n'apprécie pas tout. Il laissera de côté le style rococo qui fut la fusion entre le grand baroque italien et ce rocaille français. Il n'optera pas non plus pour l'art nouveau... Trop de nouilles ! Et pourquoi pas de l'abstrait ? Cela peut être beau quand c'est bien géométrique et bien proportionné. Il est cartésien et il ne changera pas, malgré son jeune âge ; mais l'abstrait reste l'abstrait. Il aurait aimé être architecte d'intérieur. Il aurait voulu faire des études poussées d'histoire de l'art et même d'histoire tout court. Aucun prof et aucun service d'orientation professionnelle n'ont voulu l'écouter ; il n'avait pas d'assez bonnes notes, soi-disant et ses parents n'ont pas insisté ; payer pour échouer... Ce n'est pas vrai quand on fait ce qu'on aime ; forcément les résultats s'en ressentent et les notes vont dans la bonne direction. Trop tard, c'est du passé. Il compense ce manque, voire cette frustration en se plongeant dans les revues spécialisées qui remplissent entièrement une commode. Pour la suite des travaux de son chez lui, il verra au fur à mesure. Cette maison est plutôt en bon état avec une toiture impeccable ; c'est pour ça qu'il l'a achetée, sans d'ailleurs pouvoir négocier le prix ; même si la banque se faisait un peu tirer l'oreille. Ses indéniables qualités de négociateur et d'orateur n'y ont rien fait. Mais de suite, de son œil aussi aiguisé que celui d'un expert, il a vu le potentiel de la bâtisse et s'y est aussitôt projeté. Un seul petit bémol, les fenêtres sont en bois et à simple vitrage ; mais l'agent immobilier dont il n'a jamais vu le visage entièrement, n'a fait aucune concession ; comme pour le port du masque pendant les visites. Ça prend du temps de peindre une fenêtre. Son meilleur pote avec qui il va faire quelquefois de la moto, travaille chez un grossiste et déstockeur de peinture, laque, lasure, vernis et colle. Il lui donnera des pots cabossés ou aux couvercles éventrés qu'ils ne peuvent pas vendre ; et en plus, il lui a promis de venir lui donner un coup de main. Ce sera toujours ça d'économisé et du coup, le temps passé à peindre ces foutues fenêtres, paraîtra plus court avec un peu d'aide. Cette pandémie lui a fait comprendre qu'il serait mieux à la campagne plutôt qu'en ville à faire le tour du pâté de maisons dans le kilomètre autorisé,

avec ce putain de masque sur la bouche et le nez. Il sent que tout cela peut recommencer. Elle a aussi fait grimper les prix de l'immobilier dans les villages proches des villes. Surtout pour les maisons individuelles avec jardin et en plus ici, il y a ce petit garage à l'angle droit de la pelouse. Sa voiture qui n'est plus toute récente, mais qui est en bon état avec peu de kilomètres au compteur, ne dormira plus dehors. Il y a aussi la place d'y mettre sa moto neuve de cross ; et la laver sera maintenant facile. Fini le recul laborieux dans l'étroite porte de la cave de la résidence. Ça y est, c'est fait et il ne regrette pas son achat. Surtout, que le virus est toujours là. Le weekend, au lieu de se promener en ville avec un masque médical sur le visage, il sera chez lui à faire les travaux avec un masque anti-poussière. Mais, il ne veut pas passer des années dans les réparations et le branlebas de combat qui va avec ; le bordel, ça va bien un peu, mais pas trop ! Pas besoin de toucher à l'électricité et à la plomberie ; juste remplacer l'appareillage. Il a déjà porté son dévolu sur de l'inox brossé. Il va changer les meubles de la cuisine ; la salle de bain attendra l'année prochaine, mais il sait déjà comment il réagencera tout ça. Il va quand même ôter la vieille lunette du WC pour en mettre une neuve en couleur ; enfin une où encore personne n'y a posé ses fesses ; si les magasins 'non essentiels' ouvrent et ne referment pas dans la foulée. Ni les médecins et ni le gouvernement ne semblent savoir ce qu'il faut faire ! Cet été, il sait où il va passer ses vacances ; à l'ombre, dans cette baraque, ou plutôt dans son chez lui, à tout signifier comme il le souhaite ; il est maniaque et appliqué. En plus, personne ne sait si on aura le droit de se promener aux quatre coins du pays. Il faut que cet objectif qu'il s'est fixé, soit atteint avant l'arrivée des mauvais jours de l'hiver. Il est optimiste, enthousiaste et motivé. Année foutue, mais pas pour lui. Il a déjà rempli son dossier d'aide de l'état et de la région pour l'isolation des combles. Il s'est renseigné pour le changement des huisseries ; au cas où. Le PVC n'a pas besoin d'être peint ! Il partira à l'océan l'année prochaine, ou pas ; ça dépend des ARS ; enfin s'ils savent ! C'est son premier achat immobilier, et c'est pour sa gueule ; et peut-être qu'une jolie copine viendra poser sa valise, son Vanity Case et ses nombreux sacs remplis de chaussures ; on ne sait jamais. Il va prévoir un grand dressing contre la chambre et une spacieuse penderie dans le couloir. La maison n'est pas très grande, mais il y a un peu d'espace autour, qui permettra, s'il le faut, un jour, de pousser les murs et la porte de derrière ouvre les perspectives pour cela. Les plans sont déjà dessinés, clairs et nets dans sa tête. Il n'est qu'à une petite quinzaine de kilomètres de son travail ; ce job qui lui plaît de moins en moins. Il estime ne pas être rémunéré à sa juste valeur. Il a résolu plusieurs problèmes pour cette boîte, que ce soit par les connaissances de la fonction qu'il exerce ou bien par ses connaissances informatiques. Il n'a jamais eu en retour, aucun remerciement ou presque. Mais ce n'est pas le moment de démissionner, les entreprises et les commerces prennent de plein fouet la récession due à la pandémie. Plus de licenciements que d'embauches. Lui, comme tous ceux qui sont autour, bossent ; pourtant les informations ne parlent que de télétravail et de mise au chômage partielle, payée par 'le quoi qu'il en coûte' ; donc par lui ; ce qui l'exaspère vraiment. Les larbins essentiels au fonctionnement du pays cravachent et les autres, soi-disant indispensables, se tournent les pouces. Il ne sait toujours pas pourquoi l'entreprise où il est embauché depuis plus de deux ans et demi, est essentielle à la nation... Aucune explication ; ils n'ont jamais cessé ! Il lui faut présenter son attestation presque tous les jours. Dès que cette période trouble, qui devient pénible avec tout le bordel qu'elle engendre, sera passée, il cherchera un nouveau job. Il manquerait plus qu'une guerre vienne se greffer là-dessus. La Russie et la Chine semblaient de plus en plus belliqueuses avant cet arrêt total du monde. Plus personne ne parle d'Israël et de la Palestine. Il ne veut plus se morfondre dans ce boulot ; et va bien sûr, continuer ses cours d'informatique du soir au CNAM. *Archiviste numérique dans l'art...* Et si lui aussi, à la prochaine pandémie, il allait s'installer aux Canaries ou au Cap Vert pour télétravailler en

regardant la mer bleue... Ou à Athènes ; avec une vue sur l'Acropole. Vingt minutes par la départementale qui passe tout près de là, à quatre cents mètres ; puis plein ouest par la quatre voies et enfin la sortie juste avant les embouteillages de l'immense ville. Il est du bon côté du village dans lequel il vit maintenant et du bon côté de l'immense zone commerciale dans laquelle se situe l'entreprise; pas besoin de traverser les passages limités à cinquante kilomètre par heure. Il pourra même y aller en moto, quand le temps le permettra. Il faudra juste qu'il achète des pneus de route. Et ici, en prime, il y a l'air pur. Est-ce que les feux follets vont lui manquer ? Il regardera les vaches paître et ruminer. Plus loin, à l'orée du bois, il y a même les chevreuils et les sangliers qui s'y promènent au petit jour. Des lapins viennent batifoler et manger les jeunes pousses d'herbe dans la rosée du matin, près du petit ruisseau en contrebas. Le dimanche, il pourra faire la grasse matinée, la fenêtre ouverte, sans entendre le bruit incessant du trafic routier ; juste celui des moineaux et celui des piverts qui martèlent les troncs des arbres. Le paradis, ou presque... Avec des chemins de terre proches, pour faire prendre l'air à la moto KTM et son orange reconnaissable ; même maculée de boue.

## chapitre 1

Les vacances sont finies depuis une vingtaine de jours. Les enfants sont revenus à l'école et les gens ont réintégré leurs lieux de travail. Les odeurs quotidiennes de barbecue des jours de semaine se sont presque définitivement envolées et les mines tristes ont resurgi derrière les volants. Le soleil brille toujours dans le ciel ; presque aussi radieux que début août. Le réchauffement climatique perturbe le cycle des saisons. Les longues journées de cette fin d'été 2021 raccourcissent un peu. Un imposant et austère bus de police aux fenêtres grillagées, se gare sur le bas côté de la route ; à cheval sur le trottoir. En face se trouve une maison des années soixante-dix, à un étage et avec un long balcon qui en fait presque tout le tour. Les persiennes marron sont fermées. Il n'est que neuf heures du matin. Les deux habitations voisines de part et d'autre, ont été discrètement évacuées. La police municipale a dévié les écoliers et les véhicules de cette rue ; c'est encore un peu la ville ici. Des hommes vêtus tout de bleu marine, casqués, gantés et sécurisés dans leurs gilets pare-balle, descendent. Ils ont tous une arme entre les mains. Le portail est ouvert avec la plus grande précaution. Rapidement, certains, dans une chorégraphie organisée, maintes fois répétée, entourent la demeure. Ceux qui ont une lampe sur leur fusil automatique s'approchent du seuil. Ils se répartissent de chaque côté de l'entrée. Une pression sur la poignée blanche ; elle ne s'abaisse pas. Plusieurs tirs dans la serrure s'enchaînent et un grand coup de bélier dans la porte termine le travail. Le battant en PVC s'ouvre en craquant. Après quelques secondes d'attente, les hommes s'engouffrent à l'intérieur en courant, le canon en avant. Ils ajustent leurs lunettes à vision nocturne. Rien ne bouge. Ils agitent leurs armes dans tous les sens, pour que les faisceaux lumineux éclairent chaque recoin. C'est vide ? En appuyant sur les interrupteurs, les lumières s'allument et tous se déploient avec efficacité, organisation et discipline dans toutes les pièces du rez-de-chaussée. Personne. Un escalier monte à l'étage. Ils l'empruntent en redoublant d'attention à chaque marche gravie. Le silence est pesant ; même les rangers aux pieds, ne font pas craquer le bois vitrifié. Il ne semble pas y avoir le moindre signe de vie. Les renseignements du voisin seraient-ils erronés ? Il y a quatre portes sur ce palier. Un signe de tête et elles sont ouvertes en même temps. Trois chambres et une salle de bains. Les faisceaux lumineux recommencent leurs danses et balaient le moindre espace de chaque pièce. Une pression sur les interrupteurs et là aussi, les plafonds s'éclairent. « J'ai quelque chose », crie un des policiers en pénétrant dans une chambre, avec le doigt sur la détente.

Ses collègues couvrent sa progression. Sur le lit, une femme, la cinquantaine passée, le haut du corps dévêtu, est allongé sur le dos ; morte. Une corde qui est nouée à ses deux poignets, passe, tendue sous le lit ; pareil pour ses chevilles. Elle est écartelée en X ; impossible de bouger et de se défendre. Sur son ventre, un cercle a été tracé profondément dans la chair ; certainement, avec une lame fine et tranchante. A l'intérieur, une phrase en lettres de sang séché ; elle aussi, incrustée à jamais dans la peau, affiche bien en évidence : *INJUSTE FUT LA PUNITION*. Le spectacle est impressionnant et terrifiant. Chaque enfoncement, chaque cagibi et chaque placard sont fouillés. À part ce cadavre, la maison est vide ; il n'y a pas d'accès aux combles. Certains relèvent leurs casques, enlèvent leurs lunettes sombres et s'essuient le visage. « Gardez bien vos gants et ne touchez à rien », crie leur chef. Toutes les persiennes sont ouvertes et la clarté extérieure peut envahir la maison. Quelques mouches volent dans tous les sens. Les plus jeunes secouent la tête en soufflant. Tous se retirent en ordre ; c'est au tour de la police scientifique et criminelle, d'intervenir. Eux ont fait le sale boulot de rendre accessibles et de sécuriser les lieux, sans avoir à tirer le moindre coup de feu ; une fois n'est pas coutume. Ils remontent dans le bus, patientent et repartent aussitôt que les chargés de l'enquête arrivent. Le capitaine Braquehais descend de la première voiture. Il regarde arriver ses deux collègues, le médecin légiste pour l'étude du cadavre et le technicien analyste pour les relevés d'empreintes. Ils se garent derrière lui et sortent du véhicule après plusieurs secondes. Ils ne semblent pas presser d'aller se mettre aux premières loges du spectacle. Pas de serrage de mains, ils se tapent les coudes. Gestes barrières et distanciations physiques sont maintenant bien ancrés. Ils enfilent leurs combinaisons, leurs masques, leurs gants et se dirigent vers la maison. Sur le seuil, ils se retournent. « On y va ; on t'appellera ». « OK ». Le policier n'y pénétrera que quand les deux spationautes lui en donneront l'autorisation. Il espère que cette maison deviendra un sacrosaint ; qu'il y aura bien de réelles preuves qui désigneront le coupable, sans aucune ambiguïté. Il sort de sa poche un cigare, qu'il allume aussitôt. Il sait qu'il a le temps de le finir avant de pouvoir s'approcher de la scène de crime. Il relit le SMS que lui a envoyé son supérieur : 'gore et trash'. Il y avait longtemps ; toutes les dernières affaires étaient plutôt soft. Il n'y a pas que le nouveau variant qui tue ; parce qu'il y a un nouveau variant ! *Là au moins, ils ne pourront pas mettre cette mort sur le dos du virus*. Il appuie ses fesses sur le capot de sa voiture et laisse s'envoler une volute de fumée. Ses collègues de terrain l'appellent quelquefois Columbo. Il a pensé à acheter une 403 décapotable, mais ce n'est pas facile à trouver et ce n'est pas dans son budget ; même une cabossée. Il se contentera de l'imperméable usé ; s'il en trouve un à Emmaüs. Pour le chien tout en longueur, son épouse n'en veut pas. Lui non plus, ils sont trop placides. Ce qui serait le plus pratique et le moins onéreux, ce serait d'arrêter de fumer. Il ne clope qu'en travaillant ; pas chez lui, ou seulement sur la terrasse et encore quand il n'y a personne ; ça l'aide à réfléchir. Dehors, c'est bien ; sa femme et ses deux enfants ne supportent pas l'odeur de ses Havane. Lui, c'est celles des cigarettes qu'il n'aime pas, surtout les mentholées. D'ailleurs, il faudra vérifier si sa fille et son fils ne fument pas en cachette. Et ne parlons pas des vapeurs parfumées des électroniques. Ces vaporettes qui ont aidé les gens pendant l'enfermement. Ensuite, l'addiction est arrivée. Son téléphone bipe ; la photo de madame Charvet, la propriétaire de cette maison. Son divorce est très récent et pour l'instant, elle a gardé le nom de son ex-mari qui est parti habiter chez sa nouvelle compagne. Elle y vit seule depuis cette séparation ; ses enfants sont grands. Ils n'habitent plus avec elle et ne sont pas encore au courant du drame qui vient de se passer. C'est tout ce qu'il sait. Il se gratte la tête ; il s'attendait à un dossier un peu plus complet. On ne lui envoie rien d'autre. Ni âge, ni boulot... Enfin bon, c'est un peu secondaire dans l'immédiat. Trois quarts d'heure qu'il savoure son cigare et que ses collègues sont à l'intérieur ; maintenant, pour lui, ça ne devrait pas tarder. Il ne rentre pas avec eux ; il n'est pas à l'aise dans ces

sur-chaussures, combinaisons, charlotte et masque. Et le masque, il l'a bien assez porté, au début de ce virus ; enfin dès que la Chine a bien voulu en envoyer. Il le fallait partout pour se déplacer ; maintenant il n'est qu'obligatoire pour entrer dans les espaces clos et le milieu médical. Les autres lui disent de ne toucher à rien et de ne pas bouger, pour ne pas soulever de poussière ; alors, qu'est-ce qu'il irait foutre là-dedans. Les persiennes des fenêtres sont refermées une par une. Ses collègues suivent et examinent toutes les pièces. Lui, il ne sait toujours pas ce qu'il va trouver. Il fait le tour de la maison à la recherche de traces dans la pelouse. A part celles, fraîches des rangers, rien ; et puis le sol est dur. Un champ de maïs est là, juste derrière le grillage vert et se prolonge jusqu'à la rivière. Pratique pour se fondre dans la nature. Un composteur pour servir de tremplin pour passer au-dessus la clôture. Lui aussi grimpe et se hisse sur la pointe des pieds pour voir le plus loin possible. Les pivots d'arrosage se sont mis en fonctionnement il y a une demi-heure et imbibent la terre d'eau. C'est vraiment foutu pour suivre une éventuelle piste. *Où es-tu ? Chez toi, à ton travail ou dans un quelconque bistrot, ou celui habituel, en train de boire un café bien sucré pour compenser la décharge d'adrénaline ?* Cette silhouette furtive en combinaison de travail bleue, cette ombre matinale aperçue, n'arrivait pas sur les lieux, mais en repartait, après avoir accompli son forfait. Le témoignage peut être considéré comme fiable. *Combinaison de travail... C'est bien la première fois qu'il voit ça !* Sûrement que madame Charvet n'avait pas encore démarré sa voiture pour aller à son boulot ; comme les autres matins. Une voix le sort de ses réflexions. « C'est bon, tu peux te pointer ». « J'arrive ». Il pénètre dans l'habitation avec un double sentiment, celui de l'appréhension et celui de la curiosité. « C'est à l'étage, la porte de gauche, celle qui est ouverte. Si tu ne vois rien, c'est que tu t'es trompé ». « Merci. Ça vaut le coup ? ». « Va juger par toi-même. Sinon, il est passé par la fenêtre du cellier. À bientôt ». « À plus ». « Ne cherche pas son portable et son ordinateur, on les amène. On a aussi pris le chemisier qui était posé sur le lit, à côté d'elle, ainsi que l'oreiller ». « Bien. Il était plié ou déplié ? », dit-il en pointant le regard vers le haut de l'escalier. « Le chemisier était défait et l'oreiller était froissé ; tu te doutes qu'on a fait des clichés ». « Merci ». Il grimpe les marches lentement, une à une et arrive sur le palier où une porte blanche et grise, ouverte, l'invite à entrer. Ils n'ont pas refermé les persiennes en fer. Le lit est en face en arrivant, on ne peut pas rater le cadavre attaché dessus. « Putain de merde ». Il tire une bouffée pour l'aider à respirer. Même avec toute son expérience, on ne s'habitue pas à ces choses là ; à ces horreurs. Il s'approche et examine de plus près. Le corps est encore un peu chaud. C'est bien la même personne que sur la photo reçue à l'instant sur son Smartphone. *Une inscription, pourquoi pas ? Mais pourquoi avoir passé du temps à faire un cercle autour ?* Il sort une feuille et dessine ce qui est sur le ventre de cette femme en jupe beige et soutien-gorge blanc. Elle n'est pas nue. Il faut sûrement laisser de côté les motivations d'ordre sexuel. Le coupable ne doit ni être obsédé, ni frustré. *Le rond, avant ou après l'écriture de la phrase ?* Son collègue a sûrement mesuré le diamètre. En retranscrivant, il remarque qu'il est presque parfait, il a dû passer du temps pour le tracer. *Est-ce qu'il utilise un gabarit ?* « Je crois que ce cercle est aussi important que la courte citation ; sinon, il ne se serait pas tant appliqué ». Le lit est recouvert d'une couette verte anis, comme les rideaux de la fenêtre. Il a été refait après la nuit. Elle s'habillait pour partir au travail. Une indication a été mise à l'emplacement du chemisier et une autre à celui de l'oreiller ; cet oreiller qui a dû servir pour l'étouffer. Le labo le dira. Il fait le tour de la pièce et ouvre l'armoire et les tiroirs. Il va même jusqu'à soulever les piles d'habits et de sous-vêtements. *Bèh ! Qu'est-ce que ça fout là, ça ? Mais bon, aucun intérêt.* Il sait qu'il ne trouvera rien et que ça ne sert pas à grand chose, mais cela a toujours fait partie de ses habitudes, quand il arrive sur les lieux d'une enquête ; même quand le motif n'est pas le vol. En repartant, il a l'impression du travail accompli. Il passe dans les autres pièces pour fouiller. Tout est en ordre et rien ne semble avoir été



dérangé, remué ni déplacé. Il redescend au rez-de-chaussée. Pareil qu'en haut, rien n'a bougé. Il s'approche et examine la fenêtre du cellier qui jouxte la cuisine. La peinture sur la tranche inférieure du loquet de la persienne est grattée et écaillée ; sûrement en le soulevant par l'extérieur. La menuiserie PVC des deux battants à double vitrage ne porte aucune trace de forçage. Elle devait être entrouverte. C'est vrai que ce matin, il fait bon. La journée va être chaude ; on a plus envie d'être en vacances, qu'au taf. Du coup, le tueur n'a pas eu besoin de casser une vitre. *Tueur ou tueuse...* Il se penche et regarde la terre du mini jardin, où des fleurs sont toujours chatoyantes, au pied de cette supposée entrée. Pas de trace, de toute façon, il n'a pas plu depuis plus de deux semaines, le sol n'est pas meuble. Pas d'enfoncement, donc pas d'empreintes de semelles. De toute façon, il a du enjambrer d'un bond ce petit parterre car aucune pétale n'est tombée. *Quelqu'un de jeune ou quelqu'un de souple.* Il referme les deux battants et la porte en sortant. Ce n'est pas qu'un cellier ; il y a aussi la table de repassage, le lave-linge, le sèche-linge et des étagères avec des bocaux et des torchons. Il espère que l'intrus aura touché des choses en se faufilant pour ne pas faire de bruit. Il verra bien ce que lui dira le rapport des divers relevés de ses deux collègues. Rien n'a été détourné sur le bureau où était vraisemblablement posé l'ordinateur. Il fouille aussi la salle à manger et ouvre tous les meubles ; rien à signaler. Le service en porcelaine d'un autre temps, est toujours là. Bien et souvenir de famille. Il va dans la cuisine ; la vaisselle du petit déjeuner est faite. Il remonte à la salle de bains et s'applique pour tout regarder. L'ordre règne sur la petite étagère au-dessus de la vasque en résine blanche. La brosse à dents est sèche et le savon est mouillé. Elle avait fini sa toilette et devait être dans sa chambre pour finir de s'habiller. Est-ce qu'il lui a ôté le chemisier ou était-elle en soutien-gorge, prête à se vêtir ? *Pas très important.* « Celle ou celui qui s'est faufilé ici venait pour tuer cette femme et pour rien d'autre. Il connaissait ses horaires. Il devait même connaître l'heure à laquelle démarrait l'arrosage du maïs ». Le policier se parle à lui-même, comme pour mieux s'en persuader. C'est un meurtre en bonne et due forme. Il note tout cela. Absorbé par ses vérifications, il a oublié de tirer sur le bout de cigare restant, qui s'est éteint. Il jette un coup d'œil dans le garage ; le véhicule de la victime est là et son capot est froid. Il aperçoit l'ambulance qui arrive. Ils vont embarquer le corps pour l'autopsie. Ils sauront peut-être si elle est morte avant ou après les gravures. À peine partie, deux collègues policiers et un serrurier arrivent. Échanges de salutations et il s'en va sans trop savoir quoi penser de ce meurtre. Son ventre lui rappelle que midi approche. Il ne pense pas revenir dans cette maison qui va être sous scellés pendant un ou deux jours ; le temps nécessaire de faire le point complet sur les traces et les empreintes relevées. Peu importe, il n'y a rien à voir et donc à revoir. *Une vengeance personnelle ? Une seule victime ou le début d'une série ?* Il ne fume pas dans sa voiture et ne rallume pas son cigare. Il aura l'occasion de le terminer. Il le place dans une petite boîte en fer pour plus tard. Au prix où sont ces cubains qu'il s'achète, il n'en perd pas une miette. Il met un bonbon à la réglisse dans sa bouche. Il veut avoir une haleine fraîche, quand il embrassera son épouse, ou pas, en arrivant. Cette odeur peut la mettre de mauvaise humeur ; déjà que ça ne va pas très bien entre eux. Depuis quelque temps, la bise se fait sur la joue. Le virus n'y est pour rien et tous deux ont continué de travailler. Personne ne sait trop pourquoi et n'en parle ; peut-être l'usure du temps. Elle lui a déjà dit qu'elle avait de plus en plus de mal à supporter ces longues attentes, sans savoir s'il allait franchir la porte debout dans ses chaussures, ou allongé sur une civière, dans une housse mortuaire. Cette angoisse l'épuise. Elle se sent seule. Les deux enfants sont adolescents et ne sont pas tout le temps présents, entre les devoirs et les sorties avec les potes. Eux aussi doivent percevoir le malaise et le fuient. Elle et lui se sont installés dans une routine, chacun de son côté. Réveil, pas un mot, boulot, retour, pas un mot, dodo. Il sent que le ressort est cassé ; mais, après ce qu'il vient de voir, il préfère avoir un repas chaleureux ; enfin en apparence, car comme

depuis quelques semaines, il n'y aura pas beaucoup d'échanges. Ce ne sera pas forcément la soupe à la grimace, mais un repas dans l'indifférence ; comme l'a chanté Gilbert Bécaud... *Elle tue à petits coups*. Il préfère quand même, rentrer de temps en temps. Elle s'en fout de ses enquêtes. Avant, ça la passionnait, ce n'est plus le cas. Elle ne fait pas comme l'épouse de Columbo ; elle ne met plus son grain de sel. Pour lui, c'est pareil, il ne lui demande rien sur son travail à la Croix Rouge ; avec ses horaires flexibles. Alors, pour essayer d'arrondir un peu les angles, il se promet d'arrêter de fumer ; et pourquoi pas, le jour même où cette enquête sera finie. Ça peut faire un sujet de conversation ; deux choses qui se terminent en même temps. Il faut se donner un objectif de date, sinon, on peut repousser au lendemain ou indéfiniment. Il laisse toujours passer du temps pour la réflexion, avant de prendre une décision, qu'elle soit d'ordre privée ou professionnelle. Son travail lui a appris la patience. C'est peut-être pour cela, qu'il est toujours avec son épouse. Par contre, quand il a décidé quelque chose, la procrastination n'a plus sa place et encore moins dans son boulot. Il en devient même têtue. *Et elle ? Pourquoi supporte-t' elle et se contente-t' elle de cette situation ?* L'avenir le dira peut-être... Rien ne dure dans ce monde qui va de plus en plus vite.

## chapitre 2

L'estomac plein, le capitaine s'installe derrière son bureau, dans l'immense bâtiment de la police judiciaire. Il a passé l'âge des débuts où les meurtres horribles lui coupaient l'appétit. Tiens, le dossier sur la victime est posé ; parfois les choses vont vite ! Il va commencer d'enquêter seul ; il verra bien s'il faut du renfort. De toute façon, ce n'est pas lui qui décide et tant qu'il n'a pas les résultats du laboratoire, il ne va rien entreprendre. Il va commencer de rédiger un début de rapport, qui lui servira aussi de pense-bête. D'abord rechercher sur internet si cette phrase existe ailleurs que sur ce cadavre. Cette annotation surréaliste gravée dans les chairs d'un ventre féminin ! Il ne se rappelle pas l'avoir entendu ou vu. Il faut savoir si c'est un écrit ou une parole d'un quelconque philosophe, penseur ou théoricien, un slogan politique ; si elle est dans la bible, ou un autre livre religieux ; enfin, si quelqu'un autre que le tueur de cette femme, en est l'auteur. Et si l'ordinateur ne lui dit rien, il ira voir des spécialistes ; professeurs de lettres, de philosophie, bibliothécaires, documentalistes, conférenciers et certains collègues. Il en a deux ou trois qui ne ratent jamais 'questions pour un champion'. Beaucoup de citations, adages ou proverbes avec les mots 'punition' ou 'injustice', s'affichent. Il passe presque une heure à tout lire ; aucun ne semble correspondre. Des noms qui lui parlent : Platon avance que, ce qui serait injuste, c'est que le criminel ne soit pas puni. Quand à Socrate, il part dans une autre direction et prône la nécessité du châtiment pour les coupables d'injustice. Dans quelle catégorie se place la victime ? Quelle est sa position sur l'échelle de ces deux réflexions philosophiques ? *Est-elle coupable d'un crime ou d'une injustice ? La frontière est infime*. Bon, il a son planning de demain ; les visites aux gens qui savent mieux qu'internet. Il va bien sûr, falloir recevoir les deux enfants et l'ex-mari de la victime. Elle a aussi un frère qui vit dans l'Île-de-France. Il faut savoir le plus de choses possible sur la vie passée et actuelle de cette femme. Tous ses amis proches. Peut-être aussi un nouveau copain de vie sentimentale ? Il ouvre la chemise cartonnée qui contient le dossier. Elle est, ou plutôt, était conseillère principale d'éducation dans le collège de la petite ville voisine de la commune où elle habitait. Il se lève de son siège et commence à faire les cent pas. *Une CPE, fais chier !* Cette enquête n'a pas encore débuté, qu'elle commence à l'agacer. Ça, ça aurait vraiment pu lui couper l'appétit ! Beaucoup de suspects ; plein de collègues, plein d'élèves et donc plein de parents. De plus en plus n'admettent pas que l'on puisse réprimander leurs progénitures ; sans parler du grand frère qui pense tout savoir et avoir tous les droits. *Est-ce*

*qu'on peut perdre la vie pour avoir donné une punition, juste ou injuste? L'enfant roi...* Il note tout ça, à la volée, en phrases courtes, tout en marchant. Le brouillon pour son futur rapport d'enquête, qu'il commencera quand il aura un peu plus d'informations. Il va faire les choses dans cet ordre. Sa photographie, son identité et celles de ses parents toujours en vie. Âge, adresse, hobbies, et cetera ; rien ne manque ; il y a aussi les mensurations. *Est-ce qu'il faudra questionner son père et sa mère ?* Ça va être quelque chose car ils sont forcément d'un certain âge ; on peut même dire d'un âge certain. En partant, il passera remercier sa collègue, toujours aussi efficace et professionnelle. Il s'assoit sur le coin de son bureau et lit lentement pour bien tout ancrer dans son cerveau, quand le commissaire le questionnera sur l'avancée de l'enquête et pour savoir s'il a établi un lien entre le meurtre et la vie de la victime. Elle n'a pas une existence incroyable, juste celle que l'on a toutes et tous. Un travail, une maison, des enfants et de temps en temps, le budget pour pouvoir se payer des vacances au bord de la mer, et un après-divorce à gérer. *Il s'est passé un truc au niveau professionnel ; pas d'autres explications.* Alors, c'est juste un meurtre ; pas du tout une série en cours. Il ne va pas avoir besoin de se confronter à un serial killer. Tant mieux ; ils sont souvent intelligents, manipulateurs et organisés. Il verra les spécialistes des citations et adages plus tard. Il va modifier son planning de demain pour aller en priorité dans le collège. Ce soir, il téléphonera au beau-frère de sa sœur qui y est professeur de mathématiques. *Coup de bol !* Il doit bien y avoir des rumeurs ou des faits qui circulent dans les couloirs et dans les bureaux administratifs du bahut. Il note méticuleusement et chronologiquement ses rendez-vous à venir. Tout compte fait, sans même avoir les résultats du labo, l'enquête a déjà démarré. On frappe à sa porte. « Entrez ». Un homme, presque la trentaine d'années et une femme un peu plus jeune, poussent le battant. À voir leurs têtes, il sait qui ils sont et la fille ressemble beaucoup à sa mère. Le commissaire a anticipé ses souhaits. « Bonjour monsieur, nous sommes les enfants de madame Charvet. Nous venons d'identifier le corps et de donner nos empreintes digitales ». « Bonjour ; je vous attendais. Capitaine Braquehais », répond-t'il sans être étonné. Il se lève de son fauteuil et s'approche des deux jeunes personnes. « Tout d'abord, toutes mes condoléances ». « Merci. Je présume que c'est trop tôt », répond le garçon. Sa sœur, qui se tient en retrait, a l'air d'être complètement effondrée et semble à côté de la plaque. Son regard est vide. « Oui ; je n'ai pas encore les résultats des analyses et des relevés. Veuillez-vous asseoir, s'il vous plaît. Vous n'êtes pas obligés de garder vos masques ». Après leur avoir proposé une boisson, qu'ils ont refusée ; le cœur n'y est pas, le capitaine leur demande tout ce qu'ils savent et ce qu'ils pensent ; les potentiels ennemis, leur père, un nouveau concubin, le travail, les soucis... Elle n'a pas refait sa vie ; enfin elle ne leur a encore présenté personne. C'est leur papa qui l'a quittée pour une autre femme, donc il n'a aucune revanche à prendre ; il est heureux et objectivement, leur belle-mère est plutôt très sympa. Pour le reste, ils ne savent pas trop ; elle ne parlait pas de son travail qui demande un minimum de confidentialité et de secret, vis-à-vis des familles concernées. Sans gagner un salaire important, elle n'avait pas de problème d'argent et semblait plutôt heureuse, même si elle leur parlait quelquefois de la solitude des fins de journée et des soirées, seule devant sa salade, son yaourt et ensuite, en face de sa télé. Après plus d'une heure, rien de pertinent n'est sorti de cette discussion. D'avoir épluché la vie de sa mère, la fille s'est encore plus renfermée et tout le malheur du monde semble être sur ses épaules. Il devait y avoir une relation très fusionnelle entre les deux femmes. Lui est plus fort. Heureusement, les jours qui viennent, il ne faudra pas avoir les deux pieds dans le même sabot. Aucun des enfants ne comprend. « Vous demanderez à votre père de venir me voir. Demain matin vers huit heures, ce serait bien. Voilà ma carte. Qu'il m'appelle, s'il ne peut pas ». « Oui, nous le contactons de suite. Nous sommes à votre disposition, capitaine, même si nous allons avoir beaucoup à faire ». « Merci et

bon courage. Comment vont vos grands-parents ? Je n'ai pas besoin de les rencontrer dans l'immédiat. J'allais oublier ; vous me ferez passer une liste de tous ses amis, copains et copines en dehors de son travail. Ah, aussi, donnez-moi le numéro de téléphone de votre oncle, le frère de votre maman. Voici un post-it ». Le jeune homme sort son mobile, note ce que vient de lui demander le capitaine et pose le petit papier jaune sur le bureau, tandis que la jeune femme prend la parole : « papy et mamie sont complètement effondrés ». « Je me doute ». Tous les deux sortent sans se retourner. La fille revient d'un pas poussif. « Pourquoi sur le ventre ? ». « Je ne sais pas mademoiselle ». Elle ressort en traînant les pieds, sans aucune réaction. Si ses enfants ne comprennent pas, alors il en est presque sûr, il ne faut pas chercher au niveau de la famille et des connaissances proches. Il est de plus en plus certain que toute cette histoire trouve son origine dans le milieu professionnel. Donc, pas de temps à perdre, il envoie un message à sa sœur, qui lui répond aussitôt. Voilà, il a le numéro du prof de math. Il ne sait pas trop à quelle heure finissent les cours ; il lui téléphonera après dix-huit heures. Il remet en ordre tout ce qu'ils lui ont dit et relit tout à voix haute. Il tape son nom sur internet ; elle a un compte 'Facebook'. Après quelques manips, il accède à tout ce qui est public sur sa page. Elle est pratiquement vide ; juste une photographie d'elle avec ses deux enfants, puis une autre d'une plage avec des parasols aux couleurs chatoyantes, sous le soleil ; et tout en bas, sa date de naissance. Madame Charvet avait cinquante deux ans depuis le mois de juillet. Avec son emploi, il vaut mieux la jouer discret. Il attrape son Smartphone et écoute le message du répondeur du frère de la victime. Il s'annonce et demande à ce qu'on le rappelle. Il ferme son bureau et s'en va ; demain la journée sera longue. Arrivé devant chez lui, il reste dans sa voiture pour téléphoner au beau-frère de sa sœur. Il ne sait pas, si elle avait eu des problèmes avec une famille, ou éventuellement, une ou un élève ; ou même si elle a été menacée. Promis, il se renseignera discrètement auprès du personnel administratif et de ses collègues professeurs et écouterait tout ce qui se dit. Très bien, comme ça, il aura alors deux sons de cloche ; celui qu'il pourra glaner demain par lui-même et celui, interne, vaporeux, qui se propage discrètement ; non officiel, mais souvent plein d'enseignements. Les élogieux, diffamateurs, moqueurs ou supputations qui circulent entre employés du même établissement. Même les rumeurs, car comme dit le proverbe, il n'y a pas de fumées sans feu. Il viendra au collège avec un policier, spécialiste des ordinateurs et des mystères de l'informatique, pour fouiller celui de madame Charvet ; ce même flic qui lui a appris à avoir un accès aux comptes Facebook, Instagram, etc... Première journée, comme toutes les premières journées d'une enquête ; il a dégrossi, organisé, classé les informations disponibles, évalué les possibilités et cerné les personnalités. À qui profite le crime ? Il a fait ce qu'il a pu, avec ce qu'il avait. Un début de planning est établi. Demain, il fera jour. Et il espère que la clarté de cette nouvelle journée, l'amènera sur la bonne piste...

### chapitre 3

Huit heures moins le quart, quand le capitaine Braquehais s'installe derrière son bureau. Il ne traîne plus dans le lit. Il a laissé la porte ouverte, comme s'il attendait l'entrée d'un petit air frais qui amènerait avec lui des choses pertinentes pour cette nouvelle enquête. Il n'a pas reçu de message, donc son rendez-vous ne devrait pas tarder. La version de l'homme qui a partagé la vie de la victime pendant plusieurs d'années, peut être la plus fiable et la plus riche en enseignements. Il est le père de ses enfants. Il doit bien toujours avoir un peu d'estime, de respect et peut-être même, toujours quelques sentiments pour elle. Hier au soir, sa femme, assise dans la cuisine, a visionné sur sa tablette les infos régionales et toutes les unes de Google. Elle a lu l'article sur ce meurtre d'hier, a

levé la tête, a fixé son policier de mari et a éteint l'écran. Elle ne lui a pas demandé si c'était lui qui s'en occupait ; et il n'a rien dit non plus. Dubitatif, il a frotté sa barbe de trois jours puis est parti regarder la télé dans le salon ; un très bon documentaire sur Freddie Mercury. Elle le saura bien tôt ou tard. Il est perdu dans ses pensées lorsqu'un collègue passe sa tête à la porte : « Un monsieur pour toi ». « Merci. Entrez, je vous en prie ». Le policier se lève de son fauteuil, s'avance, lui serre la main et lui propose de s'asseoir. Il prend un peu de gel hydro alcoolique posé sur le bureau. « Toutes mes condoléances ». « Merci capitaine ». « Vous pouvez ôter votre masque. Je vais aller droit au but ; qu'est-ce que vous en pensez ? ». « Je ne comprends pas et je n'y suis pour rien. Notre vie commune s'est arrêtée, mais nous n'avions aucun différent. Je suis là quand elle a besoin d'un coup de main. Elle ne m'en veut plus ; de toute façon, je ne sais même pas si elle m'en a voulu », dit-il en penchant la tête. Il lui explique que la semaine dernière, il était chez elle pour réparer son portail ; un gond donnait des signes de fatigue. Ils ont parlé et elle ne lui a rien dit sur d'éventuels problèmes ou menaces. Ils ont plaisanté et ont échangé sur les enfants. « Je devais même revenir pour faire quelques vérifications et contrôles sur sa voiture ». *Ce couple, qui n'en est plus un, semble avoir plus de complicité que le mien.* « J'ai longuement discuté au téléphone hier au soir avec mon fils, enfin notre fils et vraiment, lui comme moi, on est sous le choc et l'interrogation. Notre fille est complètement abattue ». Il baisse la tête qu'il plonge entre ses deux mains. « Et cette phrase marquée sur son ventre ? Quelle horreur. Cette génération d'élèves qui ne supportent plus aucune autorité ! ». Il le laisse déballer tout ce qu'il a sur le cœur ; quelquefois, dans ces moments non contrôlés, des choses intéressantes peuvent s'en échapper... Rien ! Après plus d'une heure, il laisse repartir l'homme à son travail. Il n'est sorti aucun indice et aucune piste de cet entretien. Lui aussi semble opter pour une vengeance en rapport avec le boulot de son ex-femme. Il pourra rajouter une réflexion supplémentaire dans le rapport : *l'ex mari et père des deux enfants ne sait pas et ne comprend pas que l'on puisse en arriver là ; mais il pense comme moi.* Il recompose le numéro du frère de madame Charvet. Il répond en s'excusant de ne pas avoir rappelé, mais il était désorienté et avait de la route à faire pour venir. Il est sur place. Sa sœur et lui se sont parlés il y a trois ou quatre jours et elle ne lui a fait part d'aucun problème. Braquehais comprend que la famille ne lui sera pas de secours. « Merde ». Il enfle son blouson en jean pour aller faire le curieux au collège. La réponse est là-bas, comme semble l'évoquer à demi-mot l'ex-mari. Il tape à la porte de son collègue informaticien. « Je prends une clé USB et j'arrive. J'aurai fini avant toi, j'y vais avec ma voiture ». Il ne s'est pas annoncé, ce sera peut-être mieux pour des informations plus spontanées ; même s'ils doivent bien s'attendre à avoir la visite de la police. Une de leurs collègues de tous les jours vient d'être assassinée. Arrivés devant le long bâtiment, ils s'approchent du portail fermé. Ils ne savent pas où il faut se présenter. Ils aperçoivent un portillon ; il y a une sonnette sous une petite pancarte où est noté : 'visiteurs'. Le capitaine appuie sur le poussoir et on lui répond presque instantanément ; il se présente et la serrure électrique se déverrouille. Aucune intonation de surprise dans la voix qui résonne dans le haut-parleur grésillant. Ils s'approchent en longeant des préfabriqués sur leur droite. Une cinquantaine de mètres devant, à l'angle du bâtiment principal, une jeune femme leur fait des grands signes. « Bonjour madame et merci d'être venue à notre rencontre ». Elle n'a pas de masque ; les deux policiers remettent les leurs dans leur poche. « Bonjour messieurs ; je vous en prie. Je vous emmène chez le principal. Quelle horreur ». « Oui, on vous suit ». Après les présentations, l'homme grand et mince, introduit une clé dans un tiroir de son bureau et sort un petit carnet. « Voilà le mot de passe de l'ordinateur de madame Charvet. Il faut revenir sur vos pas et son bureau est sur votre droite ; son nom est encore sur la porte ». « Merci ; j'y vais ». Pendant que le capitaine s'entretient avec le responsable hiérarchique du collège, son collègue s'affaire derrière l'écran de la CPE. Il n'y a

aucune réticence pour avoir l'autorisation d'aller dans tous les bureaux et pour s'entretenir avec le personnel. Son téléphone bipe. Le policier informaticien a fini et s'en va. Il passe la matinée à écouter et à noter tout ce qu'on lui dit ; même ce qui semble n'être d'aucune importance. Femme sans histoire, qui faisait au mieux son travail ; méticuleuse et compétente. Au mieux, car quand les parents ne font pas leurs boulots d'éducation avec leurs enfants, ce n'est pas facile de recoller les morceaux et d'avoir de l'emprise sur ces adolescentes et adolescents qui ont du mal à reconnaître et admettre toute forme d'autorité. Il est midi quand il revient à sa voiture, sans aucune information pertinente. Il a juste trois noms de famille, dans lesquelles les enfants posent des problèmes graves qu'elle essaie de résoudre et où il n'y a aucun soutien des parents pour atténuer ces difficultés. C'est tout juste si elle doit avoir celui de sa hiérarchie et du rectorat. Cet après-midi, il y reviendra pour rencontrer les surveillantes et les surveillants, enfin les pions ; peut-être les plus au jus. Il passe au restaurant asiatique prendre des beignets de crevettes avec du riz cantonnais et rentre chez lui ; sa femme n'y est pas, elle travaille. Il va pouvoir réfléchir tranquillement et savourer un cigare après le café. Sur la terrasse, en regardant les volutes de fumées s'élever, il s'interroge sur sa situation personnelle et sur cette enquête qui débute. Pas facile et que va être la fin ? *Allez, il faut revenir au taf.* La musique planante du groupe 'Cigarettes After Sex' qui sort de l'autoradio le déconnecte de la rudesse de la vie ; et la sienne file peut-être, vers des méandres agités. Il arrive devant le portillon et sonne. Le même grésillement dans le haut-parleur que ce matin. La serrure électrique se déclenche. Une jeune femme lui fait signe et l'attend à l'angle des préfabriqués sur la droite. Après les présentations, elle l'invite à entrer dans un de ces bâtiments qui commencent à être vétustes. Les salles d'études ; enfin de gardiennage quand les classes n'ont pas cours. Quatre surveillants sont assis sur les tables ; deux filles, deux mecs. « Bonjour, capitaine Braquehais ». « Comme le photographe ? », demande le pion aux cheveux longs. « Vous connaissez ? ». « Je fais des études d'histoire de l'art et de la photographie ». « Oui, on est de la même famille, mais il n'est pas un aïeul direct. On fait ce qu'on peut. ». « Ouais, mais bon ! Même si le gouvernement et les bien-pensants de l'époque se sont chargés de le balayer de l'histoire de notre pays ». Le capitaine penche et secoue la tête en pinçant les lèvres ; il ne veut pas entamer de discussions politiques ; il n'est pas venu pour ça. La détente s'installe. Tous parlent avec franchise, sans retenue ; la fougue de la jeunesse. Les trois noms des enfants à problèmes ressortent. Il écoute sans intervenir. Un dit quelque chose, l'autre renchérit puis un autre le coupe, avance une idée, une hypothèse. Avec son expérience, il sait qu'il y a toujours quelque chose à ressortir de ces discussions libres qui partent à la volée dans tous les sens. Aucun ne pense que des parents aient pu se venger. En général, eux les surveillants, sont les premiers à trinquer ; ici, aucun prof n'a encore été agressé. « On ne sait jamais. Depuis quelque temps les gens deviennent violents pour un rien. Une entrevue ou un appel téléphonique qui s'est mal passé, une parole vexante, une critique, etc... Donc j'irai leur rendre visite ». Il repart du collège sans avoir appris des choses positives qui pourraient faire avancer cette enquête. D'ailleurs, il ne la sent pas très bien, à moins que le beau-frère de sa sœur ait en 'off', des informations intéressantes ; il va lui laisser le temps. Assis derrière son bureau, il allume son bout de cigare. Il a fermé sa porte et ouvert sa fenêtre en grand. L'été indien persiste. Il note les numéros de téléphone et les adresses des trois familles à problèmes. Il n'a pas besoin de l'administratif du collège pour avoir ces renseignements ; qui sont peut-être moins justes et moins actuels que ceux de la police. Il ne les appelle pas ; il ira lundi les voir directement et s'il ne les trouve pas, il y reviendra autant de fois qu'il le faut. La semaine prochaine, car il n'a pas envie de travailler ce samedi ; ça arrive bien assez souvent. Et puis, il a une famille... en perdition, mais une famille quand même. Ces parents, il veut les rencontrer sans qu'ils aient le temps de préparer leurs réponses, pressés qu'ils seront, avant d'aller

au boulot. Toujours pas de nouvelles des deux experts et de leurs relevés, donc pour aujourd'hui, c'est terminé. Il est partagé ; une journée riche en enseignements ou une journée pour rien ? De toute façon, il fallait aller au collège ; pas le choix. L'avenir le dira. Il arrive chez lui ; sa femme n'est pas encore rentrée. Il ne connaît pas ses horaires. Ils changent tout le temps. Elle avait obtenu la possibilité d'avoir des temps de travail flexibles quand les enfants étaient petits, pour parer à tous soucis de dernière minute et a gardé cet acquis par la suite. Mais maintenant la contrepartie est, qu'il faut qu'elle s'adapte constamment. Ses heures d'embauche et de débauche ne sont jamais les mêmes. Bon, les siens ne sont guère mieux ; ils peuvent être à tout moment rallongés. Tous les deux auraient bien voulu un chien ; ce n'est pas possible, si personne ne rentre à midi. L'avantage, c'est que ça a évité une dispute ; lui voudrait un Rottweiler et elle un Sharpei. *Un Sharpei... Elle qui n'aime pas les bourrelets et les plis sur la peau !* Si elle n'est pas là à vingt heures, il mangera. De toute façon, seul ou avec elle, les repas se passent presque tout le temps en mode silencieux ; il n'y a même plus le vibreur d'enclenché. Les vibrations d'avant sont éteintes. La petite télé en sourdine et chacun qui réfléchit dans son coin. De temps en temps, une discussion orientée enfants et études scolaires vient briser la glace. *Un chien, ça serait bien...* Il y a sûrement d'autres couples comme eux. L'homme qu'il a vu ce matin semblait proche de son ex-épouse. Ce n'était vraisemblablement pas le cas lorsqu'ils étaient ensemble. C'est sûrement pour cela qu'ils ont divorcé, comme tous les couples qui se déchirent, ou finissent par s'ignorer avec le temps qui passe. Eux ne parlent pas de séparation ; mais cette situation ne durera pas autant que la télé-réalité. La douche ôte la sueur et la mélodie soutenue et rythmée que fait l'eau en tombant sur ses épaules, amène le cerveau ailleurs, dans une autre dimension. Pendant les deux jours à venir, il ne veut pas cogiter sur cette enquête. *Il manque de la musique... pour finir de s'évader complètement.*

## chapitre 4

Le week-end trop court et les nuits calmes, à l'hôtel du cul tourné, lui a apporté une subjection. De l'autre côté de l'avenue du SRPJ, il y a une rue perpendiculaire et au bout, il y a un lycée. Ça lui est revenu en faisant son footing du samedi après-midi. Avant, son épouse et lui faisaient mille choses pendant ces deux jours de décompression. Il se déconnectait complètement de ses affaires en cours et elle de tous ses soucis de la Croix Rouge. Le couple n'a rien partagé pendant ces quarante-huit heures de repos. Et comme il n'avait pas autre chose à penser, cette enquête est venue squatter son cerveau ; comme quand il a débuté dans le métier. Il aurait presque attendu le lundi avec impatience ; incroyable ! Il ira aussi voir la ou le documentaliste et les profs de philosophie. Il faut ratisser le plus large possible. Il demandera à sa collègue spécialisée des infos et des renseignements familiaux, de voir s'il y a déjà eu, un ou des meurtres avec cette inscription ou à peu près dans le même genre. Il est certain qu'elle y a déjà réfléchi et entamé les recherches ; même si ce n'est pas sa came. Marianne a l'air d'avoir un sas de décompression au niveau enquêtes, alors que la pandémie a accentué les violences familiales ; ces quelques jours ont l'air plutôt calmes... Pourvu que cela dure ! Il se lève tôt pour aller voir les trois foyers avant le boulot. Et il faut s'extraire des bouchons de la métropole, rattraper la quatre-voies et aller rejoindre cette petite ville mitoyenne, en longeant des zones industrielles et commerciales à perte de vue. Il évite de faire trop de bruit, sa femme dort encore ; ou fait semblant. Au moment où le moteur se met en mouvement, son téléphone bip. Message du policier informaticien. Rien de spécial, juste des dossiers en cours, souvent des petits soucis de jeunes filles. Puis les trois familles des enfants qui posent problème. Rien non plus sur l'historique des recherches sur internet. Il n'a pas besoin de sortir ses notes pour savoir que c'est les

mêmes noms que ceux chez qui il se rend. Son GPS l'amène devant un portail noir en fer forgé au milieu d'un mur imposant de pierres taillées ; il ne manque que les tours de guet. Une maison cossue se dessine au bout de l'allée au bitume rougeâtre. Une piscine couverte est sur la gauche. Il sonne et met sa tête devant la caméra. « Oui, qui êtes vous ? », demande une voix féminine. « Capitaine Braquehais de la police », répond-t' il en mettant, cette fois-ci sa carte devant l'œil électronique. « Pour ? ». Deux chiens noirs, hauts comme des veaux arrivent en montrant les dents. « La conseillère d'éducation du collège où étudie votre fils a été assassinée, donc je veux vous voir ». « Pour ? ». *Putain, très accueillants, ces gens !* « Je ne vous apprend pas que votre garçon a des problèmes comportementaux, donc je veux savoir si vous y êtes pour quelque chose ; tout simplement ». « Et puis quoi aussi ? Je fais entrer les Dobermans et je vous ouvre. Une question et ensuite ce sera avec notre avocat ». « Merci madame ». *Dobermans ; j'avais vu... Y'a un avocat en plus !* Un appel et les deux molosses font demi-tour. Les battants s'entrebâillent. Il s'engage dans l'allée bordée de thuyas taillés au millimètre. La magnifique bâtisse en pierres blanches fait un 'L' et a bien une tour carrée posée sur deux voutes à son angle intérieur. Une toute petite fenêtre close au beau milieu du donjon rajoute un côté défensif à la demeure. Ils ne sont pas allés jusqu'à mettre des créneaux et des meurtrières. Au beau milieu du faitage, un décor pointu et droit comme une baïonnette se dresse vers les cieux, comme pour approcher les dieux du CAC40. Une femme blonde en robe noire, un masque de tissu noir sur la bouche, la quarantaine passée, avec des lunettes de soleil opaques, apparaît devant la porte en chêne massif, sous cette tour. Elle s'approche, perchée sur des talons aiguilles, droite comme un 'i', avec l'attitude hautaine qu'aurait pu avoir une châtelaine dans un autre siècle. En s'avançant, elle toise le policier de bas en haut. Elle ôte son masque et reste à cinq ou six mètres. « Que des problèmes dans ce collège. Vivement que notre enfant puisse aller dans un lycée de renom avec des enseignants compétents. Son inscription y est déjà actée. Ces fonctionnaires ne pensent qu'à tirer le niveau vers le bas. Normal ; qu'on fasse du bon ou du mauvais boulot, on a le même salaire ». « Bonjour madame ». « Oui, je vous écoute ». « Vous et votre mari, qu'avez-vous fait ce dernier jeudi matin ? ». « Ah oui, quand même ! Mon époux part au travail à six heures trente dans notre usine et j'y vais ensuite, après avoir déposé mon fils au collège et ma fille à l'école primaire », dit' elle d'un ton condescendant. « Il y a des témoins ? », demande le policier sans se démonter. « Deuxième question, mais je vais quand même y répondre ». « Merci madame. Mais vous savez, c'est mieux ici ; sinon, il faudrait venir nous voir au service », rajoute Braquehais, en la fixant dans ses verres sombres dans lesquels se reflète sa silhouette. « Tous les employés qui arrivent à sept heures pour travailler ; et il y a la présence de mes enfants à la sonnerie de leur école respective. Je n'ai pas de bonne, je m'occupe moi-même de mon fils et ma fille ». « Oui, bien sûr. Je ne manquerai pas de contrôler tout cela ». *Non mais ! C'est qui le chef ?* « Ou alors, on a peut-être engagé un tueur ; qui sait ? Sinon, l'envie de meurtre n'est pas punie ? Au-revoir capitaine », dit' elle en faisant demi-tour sur ses hauts talons. Elle a du répondant et vient de reprendre la main. Les deux enfants apparaissent dans l'encablure de la porte sous la tour carrée. *Mercredi et Pugsley !* « Bonne journée madame ». Il ne daigne pas lui demander le nom de l'entreprise, histoire qu'elle comprenne que la police sait tout. Il s'active de franchir l'immense portail avant qu'il se referme. Il n'aimerait pas être coincé à l'intérieur avec les deux dobermans qui ont l'air aussi agréables et de bonne compagnie que leur maîtresse. Tels maîtres, tels chiens. *Conne, impolie, hautaine et imbue de sa personne ; mais quelle belle femme !* Il démarre et va à la rencontre de la deuxième famille ; l'adresse lui indique qu'il ne devrait pas voir le même décor. Une sorte de banlieue de cette petite ville à rallonge. Il arrive dans un quartier où deux HLM obstruent l'horizon. Sept heures et demie, pile. Il passe devant le bâtiment 'Victor Hugo' et s'arrête un peu plus loin,



devant le 'Jules Verne'. *Est-ce que les gens qui habitent ici savent qui sont ces deux personnes qui ont leurs noms affichés au-dessus de leur entrée?* Il cherche celui de la famille qu'il vient voir sur le digicode et sonne. « Qui c'est ? ». « Bonjour monsieur, police judiciaire ». « J'ai pas le temps, je pars au boulot et moins je vois les flics, mieux ça va ». Le décor est planté ! « Une minute, monsieur ; pas plus ; sinon, il faudra venir nous voir au commissariat... Troisième étage ? ». « Ouais, j'ouvre ; fait chier ». L'homme l'attend sur le palier en pianotant sur son téléphone, en bleu de travail et chaussures de sécurité aux pieds. Lui aussi le toise en le regardant finir de monter l'escalier. « Bonjour monsieur ». « Bonjour. À qui j'ai à faire ? ». « Capitaine Braquehais ». « Quel est le problème ? ». « La conseillère d'orientation du collège où étudie votre fils a été tuée ». « Et alors, qu'est-ce que j'y peux ? Ça fera une emmerdeuse et une payée à rien foutre en moins ». « Justement, comme votre fils a des problèmes de discipline et que vous refusez ses rendez-vous, ne l'auriez-vous pas éliminé pour ne plus entendre parler d'elle et de ses convocations ? ». L'homme met son Smartphone dans sa poche arrière et s'avance en gonflant la poitrine. « Mais, il est pas bien le flic ! D'abord, mon fils sait très bien se débrouiller tout seul pour résoudre ses problèmes là-bas et c'est sa dernière année. Il a raison de répondre à ces cons de profs qui ne connaissent rien de la vie des gens qui bossent pour payer leurs putains de salaire. Dans un an, il quitte cette putain d'école et part en apprentissage ; ça le dressera et moi, je n'aurai plus besoin de raquer pour lui ; fini les redoublages. Au boulot, comme son père. Il n'aura plus de compte à rendre à ces décideurs de mes deux ». « Bon ; que faisiez-vous avant-hier matin entre six heures et neuf heures ? ». « Comme ce matin, debout à six heures et demi, toilette et petit 'dég' ; puis je réveille mon fils et je me casse pour être au taf à huit heures. Je suis toujours à l'heure, vous pouvez aller vérifier ». « Je le ferai. Et votre épouse ? ». « Elle travaille à partir de cinq heures dans une entreprise de ménage et nettoyage et il vaut mieux ne pas être en retard, sinon, ils vous jettent, comme une vieille serpillère ». « Je vérifierai aussi. Bonne journée monsieur et merci de m'avoir répondu ». « Au-revoir ». Tous les deux descendent ensemble sans s'adresser la moindre parole. *Et oui, mon gars, je ne te demande pas où tu bosses ; je le sais !* Il part vers un autre quartier dans lequel les barres des HLM ont été détruites. Elles ont été remplacées par des bâtiments plus petits, à quatre logements, avec des balcons. Les bardages en tôles grises donnent un petit côté industriel et moderne. *C'est pas mal.* Il sonne au numéro deux du bâtiment 'C' ; personne ne répond. Il reviendra ce soir. Là, c'est la fille qui pose problème. Gothique, sauvage, provocatrice, mal élevée et déjà tatouée et percée. Sa mère est seule pour s'en occuper. Elle est plus grande que ses copines et a la main mise sur elles. Elle fait peur à toutes, même à des professeures et les mecs la respectent. Il s'arrête à un troquet boire un café pour se rebooster pour toute la matinée à venir ; il n'est que huit heures trente. On lui demande juste ce qu'il veut boire, pas de mettre son masque. Ce jus est meilleur que celui de la machine au SRPJ et il aime l'odeur et l'ambiance des bistrots. Les bavardages et les rires des autres clients l'aident à réfléchir et il entend des gens parler ; c'est mieux que chez lui. Les masques de toutes les couleurs sont sous les mentons, accrochés au bras ou dans les poches. Il y en a même posés sur le zinc, à portée des bactéries. Assis dans un coin, il traîne vingt bonnes minutes en survolant le canard. Le meurtre fait la une, mais l'article est court ; il faut aussi parler du virus qui a l'air de repartir de plus belle, avec ce variant tout beau, tout neuf, malgré les gestes sanitaires... Et les masques. Les journalistes n'ont rien sur ce fait divers ; de toute façon, même la police n'en a pas plus. Il repose le quotidien et enfonce son menton dans les deux paumes de ses mains. Il est bien, là. Il jette un coup d'œil à la télé accrochée au mur. Quelques mots sur l'enquête qu'il mène, défilent dans le bandeau d'annonces de la chaîne infos, en bas de l'écran. *Allez, il faut se bouger.* Il met dans sa bouche un bonbon à la réglisse qui lui tiendra tout le trajet. En passant devant la porte de sa collègue, elle

l'interpelle. « Je t'ai posé quelque chose sur ton bureau ». « Merci. Qui va me faire avancer, ou pas du tout ? ». « Que dalle, mais au moins tu sauras ». Il se nettoie les mains au gel hydro alcoolique. La feuille de papier sort juste de l'imprimante, elle est encore chaude. Il parcourt les lignes qui lui disent qu'il n'y a eu aucun meurtre avec cette inscription ou une semblable ; même dans les autres pays européens. Il savait qu'il pouvait compter sur l'efficacité de Marianne. On ne peut pas dire que ce début d'enquête démarre en trombe. *Ce n'est pas folichon !* Il téléphone au collège et demande à parler à la ou le responsable du Centre de Documentation et d'Information. Elle peut le recevoir maintenant ; elle veut faire tout ce qui est en son possible pour l'aider. « À tout de suite et je commence à chercher ». « Merci ». Allez, retour là-bas ; marre de faire cette route ; jamais deux sans trois. L'avantage, c'est qu'il sait où sonner en arrivant devant l'immense entrée. Une femme blonde platine, à la coupe de cheveux au carré, comme une danseuse du Crazy Horse, vient à sa rencontre. « Je suis la professeure documentaliste ». « Merci de m'accorder un peu de votre temps ; je vous suis. Mince ! J'ai oublié mon masque dans ma voiture ». « Ce n'est pas grave, il n'y en a plus besoin dans le collège ; mais c'est vrai que l'on finit pas s'y perdre ». « Ça va peut-être revenir ». « Ne parlez pas de malheur ». Après plus d'une heure de recherche, de discussion et d'échange, rien de concret sur cette inscription ne sort. En plus, elle ne peut rien lui dire de spécial sur les trois enfants à problème ; ils ne viennent pas au CDI. Trop laborieux. Chou blanc. Il remonte dans sa voiture et repart dans les bouchons ; vraiment marre de se taper cette route... Et ce n'est peut-être pas fini ! Il met son cigare à la bouche sans l'allumer. Et dire que des personnes la font pour embaucher et pour débaucher ; tous les jours, avec en plus la contrainte des horaires. Il se gare dans la cour. Il traverse la rue et décide d'aller tenter sa chance en face, au lycée. Pareil qu'au collège ; il y a une sonnette marquée 'visiteurs', près d'un portillon à ouverture électrique. A l'horizon, une colline avec de nombreux arbres dominant les longs bâtiments. Il remet son cigare dans la petite boîte métallique. Il attrape un bonbon à la réglisse. Il met son masque dans la poche de son blouson. Il se présente et fait sa demande. La réponse est courtoise et favorable. « Il vient à votre rencontre ». « Merci madame ». Plus de danseuse de cabaret à la coupe au carré, mais un immense type en chemise type bûcheron Canadien, avec un début de calvitie ; c'est foutu pour la coupe à la 'Play Mobil'. Encore une heure pour rien, passée dans le Centre de Documentation et d'Information. Le professeur prend sa carte de visite et en parlera à ses trois collègues enseignants en philosophie. Il lui a donné une idée ; aller voir directement les représentants des trois religions monothéistes. *Faudra-t' il aller voir des adeptes de l'hindouisme ?* On est dans une très grande ville, donc les responsables religieux ne sont pas n'importe qui ; ce n'est pas un type choisi comme ça, au pif, parce qu'il n'y avait pas de choix. Le prof a raison ; internet n'a rien pondue, mais peut-être qu'eux savent... Et puis, les écritures cachées, voire secrètes ! Il va bientôt être midi, mais il revient à son bureau pour prendre contact avec ces trois personnes influentes et au savoir important ; enfin, normalement ! Tous veulent bien le recevoir. Impeccable, il va pouvoir aller leur rendre visite cet après-midi même. Tout roule. Il a faim et rentre au foyer familial. Il ne sait pas s'il faut acheter du pain, ou si c'est fait. C'est à ce genre de petit détail du quotidien, qu'il se rend compte qu'il n'y a vraiment plus de dialogues entre sa femme et lui. *Est-ce qu'elle est à la maison ?* Il ne s'arrête pas à une boulangerie. Si la huche à pain est vide, il mangera des nouilles ou du riz. Il n'a pas envie de se prendre la tête ; alors, il en achètera ce soir, s'il faut. *Et s'il y avait un chien ? Des fois, il mangerait deux fois pour le même repas et des jours, il ne boufferait rien !* Une escalope de poulet avec des spaghettis ; c'est très bon ! Pas besoin d'aller à la synagogue, le rabbin le reçoit chez lui. Une immense bibliothèque couvre tout un mur de la pièce. Braquehais sort la reproduction qu'il a faite de la gravure notée sur le ventre de madame Charvet. Le ménorah, chandelier à sept branches est posé sur la cheminée en marbre noir. L'homme de foi

regarde, le tourne à l'envers, compte les lettres et fait la moue. Il se lève, va chercher un miroir et réexamine le reflet. Il remue la tête de dépit. « Je ne sais pas, rien de Judaique et si je peux me permettre, rien non plus des autres religions. Enfin, ça ne coûte rien d'aller les voir. Je ne sais pas tout et Yahweh m'en garde ». « C'est ce que je vais faire sur le champ et merci beaucoup de m'avoir reçu. Au revoir monsieur ». « Au revoir et bonne chance ». L'imam le reçoit avec le thé dans une petite pièce qui touche la mosquée. Ce n'est pas un lieu de prière et il n'a pas eu besoin de poser ses chaussures. En regardant le croquis, il tourne la tête plusieurs fois. Après plusieurs échanges, avis et un autre thé vert à la menthe : « ce n'est pas dans le Coran et j'ai consulté d'autres écrits, mais rien qui se rapporte à la religion musulmane et ses différents courants. Bonne chance capitaine ». « Merci pour votre dévouement. Au revoir ». Direction la cathédrale où un prêtre le reçoit dans la sacristie ; l'évêque n'a pas jugé pertinent de se déranger. Il n'y a plus de chanoine. « Je connais très bien la bible, pratiquement par cœur ; donc, ancien et nouveau testament, donc les évangiles et donc tous les écrits officiels et parfois officieux des autres branches de notre religion ». *Quel C.V. ! J'ai confiance.* « Cette phrase n'est en aucune part et le cercle ne signifie rien de spécial pour nous. Ça peut être rapporté à la Terre ; la première création de Dieu, avec le ciel ». « Merci monsieur et bonne fin de journée ». « De rien mon fils et que Dieu Notre Père et son fils Jésus vous mènent vers la lumière », répond-t' il en penchant la tête en avant. Braquehais baisse aussi la sienne ; plus par dépit que pour une quelconque prosternation. « C'est le symbole du soleil pour les religions païennes », rajoute-t' il presque à mi-voix. En sortant des imposants murs, le capitaine rallume son cigare en réfléchissant. *J'aurais du dire 'mon père' à la place de monsieur ; il me l'a bien fait comprendre en me disant 'mon fils'.* Il va revenir où il était ce matin, la maman de la furieuse qui sème la terreur dans le collège. Les mêmes bâtiments HLM recouverts de tôles grises apparaissent. « C'est assez joli ». Il sonne. Une voix grave lui répond. Il pensait qu'il n'y avait que la mère, mais bon ! Une femme aux cheveux rouges droits sur la tête, lui ouvre la porte. « Bonjour ; qu'est-ce que je peux pour vous ? ». Jeanne Mas avec une voix d'homme, quelques kilos en plus et une dent en moins. Les cendres de sa cigarette tombent sur le palier. « Capitaine Braquehais, puis-je entrer ? », répond-t' il en montrant sa carte. « La police ! Qu'a foutu ma fille, encore ? », crie-t' elle en s'énervant et en tremblant. « Rien madame. Asseyez-vous, je vous explique ». Braquehais relate toute l'histoire. Elle l'écoute sans l'interrompre. Les bouffées qu'elle tire énergiquement de sa clope, semblent plus la distraire que ce qu'il lui raconte. Elle en allume une autre avec le mégot de la précédente. « Et vous venez me voir pourquoi ? ». « Qu'avez-vous fait jeudi matin entre six heures et huit heures ? ». « Putain, vous m'accusez d'avoir tué cette bonne femme ? ». « Je n'ai pas dit ça, je veux juste savoir ». Elle lui explique qu'elle travaille dans l'usine de biscuits et gâteaux secs dans la zone industrielle d'à côté et qu'il faut être au boulot à sept heures trente ; quand les moules dans lesquels a cuit la pâte sortent des longs fours. « Le temps de manger et de me débarbouiller, puis de réveiller ma fille qui s'est encore endormie tard ; vous voyez, il faut se lever vers six heures et demi ». « Je vois madame ». *Et tirer sur une tige ; celle du matin, la meilleure !* « Et si je vais en tôle, qui s'occupera de ma folasse de gamine, déjà que même en étant là, c'est pas évident ». « Pourquoi ne répondez-vous pas au courrier de la conseillère d'éducation du collège ? ». « J'ai pas le temps et ça vous regarde ? ». « OK. Donnez-moi le nom de l'entreprise où vous travaillez que j'aie quand même me renseigner ». « Pour me foutre la honte, c'est ça ? Ma fille me la met pas assez ? ». « Désolé, c'est mon job et la loi ». Elle s'exécute en marmonnant. Avec le tranchant de sa main, elle pousse par terre les cendres qui viennent de se désolidariser de sa cigarette et qui ont échoué sur la table basse. « Bonne soirée madame ». « C'est ça, au-revoir », répond-t' elle en allumant une autre clope. Braquehais décide que sa journée de boulot est finie. Il n'ira pas à l'entreprise où travaille cette

femme ; elle a bien assez de soucis comme ça, sans en rajouter. Et vu comment ses mains tremblent, elle est incapable de dessiner un cercle parfait ; même sur du papier et même avec un compas. Il n'a rien appris pour faire progresser l'enquête. Et personne ne semble savoir quelque chose ! *Ça va venir...* Il n'a même pas envie d'allumer son cigare, il a assez inhalé de fumée ; il avait presque envie de mettre son masque. Il le met pour pénétrer dans la boulangerie. Il finit de rentrer chez lui. Y aurait-il son épouse au foyer conjugal ? Heureusement qu'elle n'est pas comme la femme qu'il vient de rencontrer ; fataliste, attentiste et anesthésiée par la clope ; parce que là, c'est sûr, il se serait déjà arraché. Ils auraient pu faire un troisième enfant ; il est sûr qu'elle saurait être encore une bonne mère. Il faut la voir avec ses neveux et nièces qui sont petits. Un bébé pour sauver le couple ; aurait-ce été une bonne idée ? Elle a toujours dit qu'un garçon et une fille, c'était parfait. Toutes les familles rêveraient de cet équilibre. Maintenant, c'est cuit ; tous les deux ont dépassé la quarantaine ; depuis peu, mais ont bel et bien franchi cette dizaine ! Ça commence à être un âge pour lequel, on n'a plus envie de se lever pour donner le biberon et changer les couches. Déjà dix-sept ans qu'ils sont mariés. Et puis, de toute façon, sans son aval, ça aurait été compliqué ; surtout depuis quelques semaines. *Depuis combien de temps n'ont-ils pas fait l'amour ?*

## chapitre 5

Une odeur de cramé envahit la cuisine. Braquehais sort de son apathie. Sa tartine se charbonne dans le grille-pain. Depuis quelque temps, il n'aime pas les matins, depuis qu'il prend seul son petit déjeuner. Avant, son épouse était à table en même temps que lui ; maintenant elle prend sa douche ; enfin, quand elle est levée. Toujours ces horaires... Les ados n'ont plus besoin des vieux pour les aider à se préparer. Ils sont à un âge où les parents sont de trop, sauf pour payer. Alors, c'est la télévision qui lui apporte de la compagnie. De toute façon, avec son métier, il est bien obligé de se maintenir au courant de l'actualité, de la politique et du reste. Et pourquoi pas le matin ? Il croise sa femme dans l'encablure de la porte de la salle de bains. Elle va manger et lui se laver les dents. D'abord la cuisine pour lui tout seul et maintenant la double vasque. Les enfants ont la leur au fond, près de leurs chambres et ils se chamaillent souvent. Ils veulent toujours l'utiliser en même temps ; même si le garçon ne fait qu'y passer en coup de vent. Eux deux n'ont pas ce problème ; elle est spacieuse et chacun a son robinet, son miroir, ses placards et ses tiroirs. En partant, il jette un coup d'œil dans la cuisine. Son épouse a les yeux rivés sur son Smartphone posé sur la table ; à sa droite devant, le paquet de pains Suédois. La tasse de café est dans la main gauche. « J'y vais ». « D'accord, bonne journée ». « Merci ». Elle lui a répondu, sans faire de discours, sans quitter l'écran du regard ; mais elle lui a répondu. Elle n'était pas tant que ça absorbée par son téléphone. À peine assis derrière son bureau, on frappe à la porte. C'est son collègue médecin légiste avec bien sûr, son masque sur le nez et la bouche. « Ne me dis pas que tu as déjà fini ! », demande le policier en levant les bras comme s'il était mis en joue. « D'abord bonjour et est-ce que j'ai déjà été en retard ? Je te rappelle que la famille a pu disposer de la dépouille hier soir et que l'enterrement est cet après-midi. Ensuite, tu devrais mettre ton masque plus souvent ». « Tu as raison, bonjour mon ami. C'est vrai qu'ils ne veulent pas de visites ». « Par contre, ne te réjouis pas si vite en faisant le fayot ; j'ai rien, absolument rien pour toi ». « C'est-à-dire ? ». « Je te résume, avant de balancer le rapport en fin de matinée ». Il lui explique que le tueur utilise des gants en mélange de cuir et de caoutchouc ; il n'y a aucune empreinte sur le corps, sur le chemisier et sur l'oreiller. Pareil partout dans la maison, rien. Des traces de chaussures type rangers sur le sol ; en plus de celles des policiers. Pour être précis, des dessins de semelles de godillots 'Caterpillar'. Il utilise un cutter normal, enfin de bricolage pour faire

les incisions qui ont été perpétrées après l'avoir étouffée sous l'oreiller. « Aïe, aïe, ce n'est pas gagné cette affaire ». « Bon courage, tu vas trouver. Et putain, mets ton masque ! ». « Oui, toubib... ». Au moment où la porte se referme, de rage, il tape du poing sur le sous main en cuir vert foncé. Il ouvre sa fenêtre et allume son cigare pour se calmer. Il fume rarement dans son bureau... Quelquefois n'est pas coutume. « Et je cherche quoi maintenant ? ». Il ouvre internet et voit ce qu'il peut trouver sur ces écrits, qui lui expliquerait pourquoi sur le ventre d'une femme et pas sur les seins ou entre les cuisses, etcétera. On ne lui parle que de scarifications d'adolescentes et adolescents sur les endroits cachés du corps, le ventre en fait partie. Le web lui rappelle que c'est à l'intérieur du ventre des femmes que le fœtus se développe. Ça, il le savait ; mais c'est peut-être une idée à creuser... Ou pas. À la cinquantaine passée, elle ne voulait certainement plus d'enfants. Peut-être même qu'elle ne pouvait plus en avoir. Il demandera au médecin légiste si ce n'est pas sur le rapport. Et les hommes qu'elle était en mesure de fréquenter étaient dans les mêmes âges qu'elle ; et automatiquement, dans le même état d'esprit. Les religions n'ont rien donné, mais il n'a pas fait de recherche sur l'hindouisme. Il passe plus d'une heure à décortiquer ce qui s'affiche. Il change sans arrêt les mots-clés et relit tout à chaque fois. Il ne veut rien rater qui pourrait éclairer une petite ampoule dans son cerveau. Comme Columbo, il ne faut rien laisser au hasard. Il a fini son cigare et regarde l'heure en bas à droite de son écran. « Ah quand même ! ». Déjà tout ce temps qu'il est sur cet ordinateur et pas le moindre truc pertinent à marquer sur une feuille ou à se souvenir impérativement. Il plonge sa tête entre ses deux paumes de main. Un 'toc-toc' sur sa porte et voilà le commissaire qui entre. *Et oui, il existe, lui !* « Bonjour capitaine, venez dans mon bureau ». « Bonjour commissaire. J'éteins mon PC et j'arrive ». Il referme la fenêtre. Quand Braquehais sort de chez son supérieur, il est midi et quart. Pour commencer, ils ont parlé de l'enquête, du meurtre, des résultats de l'autopsie et du labo et puis pour finir, de l'avancée de l'enquête. Le ton était posé et calme, mais déterminé. Il voulait bien faire comprendre à son capitaine que des résultats imminents vers un début de piste seraient les bienvenus. « Bien sûr monsieur »... « Oui monsieur »... « Je vous le dirai monsieur ». Le commissaire puis maintenant l'embouteillage ; merdique cette fin de matinée ! Il s'en extrait pour entrer dans une boulangerie. En plus de sa baguette, il s'achète une tartelette aux myrtilles pour passer ses nerfs sur un innocent gâteau, qui sera devenu coupable, une fois qu'il sera dans son estomac. À défaut d'en mettre un derrière les verrous, il l'aura dans le ventre. Et puis, ce n'est pas comme si c'était tous les jours. Tout seul, assis à la table de la cuisine, il réfléchit. Il déguste sa pâtisserie ; les fruits violets-noirs sont tellement brillants que c'en est indécent. Aucun scrupule ; et puis mince, il peut se le permettre, il n'a pas de bide. Son épouse n'aime pas les hommes ventrus. Il mange très rarement dans les fastfoods. Les footings qu'il arrive à faire au moins deux fois par semaine font leur effet. Souvent quelques séries d'abdominaux viennent compléter la séance ; et quelquefois, il arrive même à rajouter des pompes. Des soirs, son fils se joint à lui. Cette condition physique lui a servi à maintes reprises dans son métier. Il n'y a pas qu'à la télé que la police court après les malfrats. La pâte sablée est excellente. *Penser à appeler le beau-frère de ma frangine.* Le café bien chaud lui fait oublier le goût du péché capital de la gourmandise que fut cette pâtisserie. La sonnerie de son téléphone le sort de sa torpeur. Il n'était pas en train de piquer de la tête vers une sieste, mais guère s'en manquait. Le début de la digestion. Il regarde l'écran ; prof de maths est affiché. *Quand on pense au loup !* Il décroche et après les bonjours respectifs, écoute sans l'interrompre. « Merci Étienne, à bientôt ». Il pose l'appareil sur la table basse, ancre ses deux coudes sur les accoudoirs du fauteuil et serre ses deux poings. « Merde, merde et remerde ». Ça ne sert à rien de s'énerver. Pour résumer : femme sans problème, sans on-dit, sans soucis avec sa hiérarchie et ses collègues administratifs ou professeurs et aucun cancan, ragot, potin ni commérage. Même pas

de racontars salaces en dessous de la ceinture. Aucun changement de comportement ou de personnalité à la suite de son divorce. Très discrète et professionnelle. Toujours prête à arrondir les angles. Voilà les retours 'off' sur madame Charvet, par quelqu'un 'dans la place', au collège. Il reste bien encore une bonne demi-heure dans ce confort douillet pour réfléchir ; que faire ? Et s'il allait à l'enterrement ? Loin, discret, pour voir et incorporer tous les visages dans sa mémoire. Il aurait fait un bon physionomiste de boîte de nuit. Quatorze heures trente ; il faut se bouger ; la cérémonie à l'église commence. Le cimetière sera dans trois quarts d'heure à peu près. Au moment où il grimpe dans sa voiture, sa femme arrive. Un petit signe de la main de tous les deux à travers la vitre latérale ; comme le ferait deux potes de virée ou deux partenaires de pétanque. Elle a fini sa journée et lui a l'impression de ne pas l'avoir commencée. Il met en fonctionnement son GPS pour s'y rendre. Il se gare à l'extrémité du parking et attend. Des gens sont déjà là. Il voit arriver le cortège, il prend ses jumelles, il descend de sa voiture et part se mettre à l'angle du cimetière. Il y a un arbre qui le protège de la vue de tout ce monde. Pendant une bonne partie de la cérémonie, il épie, les deux coudes appuyés sur le mur d'enceinte. Ses jumelles sont puissantes et il voit bien tous les visages, enfin ceux qui n'ont pas de masques ; sinon, il essaie de deviner. Il y a encore moins d'un an, les enterrements étaient à huis clos, si on peut dire comme ça ; juste la proche famille. C'est bon, il peut s'en aller ; partir avant tout le monde. *Est-ce que ça me servira ? En l'état, Dieu seul le sait.* Il décide de prendre une autre route que celle du boulot et se dirige vers la zone commerciale et la grande enseigne noire et jaune. Il entre dans l'immense magasin d'électroménager et multimédia. Il ressort après vingt minutes passées à l'intérieur. Ça y est, il a son enceinte imperméable Bluetooth avec une ventouse pour la fixer sur le verre de la paroi latérale ou sur la faïence du mur. Ce soir, il se lavera en écoutant une playlist de son Smartphone. Fini le temps où son épouse et lui se glissaient ensemble dans la vaste douche à l'italienne, sous le même jet d'eau. Il revient à son bureau pour de nouveau éplucher internet et éventuellement une liste de potentiels suspects. Il a l'impression d'être à l'arrêt après le coup de fil du début de cet après-midi. Voie officielle, rien ; voie officieuse, rien. D'entrée, il avait compris que cette enquête ne serait pas des plus faciles. Il en viendrait presque à réclamer un second meurtre, qui lui ouvrirait d'autres pistes. Mais il secoue la tête, il n'y aura que celui-là car c'est une vengeance personnelle ; contre elle et pas à la planète entière. Il en est sûr, le job de la victime est la source ; l'inscription sur son corps et la difficulté à trouver une piste et un témoin le maintiennent sur cette voie. Encore du temps passé avec Wikipédia, sur des articles et compte-rendu de spécialistes de la folie meurtrière et autres sites ou forums, pour que dalle. Il lui reste une dernière branche à se rattraper, aucun professeur de philosophie ne l'a appelé ; sûrement qu'elles ou qu'ils n'ont rien de concret. Mais comme on dit, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Les scellés sur la maison ont du être levés. Il ne sait toujours pas s'il ira voir les parents de madame Charvet ; de toute façon, ce n'est pas à son père ou sa mère, qu'elle se serait confiée si elle avait un souci. À cet âge, on fait une montagne de tout. Il verra cela comme un dernier recours ; vraiment pour avoir le son de cloche de tous les gens qui l'entouraient. Mais cette épreuve ne l'enchant guère ; ils viendront peut-être par eux-mêmes. Il va laisser la famille tranquille pendant quelques jours ; ils ont un deuil à commencer, puis à finir... Et quand les nerfs qui les tiennent vont lâcher... Il décide de rentrer chez lui. Comme il est tôt, il va faire son jogging. Son épouse n'est pas à la maison et lui a laissé un mot sur la table : je suis aux courses, si tu as besoin de quelque chose de spécial, appelle-moi. *Non !* Après avoir passé une bonne heure à transpirer, il décide de ne pas s'arrêter en si bon chemin, les séries d'abdos, relevés de buste et gainage s'enchaînent. Il est vanné et la tarte aux myrtilles est ressortie avec la sueur. Une fatigue positive. Il fixe son achat sur le carrelage mural et y connecte son téléphone ; ça fonctionne. La douche bienfaitrice du soir en musique ; quel pied ! Cette

pluie d'eau sur tout le corps au rythme de quelques titres de l'album mythique 'The Dark Side of the Moon' de Pink Floyd. Il n'apprécie pas que la musique avec laquelle il a grandi ; celles des décennies d'avant lui plaisent peut-être même encore plus. Et puis, une douche avec du rap ou Gilbert Montagné, ça détend moyennement. Cette journée se finit de façon plaisante. Il oublie tous ses problèmes et n'entend pas sa femme ranger dans les placards et le réfrigérateur. Elle ne lui demande plus de l'accompagner dans les grandes surfaces, ce qu'il faisait bien volontiers, pourvu qu'il puisse passer un peu de temps avec elle. Ça, c'était avant. Les magasins ont rouverts, mais le virus, ou un variant est toujours présent. Maintenant, elle achète ses fringues toute seule et lui les siennes comme un célibataire. C'est la vendeuse qui donne son avis quand il hésite. Il faut dire que les sorties en amoureux ou tout simplement en couple se font de plus en plus éparées. Le confinement et maintenant les tests PCR n'ont aidé en rien. Elle dit ne pas supporter cette raclette dans les narines. Les restaurants ont été fermés un paquet de temps. Le souper et au lit ; pour elle peut-être la télévision ; cela dépend de l'heure à laquelle elle doit se lever. À peine débutée, cette énigme commence à l'user moralement. En l'état des choses, il ne voit pas qu'est-ce qui va faire qu'un élément déclencheur puisse venir faire basculer l'enquête. Peut-être les amis de la défunte. Où, quand et comment va-t'il trouver ce détonateur... Et alors, il saura pourquoi et qui ? La nuit porte conseil ; enfin, il paraît... À défaut de ramener un rapprochement sur l'oreiller.

## chapitre 6

Sept heures du matin, passées de quelques minutes, au moment où Braquehais ouvre ses yeux, il se tape le front. Ce claquement réveille son épouse qui se retourne mollement. « Qu'est-ce qu'il y a ? ». « Rien ; tu peux te rendormir ». Elle se remet sur le côté en murmurant. *Que je suis bête ; quel âne je fais !* La vengeance est un plat qui se mange froid. C'est une histoire de l'année dernière. Non, ce meurtre trouve son origine, il y a plus longtemps que ça. Il se lève d'un bond, ce qui a pour effet d'arracher, une deuxième fois, un soupir d'énervement à son épouse ; car le drap de dessus semble vouloir lui aussi, jaillir hors du lit. L'élève qui a été puni des années en arrière est maintenant un adulte et elle ou il se venge. Il va falloir éplucher les archives du collège ; s'il y en a. Depuis combien de temps, madame Charvet y travaillait ? Il saute dans ses mules au pied du lit et part d'un pas soutenu vers la cuisine. Ce quelque chose de positif a pour effet immédiat de lui ouvrir l'appétit. Il mange en regardant les infos, comme chaque matin, depuis quelque temps. Cette routine semble installée. Maintenant qu'il est dans la salle de bains, il entend le bruit de la porcelaine de la théière ; sa femme est à son tour dans la cuisine ; elle n'avait pas besoin de ramener le drap sur elle pour si peu de temps. « À plus ». « À toute à l'heure », lui répond-t' elle sans quitter du regard son téléphone. Un jour, elle va le tartiner de beurre ou de confiture à la place d'une de ses cracottes. Cette idée lui arrache un sourire en franchissant le seuil de la porte, malgré le gris qui couvre tout l'extérieur. Il boutonne son blouson en jean. Bientôt l'automne. Les feuilles des arbres commencent à peine à jaunir ; elles résistent et sont toujours remplies de chlorophylle. Dans deux ou trois mois, la parka sera de rigueur. Il n'y a plus de mi-saison ; on passe directement de l'été à l'hiver et inversement. Il retrouve sa voiture et sa boîte à cigares posée sur le siège passager. Il ne fume pas le matin de bonne heure ; ce n'est pas une résolution, il n'en éprouve aucune envie. Il ne passe pas au bureau et va directement au collège. Son téléphone sonne... Prof de maths. Il éteint la radio, met le haut parleur et écoute. Echange de bonjours. « Un de mes collègues, professeur d'histoire et géographie était, comment dirais-je, intéressé par madame Charvet et la draguait à l'abri des regards ; enfin, c'est ce qu'ils croyaient tous les deux. Tu peux aller le voir direct ; beaucoup

d'enseignants et presque tout l'administratif étaient au courant de se rapprochement. Personne ne sera surpris par ta demande. Il s'appelle monsieur Graille. « Justement, j'arrive dans ton bahut. Merci Étienne et bonne journée ». « Tu as le temps, tu ne trouveras personne de disponible avant neuf heures. Pareil et à bientôt ». *Ah, le 'off' paye toujours !* Et ça, depuis le début qu'il exerce ce métier ; il a pu le vérifier à maintes reprises. Il s'arrête à un troquet qui fait tabac. Il met son masque et pénètre à l'intérieur. On se croirait dans un holdup ; tout le monde a le nez et la bouche cachés. Ce n'est pas comme l'autre jour. Il faut dire que hier soir à la télévision, le ministre de l'intérieur a annoncé un durcissement avec un accroissement de la surveillance ; un variant devient majoritaire. Son compère de la santé a annoncé le nombre de morts de la veille ; de toute façon, tous les soirs, on a droit à sa tête d'enterrement dans le petit écran. Le croque-mort dans Lucky Luke est plus joyeux ! « Bonjour mesdames, messieurs », s'élève au moment où la porte s'ouvre. La police municipale jette un coup d'œil dans tout le bar et repart aussi vite qu'elle est arrivée. Même ceux qui buvaient leur café assis à une table, ont remis le leur, d'un geste nerveux et anxieux. Aussitôt les 'ils n'ont que ça à branler' - 'on est surveillé de partout, à tout instant' - 'font chier ces cons', fusent de tous côtés. Braquehais ne dit mot et boit son jus en parcourant le journal ; de toute façon, on ne lui demande rien, et lui le flic en civil, ne sait pas trop quoi en penser de tout cela. Il est aussi là pour servir l'état, donc suivre les règles et les approuver ou faire semblant. D'ici demain, le masque redeviendra obligatoire dans toutes les écoles. L'heure de se bouger. Il se présente devant l'interphone du collège et s'annonce. La serrure électrique se débloque et il pousse le portillon. C'est carrément le principal qui vient à sa rencontre ; cette histoire doit le perturber. La note évaluatrice de son bahut va chuter. Tous les deux ôtent leur masque et se saluent sans se serrer la main. Ils ne sont pas encore assez intimes pour se tamponner avec le coude. Le capitaine explique sa visite. « Une fois que les élèves perturbateurs ou non, ont quitté l'établissement, toutes les données sont effacées ; ça ne nous concerne plus et c'est très bien comme ça ». « Même le rectorat ? Vous n'avez aucun nom en tête ? ». « L'académie, rien. Chaque établissement se démerde, si je puis dire ainsi, avec ses gosses à problèmes, sauf s'il faut les changer d'établissement ». En passant devant les préfabriqués sur la droite, le responsable hiérarchique de ce collège jette un coup d'œil par les fenêtres pour s'assurer que les pions ne soient pas débordés par ces élèves de plus en plus arrogants et de surcroît, de plus en plus imposants physiquement. Il se retourne vers le capitaine. « Je fais aussi surveillant principal ; et tant que notre CPE n'a pas été remplacée... Suivez-moi dans mon bureau, je me rappelle de quelques énergumènes capables de beaucoup de choses. À l'époque, avec l'accord de madame Charvet et de notre infirmière, j'avais rempli des faits d'établissement ; comme cela se fait toujours, actuellement. Ensuite, je ne sais pas comment cela est traité par notre hiérarchie. Et puis, nous ne sommes pas juges... ». « Je suis preneur si vous avez des noms ». « Mon épouse me dit tout le temps que je garde trop de choses inutiles ! », rajoute-t' il en hochant la tête. La liste en main, Braquehais reprend la parole pour aborder le sujet du professeur d'histoire et géographie. « Effectivement la défunte et monsieur Graille semblaient de plus en plus proches ou... complices. C'est tout ce que je peux vous dire ». « Comment pourrais-je le rencontrer ? ». Le principal s'approche d'un immense tableau et le visionne quelques instants. « Il est en cours toute la matinée ; ensuite il est libre de quatorze heures à quinze heures, avant de reprendre. Je lui demanderai d'être présent et de rester dans la salle des profs et que vous viendrez le voir. Pour parler, vous n'aurez qu'à aller dans n'importe quelle classe vide ». « Merci, je serai donc ici en début d'après-midi ». Revenu à son bureau, il passe le restant de sa matinée à rechercher les adresses des noms de sa précieuse liste ; du moins, il l'espère. Mais comment faire avouer ? Il n'y a pas eu de témoin visuel, pas de traces et encore moins d'empreintes. *Est-il devant le crime parfait ?* À l'école de police, on lui a dit que ça



n'existait pas. À midi pétant, il arrive chez lui, où rien ne semble bouger. Il va manger seul. Il ne sait pas à quelle heure son épouse sera là ; de toute façon, il ne sait même pas à quelle heure elle a embauché. Peut-être, est-elle revenue dormir après avoir bu son thé et consulté son téléphone ? Combien de temps va durer ce cache-cache ? Après la vaisselle, il refait le lit ; quand il se couche, il apprécie que les draps soient tendus. Il remet son blouson pour aller faire quelques tirages de cigare sur la terrasse, tout en réfléchissant à tout et à rien avant le brossage des dents. Dans sa voiture, il vérifie la propreté de son masque. L'état n'en fournit pas assez pour le changer toutes les jours et encore moins toutes les quatre heures, comme le préconisent les spécialistes de la santé. Il fera l'affaire. Il vide une goutte de gel hydro alcoolique sur ses mains, qu'il frotte entre elles. Toujours le grésillement du haut-parleur du portillon. Personne ne vient l'accueillir et l'accompagner ; c'est vrai que maintenant, il connaît le chemin. Il va directement au secrétariat. « Asseyez-vous capitaine, monsieur Graille va venir à votre rencontre dans cinq minutes », lui dit la secrétaire sans lever la tête de son travail. « Merci madame ». *Impeccable, tout le monde tient à coopérer du mieux possible.* Un homme d'une cinquantaine d'années, en jean rouge et veste blazer bleu marine, arrive un peu timidement. « Bonjour capitaine ». « Bonjour monsieur. Je vous suis ». « Il y a une salle libre juste à côté, après l'angle du couloir, sur la droite ». Il regarde sa montre. « J'ai cours à quinze heures, donc... ». « Je sais. J'irai directement à l'essentiel ». Après avoir fait passer Braquehais devant, il referme la porte derrière lui. Quarante cinq bonnes minutes de discussions et les deux hommes ressortent en remettant leurs masques. « Merci de m'avoir reçu monsieur Graille, malgré le contexte ». « C'est normal. Je crois qu'elle était vraiment la femme, enfin, l'amour de ma vie à venir. J'ai un peu de mal à refaire surface, mais je n'ai pas le choix ; il faut avancer, n'est-ce pas ? Beaucoup d'élèves se foutent pas mal de l'histoire et la géographie de leur pays et du monde ; mais pas tous. Et pour ceux-là, je dois faire mon cours le mieux possible, en laissant les problèmes personnels de côté ». « Bien sûr et encore merci, même si je n'en sais pas plus qu'avant notre échange. Continuez votre magnifique et important métier. J'adore l'histoire de mon pays et tout le monde devrait être curieux du passé. Il explique souvent notre présent et peut aussi nous éclairer sur le futur des peuples de cette sacrée planète ». « Oui, je vais poursuivre mon humble travail », répond-t-il en écartant les bras et en penchant la tête, comme pour s'excuser de n'être d'aucune utilité. À peine dans l'habitacle de sa voiture, Braquehais frappe son front contre le volant. « Rien, rien et rien ». Malgré la bonne volonté du professeur d'histoire-géo, il n'a pas appris grand-chose de concret et d'utile. Ces deux-là n'étaient pas encore assez proches pour tout partager. Relation très récente ; voilà ce qui est sorti de cet entretien. Il ne sait pas tout d'elle et réciproquement. Il pense que si elle avait eu un problème, voire des menaces avec une ou un élève, elle le lui aurait dit, tout de même. Il en est presque sûr. Il sait qu'elle était en train de lui accorder du crédit ; ils passaient de plus en plus de temps ensemble. Elle sortait d'une rupture très compliquée pour elle, même si elle intériorisait beaucoup. C'était un peu agaçant de voir l'enthousiasme, le calme et la confiance de son ex-mari. Après ça, elle ne savait plus si elle pouvait compter sur un homme. Depuis peu, elle avait balayé ce problème et semblait vraiment vouloir ce rapprochement. Super ; il a appris comment deux personnes peuvent mettre tout en œuvre pour essayer de se réunir, mais rien pour faire progresser l'enquête. Il démarre tout en continuant de pester. *Entre mon épouse et moi, où en est l'éloignement et la confiance ? Arrête de tout mélanger.* Il passe toute la fin de l'après-midi à monter et à redescendre de sa voiture. Il vérifie les noms sur les boîtes aux lettres ou sur les sonnettes des portes des habitations où semblent crêcher les patronymes fournis par le principal. Ce matin, il a fallu croiser les fichiers de la police, de la sécurité sociale, de la mairie, des impôts et de la Caisse des Allocations Familiales pour avoir des données fiables ; celles des parents. Sa collègue semble n'avoir

plus de temps ; les dossiers s'entassent sur son bureau. Maintenant, est-ce que l'enfant vit encore chez eux ? C'est moins sûr. Aucune et aucun n'ont de casier judiciaire et créent de problèmes. *Tous sont devenus sages* ? Il en a plein les bottes et décide de rentrer au bercail. La voiture de sa femme est dans la cour. Echange laconique de bonjours. Il est encore tôt. « Je vais courir ». « Moi je vais à la salle de sport. Je serai rentrée pour le dîner ». « D'accord, bon courage ». « Merci ; toi aussi ». « Où sont les enfants ? ». « Ils sont là pour une fois et font leurs devoirs ». Elle passe devant lui, pressée, son téléphone à la main, dans sa tenue de sport sans même le regarder, grimpe dans son petit cabriolet et démarre sur les chapeaux de roues. Avant de se mettre en short, il vérifie s'il y a du pain. Les trois-quarts d'une baguette sont dans la poche en tissu. Il laisse ses baskets et part en direction du stade. Y aller, faire quelques tours avec des fractionnés, puis revenir. La sueur devrait arriver et les mauvaises toxines disparaîtront. Du sport deux soirs de suite ; c'est Byzance ! Maintenant, il espère manger en compagnie de ses enfants et de sa femme. Tous les quatre autour de la table ; en harmonie. La chaleur de la famille et non pas la froideur d'un cadavre.

## chapitre 7

Aujourd'hui, sinistre date d'anniversaire ! Une semaine que ce meurtre a eu lieu. Hier au soir, son épouse est arrivée alors que ses deux enfants et lui raclaient le fond de leur pot de yaourt. Elle était encore rouge du cours de zumba. Elle a souhaité bon appétit à tout le monde en se recoiffant avec ses deux mains, puis à embrasser sa fille et son fils. Il l'a longuement regardée pendant qu'elle remodelait ses cheveux noirs; il la trouve toujours aussi attirante. Les quelques séances d'UV qu'elle fait lui donnent bon teint et la mine de quelqu'un d'épanoui. C'est un petit break qui est dans son cerveau. Il s'atténuera tout seul ; il faut juste lui laisser un peu de temps. Tout le monde ou presque avec cette mise sous cloche de la population a besoin de décompresser et de se reconstruire. Elle lui a même fait un petit sourire. Elle reviendra naturellement vers lui, le père de ses enfants. C'est vrai qu'ils se sont mariés jeunes. Elle était enceinte. Il n'a pas dérogé à ses responsabilités et y a fait face. Il a été une épaule solide sur laquelle elle a pu s'appuyer. Elle a préparé ses crudités, sa salade et a sorti le plateau à fromages du réfrigérateur. « Je ferai la vaisselle après avoir mangé ». « Merci maman », et ils se sont dispersés rapidement. Ils ont interdiction d'avoir leurs téléphones dans la cuisine et surtout pendant les repas ; donc ça pressait d'aller aux nouvelles. Braquehais s'est levé ; il a compris qu'elle n'avait pas besoin de lui à table, enfin de sa compagnie. Il a bien dormi ; pour le moment, ça ne l'affecte pas. Ce petit sourire pendant qu'elle arrangeait sa chevelure lui indique que l'amour, un peu enfoui ou en retrait, est toujours présent. Peut-être à tort, mais il est plus préoccupé par cette enquête sans indice que par sa situation personnelle. Il sait juste que c'est à cause de sa profession, que madame Charvet a été assassinée. Avec la sinistrose environnante due à la présence de ce virus, dont on ne sait pas grand-chose ou dont on ne veut rien nous dire, les sorties et les moments de partage entre amis, qui font que l'on peut s'extraire de la routine, ont été inexistantes. Tout cela était encore d'actualité il y a quelques semaines. Les restaurants et les salles de sport ont rouvert depuis peu... Presque deux mois et demi ; le temps passe vite. Il ne doit pas y avoir que son couple qui en pâtit. D'après les informations, les violences faites aux femmes ont explosé ; sa collègue Marianne peut en témoigner. Entre eux, il n'y a pas de tension. Il n'a aucune envie de se bagarrer et elle semble plutôt tranquille et zen. Il faut dire que tous deux travaillaient. Si cela se trouve, la fin de la pandémie et les sorties aidant, leur vie sentimentale reprendra de plus belle. Elle aussi a bien dormi, de son côté, tournée sur son flanc gauche. Pendant quelques secondes, juste avant de clore les paupières, il a fixé la fine couverture de laine qui avec sensualité, épousait ses

formes. Le fitness et la zumba portent leurs fruits ; le même corps que quand il l'a connue. Par contre, une ligne imaginaire et invisible semble tracée au milieu du lit. Aucun des deux ne la franchit. Allez, au taf. Il enfile son blouson en jean et part voir les anciens collégiens à problème des années précédentes, qui sont pour quelques uns, devenus de jeunes adultes. Ont' ils quitté les jupes de maman ou font' ils leur 'Tanguy' ? Il n'y a qu'en se rendant sur place, qu'il le saura. Comment va-t' il être accueilli ? Qui va avouer ? Jour de chance ou un jour pour rien ? Il peut se garer juste devant la première maison. Il sonne. Une femme en robe longue sort et vient à sa rencontre. « Bonjour monsieur. Je vous avertis, je n'ai besoin de rien et les combles de ma maison sont isolés ». « Bonjour madame. Je souhaiterais parler à monsieur Palmié Yohann ». « C'est mon fils et il n'habite plus ici ; lui non plus n'a besoin de rien ». Braquehais, qui ne voulait pas sortir sa carte, se sent maintenant obligé. « Police, il faut que je lui parle absolument ». « Pourquoi s'il vous plaît ? ». « Il a peut-être un renseignement qui m'intéresse. Je ne peux pas vous en dire plus ». « Je vous donne son adresse où il vit à présent avec sa copine ». « Merci madame et bonne journée ». Il faut revenir d'où il vient. *Fais chier*. Il décide d'aller voir les autres noms. Peut-être que plusieurs ont quitté ce qui est maintenant une immense banlieue, pour aller dans l'encore plus immense ville. Donc, ça attendra. De toute façon, il sait qu'à peine la porte refermée, la mère a appelé son fils. C'est foutu pour l'effet de surprise. Adresse suivante. Juste sur la commune d'à côté. Il va visiter tous ces villages à rallonge, devenus des petites villes et dont certaines ont dépassé les cinq mille habitants. Il a fallu construire un collège au début des années quatre-vingt-dix. Le long de l'avenue du Général de Gaulle, qui est aussi une départementale très fréquentée, les maisons sont les unes sur les autres. Juste des hauts murs séparent les regards des gens. Il écoute son GPS qui lui dit de prendre sur sa gauche, de passer entre deux étangs entourés de joncs et ensuite de tourner vers la droite. Un lotissement en bout d'un chemin en terre apparaît. Il se gare comme il peut pour ne pas gêner. *Il n'y a même pas de place de parking. Incroyable !* Il sonne. Rien. Il appuie de nouveau sur la sonnette ; toujours rien. Il attend et jette un coup d'œil par-dessus les canisses. Le chien du voisin aboie. Personne. *Allez, on se casse*. Son GPS le ramène dans une rue adjacente à celle où il était tout à l'heure. Un visiophone en dessous d'une plaque indique que la maison est protégée par une alarme. « Oui », lâche le haut-parleur. « Je voudrais voir monsieur Viars Benjamin ». « J'arrive », répond la voix. Une femme en peignoir et avec la tête recouverte de papier aluminium avec des trous par lesquels sortent des mèches de cheveux décolorées, s'approche lentement en le toisant du regard. « Bonjour madame et excusez-moi de vous déranger ». « J'ai le temps, ça sèche. Mon fils n'est pas là. Que puis-je pour vous ? ». « J'ai quelque chose à lui demander ; où est' il ? ». « De la part de qui ? Enfin qui êtes-vous ? ». Là non plus, le capitaine ne va pas y couper. Il sort sa carte de policier. Elle prend le temps de la lire. « Qu'a t'il fait ? ». « Il a peut-être des renseignements pour moi ». « De quel genre ? ». « Son planning par exemple ». « Quand ? ». « Jeudi dernier, le matin, très tôt ». « Très tôt ? Il est en école de médecine et entre la bringue et les études, il se couche tard et ne se lève pas de bonne heure ; juste pour être à l'heure pour le début des cours. Mais bon, il travaille bien ». « Faculté de Médecine à Bordeaux ? ». « Oui, bien sûr ». « Est-ce qu'il a une voiture ? ». « Non ». « Il était chez vous ce weekend ? » « Il ne revient que tous les quinze jours et il arrivera samedi matin, avec son linge à laver ». « Merci, je passerai juste avant midi pour ne pas trop vous déranger. Ce ne sera pas long. Ne vous inquiétez pas. Au revoir madame ». « Au revoir capitaine ». Il ne doit y être pour rien ; futur médecin et pas de moyen de locomotion. Et puis les réprimandes et les conseils de madame Charvet ont porté leurs fruits ; fini les conneries. Il est dans le droit chemin, celui de la réussite. S'il se souvient d'elle, ce ne doit être qu'en positif, après coup. Il viendra le voir quand même, sinon, il aura l'impression d'un travail inachevé ; sauf s'il trouve le coupable avant. Le suivant était chez papa et maman ; seul.

'Tanguy' a ouvert, mal réveillé et tout ébouriffé. Il n'a pas d'alibi. « À sept d'heures du matin, avez-vous dit ? ». « Oui ». Il lui a tendu son téléphone. « Appelez mon père et il vous dira le reste. Ça n'arrête pas de gueuler dans cette baraque, car soi-disant je me lève tard. Je suis au chômage, alors pourquoi je sortirai de mon lit de bonne heure ? Ça arrivera bien assez vite de me lever aux aurores, quand je bosserai. Je vois bien l'heure à laquelle émergent mes vieux pour aller gratter pour un salaire de misère ». « Je repasserai samedi matin. Au-revoir ». Une console de jeu est dans le canapé, prête à faire feu. « Si vous voulez », réagit-il en se frottant les yeux avec ses deux poings. Finalement, il a un peu coopéré en baillant et a lâché quelques infos. Il ne voit pas qui, des anciennes fortes têtes du collège qu'il a côtoyées, auraient pu faire ça. *Ce n'est pas lui, il n'a pas l'air stressé par le fait que je revienne samedi matin voir ses parents. Allez, on ne se décourage pas.* Il va dans la petite ville d'à côté. Un transporteur, une cimenterie, un marchand de pneus entre autres et le panneau qui indique que l'on change de commune. Même départementale, même maison et bien sûr même paysage. Il traverse ce bourg sans âme et tourne à droite sur le rond-point après la pharmacie, vers le supermarché. Que des bâtiments sur la gauche, rien à droite ; les roseaux font comprendre que la zone est inondable. Les nombreux étangs témoignent de l'accueil chaleureux que fait cette terre à l'eau. Il paraît que les moustiques tigres ont dévoré tout le monde cet été. Charmante maison en 'U', avec salon d'un côté et garage de l'autre. Braquehais s'approche quand un berger allemand se jette sur le portail coulissant. *Oh putain !* Ses babines dégagent un sourire pas très accueillant derrière l'écume baveuse. En sursautant, son bout de cigare s'échappe de ses lèvres. Il l'écrase avec la pointe de sa chaussure tout en appuyant sur la sonnette. Ni la porte, ni aucune fenêtre ne s'ouvrent. Deuxième appui. Le chien devient de plus en plus menaçant. Personne ; il reviendra. Il fait demi-tour pour repartir et entend les griffes lacérer l'aluminium. Il tourne la tête ; le chien n'est pas sur ses talons. *S'il s'échappe, il bouffe tout le monde dans le quartier, même les moustiques.* Il prend sa feuille de papier posée sur le siège passager et lit l'adresse suivante. Il tapote son GPS, repasse devant le supermarché et contourne légèrement le rond-point pour aller tout droit comme lui indique la voix. Une résidence à quatre appartements en retrait d'une pelouse. Un fourgon et un garde-fou autour d'une chambre enterrée obture presque toute la rue. Un homme tire une aiguille pendant que son collègue déroule au fur et à mesure un touret. Le déploiement de la fibre optique bat son plein ; eux aussi n'ont cessé de travailler. Avant de descendre, Braquehais se passe les mains au gel hydro alcoolique. Quand il n'est pas à son bureau, il a tendance à oublier. Il pousse la porte de verre et regarde les boîtes aux lettres. Un des deux appartements du haut ; celui de gauche. Il enfle son masque et monte sans s'aider de la rampe. Il sonne ; un mainate lui répond en sifflant. De suite, il pense au sketch de Fernand Reynaud. Il sonne de nouveau. Deuxième sifflement plus interrogatif. « Y'a quelqu'un ? ». Deux sifflements. Il en conclut qu'un c'est pour oui et deux c'est pour non. « Je repasserai plus tard ». Pas de réponse. *Il s'en fout.* Son GPS le ramène vers les étangs. Il n'y a que le père. Il lui dit que son fils travaille au Burger King de l'autre côté de la quatre voies et qu'il sera là toute l'après-midi. « Merci monsieur ». Il regarde sa montre et c'est bientôt l'heure de pointe dans le Fast-food. Ça va l'être aussi pour les embouteillages et décide de rentrer. Une matinée pour rien ou presque. La voiture de son épouse est dans la cour. Il introduit la clé dans la serrure et entre. Elle se ferme toujours quand elle est seule. Il entend la douche couler. « C'est moi qui suit là ». Pas de réponse. S'il achetait un mainate qui parle, puisque un chien, c'est trop compliqué. Il s'affale sur le canapé pour réfléchir. Il n'a pas encore faim. Elle sort quelques minutes plus tard, en sous-vêtements et avec une serviette sur la tête. « Bonjour », lui dit-elle. « Bonjour ». « On ne mangera pas ensemble, j'embauche à midi ». « D'accord ; aucun problème, je me débrouille ». Elle lui fait un petit sourire et repart dans le couloir. *Le string aguichant s'éloigne...* Elle réapparaît complètement prête,

passé devant lui en coup de vent, son sac à la main et prend ses clés. « À ce soir ». « Bonne après-midi, à tout à l'heure ». Elle était là, devant lui, presque nue, toujours belle et maintenant il est là, seul, comme un con, devant la télé, à écouter les informations déprimantes ; d'une oreille, ça suffira. Plus aucun journal ne parle du meurtre de jeudi dernier. *Déjà une semaine !* Le virus occupe pratiquement toutes les informations et le variant, le peu qui reste. Le capitaine décide de revenir à son bureau pour voir les comptes 'Facebook' ou autres, pour éventuellement récupérer des adresses plus fiables. Son téléphone sonne, c'est le commissaire qui appelle. Il n'a pas branché le kit mains libres et ne répond pas ; de toute façon, il est presque arrivé. Il ira le voir en direct et lui annoncera en face, de masque à masque, qu'il n'a rien pour faire progresser l'enquête ; même s'il connaît le mobile du crime. Il va se fâcher tout rouge. Il ne peut pas parler boulot sans que la peau blanche de son visage rond et malicieux devienne écarlate. Pas mal avec ses lunettes rondes vertes et ses cheveux gris bouclés. Tout le monde le surnomme Darry Cowl. Enfin, malicieux, quand il ne s'énerve pas ! Les lunettes vertes sont là pour se différencier du musicien comédien. Au moins, ce sera fait pour l'engueulade. Une semaine, c'est bien pour une première colère ; des fois, ça n'attend pas si longtemps. Un bip indique qu'un message est laissé. Il se gare. Il prend son téléphone, y jette un coup d'œil, le plonge dans sa poche et va directement frapper contre la double porte noire à la poignée blanche en nylon, brillante dans la pénombre du fond du couloir.

## chapitre 8

« Entrez ». Le commissaire est là, à faire les cent pas devant son bureau, son téléphone coincé entre ses deux mains, dans son dos ; impatient, l'air sévère et inquiet. « Capitaine, vous ne pouvez pas répondre ? ». Pas de bonjour ; l'ambiance va être chaude. « Comme j'arrivais sur place, j'ai préféré venir vous voir directement ». Puis sa voix repart sur un ton plus fataliste. « Avez-vous vu ce que je vous ai envoyé ? Un message avec une photographie... ». « Non monsieur ». « Regardez ! », rajoute-t-il en stoppant net sa marche pour mieux le dévisager et analyser sa réaction. Braquehais sort son Smartphone et ouvre le MMS. Il visionne deux fois et lève les yeux pour fixer timidement son supérieur. « Un deuxième meurtre ? ». « Oui... Quand a eu lieu le premier ? », demande sèchement Darry Cowl en réajustant ses lunettes vertes. « Une semaine ». « Quel jour ? ». « Jeudi ». « Comme celui-ci, alors ? ». « Une infirmière. Et moi qui pensais que c'était à cause de la profession de madame Charvet ». « Je ne sais pas ce que vous avez en tête, vu que vous n'avez fait aucun rapport ». « Je vais m'y atteler ». « Il y a plus urgent, non ? Vous avez l'adresse sur le message. J'y ai joint la photo de la victime et celle de l'inscription sur le ventre pour que vous commenciez à réfléchir pendant votre trajet. Maintenant, il va falloir cogiter énergiquement et efficacement ; n'est-ce pas ? Les deux techniciens sont déjà sur place ; il ne manque que vous pour former le trio magique. Notre collègue est en train de chercher un éventuel rapport entre les deux tuées ». « Je pars de suite et vous tiens au courant. La presse sait ? ». « Non, pas pour le moment et plus longtemps cela durera, mieux ça ira ». Le capitaine repasse par son bureau, prend une nouvelle boîte de cigares, un nouveau masque et démarre vers le sud pour ce nouveau meurtre. *Efficace... Une semaine jour pour jour. Hasard, coïncidence ou délibéré. Opportunité du jeudi dans le planning du tueur ? Que veut dire cette nouvelle inscription sur le ventre ?* Lui qui pensait et surtout qui espérait un unique meurtre et pas une série. Quel esprit diabolique est derrière cette histoire qui, peut-être ne fait que débiter ? Il n'a été confronté qu'une seule fois à un serial killer et la longue enquête n'avait trouvé son issue que grâce à un heureux hasard ; un coup de bol, quoi. Pendant toute cette chasse, sa vie personnelle en avait été affectée. Mentalement, c'est dur. On ne parle plus beaucoup à ses proches. Heureusement qu'il y

avait les enfants pour que sa femme ait avec qui partager des choses intéressantes. À cette époque, ils n'étaient pas très grands et avaient besoin de leur maman. Le papa était un peu en retrait, ailleurs ; absorbé par autre chose. On essaie d'être dans le cerveau du tueur ; à moins que ce ne soit le contraire. Il n'a pas fait d'études sur l'analyse des comportements. Actuellement la situation avec son épouse n'est pas au meilleur ; ça ne peut pas aller plus bas ! Si ? Il se jure que non. Il réfléchit à sa vie personnelle et à cette seconde victime en franchissant le portail et manque érafler une pile. « Merde ». Une autre commune et en plus de l'autre côté de la ville ; à l'opposé complet du premier meurtre. La manipulation du tueur a commencé. Il suit méthodiquement la route que lui dicte son GPS. Il emprunte la rue Jean de la Fontaine qui amène dans le lotissement du même nom. Il passe sur un petit pont. Demi-tour au fond, autour d'un rond-point rouge peint au sol, puis se gare derrière ses collègues. Aucun ruban pour délimiter la zone, n'a encore été posé. Il faut que la presse sache le plus tard possible. Il appuie ses fesses sur le capot de la voiture, allume son cigare et envoie un message pour leur signaler qu'il est devant le pavillon et attend qu'on lui fasse signe. Il tourne la tête dans tous les sens ; pas âme qui vive, tout le monde est au boulot. Un chat saute par-dessus un mur. Quelques oiseaux chantent dans le bois à l'arrière de ce concentré de maisons individuelles au crépi blanc rehaussé d'une bande noire, en façade, à hauteur des linteaux des fenêtres et de la porte. Pas de corbeau ni de renard. *Pourquoi ce court pont à l'entrée du lotissement ?* Il tire une bouffée et part en marchant par où il est arrivé ; les mains dans les poches de son blouson en jean. Depuis deux jours, le temps se rafraîchit quelque peu. Un ruisseau coule en-dessous et file derrière les pavillons de gauche. Il descend près de l'eau et suit le lit. Pas facile, ce n'est pas fauché tous les jours. Effectivement, il passe à l'arrière des habitations et arrive à la clôture du jardin de la maison de madame Roumat, la victime. Des vieux troncs d'arbres sont entassés. « Voilà le pied d'estale ! ». De l'autre côté du grillage vert, une brouette. « Le tremplin pour repartir. Peut-être des empreintes sur les poignées ? ». Le tueur savait par où passer ; comme chez la première victime. 'Google Maps' et 'Google Earth' sont assez précis pour visionner comment s'approcher d'une maison le plus discrètement possible. Il cherche des traces de pas fraîches en revenant. On ne peut rien voir dans ces hautes herbes et ces ronces trépignées par le tueur ou des gosses ? Une femme ouvre sa fenêtre. « Bonjour monsieur. Qu'a donc ce ruisseau ? ». « Bonjour madame. C'est-à-dire ? Pourquoi me posez-vous cette question ? ». « Il y a cinq bonnes heures, un homme en pantalon kaki et polo vert est déjà passé par là en l'examinant ». « Ah oui. Rien madame ! Rien... On vérifie qu'il n'y ait pas trop d'ordures et de branches pour empêcher l'eau de s'écouler normalement. Vous avez vu son visage ? ». « Non ! Sous son chapeau en feutre vert, impossible... Pourquoi ? ». « Juste pour savoir lequel de mes collègues... Alain ou François. Merci ». « Très bien ». Elle referme sa fenêtre sans rien rajouter d'autre. Arrivé à sa voiture, il rallume son cigare éteint. Et cette question qui le taraude depuis sa sortie du bureau du commissaire. *Est-ce que ce second meurtre est une bonne chose pour avoir plus d'éléments et pour résoudre l'enquête ? Maintenant il faut repartir depuis le début ; peut-être pas tout recommencer à zéro mais prendre une voie divergente.* Il est mitigé et tire une bouffée en tordant le nez. *Pourquoi le tueur était habillé différemment ?* De longues minutes à attendre et un appel le sort de ses pensées. « Qu'est-ce que t'attends pour venir ? Tu fais la sieste Columbo ? ». « Ah, quand même ; j'ai cru que c'était vous qui la faisiez ! ». Braquehais éteint son cigare, le dépose dans sa boîte, pousse le portillon et s'avance sur l'allée pavée ; tape des coudes en guise de poignée de main. Le virus a ancré ces nouvelles habitudes. Ils enlèvent quand même leurs masques pendant que le toubib fait deux pas en arrière. « On a tout passé au crible fin ; à toi de jouer ». « Vous avez relevé les empreintes sur la brouette à l'extérieur ? ». « Oui, c'est fait. On a compris qu'elle avait servi de marchepied. Tu nous prends pour des débutants ? On récupère l'ordinateur et on se casse ;

on a bien sûr le téléphone. On a même recherché des éventuelles empreintes sur le grand cadre au-dessus du canapé dans le salon ». « Pourquoi ? ». « Il était un peu de travers. Tu vois, on est des gens consciencieux ; malgré ce que certains veulent bien dire ». « Au-dessus du canapé sur lequel elle est allongée ? ». « C'est ça mon pote, bon courage ! Ne cherche pas les coussins, on les a pris ». « Merci et à plus pour votre rapport ». « Tu en auras la primeur, mais je crois qu'il n'y a que des traces de gants. Par contre, le corps est froid, ou pratiquement ; morte depuis le tout début de la matinée ; mais pas de ce virus de merde ». « Les traces de ces gants, les mêmes que pour le meurtre de madame Charvet ? ». « À la couture, ça a l'air. On va manger ». « Par où est-il entré ? ». « Par la porte qui ne devait pas être fermée à clé. En repartant, le tueur l'a laissée ouverte. En fin de matinée, la voisine, une retraitée, s'est inquiétée, a appelé et quand elle a vu que personne ne répondait, elle est entrée et a découvert le corps. C'est elle aussi qui a téléphoné à la police qui a automatiquement fait le rapprochement avec celui de jeudi dernier. Voilà pourquoi on est là. Tu as la genèse ». « Merci et bon appétit ». Il aura le reste des informations sur leurs rapports. Les deux releveurs arrivent près de leur voiture, enlèvent rapidement leurs suréquipements et démarrent en trombe. Le saule pleureur dans le petit jardin devant la maison abrite entièrement des regards la porte d'entrée. Le capitaine pénètre à l'intérieur à pas feutrés, comme s'il ne voulait déranger personne. Il reçoit un message du commissaire. Monsieur Roumat ne devrait pas tarder à arriver ; il était en déplacement professionnel à Toulouse. *Qu'est-ce qu'il va faire de lui ? De ses questions ?* L'unique enfant est à l'école et n'a pas été encore averti. Il espère que le père sera là, quand l'écolière va arriver. Elle va avoir vingt ans et étudie le droit, lui dit un autre SMS, cette fois-ci de sa collègue. Le mari est représentant en chaudière, climatisation et pompe à chaleur auprès des professionnels. Qu'ils se démerdent, ce n'est pas à lui de s'en occuper. Il fait un tour sur lui-même pour évaluer le couloir qui dessert les différentes pièces. Le salon est sur la gauche. En arrivant dans l'encablure, il aperçoit l'immense écran plat en face. Le canapé est donc de ce côté. Il n'a qu'à tourner la tête, le spectacle est là sur sa droite. Madame Roumat est allongée dessus, sur toute la longueur, les chevilles nouées entre elles. La tête repose sur un accoudoir. Le haut de sa robe est déchiré et descendu sur les hanches. Elle a son soutien-gorge. Dans cette histoire, le sexe ne l'intéresse pas ; juste la mort de ces femmes. L'inscription est là, bien visible sur le ventre, en lettres de sang, à l'intérieur d'un cercle tailladé lui aussi dans la peau. Il répète à haute voix avec plusieurs intonations cette phrase gravée dans les chairs : *ATROCE FUT LA SOUFFRANCE*. Là aussi, le passé simple est employé. « Elle est infirmière. Elle côtoie la souffrance tous les jours et ne peut pas tout apaiser ». Columbo parle tout seul. Il s'assoit sur l'accoudoir libre. « Elle n'a pu calmer ou atténuer la douleur d'un patient qui, quelques années auparavant dans le collège, a aussi été puni par madame Charvet ». *Point final ou trop évident pour être vrai ? Non, c'est ça...* Rassurant ; sa première thèse ne tombe pas à l'eau ; la cause est le boulot. Il n'y aura pas de troisième cadavre et pas de tueur en série à coincer. Il dormira mieux cette nuit sans cette hantise. Quelqu'une ou quelqu'un se venge de ses mésaventures de sa vie passée ; ce n'est pas plus compliqué que cela. Et comme il l'a pensé l'autre jour en se levant, la vengeance est un plat qui se mange froid. *Est-ce que je dois toujours rendre visite aux suspects, samedi matin ?* Sa collègue va juste chercher si les deux tuées se connaissent ; la famille, c'est sa spécialité ; enfin, si elle a le temps, sinon il faudra qu'il s'y colle... Il maîtrise moins bien les rouages. Il faut qu'il trouve la personne qui a été en contact, jadis ou récemment, avec ce qui est maintenant ses deux victimes. Il soulève le corps ; les deux mains sont attachées par les poignets dans le dos. Style, de la ficelle à rôtis ; fine mais solide. Elles sont immobilisées et ne peuvent se défendre quand il les étouffe. Elles assistent impuissantes à leur mort ; puis il grave ses reproches, sa haine sur leurs ventres. Une question demeure ; pourquoi ce cercle autour qui prend autant de temps à faire que

l'inscription ? Une fois de plus, il est parfait. Il relit la phrase et pense aussitôt au film 'la Passion du Christ' de Mel Gibson. *Peut-être une piste intéressante ?* Non... Ce n'est pas un croyant qui a tué ces deux femmes ; Dieu est miséricorde. Il se rappelle de cette parole entendue lors des rares messes d'enterrements auxquelles il a assisté. Et puis, il aurait gravé dans la peau des écrits de la bible, des évangiles. Un autre message de son supérieur: 'il faut attendre le mari'. Laconique mais explicite. « Bien sûr ». C'est toujours lui qui se tape les emmerdes et le commissaire, à la fin de l'enquête, assis derrière son bureau, reçoit les félicitations du juge, du préfet et même du ministre. « Allez, on fouille partout ; on ne sait jamais ». Il part au fond vers les chambres. Il ouvre tous les tiroirs, soulève les habits du couple, les draps et les couettes. Le lit est parfaitement fait. Il va dans la salle de bain parentale et examine tout. Le fond de la douche est propre et sans humidité, la brosse à dents est sèche et la serviette est étendue de toute sa largeur sur le rebord du meuble de la vasque. Il passe dans la chambre de la fille et fait de même. Ici, c'est un peu plus le bordel. Passer du temps à ranger son espace de vie ou passer du temps dans l'espace virtuel des réseaux sociaux, le choix est vite fait ; chez lui, c'est pareil. La chambre de son fils est aussi un peu en chantier, comme celle-là. Du vernis à ongles sur le bureau et le chargeur du téléphone sur le lit. Pas la peine de perdre son temps. La seconde salle de bain est rangée et toutes les choses ont l'air à leur place. Il y a une troisième chambre qui sert de bureau, de salle de repassage et de dressing. Là aussi, rien ne semble avoir été bougé. Qu'est-ce que le coupable viendrait foutre ici ? Inspection de la cuisine. La vaisselle de son petit déjeuner s'égoutte sur l'évier. Ouverture de tous les placards et de tous les tiroirs ; des assiettes carrées et des verres octogonaux. Les sets de tables sont ovales, c'est original. Sans plus, les casseroles et les poêles sont rondes. Déception, les plats sont ronds aussi. Du chocolat de marque, des boîtes de conserves de marque et divers paquets de marque. Il ouvre le réfrigérateur ; du saumon fumé sauvage d'Ecosse, des yaourts de marque et trois belles côtes de veau. Un certain pouvoir d'achat, tout est de qualité. Il revient dans le salon. Il ouvre toutes les portes du buffet. Il fouille à l'aveugle, porcelaine de Limoges, flûtes à Champagne aux pieds opaques et un vieux dessous de plat musical. Il remonte le mécanisme et écoute entièrement la douce mélodie métallique en contemplant sa tête au regard inquiet et interrogatif dans le grand et vieux miroir au contour ciselé. « T'es pas tout jeune, toi ! Mais tu as vu le coupable... ». Il se rapproche du bar en pierre blanche. Une vieille planche en chêne vernie où de la résine verte a été coulée pour colmater les fissures recouvre ce muret. Beaucoup de bouteilles sur les étagères de derrière. La vodka et le whisky ne sont pas des premières marques, c'est du bon. Visite du garage maintenant. Il allume son bout de cigare. Une DS3 noire avec un toit et des rétroviseurs rouges est garée en marche arrière, prête à partir. Le moteur est froid. Il ressort et s'approche de la brouette complice. La tueuse ou le tueur a une certaine jeunesse ; il faut être souple pour pouvoir sauter par-dessus les grillages, les haies et les fenêtres. De toute façon, âge d'un collégien plus ancienneté maximale de madame Charvet, font, qu'il ou elle ne peut pas avoir plus de quarante ans. Il est content de sa réflexion et affiche une petite satisfaction. Ça, il le notera dans le rapport. Il aurait presque envie de revenir mettre sa tronche en face du miroir. Un bruit de voiture qui se gare devant la maison le fait sortir de ses pensées. Il place vite fait son cubain à moitié éteint dans sa petite boîte en fer blanc qu'il enfonce dans sa poche. Il pense savoir qui arrive. Il revient près du portail sans passer par la maison. Un homme au visage anxieux descend d'un break blanc. Tous deux se dévisagent un court instant. Le policier s'avance d'un pas feutré ; il a une mauvaise nouvelle à annoncer à son visiteur. Il a l'habitude de ces rencontres. Il sait qu'on ne lui a rien dit de la vérité ; juste qu'il fallait qu'il revienne en urgence pour un souci familial. Il fallait le ménager, il avait de la route à faire. « Monsieur Roumat ? ». « Oui, qui êtes-vous ? ». « Capitaine Braquehais de la criminelle ». Pas la peine d'avancer masqué ; que ce soit



maintenant ou dans une minute pour annoncer le meurtre de son épouse ; il faut le faire sans prendre les gens pour des idiots. « Criminelle ? », répond-t' il en secouant la tête dans tous les sens et en écartant ses deux mains, paumes vers le haut. Il ne regarde plus son interlocuteur ; il attend une réponse du ciel. Il ne comprend pas ou ne veut pas comprendre. Il a peur d'être confronté à la réalité. Ses yeux commencent à paniquer. Soudain, il avance d'un pas décidé, pousse le policier d'un revers du bras et pénètre dans sa maison. *Highway to hell* ! « Où est' elle ? ». Braquehais se retourne et court vite se remettre à ses côtés. « Venez avec moi ». Il oublie les gestes barrières, l'attrape par l'épaule et l'amène vers le salon. « Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous allez me le dire, putain ! ». Il n'a pas besoin de répondre. L'homme, dans l'encablure de la porte regarde, figé, le corps de sa femme sur le canapé. Il s'avance sans rajouter un seul mot, s'appuie sur la table basse et s'écroule à genoux, en pleurs. Le policier sort discrètement de la pièce et le laisse seul à son recueillement. Seul dans sa douleur et sa peine. La rancœur et la colère arriveront ensuite. La tristesse et l'abattement referont leur apparition dès que la fille rentrera de l'école. Puis arrivera le deuil et le temps des questions auxquelles il faudra que la police, donc lui, réponde. Et là, les nerfs qui le maintenaient debout pour affronter l'instant tragique et toutes les obligations, peuvent le lâcher. Et eux, de leur côté, essaieront de comprendre le pourquoi de cette violence ; de cette phrase ancrée à jamais, même après la fermeture définitive du cercueil, dans les chairs de son épouse et mère de sa fille. Il s'assoit sur le capot de sa voiture et attend l'ambulance qui ne va pas tarder à venir chercher le corps. Il prête l'oreille au cas où monsieur Roumat appelle ou alors, décide de tout casser. Il a vu toutes sortes de réactions ; il sait qu'il faut être vigilant et attentif. Une longue voiture blanche et bleue s'avance dans la rue au ralenti. Braquehais fait signe au chauffeur d'aller faire demi-tour au fond du lotissement pour revenir se garer ici. Les deux hommes entrent lentement dans la maison. Des longs sanglots parviennent du salon. « Monsieur Roumat, nous allons amener votre épouse pour une autopsie plus approfondie et ensuite la morgue ». Il lève le visage dans un effort surhumain ; toutes ses forces se sont envolées. « Pas encore, ma fille ne va pas tarder à arriver », murmure-t' il. L'ambulancier pince les lèvres et regarde Braquehais qui prend la parole. « Avec tout le respect que je vous dois, ce n'est pas une bonne idée. Faites-moi confiance. Il faudrait mieux que votre fille ne voit de sa maman, que le visage apaisé. Recouverte d'un drap ; enfin vous comprenez ce que je veux dire. Elle sort de ce ventre et ne pourrait peut-être pas se remettre de cette horrible vision. Éventuellement, avec quelques heures de recul, elle choisira si elle veut voir ou pas ». Il acquiesce en faisant un lent mouvement de tête et se relève péniblement. « Merci monsieur Roumat, c'est mieux ainsi ». Le policier et l'ambulancier mettent rapidement le corps dans la housse mortuaire, le posent sur le brancard et le glissent dans le long véhicule, qui démarre aussitôt. Braquehais souffle. « Voulez-vous que je reste un peu plus ? Ne faut' il pas prévenir l'employeur de votre épouse ? ». « Je ne sais pas », répond-t' il sans vraiment réfléchir à la question. « Ils appelleront, si ce n'est déjà fait. Je vais me retirer. Il vaut mieux que vous soyez seul pour l'arrivée de votre fille. Elle va avoir besoin du soutien fort de son papa. Elle n'a plus que lui pour l'aider. Le service psycho de la police vient ensuite vous chercher. Ce soir, c'est l'hôtel. Les scellés seront enlevés demain et vous pourrez revenir ici pour le weekend ». « Capitaine ! Que veut dire cette phrase ? ». « Je ne sais pas. On aura bientôt des réponses. Bon courage. Je laisse ma carte sur la table basse. Il faudra que l'on se voit rapidement. Si vous avez le temps, faites-moi une liste de votre famille, de vos amis et d'éventuelles personnes qui peuvent vous en vouloir ; avec les adresses et les numéros de téléphone. Merci ». « Oui », murmure-t' il en réponse et lui tend une carte professionnelle. Sa paume est molle et humide de larmes. *Comment voulez-vous respecter les gestes barrières dans des moments comme ceux-là ?* Le policier s'éloigne, ferme la porte en sortant et grimpe dans sa voiture, un peu soulagé ; ça ne s'est

pas trop mal passé. Il se vide un peu de gel hydro alcoolique sur les mains. Il estime que sa journée est terminée ; et quelle journée ! Arrivé chez lui, il enfle ses affaires de sport et part courir, la tête baissée ; sans réfléchir. Il ne sait même pas s'il y avait quelqu'un dans la maison. Il a besoin de faire ressortir toute cette pression de l'intérieur de son corps. Des fractionnés puis des pompes et des abdos dans le garage. Il a de l'énergie à revendre. Les enfants ont l'air de faire leurs devoirs et de réviser ; avec les téléphones à portée de regard, on ne sait jamais. Son épouse arrive en tenue de sport. Ils se sourient ; leur complicité est toujours intacte. Le sport a toujours fait partie de leur vie depuis qu'ils se connaissent. Même enceinte jusqu'au fond des yeux, elle continuait sa gym. Elle est toujours revenue à son poids d'avant. Après la douche, il réapparaît propre et détendu dans la cuisine. « Tu surveilles ce que j'ai mis sur le feu, je vais me laver moi aussi ». « Bien sûr ». Elle revient en peignoir, une serviette sur les cheveux ; elle est radieuse. « Il y a eu un second meurtre », dit-elle avec détachement. « Oui. Toujours aussi horrible ». Elle ne répond pas, mais maintenant elle sait officiellement que c'est son mari qui enquête. Le repas en famille terminé, elle part se coucher. « Je suis vannée. Bonsoir mes chéris et ne veillez pas trop », dit-elle en criant dans le couloir vers les chambres des enfants ados. Braquehais feuillette le journal sur la tablette. Pas le moindre mouvement de rapprochement quand il arrive dans le lit. Le sport les a fatigués tous les deux et leur fait trouver le sommeil rapidement. Ils n'ont plus vingt ans. Le temps passe vite, très vite... Même la mort peut arriver vite, très vite... Et pas toujours comme on le pense !

## chapitre 9

Deuxième vendredi matin consécutif avec un réveil au goût amer ; dans la bouche, mais aussi dans le cerveau. Il n'y en aura pas de troisième ; la nuit a porté conseil et a amené cette réflexion qui oriente logiquement vers le côté professionnel des victimes. Lui, côté personnel, l'éloignement avec son épouse semble bien acté. Il n'a pas le temps de s'y pencher pour l'instant ; l'absence de rapprochements et bien entendu de galipettes, cette nuit encore, lui donne un début de réponse... Ou pas. Elle ne dit toujours rien de ce qu'elle pense. Mais, cela engendre un problème ; ses neurones mènent une double activité. Il va faire en sorte que son esprit ne se disperse pas et donc, laisse plus d'espace à l'enquête qu'à ses soucis. Croisement des archives du collège et de l'hôpital et le tour est joué. *Dans quel service était madame Roumat ? Et qui dit service, dit fichier plus petit à traiter.* Il est à cent pour cent dedans et en attendant le rapport de Marianne, il va faire le sien. Il veut que la semaine prochaine débute sous les meilleurs auspices avec la hiérarchie ; le commissaire, au contraire de sa femme, dit ce qu'il a sur le cœur. Il se lève, son épouse ne bouge pas le moindre sourcil. Il ne va pas faire comme Claude François, il ne va pas la bousculer. Peut-être que le weekend qui arrive sera bénéfique ; un peu de joie et de douceur dans ce monde de brutes. Le gouvernement décide de laisser les restaurants ouverts ; donc, pourquoi pas. Il y a à peine plus de deux mois que tout était fermé ; il faut bien faire repartir l'économie. Le quoi qu'il en coûte ne peut pas durer autant que les impôts. Ça y est, une entreprise de Savoie fabrique des masques ; les mêmes qu'en Chine, mais français ; avec en prime l'air de la montagne dans les fibres. Donc, normal qu'ils soient un peu plus chers... Est-ce pour ça, qu'ils les ont au compte-gouttes dans la police ? Il faut les garder plusieurs jours. On leur a dit que cela allait changer. Toujours un œil sur les informations pendant le petit déjeuner. Il pourrait y avoir un meurtre toutes les vingt-quatre heures, les infos ne parlent que du virus et de ce variant qui est maintenant partout sur la planète. Le gouvernement parle de continuer le télétravail ; on dirait que cela concerne tout le monde. Impossible d'interroger les suspects de chez soi et à ses collègues de chercher des empreintes depuis leurs salons. Les voleurs,

criminels et assassins n'ont pas pris de pause et ne font pas de télétravail. Il y a quand même eu une forte baisse pendant la mise sous cloche. Tous les soirs, le ministre de la santé, avec toujours sa tête d'enterrement, donne le nombre de morts des dernières vingt-quatre heures. Il est aussi toujours aussi gai ; il devrait apparaître à l'écran avec un vautour sur l'épaule. Il ne l'écoute plus, lui et sa sinistrose ; il a bien assez à s'occuper de ses morts à lui. Il marche à pas feutrés pour rejoindre la salle de bains ; elle est toujours couchée sur le flanc gauche, son petit oreiller à mémoire de forme sous son joli cou. Ce matin, il fait bon ; le blouson en jean serait presque de trop ; d'ici une heure, il n'en aura plus besoin. Un bonjour général en passant dans le couloir, puis l'odeur familière de son bureau. En s'asseyant, il jette un regard sur le cadre avec à l'intérieur une photo de sa femme avec ses deux enfants, debout sur la terrasse. Elle n'a pas tellement vieilli ; ses cheveux sont toujours noirs suie et sa taille est toujours fine. Il récupère et déplie ses bouts de pense bête, allume l'ordinateur, met en route sa playlist et commence à écrire. Comment cela a-t-il commencé, il y a huit jours ? Une heure qu'il martyrise les touches de son clavier, quand sa collègue frappe à la porte. « Entre... Enfin, si tu as des choses intéressantes à me dire ». Elle apparaît avec un sourire coincé, perchée sur des talons aiguilles rouges sang. Braquehais comprend qu'elle a des informations, mais peut-être pas les plus pertinentes qu'il soit. « Toujours. Tu m'as déjà vue travailler dans le vide ? ». « Assieds-toi, si tu veux, je t'écoute ». « C'est bon. Madame Roumat est infirmière au service traumatologie et elle ne connaissait pas madame Charvet ». « Super ! ». « Attends. Les deux familles non plus, ne se connaissent pas. Pas de cousins en commun. Pas d'amis en commun ». « Sûr ? ». « Depuis hier j'épluche les appels téléphoniques des deux victimes, de leurs parents de leurs enfants et de leurs proches ; rien non plus sur les réseaux sociaux. J'ai les pupilles comme des yeux de caméléon ». « Merci ma chérie ». « Toi, tu veux autre chose ? ». « Qu'est-ce qui te fait dire ça ? ». « Je prends une heure pour aller faire une course et je reviens ici pour chercher un éventuel ancien élève du collège de madame Charvet qui a été aussi patient dans le service de madame Roumat. C'est pas ça que tu voulais en me flattant ? ». « On ne peut rien te cacher. Je crois que la clé est là. J'aurai fini mon rapport à midi et après, je plonge dedans ». « À tout à l'heure. Mais tu sais, je n'ai pas que toi et ton enquête glauque et gore à m'occuper. Je fais ça et basta ! Marianne n'est pas la secrétaire de tout le monde, ici. J'suis policière moi aussi. Je vais de ce pas le rappeler à Darry Cowl ». Ses talons aiguilles claquent sur le carrelage, puis la porte se referme. Il remonte le son de ses enceintes et refait danser les touches du clavier. Il s'applique à tout relater chronologiquement sans même fredonner la moindre parole de Melody Nelson de Gainsbourg. Lorsque midi s'affiche, il n'a plus que la journée d'hier à évoquer. Il a faim, mais il termine quand même. Il veut se débarrasser de ça à tout prix pour avoir un peu de répit et attaquer la seconde partie de cette enquête l'esprit un peu plus léger. Il n'aime pas ça, la paperasse. En sortant, il jette un coup d'œil dans le bureau vide de sa collègue. Elle est partie manger, comme presque tout le monde, ici. Il tapote ses poches, son masque est bien là. Il achète du pain avant d'arriver chez lui. Il ne s'arrête jamais à la même boulangerie pour ne pas créer d'habitude. Quand une certaine complicité s'installe entre les gens, ils vous demandent, par gentillesse ou empathie, souvent par curiosité aussi, comment avancent vos enquêtes et ça, il ne veut pas ; et surtout pas en la présence des autres clients. La cour est vide. Il sera seul et pourra fumer tranquillement son Havane en buvant un café. Ce matin, il n'a pas pris le temps d'aller à la machine à boissons et n'a même pas tiré une taffe. Y'a des instants comme ça où les minutes filent plus vite qu'à d'autres moments. Il y a un côté positif, c'est bon pour sa santé et son souffle. Sur la terrasse, la tasse serrée entre ses deux mains, il fait les cent pas en réfléchissant. Le cigare est posé dans le cendrier sur le muret. *Bien garder à l'esprit les deux meurtres ; ils sont indissociables.* Aussitôt entré dans son bureau, il appelle monsieur Roumat en espérant que ça aille pour le mieux. Il

décroche à la quatrième sonnerie. Trente secondes pour dire que sa fille ne s'en remet pas. Elle pleure vingt quatre heures sur vingt quatre ; il ne sait pas comment la réconforter. Il lui passera la liste demandée lundi en fin de matinée en venant récupérer la dépouille de sa défunte femme. Voilà les nouvelles du front ; maintenant internet. Il inscrit dans le moteur de recherche : ' atroce fut la souffrance '. Il commence à lire ce qui lui est proposé. Il n'est pas sûr de tout retenir et décide de faire un résumé et de le noter. - En parler et la décrire est périlleux. La souffrance n'est pas une abstraction qui peut se disséquer dans les discours, mais une expérience très concrète et donc, difficilement communicable. Il y a autant de souffrances humaines différentes que de personnes. Chacun est unique, donc ne cherchons pas à faire une classification. Éventuellement, en première position, la souffrance des proches et des êtres chers, mais tout cela est relatif. La sensibilité entre en compte. Excepté les masochistes, personne n'aime souffrir. La Bible nous explique qu'il y a un aspect positif dans la souffrance ; nous pouvons ressembler davantage à Jésus et donc pouvoir estimer à sa juste valeur son sacrifice. C'est pour cela que Dieu nous impose des périodes de difficulté et de souffrance. La souffrance amène à la purification de l'esprit et de l'âme... Les atroces souffrances que Jésus dut endurer étaient le prix à payer pour sauver le monde. Encore la Passion du Christ qui refait surface... Les sept souffrances... Du positif pour l'enquête? Dans cette phrase, 'atroce' et 'souffrance' sont associés. *C'est bien, ça !* Il se met à réfléchir. Quel prix sommes-nous prêts à payer pour sauver le monde ? Pour le monde, peut-être pas grand chose ; mais son petit confort matériel ou psychique ? Quelqu'un a eu à sauver son chez soi, son bien-être ou son honneur ; pas ses croyances. La fierté ; une fierté écornée, c'est cela ; il ne croit pas au meurtre dicté par la foi, chrétienne ou autre. Ici, c'est un peu plus terre à terre ; quelqu'un a souffert des attitudes et des comportements de madame Charvet puis de madame Roumat et se venge. Il faut qu'il arrête de partir dans d'autres directions que celles envisagées depuis le début. Sa collègue va trouver. Ensuite, à lui de voir comment il faudra s'y prendre pour la ou le confondre ; pour faire éclater la vérité. Il continue à surfer sur la toile. Les philosophes n'en parlent pas. Il lit quelques réflexions de Nietzsche qui explique le scandale du mal et aborde l'attitude à adopter face à la souffrance. Pour Schopenhauer, la vie est une succession de souffrance. Un autre lien veut l'emmener sur le roman de Dostoïevski, les Frères Karamazov. Il l'ouvre et arrive directement sur un des chapitres du roman qui évoque la souffrance et l'injustice qui s'établit entre deux des trois frères légitimes. « Stop ! ». *Arrête de partir vers toutes sortes de fabulations !* Il continue quand même ; on ne sait jamais. Et puis, ça ne peut pas être mauvais pour sa culture. Il pourra en parler à Darry Cowl, un jour qu'il insistera pour connaître ses réflexions. Après une vingtaine de minutes passées à se perdre dans ce récit et à ne plus se rappeler pourquoi il a ouvert ce site, il abandonne. Kafkaïen... Maintenant, les réseaux sociaux et messageries instantanées pour y chercher la présence de madame Roumat. Le cours dispensé par son collègue spécialiste lui sert de plus en plus. Il maîtrise à peu près efficacement des ficelles et des astuces pour déjouer les pièges et pour avoir accès à une partie des comptes des personnes. Ça y est, il connaît le visage de la fille de la deuxième victime. Il est radieux et souriant sur cette photo où elle embrasse sa mère sur la joue gauche dans le salon, devant le désormais triste canapé. C'est malheureusement de l'histoire ancienne. Les deux femmes se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Photos de pistes enneigées à la montagne, de plages sous le soleil et d'une pièce montée lors d'un mariage. Il ouvre celui de la fille. Changement de décor ; photos dans des bars avec des copines et copains, verres d'alcool en gros plan et celle d'une boule à facettes sous les stroboscopes d'une boîte de nuit. *Adieu les choux à la crème...* Chacun ses délires. Le père ne semble pas en avoir. Il trouve sa trace sur Lindekin, ce réseau pour professionnels. Il s'exprime un peu sur Twitter. Pas de politique, pas de religion, que du correct, du poli et du relationnel amical. C'est bien la profession de

madame Roumat qui a fait qu'elle se trouve sur une table d'autopsie. Une infirmière cadre qui n'a pu empêcher à quelqu'un de souffrir ; ce qui n'était pas juste, pour une personne dérangée mentalement. Ce cerveau qui lui a aussi dit que les réprimandes et les réflexions qu'il a subies quelques années plus tôt par madame Charvet, n'étaient pas justes non plus. Cette personne est devenue folle ou paranoïaque récemment et tout a ressurgi. Il réfléchit, il lit, il inspecte et n'a pas vu le temps passer. Il se casse avant que le commissaire fasse le tour des bureaux à la recherche d'un dernier scoop pour passer un weekend sans angoisse ou ombre au tableau, en se disant qu'il mérite sa paye. Le chômage partiel et le télétravail imposés par le gouvernement, font penser que certains employés, tout compte fait, ne servent à rien ; surtout ceux qui sont le plus haut dans les pyramides. Les choses régaliennes fonctionnent. Les gens peuvent manger, boire et regarder la télévision. Du pain et des jeux... Un vendredi angoissant et stressant mais qui a passé très vite. Sa collègue n'est pas venue le voir et son bureau est vide. Il faudra attendre lundi matin pour avoir le ou les potentiels coupables ; la fameuse liste ! Comme elle lui a dit, elle n'a pas que ça à faire ; son vrai travail est les crimes familiaux impliquant des enfants, féminicides et crimes de pédophiles. Elle adore son job et y est très efficace. Elle avait terminé première de sa formation. Mais il n'y en a pas tous les jours et heureusement, elle donne alors un coup de main à ses collègues pour des recherches liées à leurs enquêtes ; un petit coup de main sur le côté familial. Un message ; son fils lui demande s'il va courir ce soir. Il n'avait pas prévu, mais pourquoi pas ; il pourra bien assurer deux soirs de suite. Ce n'est pas souvent qu'ils partagent des choses tous les deux. —Oui, je serai à la maison dans une demi-heure et on y va. Je vais t'en faire baver -. —Je t'attends de pied ferme, amène des poumons de rechange -. Ça le fait sourire. *Ils ne doutent de rien les jeunes. Il va voir.* Le vieux aura le samedi et le dimanche pour récupérer. Demain matin, il fera la grâce matinée, seul ou avec sa femme. Car, demain matin, il n'ira pas rendre visite aux personnes susceptibles d'être responsables de ce premier meurtre. Ne pas oublier ceux qu'il n'a pas pu voir. Les noms sont inscrits sur une feuille calée sous le clavier. Il va attendre d'avoir des informations supplémentaires. Ces éventuels suspects se sentiront écartés définitivement et s'il faut y revenir, la surprise sera d'autant plus grande et les poussera peut-être à la faute. Il va faire beau, ils pourront faire un barbecue et manger dehors tous les quatre. Il ira acheter des merguez et des saucisses demain en fin de matinée chez le boucher d'à côté ; elles sont meilleures et ne sont pas remplies de colorants. Il poussera sa promenade au marché de la halle pour compléter le menu avec des pommes de terre qui cuiront lentement sous la braise. Un barbecue, c'est bien ; son épouse aura le sourire ; il s'occupera de tout. Sûrement un des derniers avant le printemps ou l'été de l'année prochaine. Et à l'air libre, il peut fumer son cigare sans déclencher des regards désagréables. Le Havane, ça pue et ça coûte cher... Que des inconvénients... Peuh !

## chapitre 10

Le capitaine arrive à son bureau en traînant des pieds. Comme un lundi matin, tout simplement ; un peu morose, car c'est en plus un jour d'enterrement, ou plutôt de crémation. Le weekend a été mi-figue, mi-raisin. Le samedi, chaque membre de la famille Braquehais avait sa petite occupation chacun de son côté. Pour lui, en plus, les deux meurtres squattaient une partie de ses pensées. Et s'il avait à faire à un serial killer ? Il ne sait pas pourquoi cette option n'est toujours pas sortie de sa tête. Et c'est comme ça que le dimanche est arrivé rapidement. À mi-barbecue, les deux enfants, qui étaient au centre des discussions qui animaient ce repas dominical et champêtre, sont partis rejoindre des copains et copines après avoir englouti sur le pouce un morceau de tarte aux poires. *Ils ne les ont pas assez vus, hier soir ?* Il est resté seul en tête à tête avec son épouse. On entendait les

mouches voler. Elle lui a juste fait des compliments sur la bouffe ; cuisson parfaite des saucisses et des patates, lui a-t-elle dit avec son joli sourire. Il a mis une claque au dessert, a enlevé le charbon et a rangé l'appareil ; puis il a nettoyé la grille pendant qu'elle remplissait le lave-vaisselle. Elle a changé les draps et couettes des lits des enfants et mis en route le lave-linge. Elle a attrapé un roman, tapoté les coussins du canapé, mis ses jambes en tailleur et s'est plongée dans la lecture ; son autre passion avec le sport. Lui, a taillé, coupé et raclé dans le jardin ; toujours des trucs qui poussent, qui tombent sur le sol ou qui se détériorent. Et c'est comme ça qu'il s'est un peu déconnecté de cette enquête et des difficultés actuelles que traverse son couple. La tête ailleurs, dans la nature, encore verte. Un weekend qui passe vite et le lundi qui pointe déjà son nez. Sa collègue Marianne n'est pas arrivée ; elle aussi, doit traîner des pieds. Ouverture du moteur de recherche et chasse aux éventuels indices qui auraient échappé à ses explorations de vendredi sur le net. Nouvelle semaine, nouvelles découvertes... Tout d'abord, pourquoi ce kaki et ce vert ? Il y a pas mal pensé ce weekend, entre deux loisirs. La présence du ruisseau tout proche... Une idée lui vient en tête. Internet dit que les agents des eaux et forêts sont habillés comme cela. Le tueur s'est adapté pour passer inaperçu ; malin ! Et pour le premier meurtre, alors... Il lui faut plusieurs minutes pour percuter. Pratiquement tous les agriculteurs portent une combinaison de travail. Cette fois-là, il voulait passer inaperçu dans le champ de maïs... Ce type s'adapte à l'environnement présent sur les lieux où il vient commettre son méfait. Il ne veut pas faire tache dans l'endroit où il va évoluer. Il a à faire à un rusé, méticuleux et diabolique. *Bon, on change de sujet, maintenant qu'on a compris ça. Les écrits sur le ventre...* La souffrance des innocents y est traitée par les deux points de vue, le religieux et l'athée. Un récit sur la souffrance pendant l'exode. Différents extraits du livre de Job ; il parcourt vite fait les lignes qui tentent d'expliquer pourquoi les justes sont confrontés au Mal et à la Souffrance. Les non croyants ne comprennent pas pourquoi ce Dieu si puissant, capable de tout maîtriser, fait souffrir les hommes... Sa création ; ses enfants ! Et lui, il ne sait pas pourquoi il s'entête à regarder ces trucs, car il en est certain, il n'y a rien de religieux dans ces deux affaires. De toute façon, il n'y a que les romans et les films qui traitent d'affaires de meurtres liés à la religion. Dans le monde actuel, les intégristes font des attentats ou déambulent dans les rues bondées de monde avec une 'Kalachnikov', un couteau, ou foncent dans la foule au volant de véhicules ; car en plus, cela tue plus de gens à la fois. Il faut avancer et ne plus revenir sur ces allégations. Le bruit des pas de sa collègue le sort de ses pensées. Il s'approche de son bureau. « Hello, tu vas bien ? Je t'offre un café ». « Salut, ça va. Je veux bien, ça me réveillera ». Tous les deux baillent en même temps devant le distributeur de boissons chaudes. « Bèh, on va être efficace aujourd'hui ! ». « Pour moi, pas besoin, je l'ai été samedi matin ; j'ai deux noms à te donner », répond-t-elle en affichant un sourire de satisfaction. « Waouh. Tu sais que je t'aime, toi ? ». « Normal ! Comme les autres, ici... Non ? ». « Absolument. Merci pour ton travail de recherche ». Elle boit son thé tout en s'étirant et lui son mocaccino sans rajouter le moindre mot. Ils auront toute la semaine pour en parler. Chacun jette son gobelet dans la poubelle. Il reste à la porte du bureau pendant qu'elle ouvre une chemise cartonnée violette. Elle lui tend une feuille. « Il y a tout ; noms, adresses et numéros de téléphone ainsi que les coordonnées des parents chez lesquels ils habitaient à l'époque. Les dates de leurs passages au collège et ensuite en traumatologie. À toi de te débrouiller pour trouver les enfants, enfin jeunes adultes maintenant. Les portables ne sont peut-être plus valables ; c'est ce que m'a donné l'hôpital, donc ça date un peu ». « Deux mecs ? ». « Oui ». « Tu m'as dit jeunes adultes ; ça c'est bien. Merci pour tout ; j'en ai plus que je n'espérais ». Cette boisson réchauffante et cette simple mais précieuse feuille lui ont donné soudain, un regain d'énergie. Il va aller en repérage tout de suite. Mettre quelqu'un derrière les verrous, un lundi, ce serait parfait pour lui et alors, le commissaire aurait la banane pour le

restant de la semaine. Il entrouvre la fenêtre et allume un bout de cigare et se remet derrière son écran pour essayer de voir si des informations complémentaires sur ces deux noms peuvent être récoltées. Et peut-être que les réseaux sociaux l'aideront à mieux connaître ce Joinel Bertrand et ce Cigagna Théo. Le premier qui a vingt quatre ans semble être un gros bringueur qui bosse dans un magasin de bricolage et joue au rugby. Sur sa photo de profil, il est en débardeur et semble avoir sculpté une belle musculature. Sur les autres clichés, il l'entretient grâce à la bière et le rhum. Le second âgé de vingt et une années paraît plus calme, aucun portrait de lui, mais écrit fièrement qu'il suit des études pour devenir professeur d'anglais. Un échiquier en guise de photo de profil. *Il ne fait pas la fiesta ? Il faut toujours se méfier de l'eau qui dort...* Quelquefois, introverti peut vouloir dire esseulé et dépressif, suite à des mauvais souvenirs ; ou du moins jugés tels. Pimenter sa vie une fois par semaine, le jeudi par exemple, peut le sortir de ses morosités quotidiennes. Échec et mat en rouge sang, autrement qu'en noir et blanc sur un échiquier. Pas d'adresses ; il va faire confiance à la feuille donnée par sa collègue et verra si par la suite, il faudra faire appel aux ressources de la police. Il est déjà neuf heures et demie ; du coup il n'est pas très sûr de trouver des portes qui s'ouvrent. « Aïe ! ». Il se lève lentement. Une crampe lui bloque la jambe droite. L'allure du footing de vendredi soir a été soutenue ; si son fils le voyait derrière sa frange. Il tire sur la pointe de son pied ; elle passe doucement, puis cela finit par disparaître ; pas si rouillé que ça ! Il ne dira rien et repos ce soir. C'est fini de soigner le mal par le mal. Il enfile son blouson en jean. Il tapote ses poches ; ses clés de voiture et son masque sont là. Il en a un autre dans la boîte à gants avec son gel hydro alcoolique. Il arrive devant la première maison après plus de trente cinq minutes de trajet sur des routes surchargées de véhicules. Ce temps long dans la circulation lui a permis de peaufiner une stratégie d'approche, si on peut dire comme cela. Il enfonce la touche de la sonnette du portail, appui prolongé, mais l'entrée reste close. Il ne veut pas tenter de téléphoner, il veut avoir la version sur le vif ; spontanée. Voir leurs têtes en direct et les gestes incontrôlés qui vont avec. C'est important ; il touche peut-être au but. *Pourquoi peut-être ? Sûrement ! Sinon, quel serait le motif ?* Et les inscriptions sur les ventres corroborent cette version. Une autre commune dans le nord de la métropole, un autre périphérique, des camions de livraison à doubler et le quartier des parents de l'autre potentiel suspect. Des lotissements près de la zone industrielle. Voilà une maison de plain-pied avec deux appartements jumeaux. Un grillage placardé de canisses pour séparer les jardins. Il relit la feuille ; c'est au 'bis', celui de gauche aux volets bleu clair. Il aperçoit une faible lumière par la porte entrouverte. Il sonne et une dame en survêtement rose et noir sort en le dévisageant. « Bonjour madame ». « Bonjour monsieur. Vous cherchez quelqu'un ? ». « Oui madame ; votre fils Théo ». « On est lundi, il est à l'école ! ». « Je me doute, mais je passais par là et j'ai tenté ma chance. Il n'a pas cours tout le temps ». « Qui êtes-vous ? ». *C'est maintenant que l'on va voir si la tactique envisagée va fonctionner.* « On fait partie du même club d'échecs. On joue souvent l'un contre l'autre ; c'est un bon adversaire ». « Ce n'est pas parce que c'est mon fils, mais c'est vrai qu'il se débrouille bien... Champion régional », rajoute-t' elle fièrement. « Je peux en témoigner madame », répond Braquehais sans se démonter. Il a vu juste. « Et ? ». « Je reviens de Paris et lui ai ramené une horloge professionnelle de tournoi, à affichage digital. Et comme je passais par ici, je voulais juste la lui donner en main propre. « Le prochain coup... D'échec que vous le verrez... », répond-t' elle, satisfaite de son jeu de mots. « C'est fragile ; je la lui porterai à son appartement ». « Très bien... Vous devez savoir où il est ? ». « Je n'y suis jamais allé. On est juste des partenaires de jeu, pas des amis proches. Il a mon adresse et moi celle-là », rétorque-t' il en pinçant les lèvres. « Je reviens ». Elle réapparaît avec un bout de papier dans la main. « Merci ; ce n'est pas plus mal. On pourra l'essayer de suite en faisant une partie. Il était toujours obligé de regarder le chronomètre sur son téléphone ». « Vous lui enverrez le bonjour, il n'appelle

qu'en fin de semaine ». « Je sais. Je n'y manquerai pas. Merci madame et bonne journée ». « Au-revoir ». Le policier remonte dans sa voiture, tout content de lui ; son live, il va l'avoir. Entre midi et quatorze heures, il reviendra chez les 'Joinel', tant qu'il est en veine. Il s'arrête à une boulangerie et direction la maison. Toujours cette question : son épouse, sera-t' elle là ? Tout compte fait, il n'a pas encore faim. Il laisse la baguette sur la table et remonte dans sa voiture. Ce Bertrand sera-t' il chez lui, enfin chez ses parents ? Midi cinq, quand il se gare devant la maison restée muette ce matin. Un court appui sur la sonnette, puis un autre ; rien ne bouge. Il se rassoit derrière le volant et allume l'autoradio pour écouter les informations ; pensif. Un sifflement de cailloux sous des pneus le sort de sa torpeur ; il n'a pas entendu de bruit de moteur. Une femme descend d'une 'Zoé' et s'empresse de traverser la rue. Elle sort une clé de sa poche et ouvre le portail ; Braquehais saute de son siège. « Excusez-moi, madame Joinel ? ». « Oui ». « Bonjour. Puis-je vous parler? ». « Je n'ai pas trop le temps, je reprends à treize heures trente ». « Deux minutes, je vous promets ». « Je vous écoute, sauf si c'est pour essayer de me refourguer quelque chose ». « Non madame, je souhaiterais voir Bertrand ». « Il n'habite plus ici ». « Pouvez-vous me dire où ? Que je lui donne ses crampons en alu pour ses chaussures de rugby ». « Vous êtes amis, mais vous ne savez pas où il crèche ? ». « Je suis juste un dirigeant, je n'ai que cette adresse, et comme je passais par là, en revenant de chez ma sœur. À moins que j'aille directement à la salle de sport ; mais comme il n'y va jamais à la même heure... ». « Je reviens ». Elle entre chez elle et ressort en tendant, elle aussi un bout de papier. « Voilà ». « Bèh merci madame et bonne journée ». « Merci et vous de même ». Le policier regrippe dans son véhicule et démarre en criant de joie. Incroyable, il a les deux adresses sans avoir eu à divulguer son identité de flic. Double live en perspective et à vif ; sur le grill. Cet avenir qui s'annonce radieux lui a ouvert l'appétit. La route du retour lui semble plus tranquille et la circulation plus fluide ; son esprit est plus léger aussi. La maison est vide ; tant pis, ça ne lui coupe pas la faim. Entrecôte, haricots verts ; son plat préféré. Le pain est bon donc, un peu de crottin de chèvre pour conclure. Bien manger car il ne sait pas à quelle heure ce soir il se remettra à table. Un café, puis un cigare ; quoi de mieux ? En regardant les volutes s'élever vers le ciel bleu et blanc, il réfléchit à l'emploi du temps en deuxième partie d'après-midi. Il ira au bureau, fera du rangement sur son plan de travail et surtout sur les étagères de l'armoire, puis partira voir ses deux potentiels suspects. À quelle heure rentrent' ils chez eux ? Entraînement de rugby, partie d'échecs ; ça peut être ce soir... Rugby, non. Pas le lendemain d'un match ; il n'est pas professionnel. De toute façon, il a fait sa récupération à la buvette ! Mais, peut-être une séance de musculation. Par contre, pour les échecs, c'est le cerveau qu'il faut muscler ; donc, plus on joue, mieux c'est. Il ira autant de fois qu'il le faut ; quand on est sur une très bonne piste, il faut la suivre et être tenace. Et l'effet de surprise est souvent réel et bénéfique.

## chapitre 11

Pour mieux se fondre dans la foule, Braquehais a délaissé son blouson pour une veste de costume bleue chinée et des souliers noirs vernis ; mais a gardé son jean. Il suit la voix douce du GPS qui lui conseille le meilleur trajet pour se rendre au crématorium. Dès samedi après-midi, monsieur Roumat a eu l'autorisation de disposer du corps mutilé et sans vie de son épouse. Cette autopsie a été plus rapide que celle de madame Charvet ; le médecin connaissait la procédure et il n'y a pas eu de surprise ! Malheureusement, aucun indice ; rien pour faire avancer l'enquête. Juste que le tueur semble être la même personne ; les gants et les empreintes des semelles sont pareils pour les deux cas. La même façon de procéder, mais pas la même inscription. Le responsable de ces deux horribles



actes fait passer un message. Pour lui, la CPE et l'infirmière n'ont pas été à la hauteur de leurs tâches. La sanction est rude ; elles le payent de leurs vies. Cette fois-ci, il n'y a pas de cérémonie religieuse. Les contraintes sont les mêmes que pour un enterrement classique, catholique ; il n'y a pas d'incinération le dimanche. Leur fille est toujours sous le choc et plus vite ce sera passé, mieux ce sera pour elle et pour son père aussi. Son travail l'éloigne de son enfant presque quotidiennement. Sera-t'il possible pour lui, pendant les jours, voire les semaines à venir, d'aménager son planning pour être plus souvent ensemble ? Le policier accélère pour y être avant tout le monde ; il veut pouvoir visualiser discrètement toutes les personnes présentes. Pas de cigare ; l'odeur est caractéristique et fait souvent retourner les têtes qui alors, vous dévisagent. Il sait que cela ne servira à rien, mais au moins, il a l'impression de faire l'enquête comme il se doit. La rigueur, toujours la rigueur ; il n'y a que ça qui fonctionne. Il se gare sur un bout de parking devant une station service et va se mettre à l'angle du bâtiment. De là, il n'a pas besoin de ses jumelles. Des femmes et des hommes commencent à arriver. Il mémorise les visages au fur et à mesure avant que certains mettent leurs masques pour entrer. Dans cette tristesse générale, les gestes barrières ne sont pas complètement oubliés. Une demi-heure d'attente et la cérémonie commence. La cour est vide, tout le monde est à l'intérieur du crématorium. Il attend un peu au cas où il y aurait d'éventuels retardataires ; mais non, plus personne ne pointe son nez. Il faut dire qu'on est lundi et la plupart des gens travaillent. C'est une mini zone commerciale et industrielle, le silence est loin d'être total ; mais le policier s'éloigne sans faire de bruit. Les clients du supermarché d'à côté en font assez. Il arrive à son bureau, pose sa veste sur le fauteuil et s'attaque au rangement. Après plusieurs minutes de bagarre avec les dossiers, les chemises et les post-it, il se recule jusqu'à la porte pour contempler avec fierté son travail. *C'est bien ; on dirait que mon espace de boulot est plus spacieux.* Bon, maintenant il va aller tenter sa chance chez les deux jeunes hommes. Il renfile sa veste 'des dimanches' et quitte la pièce. D'abord, le plus près d'ici. Son GPS le conseille de nouveau pour se rendre où réside le joueur d'échecs. Immeuble beige à quatre étages avec un balcon pour chaque appartement ; pas le truc craignosse. Son nom est inscrit sur le portier au-dessus le digicode. Il enfonce la sonnette, personne ne répond. Braquehais revient dans sa voiture et décide d'attendre un peu. La patience est souvent la mère de beaucoup de réussites. De toute façon il a le temps, le magasin de bricolage ne doit pas fermer avant dix-neuf heures. Il penche un peu le siège en arrière et surveille d'un œil l'extérieur et de l'autre l'horloge. Il ne sait pas à quoi ressemble ce Théo, mais dès qu'un jeune homme se dirigera vers la porte d'entrée du bâtiment, il sautera hors de son véhicule et ira l'interpeler. Une jeune fille, puis un vieux qui promène son chien aussi blanc que ses cheveux ; mais pas de mec de vingt et un an. Dix-huit heures quarante-cinq, un coup de démarreur et direction l'appartement du bricoleur-joueur de rugby ; toujours sous les ordres de la douce voix. L'ancienne et grosse maison qui a été réaménagée en appartements individuels apparaît à l'angle du carrefour. Ce n'est pas tout neuf. Le policier regarde ce qu'il y a écrit sur les quatre sonnettes. 'Joinel B' est sur la deuxième. Enfoncement prolongé, car une forte musique s'échappe d'une des fenêtres. Aucune réponse. *Merde, merde et remerde !* Il décide d'attendre une demi-heure. Est-ce qu'il prévient son épouse pour lui annoncer son retard ? *Non, après tout ; elle ne le fait pas...* Il ferme sa veste ; les soirées sont plus fraîches depuis une petite semaine, alors que la date qui a mis fin à l'été est à peine dépassée. Il aurait bien supporté son blouson qui se ferme jusqu'au cou. La durée qu'il s'était impartie est terminée ; il va revenir chez le joueur d'échecs sans aucune aide ; il a retenu le trajet. L'immeuble est toujours à sa place et son nom est toujours sur le portier au-dessus du digicode. Il sonne. « Oui, qui est là ? ». Un moment de surprise déconcentre le policier. Il pensait qu'il ne verrait personne ; que c'était le soir de la loose ! « Moi... Enfin, monsieur Braquehais ». « Je ne connais

personne de ce nom, donc au-revoir ». Le policier ré appuie sur le poussoir. « Continuez comme ça et j'appelle la police ». « Pas la peine monsieur Cigagna, c'est elle ; capitaine Braquehais qui veut vous parler ». « Pour ? ». « Ouvrez-moi et je vous le dirai ». « Je sors sur mon balcon et vous, vous sortez votre carte ». « D'accord ». « Oh, oh », fait-il en agitant les bras du troisième étage. Le policier étire le plus possible son bras. « Je ne vois rien. Prenez-la en photo et envoyez-la moi sur mon portable ». « D'accord ». Le policier revient dans sa voiture et sort la feuille que sa collègue lui a donné. Il prend sa carte en photo et l'envoie au numéro noté sur le papier. *Il est malin et intelligent le joueur d'échecs ! Il doit se dire que si c'est réellement la police et qu'elle veut le voir, elle a forcément son numéro. Bon moyen de contrôle...* Si c'est lui le coupable, il a bien évidemment tout calculé, tout pesé et ses alibis vont être crédibles. Ce premier contact lui suggère que ce type calculateur et précis a une bonne tête de vainqueur ; mais ça va être dur de le confondre. Théo réapparaît au balcon : « OK, je vous ouvre ». « Merci ». Le jeune homme l'attend sur le palier. « Que me veut la police ? ». « Puis-je entrer, j'ai des photos à vous montrer ». « Suivez-moi », répond-t-il en le toisant du regard. *Sa voix ne vacille pas ; sûr de lui le joueur d'échecs.* Braquehais pose les deux clichés sur la petite table, à côté d'un échiquier en bois précieux. « Connaissez-vous ces deux personnes ? ». « Non ». « Sûr ? », renchérit-il en le fixant. « Non, je vous dis », répond-t-il sur un ton agacé en secouant la tête. « Vous devriez. Une était la conseillère principale d'éducation dans le collège où vous étiez et l'autre était infirmière cheffe dans le service hospitalier où vous êtes allé quand vous vous êtes cassé le coude en trottinette ». Il écarte les yeux comme une chouette et fixe le policier. « Ouais, ouais... Je ne m'en rappelle plus. Elles auraient été jeunes et canons, alors peut-être que je les aurais draguées ; qui sait ? Sinon, que me voulez-vous ? Vous n'avez pas répondu à ma question ». *Il a de l'aplomb et un cerveau qui cogite.* Le policier lui demande alors ce qu'il faisait les deux jeudis matin en question. Le jeune Cigagna lui répond qu'il a cours à partir de neuf heures. Il se lève donc vers sept heures vingt, se lave, mange et va prendre le bus à huit heures dix pour être au campus une demi-heure plus tard. Il n'a aucune preuve, juste qu'il était en cours à l'heure. Il est toujours ponctuel ; il veut vraiment réussir pour devenir prof d'anglais, ou pourquoi pas traducteur à la Commission Européenne. « J'aime les langues », rajoute-t-il en faisant un clin d'œil. Décidément, l'image qu'il se faisait du joueur d'échecs introverti, renfermé et dépressif, n'est pas la bonne ; bien dans ses baskets, le gars ! « Comment s'appelle l'enseignant de ce premier cours du jeudi ? ». Braquehais sort une feuille, y note le nom, lui explique le pourquoi de sa visite et rajoute qu'il vérifiera sa ponctualité. Le jeune homme est au courant de ces deux meurtres par les infos et internet et paraît très serein. Il regarde une nouvelle fois les deux photographies et reprend la parole. « Peut-être bien que le visage de l'infirmière ne me paraît pas inconnu ; mais c'est parce que vous me le dites, sinon... ». « Au-revoir, monsieur Cigagna ». « Bonsoir capitaine ». Premier live pas du tout positif pour l'enquête, mais plutôt concluant sur la non culpabilité de ce Théo. Il a l'air de ne pas avoir eu à faire à la CPE. Il va revenir chez le second suspect. Le bruit de la circulation au carrefour ne couvre pas la musique qui arrive toujours dans la rue. Appui prolongé, aucune réponse. Il va souper, il reviendra demain matin et demain soir s'il le faut ; il ne va quand même pas aller au magasin de bricolage. Il ira après l'entrevue pour vérifier ses horaires du jeudi matin. Il va bien finir par plaquer ce rugbyman et verra alors, ce qu'il aura à dire sur son emploi du temps qui semble être surchargé. Il a bien dû trouver un peu de temps pour étudier les habitudes et les endroits par où passer pour s'introduire, et surtout pour être au bon moment et à la bonne heure chez madame Charvet et madame Roumat. Quand Braquehais arrive à son domicile, une fois n'est pas coutume, la voiture de son épouse est déjà dans la cour. Il entre, passe son nez par la porte du salon et après un échange laconique de bonjours et de timides sourires, il se dirige vers le réfrigérateur. « Je t'ai préparé de la salade et il y a de la quiche

lorraine dans le micro-ondes », lui lance-t-elle depuis le salon. « Merci, car j'ai vraiment faim ». Elle ne lui demande rien sur l'enquête et sur son retard. Ça ne la passionne vraiment plus du tout ; elle ne veut plus encombrer son cerveau avec tous les tracas de son mari de policier. Elle est en survêtement et assise en tailleur, un bouquin entre les mains. Elle est connectée à l'histoire du livre ; jamais de roman policier. Les deux enfants sont dans leur chambre respective ; là aussi, de la musique s'évade des deux piaules. Salade avec des morceaux de noix du Périgord, du bleu d'Auvergne et un peu d'ail ; tout ce qu'il aime. Si ce soir il y a un baiser, il aura du goût ! Mais, il y croit très peu... Malgré que madame Braquehais ait préparé un bon dîner sans fausses notes pour son mari. Tout compte fait, elle le connaît bien et prend soin de lui. Son repas du soir est toujours plus léger que celui du midi. Son petit déjeuner est plutôt copieux ; il ne sait pas toujours à quelle heure il va manger dans la journée. Dans son job, ce sont les événements et les rebondissements qui commandent. Chaque métier a ses aléas ; pour le sien, c'est les horaires. Une bonne douche, puis une bonne nuit de sommeil, réparatrice pour le corps et l'esprit. Demain au lever, les crampes se seront définitivement envolées et des idées nouvelles arriveront. Son cerveau ne l'a jamais trahi ; ou alors, il ne s'en rappelle plus !

## chapitre 12

Le policier se lève frais comme un gardon. Les parties de jambes en l'air du coucher ou du lever ne le fatiguent plus depuis plusieurs jours, voire des semaines ; il ne sait plus. Dès la résolution de cette enquête, il aura une conversation sérieuse mais courtoise avec son épouse ; rien ne sert de s'énervier et hors de question de passer pour un frustré. Pourquoi après ? Il réfléchit. A-t-il trop peur de se qu'elle pourrait dire et qui pourrait le perturber affreusement pendant la fin de cette traque ? Car il pense être bientôt au bout de cette affaire ; les réponses vont arriver incessamment sous peu. Il faut voir le rugbyman rapidement, avant que ses parents lui disent qu'un type lui a fait un cadeau en lui achetant des crampons ! La télé et zapping sur une chaîne info. Ça y est, les chiens sont lâchés ; break de quelques minutes sur le virus et ses spécialistes ; maintenant au tour des spécialistes du crime. Tout ce weekend, ils n'ont parlé que de masques ; le faut-il vraiment ? Y aura-t-il bientôt un vaccin ? Etc... Lundi, il fallait recouper les informations des deux meurtres et contacter des analystes des comportements. Aujourd'hui, ils sont là ; non mais quand même... Il n'y a pas que les médecins pour jouer les stars sur les plateaux de télévision ! Eux aussi veulent leur part de célébrité. Les reconstitutions des inscriptions trouvées sur les ventres des deux victimes ; il faut interpeller le téléspectateur et le maintenir en haleine. Le poids des mots, le choc des photos. Certains affirment 'serial killer' avec un QI au-dessus de la moyenne et ce n'est que le début d'une longue liste ; d'autres disent comme lui ; deux meurtres, pas plus. Les journalistes ont fait leurs enquêtes et connaissent maintenant les professions exercées par les victimes. Ils sont allés à l'hôpital et au collège et essaient bien sûr de trouver des scoops. Tiens, voilà un enseignant devant les caméras, lui aussi veut montrer sa tête masquée à la télé ; l'infirmière ne va pas tarder. Le policier regarde sans vraiment écouter ; son petit déjeuner est plus important. Un médecin du service traumatologie apparaît. Il n'y connaît rien en virus, mais a son mot à dire sur madame Roumat. Voilà, il a réussi à passer sur le petit écran pendant la pandémie, sans que cela en soit sa spécialité. Il a quand même rajouté à la fin de l'interview que le masque et le gel étaient importants. Tous ces journalistes ne vont pas tarder à se pointer ; le commissaire n'a pas fini de pester ; enfin, à l'abri de l'œil des caméras ! Salle de bains puis visite à ce Joinel, avant qu'il ne parte pour son lieu de travail. Comme tous les mardis, le trafic est dense. Les livraisons des magasins et le début de semaine pour beaucoup. Il arrive devant la

grosse bâtisse en pierre marron. Il n'y a pas de musique pour l'accueillir. Il monte sur la marche et enfonce la deuxième sonnette. Rien. Nouvel appui prolongé ; toujours rien. Personne. Il a embauché plus tôt et décharge un camion. La polyvalence est de rigueur dans ces grandes enseignes ; c'est noté sur les contrats qu'ils signent. Maintenant, on peut aller dans les salles de musculation à tout moment, pourvu que l'on ait un abonnement qui donne droit à la carte d'accès et à l'inévitable sac à dos marron-kaki et orange qui va de pair. *Il faut que je le chope se soir, peu importe l'heure.* Sur la route du bureau, il va bien trouver un bistrot pour boire un jus et écouter les brèves de comptoir. Aussitôt qu'il pousse la porte du bar, tous les regards se tournent vers lui. *Mais non, je ne suis pas un flic ! Enfin si, mais pas un pour vous surveiller...* Il commande son café et part s'asseoir au fond ; tranquille pour réfléchir. Il écoute les bavardages d'une oreille, certains portent à rire. Le virus plus les deux meurtres font jaillir des inquiétudes chez quelques uns. Où part ce pauvre monde ? Une demi-heure qu'il est là-dedans à regarder son téléphone et à chercher ce qu'il va faire aujourd'hui. Il commence par payer son dû puis allume une moitié de cigare dès qu'il foule le trottoir et ensuite fourre ses mains dans les poches de son blouson. Il va zoner un peu ; ce matin, il n'a pas d'idée. Il va enrichir son rapport et peut-être que cela déclenchera quelque chose. Et puis, il faut bien s'y coller de temps à autre ; donc fini le déambulage. Sa collègue entre dans son bureau sans toquer, pressée. « Bonjour et tiens. À lire de suite ». « Oui ! Bonjour et merci... ». Il ouvre la chemise rouge ; cette couleur qui veut dire 'ça urge'. Il se plonge dans les lignes. Nom, prénom, adresse et tout le reste sur une fille qui elle aussi, a été au collège et à l'hôpital, après s'être cassé le poignet en tombant de scooter. *Ah, super !* Il tourne à droite dans le couloir et s'approche de la porte de la policière. On la voit à peine derrière deux gros dossiers. « Merci, mais pourquoi que maintenant ? ». « Y'a eu un oubli ou un bug pendant le recoupage ; désolée. Elle est passée entre les mailles. Mais bon, vaut mieux tard que jamais ! ». « Bien sûr, aucun problème. Je vois ça de suite. Bonne journée ». « Merci et pareil. Je ne sais pas si elle va être bonne ; mais par contre, elle va être chargée, c'est sûr ! ». Il s'éloigne en secouant la tête. Quand elle est pressée, laconique et qu'elle a des gros dossiers qui lui cachent l'horizon, c'est que dans une famille, une femme ou un enfant a morflé... Bon, lui qui ne savait pas trop quoi faire avant ce soir, maintenant, il sait. Aller comme d'habitude sur les réseaux sociaux pour voir qui est cette Élodie Dintrans. Elle aime se prendre en photo sous différents angles et les afficher partout sur ses comptes. Elle est plutôt jolie, enfin, très jolie et a l'air de le savoir. Avec sa bouche entrouverte et ses yeux bleus écarquillés au maximum, elle joue à l'ingénue. Elle travaille chez Manpower dans les ressources humaines. Bèh, à midi, il ira la voir, quand elle débauche ; juste avant un défilé ou des shooting pour son book ! Quand elle a encore la tête remplie de boulot. Braquehais rentrera directement dans le vif du sujet et il faudra qu'elle réponde rapidement, sans préparation. Pour lui, le rugbyman musclé a plus le profil du vainqueur, mais, qui sait ? Elle, elle a un corps et un visage à retourner le cerveau de beaucoup de mecs, prêts à tout pour avoir ses faveurs, et certains même, juste pour un sourire. Encore quelques lignes sur le rapport et c'est terminé pour l'instant. Demain, il aura des choses à rajouter, des informations capitales qui, il l'espère, clôtureront cette enquête. Onze heures vingt ; il faut se bouger pour ne pas être en retard au rendez-vous qu'il s'est fixé avec le top-modèle amateur dans cette zone industrielle, près de la bretelle d'entrée de l'autoroute. Il faut qu'il arrive avant que les différents employés débauchent de toutes ces entreprises et de tous ces magasins ; tout simplement, avant que la circulation devienne infernale. Il jette son blouson sur le siège passager ; il a son masque, alors il démarre au plus vite. L'enseigne bleue de l'agence d'intérim apparaît entre un contrôleur technique de véhicules et un magasin de produits pour animaux. Instinctivement, il se gare à côté de la Fiat 500 blanche, aux rétroviseurs bleus et aux jantes blanches. Abarth est inscrit dans une bande bleue en bas de caisse. A l'intérieur,

porte téléphone bleu et protège volant bleu. Il éteint son autoradio car midi approche. Personne ne sort. *Merde ! Journée continue ?* Il décide d'attendre encore ; la débauche de midi n'est peut-être pas à midi. Des voitures, des scooters et une moto se pointent. Des filles ou des mecs entrent avec un papier, ressortent sans rien ou avec une autre feuille ; du boulot pour une demi-journée... La précarité du travail au jour le jour ! Midi trente s'affiche au même moment que le personnel sort de la petite porte au milieu de cette grande baie vitrée sous l'enseigne bleue. *Enfin !* Elle marche en croisant presque les pieds, comme dans les défilés de mode. Ses bottines ivoire à talons ne semblent pas toucher le bitume. En dessous d'un blouson rouge très ajusté, les volants d'une petite robe très cintrée virevoltent. Elle semble être en perpétuelle démonstration, comme sur les réseaux sociaux. Le policier la laisse s'installer derrière le volant ; il ne s'est pas trompé, c'est bien sa voiture. Il descend et tapote sur la vitre passager avec son majeur replié. Elle le dévisage en pouffant, en haussant les épaules et démarre. Blasée par la drague des mecs ! Braquehais sort sa carte de police, la colle contre le verre et refait cogner son doigt sur la surface lisse et transparente. Qu'est-ce qu'on lui veut ? Elle sent l'embrouille. Elle semble perdue ; marche arrière, point mort ou première, elle ne sait plus. Il lui fait comprendre de stopper immédiatement son moteur. Elle retripote encore une fois son levier de vitesse et coupe enfin le contact. Il lui fait signe pour qu'elle déverrouille la portière. Elle a perdu son air ingénu. Son joli regard se crispe et devient interrogatif. Au moment où Braquehais s'installe à côté d'elle, elle prend la parole : « Je n'y suis pour rien. Moi, je ne fume pas de cannabis et prend encore moins de cette saleté de cocaïne. Enfin de la rose, c'est moins dangereux ! Eux font ce qu'ils veulent et ne m'obligent à rien ! C'est des potes d'enfance et depuis toujours, y'a de l'amitié entre nous ». Le policier secoue la tête, dubitatif. « Bonjour mademoiselle Dintrans ; j'attrape des photos dans ma voiture et je reviens m'installer... Ne partez pas ». « Oui », répond-t' elle à mi-voix. Ses deux mains tremblent sur le volant. Ce n'est pas plus mal que cela se passe comme ça ; elle va être friable. Il se réinstalle et lui tend les clichés un après l'autre, sans parler. C'est à son tour de la dévisager. Elle essaie de se concentrer. « C'est qui ces femmes ? », lui demande-t' elle en murmurant et en le regardant à peine. « Comment ça, qui c'est ? C'est à vous de me le dire ». Faire l'idiot pour voir comment elle réagit. Elle balance la partie haute de son buste d'avant en arrière à plusieurs reprises. On croirait assister à une scène dans les couloirs du métro vers six heures du matin. Celles ou ceux qui ont trop ou pas assez de quelque chose et qui se balancent comme ça, assis sur les bancs, pendant des minutes interminables. « Je ne sais pas. Vous êtes des stupés ? », dit' elle en le regardant enfin. « Non, la criminelle ». « La quoi ? Qu'est-ce que vous me voulez ? ». Elle regarde l'heure sur son téléphone. « Je mange quand, moi ? ». « Maintenant, si vous me dites qui sont ces deux femmes ». « Je vous promets que je ne sais pas. Je trempe dans rien ». « Sûre ? ». « Oui... J'aimerais devenir influenceuse, donc il faut que je sois clean. Vous comprenez ça ? Sinon les marques ne me feront pas confiance », répond-t' elle en pleurant. Le maquillage commence à s'effriter. « Que faites-vous le jeudi matin entre sept heures et neuf heures ? ». « Le jeudi ? ». « Oui ; vous m'avez bien compris, alors répondez ! ». Le policier lui tend un mouchoir en papier. Le rimmel mélangé aux larmes coule sur ses joues. Le fond de teint se délite. « Je travaille tous les jours, donc je me lève, je me prépare et je viens ici. Le mercredi soir je sors boire un pot avec des amis, donc le jeudi matin, j'émerge un peu plus tard ; du coup, c'est fissa ». « Vous habitez chez vos parents ? ». Elle se met à rire nerveusement, en mettant sa main devant sa bouche. « C'est quoi le truc marrant ? ». « Rien. Certains mecs, quand ils vous draguent, ils posent cette question ». « Ouais ; c'est des boulets, alors... On dit encore ce genre de phrases ? ». « Oui, là, vous avez raison ; sinon je pense prendre bientôt un 'appart'. Et bientôt Dubaï... ». « Ça sera plus crédible pour les vidéos accrocheuses ! Bon, on y va ». Il veut lui faire comprendre qu'il connaît et maîtrise beaucoup de

choses ; ce qui est faux, mais ça, elle ne le sait pas. « Où ? ». « Chez vos parents, pardi ». « Je n'ai pas le temps, je rembauche à quatorze heures ». « Je m'en fous. Soit, vous coopérez gentiment, soit vous venez au poste ! ». Elle accepte en secouant la tête et en faisant la moue. « Grimpez dans ma voiture et go ! ». « Il n'y aura que ma mère ; mon père ne rentre pas à la mi-journée ». « Fermez votre caisse et indiquez-moi la meilleure route ; j'ai l'adresse », lui dit-il en lui montrant la feuille de papier sur laquelle est noté son pédigrée. Elle s'installe à côté de lui en marmonnant ; c'est pas de la rigolade. Le trajet se fait dans le silence, hormis les indications d'itinéraire. « Voilà la maison », lui dit-elle en la montrant de son index tremblant. « Ma mère va être surprise, d'habitude, je ne rentre pas manger ». « Je lui expliquerai ». Elle ne semble pas du tout rassurée. « Expliquer quoi ? ». « Ne vous inquiétez pas mademoiselle, la fumette, je m'en fous. Par contre pour la 'coc', attention à ce que vous faites et ne fréquentez plus ces types. En plus, ce mélange aromatisé à la fraise n'est pas de la pure ; c'est bourré de merde ! ». Elle secoue la tête pour approuver. « Mais ce n'est pas plus d'une fois par mois ; voire moins ». « Il faut quand même du fric ! ». Elle tourne la tête et ne répond pas. Il a du mal à l'imaginer avoir les nerfs pour tuer, mais il faut se méfier de l'eau qui dort ; et puis ses potes, après avoir sniffé... « Maman c'est moi », crie-t-elle en introduisant la clé dans la serrure. Une femme entre quarante cinq et cinquante ans arrive et dévisage à son tour le policier. Il sort sa carte. Elle dévisage sa fille ; elle voit bien que le maquillage a coulé sur ses joues. « Bonjour madame. Capitaine Braquehais. J'ai une ou deux questions à vous poser ». « Euh... Oui ! », répond-elle, surprise, en écarquillant ses yeux bleus. « Allez manger mademoiselle pendant que je m'entretiens avec votre mère ». La jeune femme part dans la cuisine sans lever la tête. Il a plutôt l'air sympa ce flic, donc éviter de chercher la merde. « Madame je vous suis », fait Braquehais en tendant ses deux bras. « On va dans la bibliothèque, ça vous va ? ». Un peu condescendante, quand même. « Bien sûr ». La fille a tiré tout son potentiel beauté de sa mère, avec un petit quelque chose en plus ; on dirait presque des jumelles. Ils s'assoient face à face autour d'une petite table ovale couleur crème. Le policier lui demande de lui relater l'emploi du temps des deux jeudis matin de sa fille. Elle confirme que ce jour-là, ce n'est pas le moment d'être dans les pieds d'Élodie. Elle se lève au dernier moment et pas toujours de bon poil ; elle a horreur de se presser dans la salle de bains, etc... etc... Et comme en plus, elle ne s'épanouit pas à son travail. Braquehais lui explique le pourquoi de sa visite et lui rappelle que tout faux témoignage peut entraîner des choses graves pour toute la famille. « Je comprends ceci, mais je vous ai dit la vérité », répond-elle avec un peu d'agacement. Il lui montre les deux photos ; madame Dintrans reconnaît bien l'infirmière. Elle baisse le ton et prend un air d'empathie. « C'est affreux et je souhaite de tout mon cœur que vous trouviez le coupable. Aucune erreur de leur part ou supposée telle ne peut justifier ces actes horribles. Elles ont des décisions à prendre, en faisant de leur mieux et ça ne doit pas être tout le temps facile ; surtout en ce moment », dit-elle sur un ton qui sonne faux. « Oui, mais c'est pourtant ce qu'il s'est passé. Merci madame. Je ramène votre fille à son boulot. Prenez soin d'elle ; ça peut basculer vite à cet âge ». Élodie sort de la salle de bains recoiffée et remaquillée. Quand le policier la dépose sur l'immense parking près de sa 500 sur vitaminée, elle semble soulagée. Elle le remercie poliment et le salue. « Au-revoir mademoiselle et faites attention à vous ». Elle secoue la tête en signe d'approbation et se dirige vers l'enseigne bleue sans se retourner. Ses collègues la regardent arriver derrière la grande baie vitrée. Elle a déjà oublié ce qui vient de se passer et se remet dans sa 'life'. Elle reprend sa démonstration avec son pas de défilé en croisant les pieds, comme si un crayon était coincé entre ses fesses. À moins que ça ne soit naturel ! La mère aussi a une certaine classe. Elle, au moins, n'aura pas besoin de passer par la chirurgie esthétique comme ont pu le faire beaucoup d'autres influenceuses ; et influenceurs aussi. Tout compte fait, ils

ont fait assez vite ; la mère est peu bavarde et n'a pas invité le petit flic à boire un café. Sa fille n'a que quelques minutes de retard sur son heure d'embauche.

## chapitre 13

Il décide de revenir à l'appartement du rugbyman ; on ne sait jamais. Et ce trajet lui permet de réfléchir. Et si la future influenceuse était une bonne comédienne ; tout à l'heure, la mère aussi a sur joué avec son regard azur. Il va falloir que la fille le soit ; pour vendre sur la toile, des produits plus ou moins douteux. La CPE l'a réprimandée et elle n'a pas supporté qu'on l'humilie ; elle était déjà dans son futur rôle, déjà imbue de sa personne et déjà sûre de sa beauté. Depuis sa naissance, la mère a dû la conforter dans cette certitude. Puis est venue la souffrance à l'hôpital. Un poignet, ça fait toujours mal. L'infirmière cheffe l'a renvoyée balader en étant peut-être moqueuse devant d'autres. On ne se fout pas de la gueule d'une future star comme ça ; impunément. Si ce soir, il n'y a pas d'avancée positive, il la fera suivre, surveiller et ses potes de bringue, aussi. Il va d'ores et déjà éplucher ses coups de fil. Il le fera aussi pour l'étudiant en langues. Il peut utiliser son cerveau à autre chose qu'à peaufiner des stratégies d'attaque ou de défense sur les échiquiers. Se prouver qu'il est plus intelligent que beaucoup et surtout que la police, qu'il n'a pas l'air d'apprécier spécialement. Il a du temps à tuer et décide de se rendre au magasin de bricolage. Il va s'assurer de la présence du bodybuilder dans les rayons. L'immense façade verte et noire apparaît sur sa gauche, au fond de la zone commerciale. Aller faire le tour complet du rond-point, revenir en arrière, tourner à droite et remonter entre les magasins de bibelots et bazar, de papiers peints et peinture, d'articles de sport, de marchand de pneus, de nourriture et confort pour animaux et l'inévitable vendeur de cuisines. Un V&B trône au beau milieu. Il n'était jamais venu ici. Une nouvelle rocade de contournement a été créée avec plus loin, un pont qui enjambe la vallée. Il se gare sur le parking et entre par un des sas sur le côté. Il va passer partout et le chercher. *Et s'il travaillait dans la réserve ?* Et oui, il n'a pas pensé à cette éventualité ! Maintenant qu'il est là, il va faire le tour complet ; comme tout le monde ; bête et discipliné, le masque sur la bouche et le nez. Le parcours est étudié pour que tous les rayons soient visités par les clients. On croirait une caravane dans le désert ; toutes les personnes se suivent au même rythme en file indienne. Il arrive au rayon salle de bains, tourne sur sa gauche et continue tout droit ; pas de Bertrand. Il avance toujours dans le sens voulu et il l'aperçoit, sur la droite, au rayon peinture qui donne des conseils à un jeune couple dont la femme a un ventre prononcé. Cette vision le ramène des années en arrière ; eux aussi retapaient un appartement alors que son épouse était enceinte. Il avait fallu se jeter de plein fouet dans la vie et assumer ; le deuxième bébé arrivait peu de temps après l'autre. Ils ont passé brillamment cette étape. Il n'est pas un grand bricoleur habile de ses mains, mais a appris. Avec son travail, sans perspective de chômage, hélas, ils n'avaient pas eu de mal pour obtenir un crédit. Ils ont bien revendu ce premier nid pour pouvoir amener du cash pour l'achat de leur maison actuelle. L'amour donne des ailes et de la force. En ce moment la période est plus terne ; l'usure ou une sorte de fin de mission, maintenant que les deux enfants sont presque des adultes. La baraque est pratiquement finie de payer. Il se reconnecte sur son suspect. *Gaillard le vendeur de couleurs !* Il aimerait bien connaître l'heure à laquelle le bodybuilder débauche ; mais ça ce n'est pas envisageable. Il pourrait aller dans les bureaux avec sa carte de policier pour laissez-passer, voir la direction et tout savoir sur leur employé. Mais, il veut son 'live' à vif et après, sûrement qu'il reviendra ici pour savoir s'il travaille le jeudi matin et à partir de quelle heure. Tant qu'il est ici, il va jeter un coup d'œil aux miroirs. Il aimerait bien changer les deux qui sont au-dessus de la double vasque par un seul un peu plus original ; ou à la mode. Il va défier les aprioris ;

pas besoin que l'amour vous porte pour faire des travaux dans le foyer conjugal. Il revient sur ses pas et croise les gens qui suivent scrupuleusement le trajet mis au point. Un rebelle dans ce magasin ! Éclairage blanc ou jaune à leds au-dessus ou tout autour ? Forme rectangulaire, ovale ou forme bizarre, biscornue ? Bouton d'allumage classique ou touche sensitive ; il ne sait pas. Que veut son épouse ? Que va-t' elle lui répondre quand il va le lui demander ? Pour la partie technique, il sait juste qu'il y a une boîte encastrée avec des fils et des dominos, derrière ceux qui sont accrochés depuis l'achat et l'aménagement de la maison. Son beau-frère maîtrise un minimum les bases de l'électricité et le branchera. Il faut aussi acheter les vis et les chevilles pour le faire tenir sur la cloison ; enfin il croit. Bon, on verra ça pendant les vacances qui arriveront après la résolution de cette enquête. Avant, c'était les périodes scolaires des gosses qui déterminaient les congés ; ils n'ont plus trop besoin de maman et papa ; les potes sont plus importants. Deux semaines en été pour passer un peu de temps tous ensemble au bord de la mer et une semaine entre Noël et le premier janvier ; voilà le deal de la famille. Mais le virus a tout chamboulé ; même ça. Il ressort du magasin les mains vides mais avec une idée sur les diverses possibilités existantes pour un changement de miroir de la salle de bains parentale. Du concret. Il espère que ce sera pareil ce soir ; pour pouvoir annoncer du concret, demain à Darry Cowl. Il va rentrer chez lui et attendre patiemment dix neuf heures pour aller voir Bertrand Joinel. La cour est vide. Il passe par le garage pour récupérer son mètre. Il se sert un verre d'eau gazeuse qu'il avale d'un seul trait. *Allons mesurer*. Il dessine sur une feuille l'espace disponible au-dessus des vasques, note les dimensions et place le papier sur le bureau. Madame Braquehais le verra et proposera une idée. Il va s'allonger sur le canapé et attendre tranquillement l'heure. Alors que ses yeux se ferment, il décide de programmer l'alarme de son téléphone. La sonnerie le sort de sa méga sieste de fin d'après-midi. Il ouvre les paupières, sa femme est là, plantée devant, à le regarder. « Bonjour. Tu dormais tellement bien que je suis venue voir si tu entendais ta sonnerie », lui dit-elle en souriant. *Un ange à son réveil*. « Coucou. Merci. C'est plutôt strident ; ça ferait lever un mort », répond-t'il en lui souriant aussi. Elle met son pouce par-dessus son épaule, fait demi-tour et repart vers la cuisine. *Pas de bisous ; ça na s'arrange pas* ! Avant, elle se serait assise à côté de lui, aurait mis son bras autour de son cou et puis l'échange de câlins affectifs se serait invité ; comme jadis, au coucher, comme au lever... Dans le lit ou pas dans le lit. Ils auraient discuté de tout et de rien ; des enfants, du temps qui passe ; enfin de la vie. Il enfle son blouson en jean, la tête un peu dans le coaltar. Ce n'est vraiment pas bon une si longue sieste ! « Je repars ». « OK. À plus tard ». *Putain, quel somme* ! Elle ne lui demande pas s'il rentrera pour dîner. Il allume son bout de cigare pour finir d'émerger. Il aurait bien fait un footing ce soir, mais il ne sait pas à quelle heure il va revenir. *C'est pour la bonne cause*. Toujours la circulation à n'importe quelle heure de la journée. La grosse bâtisse apparaît en même temps que le carrefour. Il se gare comme chaque fois, à l'arrache, à moitié sur le trottoir et la chaussée. Ce soir, pas de musique. Appui prolongé sur la sonnette... *Merde, merde et remerde* ! *Il n'est jamais chez lui* ! Un peu plus bas, à peine à une centaine de mètres, il est passé devant un resto Pakistanais. Il va aller acheter à boire et à manger car il décide d'attendre autant de temps qu'il le faudra. En face, une place se libère. Il démarre aussitôt et part s'y garer. Il peut aller acheter ses wrapps et tacos, tranquille ; si jamais les flics passaient. Il attend quelques minutes pendant qu'on lui prépare sa bouffe. Il reste près de la porte pour épier un peu plus haut, vers l'intersection. Il prend un 'Orangina' dans la vitrine réfrigérée, paye et remonte la rue pour rejoindre sa voiture. Les effluves chaudes de la sauce épicée viennent caresser ses narines. Maintenant, il a faim. Il s'installe derrière le volant et s'attaque à son repas. Les gens passent, les minutes aussi ; mais toujours pas son suspect. *Ah, celui-là, il se mérite* ! Un peu de gel sur les mains et un chewing-gum dans la bouche pour faire disparaître les odeurs de bouffe et l'attente continue. Il



s'enfonce dans son siège, l'entrée en point de mire. Il commence à faire noir, il ne faudrait pas le rater, si près du but. Soudain, les bandes orange d'un sac à dos brillent dans cette pénombre. Le policier se redresse d'un coup de rein. C'est enfin lui, il reconnaît bien son visage. Il doit bien faire un mètre quatre-vingt-dix. ! Il le rejoint pendant qu'il introduit sa clé dans la serrure de la vieille et lourde porte. « Monsieur Joinel Bertrand ? », dit-il en levant le bras afin de lui mettre sa carte en face de ses yeux. En bas de la marche, il paraît tout petit à côté de lui. D'abord surpris, il le dévisage, en fronçant les sourcils. « Euh... Oui ». « Je monte avec vous, j'ai des photos à vous montrer ». « Pourquoi ? ». « Je vous le dirai quand on sera dans votre appartement ». Il veut voir les expressions de son visage, bien en évidence sous la lumière artificielle. Toujours surpris, il ne sait pas quoi répondre. « Et si je ne veux pas... ». « Vous pouvez ! Mais dans ce cas-là, je vous amène avec moi. On va passer quelques heures dans la salle d'interrogatoire ; que vous ayez envie de dormir ou pas ». Cette phrase fait 'tilt'. Quelques scènes de film ont marqué l'imaginaire des gens. « Euh... Oui. Suivez-moi ». « Voilà qui est raisonnable ». Les communs sont vétustes ; sur les murs de la cage d'escalier, la peinture s'écaille par grosses plaques, laissant la place au plâtre qui lui aussi s'effrite lentement mais sûrement. Une odeur d'humidité moisie plane ; qu'est-ce cela doit être les jours de pluie ? Le spécialiste qu'il est, doit être outré ; il doit connaître toutes les solutions possibles pour remédier à ce genre de problème. « C'est ici », dit-il en se retournant pour secouer le trousseau de clés devant le visage du capitaine. Il fait le malin en apparence pour se donner du courage. « Après vous », renchérit-il en levant le regard pour le fixer droit dans les yeux, comme font les deux talonneurs, avant une entrée en mêlée. Il jette son sac de sport sur le canapé et part à son évier se laver les mains. Le policier comprend le message et sort son tube de gel hydro alcoolique pour s'en barbouiller lui aussi les deux mains. « Je me présente : capitaine Braquehais de la criminelle. Le rugby a recommencé ? ». « Euh... Oui ! Enfin l'entraînement pour le moment ». « C'est bien ; la vie normale reprend son cours. Bon, comme je vous l'ai dit, regardez comme il faut ces deux photos », enchaîne-t-il en les lui donnant. Un simple coup d'œil de quelques secondes, puis, il retend les clichés en secouant la tête. « J'connais pas ; désolé ». « Je vous ai dit de les regarder attentivement ; ce n'est pas ce que vous avez fait », répond le policier sans les reprendre. Le sportif replonge ses yeux sur les deux photographies et les examine longuement l'une après l'autre. « Non. Toujours pas. Je devrais savoir qui sont ces deux femmes ? Jamais vu dans un bar ou au bord d'un terrain », renchérit-il en souriant, fier de sa blague. « Moi, je vous dis que vous les connaissez ! ». Il balance la tête plusieurs fois. « Que faites-vous le jeudi matin vers sept heures trente, par exemple ? ». « Euh... ». Il se donne le temps de réfléchir et reprend la parole. « Je vais à la salle de sport avant d'aller embaucher... ». « Sûr ? ». « Euh... Oui, en général ; sauf bobo ». « À quelle heure y êtes-vous ? Vous scannez une carte en arrivant ? ». « Bien entendu, sinon, on ne peut pas entrer ». « Notez-moi l'adresse pour que j'y aille voir. Marquez aussi les jours et les heures de vos entraînements de rugby. Pas de blague, bien entendu ; je n'ai pas le temps de rire ; et puis un faux témoignage coûte cher. Je ne sais pas si on joue au rugby en prison ». Il réfléchit et prend bien le temps au fur et à mesure qu'il écrit ; car effectivement, ce flic n'a pas l'air d'être là pour rigoler ! « L'heure d'arrivée à cette salle de musculation, s'il vous plaît ? ». « Sept heures et quart, à peu-près. De toute façon vous verrez bien », répond-t-il en regonflant les pectoraux. « Ensuite, à quelle heure vous faut-il être au magasin de bricolage ? », demande le policier pour bien lui faire comprendre qu'il sait pas mal de choses sur lui. « Le jeudi matin ? ». « Oui, puisque c'est de ce jour là que l'on parle ». « Dix heures. Mais vous ne m'avez pas dit qui sont ces deux gonesses ». « Exact ; vous non plus d'ailleurs ! ». Pendant que Bertrand Joinel note tout ce qu'il lui a été demandé, le capitaine lui explique toute l'histoire. « Comme tout le monde, j'ai vu dans les médias ces deux meurtres dans la région ; mais je vous le

redis, je ne reconnais pas du tout ces deux visages. Vous m'accusez de les avoir tuées ? ». « Vous étiez bien à ce collège et à ce service hospitalier pour votre épaule ? Sinon, je n'accuse pas, je pose des questions ». « Euh... Oui ; mais un peu quand même. Mais, je ne me rappelle plus de leurs tronches ; donc cela aurait été compliqué ». « D'accord. Bonne soirée », fait le policier en secouant la tête à son tour et en le fixant dans les yeux. « Au-revoir, monsieur ». Braquehais réfléchit en descendant les escaliers. *Bien gentil avec son 'monsieur', à la fin...* Il démarre sa voiture pour revenir dans son foyer conjugal. Demain, il a du pain sur la planche pour vérifier les appels, les emplois du temps et les habitudes des trois suspects ; tous les trois, même la jolie fille... Surtout elle, d'ailleurs ! Enfin ses potes, qui doivent la bader. Il se gare dans la cour à côté du cabriolet de sa femme. Aucune lumière dans la maison ; c'est vrai qu'il est vingt trois heures passées. Une douche en silence, un brossage de dents pour définitivement ôter ce goût de fast-food épicé et au lit ; bien dans sa moitié. La prochaine journée va elle aussi, être longue ; il y a des informations à recueillir et à exploiter. Il faut bâtir une stratégie. Et ce putain de rapport à affiner au fur et à mesure que l'enquête avance... Ou n'avance pas ! That is the question...

## chapitre 14

Ce matin, le capitaine n'a pas les deux pieds dans le même sabot. D'abord se procurer les autorisations hiérarchiques pour que les opérateurs téléphoniques donnent les listes demandées. Il veut savoir avec quelles personnes, Élodie, Théo et Bertrand communiquent le plus. Les horaires aussi sont importants. Un embouteillage d'appels ou de messages le mercredi soir et le jeudi matin juste après le meurtre, serait le bienvenu. Les fournisseurs d'accès font la gueule et se font tirer l'oreille pour envoyer les données, mais ils n'ont pas le choix. Après une demi-heure, les demandes sont transmises auprès des opérateurs et de leurs filiales discount où sont clients les trois suspects. Il aura les listes en fin de matinée au plus tard. Tout a l'air de vouloir rouler; il y a des jours comme ça. C'est bon signe. On enchaîne et on garde le rythme. Braquehais part pour la salle de musculation et le campus. Le fronton orange apparaît derrière le KFC. Il pousse la grande porte en verre et arrive devant un tourniquet. La personne en survêtement qui est à l'accueil tourne le dos, et ne l'a pas vu arriver ; absorbé qu'il est, par l'écran de son Smartphone. « S'il vous plaît ! ». L'homme pivote sur lui-même et le dévisage. *Pas abonné, ce gars.* « Oui. Bonjour monsieur ». « Bonjour monsieur ; je souhaiterais vous parler ». « Désolé. Les inscriptions ne sont possibles qu'à partir de dix heures ou par internet ». Le policier sort sa carte et la glisse à travers les tubulures. La surprise se lit sur le visage du type ; ses pectoraux sont moins saillants d'un seul coup. « Je vous ouvre ». « Merci ». Au-dessus, un grand panneau affiche : un sac à dos offert pour tout abonnement d'un an. « Dois-je mettre le masque ? ». « Bèh non monsieur. Pourvu que cela ne redevienne pas obligatoire comme à l'école ». Il ne semble pas très rassuré et ne sait pas quoi faire de ses mains. « C'est ce qu'il y a dans cette machine que je veux voir », annonce Braquehais en pointant du doigt l'écran qui vient de se mettre en veille. « Je ne sais pas si je peux », répond-t'il en sortant les pognes qu'il venait juste de fourrer dans les poches de son large short. « Vous n'avez pas le choix. Appelez votre supérieur si vous pensez que c'est mieux, mais ça ne changera rien. Vous ne voulez pas faire une entrave à la justice, n'est-ce pas ? Je pense qu'une fermeture administrative ne serait pas la bienvenue ! ». Il est perdu et agite toujours ses mains dans tous les sens. « Il est tôt et je suis tout seul. « Je ne peux pas attendre. Rallumez-moi ce truc qu'on en finisse », rétorque le policier sur un ton autoritaire. « Mais que voulez-vous voir ? ». « Les horaires de Bertrand Joinel pour les derniers quinze jours; c'est tout ». Il agite la souris, l'écran s'éclaire de nouveau et il tapote sur le clavier. « Voilà, monsieur. Ça ne fait que

quelques semaines que nous avons pu rouvrir ». Le mois entier s'affiche. Une ligne foncée, une plus claire et ainsi de suite, rendent la lecture facile. Le capitaine s'attarde sur les horaires du jeudi matin. Le sportif ne lui a pas menti hier soir. Il a scanné sa carte à sept heures dix-huit le jour du premier meurtre et à sept heures douze pour le second. « Imprimez-moi ça et je vous laisse à vos occupations ». « Oui, de suite ». L'imprimante se met en fonctionnement et le jeune homme lui tend la feuille de papier. « Je peux savoir quel est le problème avec Bertrand ? ». « Non. Vous le saurez s'il y a un souci. Merci pour votre accueil et votre collaboration ». Il lui déverrouille la porte en ne cessant de le dévisager. En plus de n'être pas très rassuré, il est aussi intrigué. *Qu'a fait l'adhérent Joinel?* « Au-revoir, monsieur ». « Au-revoir et bonne journée ». Arrivé dans sa voiture, il réexamine de plus près le tableau sur la page. Il vient s'entraîner le lundi soir, le mardi soir, le jeudi matin, le vendredi matin et le samedi midi, une petite heure. Pour le rugby, il reste le mercredi soir et le vendredi soir. *Beau planning !* Le coupable idéal semble bel et bien innocent. Allez go, direction l'école dans laquelle apprend le spécialiste des langues... Et des échecs ; et peut-être aussi des succès. Ce n'est pas la porte à côté. Il faut une heure de route pour enfin apercevoir le grand mur en pierres carrées. Le portail coulissant en aluminium est ouvert. Braquehais entre avec sa voiture ; il n'a pas de temps à perdre. Il se gare comme il peut sous les platanes et s'avance vers l'accueil. « Monsieur, vous ne pouvez pas rester là », lui lance un homme petit et rond, en blouse bleue, en agitant les bras au dessus de sa tête et en courant vers lui. Il va le calmer de suite. Il sort sa carte de policier et la lui met à hauteur de ses lunettes rondes ; elles aussi ! Effectivement, ses bras retombent aussitôt et ainsi que ses certitudes sur son pouvoir en ces lieux. « Bonjour monsieur ; cinq minutes, c'est tout ce qu'il me faut et ensuite, ma voiture et moi nous nous en allons ». « Bonjour monsieur le policier », rétorque-t' il bêtement. « Très bien. Emmenez-moi à la personne qui pourra me faire consulter les présences ou non des élèves aux cours ». « Oui, tout de suite », répond-t' il avec de l'angoisse dans son regard et le doigt sur la couture. Qu'a bien pu faire de répréhensible un étudiant ? Et la réputation de l'école ? Que va-t' elle devenir ? Tous deux passent sous un préau, franchissent une porte en PVC blanc et empruntent un escalier en carrelage beige et gris. Le policier suit les petits pas dynamiques de son guide. Arrivés en haut des marches, un long couloir se présente. Vue sur la cour à droite et les bureaux sur la gauche. Il toque sur la quatrième porte. « Entrez », s'écrit une voix féminine depuis l'intérieur. « Bonjour madame Pommarel. Un policier souhaite vous voir », annonce timidement le petit homme en fourrant ses mains dans les poches de sa blouse. « Un policier ? », rétorque-t' elle en remontant ses lunettes sur le haut de son front. Braquehais se présente dans l'encablure et prend la parole : « Bonjour madame. Rien de grave ». Elle réajuste ses binocles sur son nez et l'invite à avancer. « Je vous en prie, entrez ». « Je ne serai pas long ». « Je vous écoute. Veuillez nous laisser monsieur Lebel », dit' elle en fixant le concierge qui sort de la pièce en refermant derrière lui. Il aurait bien voulu savoir ce que voulait ce flic qui ne sera pas long. Le capitaine explique le pourquoi de sa visite. Elle lui répond qu'il est bien au bon endroit. Elle est la personne qui gère, entre autres, les présences et les absences des élèves avec aussi celles des professeurs et qui organise la logistique qui s'y affère. Tous deux examinent le planning de Théo Cigagna ; il était bien présent au premier cours des deux jeudis matin en question. « Merci madame pour votre accueil et votre disponibilité. Bonne journée ». « Pourquoi ces questions sur cet élève ? », demande-t' elle avant qu'il ne s'en aille et en remontant ses lunettes au-dessus des yeux. « Désolé, je ne peux vous répondre dans l'état des choses. Secret professionnel si je puis dire. Vous serez au courant si quelque chose le concerne en sa défaveur. Sinon, ne craignez rien de lui », répond-t' il en écartant les mains. « Au-revoir », s'écrit-t' elle, alors que le policier est déjà dans le long couloir. *Merde, merde et remerde.* Ses suspicions s'envolent. La pendule au-dessus de la porte par où il est

arrivé, indique onze heures passées de quelques minutes. La matinée est foutue ; le temps qu'il arrive à son bureau... *L'heure de l'apéro, oui !* Les bouchons, toujours et encore les bouchons sur la route. Devant son clavier, il a de la lecture ; deux sur les trois opérateurs concernés ont répondu. Intéressantes, les données de la jolie Élodie. La poupée se serait-elle transformée en Chucky ? Subitement, la dernière arrivée dans la danse, celle qui était tout d'abord passée entre les mailles du filet, devient la plus crédible pour ces deux meurtres. La commanditaire. Quand ses potes ont sniffé un peu de cocaïne ; juste assez pour être excités ; il suffit qu'elle leur montre un bout d'épaule avec la fine bretelle du soutien-gorge en dentelle ou une cuisse, agrémenté d'un sourire comme elle sait les façonner, et les voilà prêts à faire n'importe quoi pour elle... Et peut-être jusqu'au pire ! Elle lui a dit qu'elle n'y touchait pas ; elle veut garder son cerveau clair et net pour les manipuler aisément. *D'où sortent-ils le fric ?* Beaucoup d'appels le mercredi soir et pas mal de messages le jeudi en milieu de matinée. Qu'a-t-elle tant à raconter ou à savoir pendant qu'elle bosse ? Quatre numéros se détachent du peloton. Il va demander à qui ils appartiennent. Ensuite il demandera leur listing de communication. Les différents fournisseurs d'accès vont de nouveau tirer la tronche, mais il s'en fout. Il fait ça avant d'aller manger. Il aura les résultats à son retour et le troisième aussi, aura envoyé la liste de Bertrand Joinel. Vaut mieux, parce qu'il ne manquerait plus qu'il ait besoin de les rappeler ; ça pourrait chier... Il n'a pas marqué urgent pour rien sur les demandes ! Braquehais arrive chez lui après s'être arrêté à une boulangerie. La voiture de son épouse est là ; un peu garée à l'arrache, d'ailleurs. Il se met à côté comme il peut. Elle pointe son nez sur le seuil, le sourire aux lèvres ; elle a dû l'entendre manœuvrer. « Désolée. Je me suis mise un peu en travers. Je ne pensais pas que tu rentrais ». « Ça va, y'a la place ; un peu de gymnastique, mais ça va », lui répond-t-il en agitant la baguette. « Houlà, je n'en mange pas avec les sushis ! J'ai arrêté le pain avec le riz », fait-elle en secouant la tête. Elle entre sans l'attendre et en se recoiffant. Il la suit des yeux. Toujours sexy et sa pointe d'humour est toujours présente. Si elle ne l'aimait plus, elle serait laconique, pas pétillante et extrovertie ; elle la jouerait plus discrète. Ce n'est pas le cas, alors l'espoir est toujours là. Il suffit de gratter la poussière superficielle accumulée depuis des années et la brillance rejaillira de plus belle. À cet instant présent, tous deux vont manger face à face sur leur table ; celle qu'ils ont achetée ensemble. « Tu veux que je te prépare quelque chose ? » lui demande-t-elle de la cuisine. « Je vais me débrouiller tout seul. Mange tant que c'est chaud », rajoute-t-il en riant. « Tu as raison, parce que sinon, les feuilles d'algues, c'est pas très bon froid », répond-t-elle avec le sourire aux lèvres. Lui n'aime pas ces trucs et en plus, il trouve ça horriblement cher pour ce que c'est. Leur complicité est toujours là. « Je peux manger les lasagnes au saumon ? Ça, j'aime bien ! ». « Bien sûr ; j'en ferai d'autres, les enfants adorent. Elle a toujours la tête ici et a toujours son esprit de famille. Et ta baguette ? ». « Moi je n'ai pas dit que j'avais arrêté le pain avec les nouilles ! À la fin avec le fromage ». Elle sourit de nouveau. Le temps de récupérer son assiette dans le four à micro-ondes, son épouse a fini son plateau japonais. Assise sur la table, les pieds sur la chaise, elle avale vite fait un yaourt aux fruits des bois. Elle lui tourne presque le dos ; tant pis, le repas en tête à tête sera pour une prochaine fois. Elle part dans la salle de bains, le laissant seul avec ses lasagnes. Elle réapparaît speedée et se met à courir. « J'suis pressée, à ce soir. Bonne après-midi ». Il la regarde s'éloigner dans son jean moulant. Elle est superbe avec ses bottines couleur violette aux talons hauts... Et son teint halé. « À ce soir », susurre-t-il sans décrocher les mâchoires, déçu par la tournure qu'a pris cette fin de repas. Le positif dans tout ça, c'est qu'il va pouvoir fumer tranquille après son café et réfléchir dans le calme ; réfléchir... L'inconvénient avec le cigare, c'est qu'on ne voit pas le temps passer. « Putain, déjà ! ». Vite se laver les ratiches et ensuite le bureau pour voir si tout ce qu'il a demandé avant la pause de la mi-journée est bien arrivé. De nouveau, son clavier d'ordinateur est

recouvert de feuilles chaudes ; juste sorties de l'imprimante. Un collègue les lui a déposées gentiment, un peu en bordel, mais bon, pas besoin d'aller les récupérer au fond du couloir. Il jette son blouson en jean sur le porte-manteau et s'enferme, pour être là aussi, le plus possible dans le calme. Il est pressé de voir ces informations importantes qui, à coup sûr vont faire basculer du bon côté cette enquête peu banale. Il lit méticuleusement, très concentré. Rien de suspect en ce qui concerne le rugbyman bricoleur. Pas plus d'appels et de messages reçus ou envoyés le mercredi soir et le jeudi matin qu'à d'autres moments. Pour l'instant, il va éliminer les deux mecs et se concentrer sur la future influenceuse... *Influente sur ses quatre amis ?* Trois garçons et une fille. Maintenant qu'il connaît leurs identités, il envoie les demandes chez leurs opérateurs ; c'est fastidieux, mais il sait que cela peut s'avérer déterminant. Même s'il a bien spécifié que c'était urgent, il ne sait pas s'il aura les réponses avant ce soir. Le privé ne va pas plus vite que le public... Dans l'attente des précieux documents, il va s'atteler à son rapport. Il aime bien anticiper les demandes du commissaire. Darry Cowl n'est pas toujours marrant quand il ne sait pas ce que font ses enquêteurs, et surtout où ils en sont dans leurs investigations. Quand il devient tout rouge, il peut aller plus loin que de les traiter simplement de petits canaillous. Tous les quarts d'heure, le policier lève ses fesses de son confortable fauteuil en cuir noir et vert pour aller jeter un coup d'œil à la majestueuse imprimante, au bout du couloir. Il a choisi la couleur de son fauteuil pour se remémorer la moto Kawasaki qu'il avait quand il a rencontré la fille qui, plus tard, allait devenir son épouse. Ensuite la vie de couple a pris la place et il s'est débarrassé de cet engin de mort, comme elle le surnommait. Un futur père de famille ne peut pas risquer sa vie tous les jours sur un dangereux bolide de presque mille centimètres cube ; et puis, il fallait faire des économies. La vente de cette moto a payé toute la salle de bains. Les informations attendues tardent et ça commence à l'énerver. L'après-midi s'égrène. « Braque ! Y'a des feuilles pour toi », crie une voix lointaine. « Enfin... Merci, je viens les récupérer », répond le capitaine en se levant d'un bond, souple et aérien. Les crampes sont un lointain souvenir. Ici, dans les bureaux où il est normalement interdit de fumer, on ne l'appelle pas 'Columbo', mais 'Braque' ; comme le chien ou comme le peintre, sculpteur et graveur, né cinquante-neuf ans après son illustre aïeul, le photographe sourd et muet. Dans cet immense bâtiment de béton et de verre, personne ne sait qu'au dix-neuvième siècle, un Braquehaï s'est fait connaître pour ses clichés pendant la Commune de Paris et a payé pour cela. Il est mort dans la misère et l'indifférence totale. Il n'en parle à personne. Tout compte fait, le seul à le savoir et qui n'est pas de sa famille est ce pion aux cheveux longs, étudiant en histoire de l'art et de la photographie. Quant à Georges Braque et son cubisme, il en est loin ; lui qui cherche toujours à arrondir les angles. Et pour le chien, il ne pense pas avoir le même flair... Domage ! Il se plonge dans la lecture des précieux documents. De toute façon, il ne sait plus quoi rajouter sur ce putain de rapport. Les prochaines lignes vont s'écrire rapidement pour conclure cette enquête... Enfin, c'est ce qu'il espère ! En même temps, il va jeter un œil sur les 'Facebook' des quatre influencés, s'il peut les trouver ; quelquefois, ce n'est pas le nom réel. Mais, il devrait y arriver avec celui de la jolie suspecte. Tout ce petit monde s'appelle et s'envoie des messages à tout bout de champ. Le mercredi soir et le jeudi matin sont aussi très fournis pour les quatre entre eux, autant qu'avec Élodie. Puisqu'ils ont le téléphone tout le temps dans les mains, il fera une recherche de géo localisation de ces appareils sur les deux lieux des meurtres. *Sinon, ils ont quoi à se dire ?* Cette fille qui se nomme Marjorie est, elle aussi plutôt jolie, peut-être un peu moins que sa copine, mais elle aussi doit affoler les compteurs. Elle n'hésite pas à afficher des photos dans des positions langoureuses ; un peu plus osées que la future influenceuse ; il faut bien se différencier. Elle est encore à l'école et fait un master. Elle veut faire mieux que sa concurrente. Par moments, ça doit être tendu dans le groupe ; il connaît les rivalités entre nanas. Il voit bien comment se

comporte sa fille; en chipie jalouse des autres. Les trois types sont sur le même moule au niveau coiffure ; court derrière et longue frange plus ou moins frisée. L'un joue aux jeux vidéo, l'autre au football et le troisième fait du judo. Deux sont ensemble à l'université et l'autre fait un stage dans une banque. Tous les cinq ne sont pas des jeunes qui ont raté leurs études et ne semblent vouloir que faire la bringue ensemble dans deux ou trois bistrots qui sont leurs fiefs. Le policier ne sait plus quoi en penser. Sauf, qu'ils sont tout le temps les uns avec les autres ; ils sont soudés et peuvent bien se monter le bourrichon et être solidaires jusqu'à la mort ! Ils ont peut-être signé un pacte de cohésion indéfectible et d'entraide maximale. Est-ce que le joueur invétéré de jeux vidéo sait faire la différence entre la réalité et le virtuel, dans lequel la mort n'est rien ? On peut même y ressusciter ! Il a envie de les faire venir un par un dans son bureau, les interroger, les maintenir ici en garde à vue, sans aucun contact entre eux et ensuite, les coincer tous ensemble dans la salle d'interrogatoire. La poudre rose ne vous manque pas trop, leur dira-t' il en entrant dans la pièce, d'un air détaché. Ils vont se regarder en chien de faïence. Personne ne sera ce qu'a dit le copain. C'est petit, étroit et humide. Dans cette promiscuité lugubre et froide, ils pourraient en venir aux mains, se déchirer et, aculés, balancer les uns sur les autres. Il va réfléchir à cette éventualité qui lui semble bonne. Il est content de son idée machiavélique et décide de rentrer chez lui. Il n'a pas vu le temps passer. Les bureaux sont calmes, l'imprimante ne crache plus et a décidé par elle-même de se mettre en veille. Ce soir, il est motivé ; footing, pompes et abdominaux au programme. Pas besoin d'aller pousser des charges guidées dans l'immense bâtiment orange aux appareils orange. Son épouse aussi sera à sa zumba, pilate et autres exercices; elle est dans une petite structure qui donne des cours avec un prof ; pas sur écran. *Est-ce que le sport compenserait le manque de sexe ?*

## chapitre 15

Ce matin, très tôt, le réveil est un peu difficile ; Braquehais a tout simplement pas bien dormi. Il est même allé finir sa nuit sur le canapé pour ne pas déranger sans cesse son épouse, qui semblait avoir besoin de repos réparateur. Elle aussi vieillit et le sport la fatigue plus qu'il y a quelques années, qu'elle le veuille ou non. Pourtant cela avait bien débuté. À son coucher, il n'a pas été dans le lit qu'il a plongé direct dans les bras de Morphée... Avant c'était ceux de sa femme câline... Pour lui aussi, son physique encaisse moins bien les efforts que jadis. C'est comme ça, le temps passe et n'épargne personne. La suite a été plus tumultueuse. Devant son café, il se remémore cette nuit agitée, pour essayer d'en extraire les moments importants. Avec l'expérience, il sait qu'il y a toujours des choses positives à en retirer. Sa femme dort toujours comme un nouveau né ; il peut réfléchir tranquillement. Vers deux heures du matin il s'est levé pour pisser, une mule s'est mise en travers ; il s'est pris les pieds dans le tapis en bout du lit et a cogné la cloison en face. L'épaule, la tête et le coude ; presque tout son corps a percuté le mur. Cela n'a même pas réveillé son épouse. Il est allé aux WC, puis ensuite dans le frigo pour boire un verre de jus d'ananas. Cette fois-ci, il a pris soin de contourner le tapis, s'est rallongé bien à sa place et s'est aperçu que le cadre qui contient leur photo de mariage était penché. Tout à l'heure, en percutant la séparation en placo comme un gros sac, il a tout fait trembler. Il ne peut pas se rendormir en laissant ce truc comme ça ; déjà que leur amour est bancal. Il s'est relevé de nouveau en silence et a remis la photographie verticale. Et c'est à ce moment précis qu'a débuté sa mauvaise nuit. Il a repensé sans arrêt au cadre qui était penché chez madame Roumat. Enfin, soi-disant ; lui ne l'a pas vu. C'est ce que lui ont raconté les deux fouineurs, pour lui faire comprendre qu'ils avaient fait un travail de recherche poussé et méticuleux. Et à partir de là, ça a trotté dans sa tête. Il ne fermait pas l'œil et n'arrêtait pas de bouger. Il a décidé d'aller

essayer de trouver le sommeil dans le canapé pour ne pas réveiller sa femme, toujours profondément endormie. Cette image l'a hanté jusqu'au petit matin. Il regarde l'heure sur le four, prend son téléphone et déroule la liste des contacts. *Il doit être levé. Nickel, ça décroche.* « Bonjour monsieur Roumat, c'est le capitaine Braquehais ». Il lui répond d'une voix cassée presque basse, mais calme. « Bonjour capitaine, que puis-je pour vous ? ». « Comment allez-vous ? Votre fille se remet-elle ? ». « Non, et moi non plus ». « Est-ce que je peux venir chez vous, maintenant ? On en profitera pour parler de tout ça ; d'accord ? ». « Je vous en prie ». « À tout de suite ». Il saute dans son pantalon, sa chemise, enfile son blouson en jean et bondit dans sa voiture. Il attrape un chewing-gum qu'il jette dans sa bouche et démarre. Son haleine doit sentir le mauvais réveil et le café. Il fonce sur la route et dépasse allègrement la vitesse autorisée ; les chiens n'ont pas le temps de pisser après les roues. Voilà le petit pont puis le lotissement de maisons au crépi blanc rehaussé de la bande noire au-dessus des portes et fenêtres. Il fait demi-tour au fond en faisant crisser les pneus et revient se garer. Monsieur Roumat a entendu le vacarme et l'attend sur le pas de porte. Il a le regard bas et ses yeux sont rougis ; les poches en-dessous accentuent cet effet. « Excusez-moi de vous déranger, il faut que je vérifie quelque chose dans votre salon ». « Faites ce que vous avez à faire, capitaine », rétorque-t'il en lui tendant une main molle. Il ne pense pas à la pandémie, ou n'en a plus rien à foutre. Toutes ses forces l'ont, semble-t'il, abandonné. « Je vous suis ». Il a envie de le dépasser dans ce couloir. Monsieur Roumat marche au ralenti dans ses mules en velours côtelé ; il doit être sous antidépresseurs. Tous deux pénètrent dans le salon ; le canapé est toujours à droite, mais, recouvert d'un plaid orange et vert pastel. Ne plus voir le tissu joyeux et coloré des coussins sur lesquels était allongé le corps mutilé et sans vie de son épouse. Le tableau aussi est toujours là, vertical au milieu de la cloison. « C'est ça que je viens voir », dit le policier en le montrant du doigt. Monsieur Roumat ne répond pas et le regarde, apathique ; même pas surpris. Braquehais tremblerait presque en le décrochant ; la nuit a-t-elle porté conseil ou pas ? Il lui fait faire un demi-tour pour examiner le dos ; il veut voir l'envers du décor. Il enfile ses gants en latex. Il défait avec précaution une feuille vierge de tout écrit, coincée méticuleusement dans le cadre, derrière le carton de fond. On voit bien qu'elle a été rajoutée ; aucun doute, elle est bien trop blanche ! Il la retourne en reprenant son souffle. Monsieur Roumat est sorti de sa léthargie et ouvre grand ses yeux. *Qu'est-ce qu'il y a sur l'autre face ?* « Oh putain ! », ne peut s'empêcher de crier Braquehais. Il a vu cette même image entre les sous-vêtements de madame Charvet. Il s'était alors posé la question de savoir ce que ça foutait là et ensuite, ne s'y était plus intéressé. « Qu'est-ce que c'est ? » demande monsieur Roumat, à la fois curieux et craintif. « Je ne sais pas ; mais cette gravure, peinture ou je ne sais quoi, était présente chez la première victime assassinée dans les mêmes conditions et avec le même rituel que votre défunte épouse. C'est tout ce que je peux dire ». Il dépose cette précieuse chose, ou ce dessin, puisqu'il ne sait pas ce que c'est réellement, sur l'accoudoir. « Je reviens ». Quelques secondes après, il réapparaît avec une poche hermétique dans laquelle il y glisse cette précieuse feuille. Malgré son excitation et son empressement, le policier accepte le café gentiment offert et reste à papauter quelques minutes. Il comprend que monsieur Roumat n'a pas encore repris le boulot et que sa fille, elle, est revenue à l'école dès le mardi ; le lendemain de l'enterrement. Elle veut que sa mère, de là-haut, soit fière d'elle et de sa réussite dans ses études. Elle est énormément affectée et ne s'en remettra probablement jamais, mais elle serre les poings et va se battre toute sa vie en souvenir de sa maman chérie. Lui veut arrêter les médicaments, mais n'y arrive pas pour l'instant ; il a réussi à diminuer la dose. Son employeur va aménager ses horaires de travail et ses déplacements pour qu'ils soient moins lointains et qu'il puisse rentrer tous les soirs. « Au-revoir monsieur Roumat et bon courage. On se reverra pour de bonnes nouvelles ; c'est sûr. Je téléphonerai à votre belle-sœur ».

« Merci capitaine. A bientôt », dit-il en rehaussant l'intonation. Le policier remonte dans sa voiture, se désinfecte les mains, démarre, franchit le pont et se gare un peu plus loin. L'homme qu'il vient de quitter compte sur lui pour retrouver l'assassin de sa femme. À travers le plastique transparent, il regarde de nouveau la feuille trouvée derrière le tableau. *Sinistre comme représentation !* C'est de suite ce qu'il en ressort de cette première et rapide analyse. Quatre personnages ; un petit enfant en bas à droite, un adulte sur la gauche, un vieillard au centre et ? Le quatrième, au fond, il ne sait pas. On dirait une momie, ou une personne qui n'a que la peau sur les os, qui tient un espèce de bâton courbé dans sa main gauche et une espèce de cocotier dans sa main droite. Le nourrisson, on ne voit pas le sexe ; mais le jeune adulte et le vieillard sont des femmes ; comme les victimes... Deux larges croix, rajoutées ou pas ; il n'en sait absolument rien, barrent le bébé et la jeune femme. Rien sur la vieille femme et sur le quatrième personnage. Il n'y a pratiquement pas de dégradés de gris. Ce n'est qu'une photocopie, mais il a l'impression que ce dessin ou peinture est sans couleur ; juste des nuances de blanc plus ou moins accentué. Qui va lui dire ce que ça représente ? Internet va lui être d'aucun secours. Quels mots clé entrer dans la barre de formulation ? De plus, il n'y connaît rien en peinture, en sculpture ou en gravure ; vraiment rien et ça ne l'intéresse pas trop. Son truc, c'est l'histoire de France, il n'y a pas de honte à avoir ; chacun ses préférences. Que veut faire comprendre le coupable de ces crimes ? Un frisson lui parcourt tout le corps ; c'est typique d'un tueur en série. Va-t'il être confronté à un serial killer ? La hantise de tous les policiers. Un être cultivé, de surcroît. Il redépose délicatement cette poche sur le siège passager, desserre le frein à main et repart. Ce matin, il est tôt quand il pousse la porte de son bureau. De suite à l'intérieur, il s'étire les bras, la colonne vertébrale et baille en faisant un bruit de chasse d'eau. Il manque vraiment de sommeil. Mais, cette nuit agitée n'a pas été vaine ; elle lui a été d'un bon recours. « Braque, arrête les sorties nocturnes », lui crie un collègue en passant dans le couloir. Il ne répond pas et se laisse tomber sur son fauteuil comme un cheval mort. Il se relève pour ôter son blouson. Il ne sait pas par quoi commencer. Il n'a pas vu la voiture du commissaire sur le parking ; trop tôt. Il serait bien allé lui montrer sa découverte ; lui faire voir qu'il progresse. Il prend son téléphone. « Mademoiselle Charvet ? Capitaine Braquehais ». « Bonjour capitaine ; enfin du nouveau ! ». À son intonation, elle a l'air d'avoir repris le dessus. « Pas vraiment. Avez-vous débarrassé les affaires de votre maman ? ». « Pas encore, je n'en ai pas eu le courage ». Tout compte fait, non ; c'était juste de l'espoir ; un sursaut d'enthousiasme. « Ça m'arrange ; il faut que je récupère quelque chose dans ses tiroirs. Quand puis-je venir ? ». « Je ne comprends pas ; mais bon ! Aujourd'hui à midi et demi. Ça vous va ? ». « Parfait, à tout à l'heure mademoiselle. Je vous expliquerai. Merci ». Les scientifiques auront les deux photocopies et pourront y chercher des empreintes ; on ne sait jamais ; même si jusqu'à maintenant, l'auteur de tout ce scénario ne semble pas faire d'erreur. Il allume son ordinateur pour chercher ce qu'il peut trouver sur internet au sujet de ce maudit et macabre dessin. Il va taper sur son clavier ce que ses yeux voient et peut-être que Google le guidera sur la bonne piste. Il entend le standard téléphonique sonner sans fin ; personne ne répond. Il est encore tôt, même s'il y a du monde dans les bureaux. Le temps que le système d'exploitation de son PC rassemble ses petits, il va aller saluer la machine à café ; et en passant, si ça appelle toujours, il décrochera. Alors qu'il se dirige vers l'accueil et cette sonnerie ininterrompue, le commissaire fait son apparition dans le hall. On croirait à un spectre avec le contour des yeux verts, alors que les rayons bas du soleil frappent la grande porte vitrée, juste derrière lui. « Monsieur, je souhaiterais vous voir », dit le capitaine en accélérant le pas. Darry Cowl se jette sur le téléphone en secouant la tête, décroche et écoute sans parler. Il met son index devant sa bouche pour faire comprendre de se taire. Au fur et à mesure de la durée, son visage s'obscurcit et il se met à fixer Braquehais avec insistance. Il enlève ses lunettes, se gratte nerveusement



plusieurs fois le front et replonge ses yeux dans celui du policier ; inquiet et inquiétant. Il donne même son numéro de téléphone. Braquehais reste planté là, comme hypnotisé, sans finir son trajet vers la machine à café ; ce regard n'augure rien de bon. Le commissaire raccroche et se met à courir dans le couloir. « Bonjour capitaine. Suivez-moi. On est jeudi, n'est-ce pas ? ». Footing matinal ! Après celui de hier soir ! « Bonjour. Oui ». « Bon alors, les jeudis se suivent et se ressemblent ! ». Malgré l'allure vive, un frisson, qui le stopperait presque dans sa course, parcourt tout le corps de Braquehais. Déjà deux depuis ce matin... *Non ! Pas ça !* Arrivés dans le bureau du commissaire, celui-ci sort son téléphone et tapote son écran. « Je vous envoie le message que je viens de recevoir. Vous partez à l'adresse indiquée. Je contacte la brigade d'intervention que vous récupérerez sur la route. Gilet pare-balles et toute la quincaillerie, bien sûr. Peut-être un troisième meurtre et le tueur est peut-être encore sur place. Je contacte aussi vos deux amis scientifiques. Il faut faire au plus vite ; un jogger a aperçu un type qui était dans la propriété et s'approchait de la bâtisse. Il était habillé en costume et chemise blanche. Mais, comme il avait l'air de se faufiler, notre sportif a quand même été intrigué et quand il est arrivé chez lui, il a appelé ». « Un vol, plutôt ! ». « Peut-être, mais on est jeudi... Et puis, un vol en costume cravate ! ». Trois minutes, montre en main ; il n'a fallu que trois minutes pour être opérationnel. Avant de partir, Braquehais repasse par son bureau, fait avec son téléphone une photo du dessin qui est soigneusement à l'abri dans la poche hermétique et y dépose dessus un papier sur lequel il a marqué en rouge : 'ne pas toucher'. Deux motards lui ouvrent la route. Ils sortent de la ville et rejoignent le minibus aux vitres protégées par des grilles, avec à l'intérieur, six hommes, rangers aux pieds, gantés, casqués et habillés de leurs gilets protecteurs. Eux aussi ont fait fissa... Mais ils y sont habitués ! La voiture du capitaine avec sur le toit, son gyrophare bleu, ferme la marche. Il regarde son pistolet chargé, la boîte de balles et son casque équipé de sa lampe frontale sur le siège passager. Il réajuste son épais, mais léger gilet qu'il a enfilé précipitamment en courant sur le parking, avant de sauter dans son véhicule. Une heure de route à travers la campagne après être sorti des faubourgs. Pas du tout du même côté que le premier et que le deuxième meurtre. Plus loin aussi. Peut-être que ça n'a rien à voir... Par contre, si c'est le même mode opératoire, donc le même tueur, la machination est complète. *Il ne faudra pas oublier de chercher le fameux dessin. Il va nous faire visiter toute la région ! Il veut que l'on ne sache plus où donner de la tête. Pourquoi le tueur serait encore sur place ?* Ça fuse dans le cerveau de Braquehais. « Encore un putain de jeudi qui prend le chou ! », s'écrie-t-il en tapant du poing sur le volant. Un message du commissaire s'affiche sur son Smartphone : 'capitaine ; une aide vient vous rejoindre'.

## chapitre 16

Le convoi quitte la départementale, stoppe les sirènes, emprunte une petite route de campagne puis un chemin forestier castiné et en très bon état. Braquehais n'a pas eu le temps de voir le panneau ; il suit. Derrière les arbres, apparaît une grande et belle toiture ornée de plusieurs cheminées. *Chambord* ! Les deux motos s'arrêtent et font signe au van de se garer. Braquehais stoppe sa voiture. Les énormes chênes et les ronces vivaces protègent le bâtiment des regards. 'Manoir de Terrefort' est inscrit à la peinture jaune sur une planche clouée sur le tronc noueux d'un chêne. Le portail gothique en fer forgé est sur la droite ; fermé. Les motards font demi-tour et repartent. Les policiers enjambent la clôture faite de piquets de bois et de grillage à moutons Ursus. Quatre hommes se déploient de chaque côté de l'enclos, vifs et disciplinés, en épousant le mieux qu'ils peuvent le relief du terrain ; comme quand des lionnes veulent attraper une antilope. Ils frôlent le plus possible les haies et les buissons qui envahissent les limites des deux terrains voisins. Quand tout sera sécurisé,

ou estimé tel, deux hommes et le capitaine s'approcheront de la vaste porte en bois aux gros clous carrés et entreront si c'est possible. Sinon, il faudra aller chercher le bélier ou tirer dans la serrure. Ils improviseront le moment voulu ; sauf que cette porte doit être d'époque. Cela fait un sacré bail que Braquehais n'avait pas participé à ce genre d'opération, donc il exécutera ce qu'on lui dit ; ces gars ont l'habitude. Ils savent ce qu'il faut faire dans chacune des circonstances et comment gérer chaque évènement. Tout est calme et silencieux... Trop ! Y a-t' il un sniper qui attend le moment idéal, derrière une de ces innombrables fenêtres. *Est-ce que je reverrai mes deux enfants et ma femme ? Ça n'arrive pas qu'aux autres. Concentre-toi, imbécile !* Le manque de sommeil se fait ressentir. Deux policiers sont restés sur les côtés et les deux autres sont passés derrière l'immense demeure. Les ailes et l'arrière sont surveillés ; ils vont essayer d'entrer. Ensuite, ce sera à eux trois d'avancer vers l'entrée ; à découvert. Ceux qui surveillent les ailes du manoir font des signes. Ils écartent les bras avec les paumes des mains vers le bas. Ils sont bloqués ; ils ne peuvent pas investir l'intérieur. À eux trois de jouer. Ils avancent en regardant partout, en cherchant la moindre silhouette, voire ombre, derrière une fenêtre, derrière la porte ou même sur le toit. Ça y est, ils sont devant la majestueuse entrée ; jusque là, ça va ! Dans un silence de cathédrale, Braquehais réajuste son casque et appuie sur la poignée pendant que ses deux collègues pointent leurs fusils ; prêts à faire feu, au cas où. Ils ne savent pas sur quoi ils vont ouvrir. La poignée tourne mais l'entrée reste close. Un hochement de tête entre les deux hommes et le plus près de cette serrure ajuste deux rafales précises, pendant que l'autre tire le capitaine vers lui, à l'abri du mur. Les quatre autres viennent les rejoindre. Quelques secondes d'attente et celui qui a dégommé la fermeture pousse le lourd battant de bois avec son pied tout en restant à l'abri, sur le côté. L'ouverture se fait bien ; ce n'est pas une serrure trois points. Encore quelques secondes d'attente. Rien ne semble bouger. Il faut se méfier de l'eau qui dort. Une grenade fumigène est lancée à l'intérieur. Encore quelques instants avant d'y pénétrer ; il faut que le rideau de fumée envahisse tout l'espace. Le responsable annonce à voix basse : « Personne ne bouge... On n'entrera que quand je le dirai ; compris ? S'il y a quelqu'un de malveillant qui nous attend, il va canarder partout à l'aveugle. On ira que quand on sera sûr ». L'ordre est donné ; tout le monde campe sur ses positions. Aucun tir ne vient de l'intérieur. D'un commun accord, les policiers entrent un par un en rasant les murs. Une distance de sécurité de quelques mètres entre chaque individu est respectée. Pas un bruit dans cette bicoque. La fumée se dissipe quelque peu et laisse entrevoir un immense et magnifique hall d'entrée. Un majestueux escalier en marbre avec une rampe en bronze monte vers l'étage. « On se disperse et on fouille partout. Quatre en haut et trois ici ». Les mêmes équipes se forment naturellement. Tout le monde s'exécute en prenant mille précautions. Pendant que les huit rangers grimpent dans le silence les marches en marbre jaunâtre, Braquehais et ses deux collègues visitent le rez-de-chaussée en se couvrant mutuellement. Malgré l'assourdissant silence, la prudence reste de rigueur. Pas un chat dans la cuisine ; personne dans le salon ni dans la salle de bains. Une magnifique pièce capitonnée avec des tentures partout sur les murs s'offre à eux. *Y a-t' il quelqu'un de mal attentionné derrière l'un des immenses rideaux de ces majestueuses fenêtres ?* Un piano trône au beau milieu, un violon dans sa housse est posé dessus, une batterie dans un coin, une guitare sur son support et une contrebasse à même le sol. Aucun désordre apparent, mais tous les sens restent en éveil. On entend les portes de l'étage s'ouvrir une par une. Soudain, Braquehais pointe du doigt l'énorme instrument de musique. Il ne repose pas tout à fait sur le parquet en chêne ciré ; il y a un corps dessous. Un bras dépasse du côté visible. Un pas de plus et une jambe apparaît, puis la deuxième jambe et en s'approchant un peu plus, ils aperçoivent le deuxième bras de l'autre côté de la contrebasse. « On ne bouge pas ; c'est peut-être un piège. Il veut tous nous rassembler pour faire un tir groupé. On attend les autres. On revient dans le hall »,

ordonne le chef. Debout au pied de l'escalier et l'oreille attentive, aucun des trois ne parle. De longues minutes à patienter et enfin, les policiers qui inspectaient l'étage descendent. « Y'a rien là-haut ». « Nous, on a un corps inerte dans la salle de musique et il faut rentrer. On procède comme d'habitude ». Pour ne pas perturber leurs façons de faire, le capitaine reste à la porte et surveille le moindre frémissement des tentures et des rideaux. Les doigts sont sur les gâchettes. Chaque recoin est inspecté. Toutes les fenêtres sont ouvertes ; l'homme vêtu en costume foncé et chemise blanche s'est déjà envolé. « Capitaine, après vous », dit le chef de la brigade en montrant la contrebasse. Braquehais s'approche avec appréhension en enfilant ses gants en latex et soulève le superbe et volumineux instrument. « Ça continue », annonce-t'il sur un ton dépité et en les regardant tous un par un. Une femme gît sur le dos, le haut du corps dévêtu. Un cercle est gravé dans la chair. *INTERDITE FUT LA DOUCE MUSIQUE*, est cette fois-ci, la phrase sculptée à l'intérieur. Les lettres sont nettes, précises, bien lisibles et comme les deux fois précédentes, le cercle est pratiquement parfait. Et puis, ce mot 'musique' qui claque comme un coup de cymbale au milieu de tous ces instruments ! Le capitaine se retourne vers ses six compagnons de découverte. Tous ont enlevé leur casque. Malgré leurs habitudes de voir des choses horribles, leur visage est tendu, mais avec aussi un mélange de soulagement ; celui de ne pas avoir eu à faire la guérilla en ces murs, avec une forte probabilité de pertes, quand ça canarde de tous les côtés. « On sort de cette pièce ; on l'a assez souillée comme cela », leur demande-t'il en remettant la contrebasse sur le cadavre, comme c'était en arrivant. Ils rejoignent le chemin où sont garés les véhicules. Pendant que le van aux fenêtres grillagées fait demi-tour pour repartir, Braquehais ôte ses gants et sort son téléphone. « Allo commissaire ». Il s'appuie sur le capot de sa voiture et explique ce qu'ils viennent de trouver. Darry Cowl écoute patiemment et prend à son tour la parole. Madame et monsieur Boffelli est le couple qui habite ici. Ils sont tous les deux des musiciens réputés du répertoire classique. Ils ont aussi un studio d'enregistrement à Paris où lui doit être actuellement. À cause de la pandémie, tous les concerts et toutes les représentations sont annulés et c'est sûrement pour cela qu'elle se trouve ici, dans ce manoir ; qui est leur résidence secondaire. Ils ont un appartement dans la capitale. Il essaie de joindre monsieur Boffelli ; il ne répond pas pour le moment. Il doit être en plein travail. Le jogger est allé avertir le maire de la commune qui a aussitôt téléphoné à la police, qui a basculé l'appel chez nous. Il aurait dû appeler la gendarmerie ; mais tout compte fait, cette erreur a fait gagner du temps. Il lui dit que le médecin et le releveur d'empreintes ne vont pas tarder à arriver au manoir. Il lui explique son message précédent. Une jeune collègue analyste des comportements vient le rejoindre et fera équipe avec lui pendant toute la suite de l'enquête. « Merci monsieur ; je crois que cela pourra m'aider fortement. Je pense que le tueur est un manipulateur intelligent ». « Je vous envoie la photo de madame Boffelli et vous me confirmez si c'est bien la personne tuée... Ou pas ». Il prend un bout de cigare et tire dedans calmement, ce qui a pour effet de lui faire retomber un peu la pression et aussi de combler un peu sa faim. Son téléphone bipe. Il regarde le MMS. La femme qui gît sous la contrebasse est bien la propriétaire de ces lieux. 'OK, c'est bien elle', répond-t'il aussi par message. Un bruit de moteur arrive sur le chemin. La voiture fait quelques appels de phare ; ses deux collègues analystes arrivent. La scène qu'ils vont découvrir va certainement entamer un peu leur décontraction et leur bonne humeur. Après les bonjours et quelques explications, les deux nouveaux arrivants enfilent leurs combinaisons, leurs charlottes et leurs gants ; ils ont déjà les masques. « Ne nous en dit pas plus, je préfère découvrir de mes propres yeux », dit le médecin. « Charognard ! », répond le capitaine, même s'il n'a pas trop l'esprit à la déconne ; trois meurtres et pas la moindre idée du coupable. La piste de tous les suspects qu'il a gardée sous le coude, s'éloigne. Tout ce qu'il avait imaginé et échafaudé, s'écroule comme un château de cartes. « Je finis mon cigare et je vous

rejoins ; enfin quand vous m'en donnerez l'autorisation... ». Pendant qu'il réfléchit en regardant la fumée monter vers le ciel, un autre moteur se fait entendre sur le chemin. « Bizarre ce bruit ! », murmure-t' il en secouant la tête. Un unique phare éclaire au loin. Une moto rouge approche et se gare à côté de lui. Une silhouette féminine, tout de cuir vêtue en descend. Noire de la tête aux pieds, comme un ninja... Qui aurait pu s'introduire en ces lieux. Après avoir retiré ses gants, puis enlevé son casque, elle se présente : « Hollie Maigret, la profiler ; votre équipière. Vous devez être le capitaine Braquehais ? Enfin, j'espère ! Sinon, je me suis trompée de chemin ». Ses yeux sont bleus comme l'azur et ses cheveux blonds comme les blés, retombent sur les épaules coquées par les protections de son blouson. Ses ongles sont aussi rouges que sa Ducati. Le policier la dévisage un cours instant. « C'est bien moi et vous êtes au bon endroit mademoiselle. Bonjour. ». « Ouf ! Bonjour capitaine », lui dit' elle en lui tendant énergiquement la main. Les jeunes ne pensent pas à la pandémie qui les touche très peu. Il lui tend la sienne et demande un peu bêtement : « Maigret, euh... Comme Maigret ? Enfin le commissaire à la télé ? ». « Pareil, mais je ne suis pas sa fille ; ou alors ma mère ne m'a encore rien dit ; mais comme elle est du genre cachotière ! ». Braquehais sourit en remettant son cigare à ses lèvres. Elle lui plaît. Elle a de l'humour et surtout de l'énergie à revendre. « Dès que l'on a l'autorisation des deux intellos qui fouinent partout, je vous emmène sur les lieux du désormais troisième meurtre de cette série. Cette série macabre pour laquelle vous allez m'aider à décoder les signes ou les messages ; ça c'est vous qui le direz... Direct dans le bain en descendant de moto ! ». « Il faut attendre, alors ! », répond-t' elle impatiente. « Bèh oui ; ou bien, il faut s'habiller des cheveux à la pointe des orteils en papier crépon. Même déguisés comme ça, ils vont nous interdire de bouger et de fouiller ». « Déjà qu'il y en a un peu marre du masque depuis quelque temps ». « La police ne vous a pas fourni de véhicule ? ». « Je l'ai lundi. Je suis fraîchement sortie de l'école, comme on dit ; trois semaines de vacances et me voilà. C'est ma première enquête. Je crois que je serais quand même venue en moto ; le temps est idéal et il faut bien qu'elle tourne un peu cette bécane ! », répond-t' elle en regardant le panneau indiquant le nom du domaine. « Joli roadster ; ça doit bien marcher ce bolide ! ». « Elle demande que ça ; grimper dans les rapports et en vitesse ». « Je me doute ». « Je vous la prêterai et vous verrez par vous-même ». « Je ne dis pas non, même s'il y a longtemps que je ne suis pas monté sur une. J'irai mollo ». « C'est vrai qu'il faut faire attention quand on tourne la poignée d'accélérateur ; elle réagit de suite ! ». *Énergique, comme sa conductrice* ! Braquehais secoue la tête en regardant de nouveau le deux roues posé sur sa béquille. « Cette pandémie n'a pas gêné votre formation ? ». « Nous, on n'a pas arrêté un seul jour ; ce n'est pas l'école de l'éducation nationale ». Un cri arrive de la propriété. « Alors, tu te pointes ou tu t'es endormi ! ». Quand on papote, les minutes passent rapidement. « Je crois qu'on peut y aller. On a l'autorisation du duo de pénibles. Vous avez entendu ? Ils ne s'attendent pas à ce qu'on y soit deux ». En pénétrant dans la propriété, Hollie observe, les yeux pétillants et grands ouverts. « Portail et manoir de style gothique ; deux petites tours d'orgueil sur chaque côté et des gargouilles aux angles. Ça en jette ! J'espère que le meurtre est à la hauteur de ce splendide décor ! ». « Comme les deux autres ; une petite mise en scène en plus ». « On m'a expliqué vite fait dans l'urgence, mais je n'ai pas encore lu le rapport ; désolée ! ». « Il n'y a pas encore de rapport, ou très peu », rajoute Braquehais en haussant les épaules. Sur le seuil, les deux techniciens des analyses regardent arriver cet étrange couple ; une jolie silhouette de femme vêtue tout de cuir noir et un type tout en jean avec un cigare à la bouche. Les présentations sont faites. Le policier pose son mégot sur le rebord de la fenêtre la plus proche et tout le monde s'engouffre dans le majestueux hall. Hollie regarde tout avec curiosité et réflexion. Elle est déjà dans l'enquête. Avant de s'approcher du cadavre, tout le monde se passe du gel hydro alcoolique sur les mains. « Comme les deux premiers, pas

d'empreintes ? Depuis combien de temps est' elle morte ? ». « C'est ça mon pote, pas d'empreintes, les mêmes traces de gants et de chaussures et décédée depuis deux heures. Voilà le résumé du rapport en une ligne. Elle a été étouffée avec le coussin du siège de devant le piano. On l'embarque, ainsi que son téléphone et son ordinateur portable ». « Deux heures... Si ça se trouve, on a croisé le meurtrier sur la route ! », dit Braquehais en sortant son téléphone pour montrer la photo prise juste avant de quitter son bureau pour ici. « Auriez-vous par hasard trouvé une image comme celle-là dans la pièce ? ». « Non, pourquoi ? ». Le capitaine explique sa découverte sur les deux meurtres précédents et la montre à sa désormais collègue. « Mademoiselle ! Vous permettez que je vous appelle par votre prénom ? ». « Oui, bien sûr », répond-t' elle en souriant et avec les yeux grands ouverts, qui déjà analysent tout son environnement. « Donc, Hollie, voici une des énigmes à déchiffrer », lui dit' il en lui remettant le cliché sous les yeux. Tous les quatre s'approchent avec solennité du cadavre de madame Boffelli. « La contrebasse était posée sur elle. On a fait des photos », annonce le releveur d'empreintes en se tournant vers la motarde qui fixe la victime. « Voilà une autre énigme ; les trois phrases sur les victimes de cette macabre série. Ensuite, pourquoi des femmes ? », rétorque le capitaine en posant sa main sur l'épaule de la jeune analyste des comportements. Elle se retourne vers lui, le fixe du regard et remue plusieurs fois le visage verticalement. « Il n'a pas fait de fautes d'orthographe », rajoute-t' elle. « Exact ! Il ne semble pas faire d'erreurs... Ça va être le moment de mettre en pratique tout ce qu'on vous a appris à l'école. Dans un premier temps, on va chercher cette peinture, dessin, image ou je ne sais quoi ; d'accord ? ». « Vous avez raison, capitaine. Est-ce que le coupable sait que vous les avez trouvés ? Vu qu'il les avait bien planqués ». « C'est à vous d'entrer dans sa tête, mais moi je crois qu'il pense qu'on a bien mis la main dessus ». « Je le crois aussi ; c'est le but recherché. Il veut juste nous mettre un truc supplémentaire dans le cerveau. Nous saturer de recherches diverses. Une piste sur laquelle on peut s'user mentalement et qui au final ne sert à rien. C'est comme la contrebasse déposée sur elle, une petite fantaisie et mise en scène pour rien ; juste pour lui. Je ne connais pas sa motivation première, mais peut-être que maintenant il prend goût à cette forme de toute puissance et aussi d'invulnérabilité ; et la presse qui balance partout que la police n'a aucune piste. Il prend tout ça comme un jeu ; c'est son moment de détente dans sa semaine. Il a rajouté sa petite touche personnelle au milieu de tout ce décor qui l'a inspiré. Il cherche à entasser des pistes et des couches de réflexion dans nos cerveaux. Et puis, une contrebasse, c'est gothique ; vous ne trouvez pas ? ». « Bon, vu que nous on a fini, on se casse, on a un métier. On vous laisse à vos supputations », dit le médecin en poussant son collègue dans le dos. Les deux enquêteurs restent seuls dans cette immense demeure. « Hollie, je crois que votre analyse est pertinente, très bonne même. Mais, je suis curieux et je veux quand même trouver cette feuille et surtout, savoir ce qu'elle signifie. Ensuite, il faudra repérer par où il est entré ». « Mais moi aussi. Sur votre téléphone, je ne vois pas trop ce que ça représente. Je veux mettre la main sur cette image et alors, j'espère en tirer des conclusions. Je préfère quand même vous dire que je n'y connais rien en art pictural. Je préfère le design des courbes d'une moto », rajoute-t' elle en rigolant. « Moi aussi je suis nul ; mais y'a internet ! Wikipedia sait beaucoup de choses ». « Et sinon... Est-ce que douce musique veut dire amour ? La douce musique de l'amour ! », demande-t' elle en se retournant. « Pourquoi pas... Pourquoi pas ! Cette idée est très pertinente », lui répond-t' il en levant son pouce. *Elle commence bien.* Deux cerveaux percutent mieux qu'un seul.

## chapitre 17

L'inspection de tous les placards, tiroirs, étagères et recoins commence. Même le tapis persan est soulevé. Le piano est ouvert et scrupuleusement fouillé. Tous les deux pensaient que la cachette idéale était dans ce Pleyel noir brillant qui trône majestueusement au beau milieu de la pièce. *Évident et trop facile...* On ne peut pas ouvrir la contrebasse, donc aucun intérêt. Une demi-heure de recherche et pas une seule feuille A4 de trouvée ; que des partitions de musique. « Rien dans ce grand machin moche. Ça l'amuse de nous faire chercher partout ? », peste la profiler en remettant en place l'énorme vase de style chinois sur son guéridon. Un appel arrive de dehors : « Y'a quelqu'un ? ». « Oui », répond Braquehais en rejoignant le hall d'entrée. Un homme aux cheveux gris avec une queue de cheval se tient debout dans l'encablure de la porte forcée. Hollie vient les rejoindre ; elle ne veut rien rater. « Bonjour ; je suis le maire de la commune. C'est moi qui ai fait le relais téléphone, si on peut dire comme ça. Je suis aussi le plus proche voisin ». « Bonjour monsieur le maire. Capitaine Braquehais et voici ma collègue, mademoiselle Maigret. C'est nous qui sommes chargés de l'enquête ». Il lui explique que le tueur semble être le même que pour les deux meurtres précédents, sur lesquels ils enquêtent aussi. Il lui relate un court résumé, du premier cadavre à celui d'aujourd'hui. Un maire, ça connaît pas mal de monde ; on ne sait jamais. Il a souvent à faire aux individus louches qui peuvent passer par sa commune. « Vous pouvez entrer et venir voir ; enfin si vous voulez, c'est un peu ragoutant ». L' élu s'approche et regarde de loin. « Ça va aller ; j'en ai assez vu », dit-il en faisant demi-tour. Braquehais lui explique que le manoir va être mis sous scellés qu'un ou deux jours et que la police se charge d'avertir monsieur Boffelli. « Bien. Je vous laisse et si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous pouvez téléphoner à la mairie. Bon courage », rajoute-t-il en repartant vers le chemin. Le policier regarde s'éloigner ce maire au look pas commun. Cet homme aux cheveux longs lui fait penser aussitôt à un autre. Il frappe ses deux mains entre elles. « Hollie ! Je sais qui va nous tuyauter sur ce fameux dessin ». « Vous m'avez appelé ? », lui demande-t-elle en revenant dans le hall. « Je connais un surveillant de collège qui fait des études d'histoire de l'art et qui va nous aider à déchiffrer cette image ». Assis sur la première marche de l'escalier, il prend le temps de tout lui expliquer ; les familles touchées, les rencontres, les suspects, les idées, les avancées et les reculs qui ont jalonné cette enquête depuis le début. Elle l'écoute avec attention et essaie d'enregistrer le plus de choses possible. « Ça serait bien de trouver le troisième dessin », rétorque-t-elle en pinçant les lèvres. Tous deux reviennent dans le salon de musique, s'arrêtent à l'entrée et cherchent du regard. « Je ne vois plus. Et s'il n'y en avait pas ? C'est un manipulateur ! », annonce Braquehais dépit. « Je suis sûre qu'il est là sous nos yeux », répond la profiler en s'avançant vers le centre de la pièce. Elle semble tendue et excitée en soulevant et en retournant le tabouret qui se trouve devant le piano et sur lequel était le coussin qui a servi à étouffer madame Boffelli. Une feuille blanche qui tient par quatre trombones est accrochée sous l'assise capitonnée. « Les gants, Hollie ! Mettez ces gants », crie le policier en courant vers elle. « Oui, excusez-moi capitaine ; je me suis un peu emportée », dit-elle en rougissant. « Tenez. Ce n'est pas grave ! Mais faites bien attention de ne rien toucher sur une scène de crime sans enfiler des gants en latex. Vous savez, on apprend beaucoup mieux de ses erreurs ; je suis certain que vous n'oublierez plus jamais ». « Oui, j'espère », affirme-t-elle en décrochant méticuleusement la feuille de ses attaches en fer et en la retournant ; curieuse. « C'est lui ! Bravo mademoiselle. Il est là ; maintenant c'est certain, ce n'est plus un hasard. Je vais chercher une poche hermétique. Attendez-moi ». À son retour, elle y glisse cette photocopie et la regarde longuement. « Sinistre ! Non ? ». « Un peu. Mais, on ne va pas se torturer le cerveau ; mon ami le pion va trouver pour nous ». « Maintenant, on fait quoi ? », demande la profiler en faisant les cent pas. Toujours ce trop plein d'énergie ! « On attend l'ambulance. Vous pouvez aller courir dans les prés autour ; mais avant on va poser le plaid du fauteuil sur le cadavre », répond-t-il

en souriant. « Dans ma tenue, ça ne va pas être aisé. Excusez-moi pour ma question idiote, mais je n'ai pas encore tous les codes du déroulé des choses ; comme pour ici par exemple ». « C'est normal, ça va venir. Moi aussi j'ai débuté ». Elle s'assoit sur le tabouret, soulève la trappe qui coiffe le clavier du piano et se met à enchaîner quelques notes. Braquehais la regarde faire sans rien dire. Cette jeune femme a une pêche incroyable, à l'air d'avoir de la jugeote et semble posséder beaucoup d'autres talents. Elle lui change son quotidien répétitif et lui met du baume au cœur dans cette période difficile tant sur le plan personnel que professionnel. Cette enquête risque d'être longue et sinueuse. Il sent qu'elle est loin d'être bouclée ; donc le juge, le procureur et par conséquent le commissaire, vont être irritables et pressants. Une fois qu'ils sauront ce que signifie cette peinture, vers quoi faudra-t' il s'orienter ? Elle se retourne vers lui : « Ce piano est bien accordé. Vous aimez Queen ? ». « Euh... Oui ! ». « D'accord. Moi j'adore même si ce n'est pas ma génération ». Elle se remet en face, repose ses mains sur les touches blanches et noires et entame 'Bohemian Rhapsody' avec concentration et surtout une grande virtuosité. On pourrait presque penser que l'immense Freddie Mercury est là, avec eux dans la pièce ! Deux hommes en blouse blanche font leur entrée à pas feutrés sur le plancher ciré. Le capitaine pose son index en travers de sa bouche. Hollie, la tête penchée sur les touches d'ivoire et d'ébène, est absorbée par la mélodie et ne les a pas entendus arriver. Les deux ambulanciers restent dans l'encablure, suspendus aux notes de musique. Personne ne veut interrompre cette trêve magique. « J'ai fini », dit' elle en se levant énergiquement du siège. Les trois hommes se mettent à applaudir ; un éphémère instant de joie règne malgré la proximité du corps sans vie de madame Boffelli. La pianiste rougit en apercevant les deux blouses blanches. « Excusez-moi capitaine ; je n'avais pas vu... ». « C'est moi qui leur ai demandé de ne pas vous interrompre. En cette pénible journée, un peu de douceur nous a fait du bien à tous ». « C'est mon autre passion avec la moto. Quand je vois un piano, je ne peux m'empêcher de m'asseoir derrière », dit' elle avec un sourire gêné. Il regarde la musicienne un court instant et se frappe le front. « Je sais pourquoi, notre type était habillé chic... Comme tout musicien de renom qui se respecte et qui vient voir ses amis ! Il s'adapte... Il s'adapte constamment. Il était en costume et chemise blanche ; ce qui ne dépareille pas par rapport à d'autres potentiels visiteurs qui viennent voir les Boffelli. À chaque fois, il est habillé de façon à ne pas faire tâche avec le milieu dans lequel il évolue ». « Vous dites, capitaine ? ». « Je vous expliquerai pour les deux fois précédentes ». « Bon, maintenant, il faut revenir à la dure réalité », rétorque Braquehais en écartant les mains devant lui. « On va chercher le matos », annonce un des ambulanciers. Braquehais en profite pour envoyer un message à mademoiselle Charvet pour l'avertir qu'il ne pourra pas honorer leur rendez-vous de midi et demi. Ils reviennent avec la civière et la housse mortuaire. Le corps est embarqué ; le long break blanc fait demi-tour puis manœuvre à deux fois dans l'étroit chemin et repart vers les bouchons de la ville. Les deux policiers refont le tour du rez-de-chaussée et essaient de deviner par où est entré le coupable. Après la visite complète des portes et des fenêtres, la conclusion tombe ; c'est par l'étage qu'il a pénétré et est ressorti de ce bâtiment. Tous les deux empruntent le majestueux escalier et suivent toutes les pièces. Chacun tire sur les poignées en porcelaine des immenses fenêtres en chêne ; toutes sont fermées. Il y a aussi une salle de bains à l'étage. La profiler s'y attarde un peu. Elle est encore dans son style 19 ième siècle. « C'est magnifique. Vous avez vu capitaine, il y a trois robinets à la baignoire ». « Ah bon, c'est possible », répond-t' il machinalement. Dans la chambre au fond à gauche, un incroyable lit à baldaquin sculpté prend appui sur la cloison de droite. Sur le mur d'en face, derrière les magnifiques rideaux en velours pourpre et vert, une fenêtre est juste poussée. Braquehais se penche par-dessus le rebord ; une gouttière en cuivre est là, à une vingtaine de centimètres, entre cette ouverture et l'angle de la bâtisse. « Voilà par où est passé notre homme.

Qu'est-ce que vous en pensez, mademoiselle ? ». Elle se penche à son tour. « Ça me paraît bien. Donc, c'est quelqu'un de jeune et souple », rajoute-t' elle en frottant les rideaux entre ses doigts. « Oui. J'étais arrivé à cette conclusion après le deuxième où il avait fallu qu'il saute par-dessus une clôture pour entrer et sortir ». « Superbe qualité ces rideaux ! ». « Sûrement », rétorque bêtement le policier. Il se retourne pour sourire. *En quoi, elle ne s'y connaît pas ?* « Vos collègues, ont' ils cherché des éventuelles empreintes sur cette fenêtre ? On fait quoi maintenant ? ». *Elle ne se supporte pas à rien faire ; il faut toujours que ça enchaîne.* « On n'en a pas parlé. Je le connais, il a dû faire le job. Il a voulu voir si on trouvait par nous-mêmes. Je lui téléphonerai sur la route pour lui dire qu'on a été aussi perspicaces que lui. Sinon on attend les gendarmes et le serrurier et on s'en va. C'est eux qui mettront les scellés Ça vous va comme programme ? ». « Je vous suis », dit' elle en se dirigeant vers les marches en marbre. Tout compte fait, c'est lui qui est derrière ; il en sourit de nouveau. Elle attend qu'il soit arrivé en bas, sort son téléphone de sa poche, recule jusqu'au mur et fait une photographie de l'escalier. « Il est superbe. Marbre onyx d'Algérie », dit-t' elle en franchissant le seuil. *Elle est aussi architecte d'intérieur ? Marbre, c'est marbre !* Le capitaine pointe du doigt la clé sur le côté intérieur de la serrure éclatée. « Là, en pleine campagne ; pourquoi n'est' il pas reparti par cette porte ou éventuellement une fenêtre du rez-de-chaussée ? ». « Il aime nous faire réfléchir... Pendant qu'on s'attarde sur ces faits secondaires, on ne le poursuit pas ». Braquehais approuve de la tête tout en récupérant son bout de cigare sur le rebord de la fenêtre, puis l'allume. Ils s'assoient sur le seuil et attendent patiemment. « Comment savez-vous que les gendarmes et un serrurier vont se pointer ? C'est peut-être une question idiote ? ». « Non pas du tout ! Vous n'avez pas encore l'habitude du fonctionnement ; je vous l'ai dit, ça va venir. Le commissaire m'a envoyé un message. La logistique est pilotée depuis là-bas ; et heureusement ! Ils n'ont d'ailleurs pas encore eu le mari au téléphone ». Un bruit de moteur arrive sur le chemin. « Les voilà », dit Braquehais en éteignant son mégot. « Quand même », rajoute-t' elle en se levant d'un bond. Les deux gendarmes, masques sur la bouche, viennent à leur rencontre. Échange de bonjours sans poignées de main, puis les policiers rejoignent leurs véhicules respectifs. « À quatorze heures trente, on ira voir l'étudiant en histoire de l'art au collège. Vous voulez un peu de gel hydro alcoolique ? ». « J'ai hâte. Je suis curieuse de connaître la signification de cette image ». Elle lui tend ses mains et il lui verse une noix de produit désinfectant. « Merci. Il faut que je prenne le temps d'en acheter ». Elle met son sac à dos et pendant qu'elle ajuste son casque intégral, elle se tourne vers Braquehais : « le dernier arrivé paye l'apéro, ou plutôt le resto à l'autre ». « Mais bien sûr ! Bon je prépare les tickets restaurant, alors ! », répond-t' il en secouant la tête. Elle lève le pouce de sa main droite gantée. Il la regarde s'éloigner dans le magnifique bruit puissant et rond du moteur et du pot d'échappement de la Ducati rouge. « Et bèh ! », murmure-t' il en démarrant sa voiture ; pas du tout le même son. Sur l'étroit chemin il croise difficilement le fourgon du serrurier. Midi passé de quelques minutes ; son ventre gargouille et il ne va pas manger avant treize heures. Il ne devrait pas tomber en hypoglycémie. Il a laissé un message sur le répondeur du releveur d'empreintes. Les premières barres d'immeubles apparaissent ; fini la campagne. *Faut' il qu'il achète du pain ?* Toujours ces questions récurrentes de la vie quotidienne personnelle. La logistique de l'enquête est plus huilée que la logistique de son couple.

## chapitre 18

Braquehais a mangé en vitesse pour arriver un peu plus tôt. La présence de sa femme ne l'a pas gêné, il était seul à table ; en tête à tête avec la présentatrice du journal télévisé. Elle n'a parlé que de deux meurtres. *Belle journée de merde et elle n'est pas finie !* Il a fait une photocopie du dessin



trouvé. Même à travers le plastique, elle est nette ; on voit bien tout l'ensemble et les détails. Il a déposé à son collègue les deux images protégées dans leurs emballages pour le relevé des empreintes. Quand pourra-t' il récupérer la première ? Celle de madame Charvet, si on peut dire ainsi ! Il ne croit pas trop à un résultat positif. Le tueur n'a fait aucune erreur ; pourquoi en aurait' il fait en manipulant ces feuilles ? Hollie arrive en courant. « Vous n'êtes pas en retard », dit le policier, alors qu'elle pousse la porte du bureau. « Je ne suis pas en avance, non plus ; pourtant, tout à l'heure, je suis arrivée avant vous ! », répond-t' elle en reprenant son souffle. Il sourit. *Elle ne perd pas le nord !* Elle ôte son sac à dos. Elle s'ennuierait dans un bus qui n'avance pas toujours comme il le souhaiterait, tributaire de la circulation et de son gabarit. Sur sa moto, elle ne doit pas se gêner pour remonter les bouchons. « Au fait, les empreintes ont bien été relevées sur la fenêtre et sur la descende de la gouttière. Je vous avais dit qu'ils étaient des pros. Il a tout simplement oublié de nous le dire. Vous avez un vestiaire au fond à droite de l'imprimante ». « Merci ; j'y vais. Je reviens ». Il lui a fallu une minute pour se mettre à l'aise. En arrivant sur le parking, le téléphone du capitaine sonne. « Le commissaire », fait' il en relevant les paupières. Il s'appuie contre le mur de l'imposant bâtiment de la police. Il donne les clés de sa voiture à la profiler qui prend place sur le siège passager. Il la regarde s'éloigner d'un pas décidé, comme ce matin ; rien n'a changé ; toujours à fond. Elle va affoler les mâles du collège. L'étudiant en histoire de l'art et de la photographie ne pourra pas lui refuser le service que tous deux vont lui demander. Elle a changé sa combinaison de motarde contre un jean harmonieusement déchiré aux genoux qui laisse entrevoir sa peau encore bronzée de cet été, un tee-shirt rouge avec sur le devant, imprimée, une grosse Harley-Davidson. L'automne approche et elle a enfilé une fine veste en cuir noir cintrée. Elle a mit des bottines rouges à talon. Elle a relevé le contour de sa bouche de rouge à lèvres. Ses yeux sont derrière de grandes lunettes noires. *On ne cache pas des yeux bleus !* Le rouge et le noir semblent être ses deux couleurs de prédilection. *A-t' elle lu Stendhal ?* Pour patienter, elle sort aussi son téléphone et se penche sur l'écran avec autant d'attention que tout à l'heure sur le clavier du piano. Après plusieurs minutes, le capitaine la rejoint. « Le commissaire voulait connaître nos premières impressions et notre planning à venir. Il s'impatiente ». « Il ne voulait pas plutôt avoir un avis sur votre nouvelle collègue », rétorque-t' elle en souriant et en relevant ses lunettes. « Non pas du tout, je vous promets. Nous n'avons pas parlé de vous, juste de l'enquête. Pour lui, seuls les résultats comptent. Il doit avoir la pression de la hiérarchie, comme on dit. Allez go ! ». *Est-ce qu'elle l'a cru ? Pourtant, c'est la vérité.* Elle se replonge dans l'écran de son Smartphone ; Braquehais ne l'interrompt pas. *Les jeunes et le téléphone ! Ma femme et le téléphone !* Il a assez à surveiller la route bondée de véhicules. « Enfin ! On approche du collège ». Elle relève la tête et remet son Samsung dans la poche intérieure de sa veste. « Je n'ai rien trouvé sur Wikipedia à propos de cette image ; de toute façon, je ne savais pas trop quoi chercher », dit' elle en haussant les épaules. Tout compte fait, elle était en plein travail et pas sur les réseaux sociaux. Il gare la voiture au même emplacement que les dernières fois qu'il est venu ici ; comme un habitué des lieux. « Faisons confiance à ce pion ; il étudie tout ça. Par contre, je ne connais pas son nom. Je demanderai le surveillant aux cheveux longs ; ils comprendront. Prenez votre masque, au cas où ». Elle sort en réajustant ses lunettes, un petit cahier à la main. « J'en ai toujours un dans ma poche. Je vous suis ». Un appui sur la sonnette suffit pour avoir une réponse du haut-parleur avec toujours le même grésillement ; pas de budget pour l'entretien des locaux et des matériels de l'éducation nationale. Le policier explique le but de sa visite. La voix lui répond qu'il a de la chance, monsieur Imbernon est là ; il surveille une étude. La serrure électrique se déclenche et le policier pousse le portillon d'entrée des visiteurs. Au loin dans la cour, à l'angle du bâtiment, le principal vient à leur rencontre. Il n'a pas de masque ; très bien ! Eux n'auront pas besoin de mettre le leur. Elle ôte

ses lunettes noires. Après les bonjours et les présentations, Braquehais explique le pourquoi de sa visite et où en est son avancée dans l'enquête. Volontairement, il ne lui parle pas du troisième meurtre ; on va au plus rapide et puis cela évite les questions à n'en plus finir. Il l'apprendra dans les journaux, comme tout le monde ; et bien assez rapidement, d'ailleurs. La région va retenir son souffle tant que le coupable de cette série meurtrière ne sera pas derrière les verrous. Il montre la feuille au responsable du collège qui secoue la tête en grimaçant ; lui non plus, n'a jamais vu ce dessin. « Je vous accompagne voir monsieur Imbernon. Vous pourrez parler avec lui tranquillement pendant que je surveillerai son étude ». « Merci monsieur ; c'est vraiment gentil ». « C'est normal de collaborer et de vous aider comme je le peux. Une collègue et amie a été assassinée... Comme vous, je veux que ce détraqué soit retrouvé ». Hollie ne dit rien et écoute attentivement. *Détraqué ; pas sûr !* À l'instant même où tous les trois entrent dans le préfabriqué, le principal en tête, le brouhaha cesse. Le pion se retourne et salut son supérieur. Son sourire coincé et son œil interrogateur font comprendre qu'il reconnaît de suite le policier. Il ne peut s'empêcher de jeter quelques regards furtifs, mais admirateurs, voire contemplatifs vers l'analyste des comportements. *Pourquoi vient-on le voir, lui ?* Il se méfie des flics et de leur façon de toujours réfléchir avec systématiquement de la suspicion. *Et qui est cette jolie gonzesse qui le suit ?* « Monsieur Imbernon, le capitaine Braquehais, que vous avez sans doute reconnu, souhaite vous parler. Allez dans l'étude d'à côté ; je surveille celle-ci le temps qu'il faudra ». « Oui monsieur », répond timidement le jeune homme aux cheveux longs. Il se demande ce que peut bien lui vouloir ce policier, mais en même temps il va faire connaissance avec cette nana au tee-shirt à la moto ; donc savoir qui elle est, et cette idée ne lui déplaît pas. Peut-être une motarde ; comme lui ! Dans la pièce vide, le capitaine fait les présentations pour qu'il arrête de se torturer le cerveau. Il a bien vu que Hollie ne le laissait pas de glace ; tant mieux, il va se plier en quatre pour l'aider. « Enchanté mademoiselle », rétorque-t-il, la tête dans les nuages et les yeux grands ouverts. *Donc, cette fille est profiler ; comme dans les séries que ma mère regarde à la télé.* « Nous sommes là pour vos connaissances. J'espère que vous allez pouvoir nous aider », demande Braquehais en lui mettant la feuille devant le regard. La jeune femme ne semble pas remarquer l'attention que lui porte l'étudiant en histoire de l'art et de la photographie ; ou elle fait semblant... Professionnelle jusqu'au bout. Il est habillé vintage classe ; un mélange de old school et de moderne, et avec ses épais cheveux qui tombent sur le haut de ses épaules et ses yeux gris-bleu, il a un look qui ne laisse pas indifférent ; bohème, hippie, dandy et rebelle à la fois. *BCBCBG : belle chevelure, beau costume et belle gueule.* Les minettes de troisième doivent en être toutes amoureuses ! Le policier explique pourquoi il aimerait connaître la signification de ce dessin. Le surveillant prend la feuille entre ses mains et l'observe pendant plusieurs secondes. « Je n'ai jamais vu cette peinture, car c'est une peinture ; enfin, j'en suis presque sûr. Renaissance flamande... Ou plutôt allemande, je dirais ». Hollie sort un stylo et note ce que dit le spécialiste sur son petit cahier. « Ah bon ; il y a eu une renaissance allemande ? Je croyais que ce n'était que propre à l'Italie, la France et l'Espagne », rétorque Braquehais en faisant la moue. « Non, il y a donc eu la Flamande, très connue, l'Allemande et même dans d'autres pays européens limitrophes ». « D'accord. Je tiens à vous dire que j'y connais rien et ma collègue aussi, d'après ce qu'elle dit ». La profiler approuve en levant le visage et en secouant la tête en signe d'approbation. Les regards des deux jeunes gens se fixent pendant quelques secondes. « Je pense que vous avez déjà entendu parler d'Albrecht Dürer, de Conrad Witz ou de Hans Holbein ». « Ah, le premier me dit quelque chose. Je connais ce nom », répond Hollie en souriant. « Pour vous situer dans les grandes lignes, ce sont des peintres allemands contemporains au Flamand Jérôme Bosch et aux dernières années de Léonard de Vinci ; là, je pense que vous vous situez... Et aussi, la même période que l'instigateur de la Réforme Protestante, Martin

Luther. Pour moi, la peinture que vous me montrez, est de ces décennies ; j'en suis presque formel. La représentation macabre était courante à ce moment-là. Bosch a peint des trucs bizarres ». « Sinon, elle représente quoi ? Parce que moi je vois un enfant, une femme adulte et une vieille femme, dont deux barrés par une croix. C'est qui la quatrième silhouette ? ». « La mort, capitaine ! La mort... ». « Putain ! Excusez-moi... ». Il reprend sa respiration et redemande : « La mort n'est pas un squelette avec une cape noire et une faux ; enfin, la faucheuse comme on l'appelle ? ». Hollie s'approche à pas feutrés, comme un enfant près d'un écran qui diffuserait un film d'épouvante. Elle continue de noter tout ce qui se dit dans son cahier. « À cette période, c'était courant de la représenter comme cela ou dans ce style. La faucheuse comme vous dites n'est propre qu'à la mort due à la peste noire. Ensuite Halloween a utilisé cette allégorie et donc cette image est devenue à la mode avec le retour du néo-gothique, si je puis dire ». « Que veut dire ce tableau, pour vous ? ». « Les croix sont rajoutées ; elles ne font pas partie de l'œuvre. Cette peinture relate les différents moments de la vie ; l'enfance, l'âge adulte et la vieillesse. La mort tient un sablier, image du temps qui passe et un bâton, image de la vie ; que tient aussi le bébé avec sa main gauche. Comme vous voyez, ce bâton est brisé ». « Waouh ! Notre tueur est un spécialiste de la peinture, un érudit en art, comme vous. Et de l'allégorie ! Et en plus, il a rajouté des croix pour barrer deux des personnages humains », dit la profiler. « Mieux que moi ! Puisque je ne connaissais pas l'existence de ce tableau. Je vais faire des recherches dès ce soir dans tous mes documents, avec toutes mes sources et sur les sites spécialisés. Je pense pouvoir vous donner une réponse demain soir ou midi, si je suis bon », dit-il en regardant la jeune femme avec des yeux rieurs. Elle lui renvoie ce sourire et referme son cahier. « Merci beaucoup pour votre dévouement », répond le policier. « De rien. Maintenant que vous m'avez montré cette peinture, je veux tout savoir d'elle. Ça va sûrement pourrir ma nuit, je crois. Mais c'est pour la bonne cause », rajoute-t-il en regardant de nouveau la profiler. « Merci et à bientôt », dit-elle en sortant de la pièce pendant que le capitaine leur tient la porte comme à des jeunes mariés qui sortiraient de la mairie. Braquehais pose sa main sur l'épaule du surveillant pour le stopper. « Vous ne connaissiez pas un étudiant en histoire de l'art comme vous et qui peut vous sembler louche, bizarre et aussi pas finard ; enfin vous voyez ? ». « Désolé capitaine... Non ; mais s'il me vient une idée ou que j'entends quelque chose, une allusion, je vous le dirai, promis ». « Voici ma carte pour pouvoir me joindre quand vous saurez tout ». « Voilà aussi mon numéro, capitaine. Si vous avez d'autres questions... », dit le surveillant en lui tendant un petit post-it. « Vous savez pourquoi une baignoire un peu ancienne peut avoir trois robinets ? », demande la policière en ouvrant en grand ses yeux bleus. Le pion se retourne vers elle, étonné. « Euh... Oui. Un pour l'eau chaude, un pour l'eau froide et le troisième pour le lait d'ânesse ou le champagne ». « Waouh ! Quel luxe ! Ce manoir est d'une richesse incroyable ». Les deux policiers vont saluer le principal et sortent du préfabriqué. Personne ne parle dans la voiture ; chacun réfléchit dans son coin. Arrivés dans le bureau, Braquehais enlève son blouson en jean et Hollie sa veste en cuir. « Et bien ; quelle histoire pour ma première », dit-elle en secouant ses mains. « Vous attaquez direct par une enquête pas courante du tout ». « On en discute un peu ? », demande-t-elle. « Comme vous voulez. La journée a été longue, donc si vous souhaitez rentrer, vous pouvez. Ah ! J'ai un message du commissaire ; excusez-moi ». Pendant qu'elle prend la chaise près du portemanteau pour s'asseoir devant le bureau, le policier lui relate le contenu de ce long SMS. « Notre chef m'indique que monsieur Boffelli a pu être joint. Ils lui ont dit de venir immédiatement car son épouse avait eu une petite alerte cardiaque. Il a sauté dans le premier avion et arrive dans une petite heure. Dès son arrivée sur le tarmac, des gendarmes vont se charger de l'amener à la morgue puis s'il le désire, à Terrefort ». « Il va avoir un choc quand il va comprendre que les képis bleus qui attendent dans l'aéroport sont pour lui... Puis

ensuite, quand ils vont lui annoncer la triste nouvelle ». « Oui, c'est sûr. Pour plus de sécurité, ils vont l'amener à l'hôtel. De toute façon, les scellés ne seront ôtés que plus tard... Une visite, mais pas plus dans l'immédiat. Plus tard, il pourra y retourner normalement ». « Je pense que savoir de qui est cette peinture et ce qu'elle représente vraiment, ne nous avancera à rien. Le tueur veut vraiment nous encombrer le cerveau et nous dire : hé, les flics, vous avez à faire à un type intelligent et cultivé, qui frappe où il veut, quand il veut et vous n'y pourrez rien ! ». « Je suis de votre avis, mais j'ai un rapport à faire et en plus je suis curieux. On ne va pas faire passer une nuit blanche à notre ami pour rien ? ». « Ce n'est pas ce que je voulais dire ; moi aussi je veux savoir ». « Au début je pensais à un truc religieux, puis j'ai abandonné cette piste en me disant que ces meurtres étaient en rapport avec les professions des victimes. Depuis ce matin, je ne sais plus ; et ce dessin qui est venu se greffer ! Il me hante... Putain, il me hante ! Depuis que monsieur Imbernon nous en a donné la signification, ça m'a fait réfléchir dans la voiture. Cette peinture représente l'œuvre de Dieu sur terre et son pouvoir sur sa création ; les humains. Il nous donne la vie puis ensuite la mort ; c'est comme ça que le voient les croyants ». « Si c'est un croyant, il n'aurait pas mis cette image qui montre une mort au corps et au visage macabre ; mais une avec un Dieu bienveillant pour nous accueillir au paradis de Saint Pierre ; malgré nos fautes ». « Ou pas ! Ici, Satan a gagné la partie et il veut nous le faire comprendre ». « Je me suis mal exprimée en disant qu'il frappait où il voulait, quand il voulait. Il n'est pas un serial killer qui tue au hasard. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'est passé quelque chose de grave en rapport avec ces trois personnes. Punition, souffrance et amour dans l'ordre des victimes. Moi, je dirai plutôt, amour, punition et souffrance ». « J'aime beaucoup ce que vous venez de dire ? Amour interdit puni dans d'atroces souffrances, alors ? Que s'est-il passé ? Demain matin, vous ferez votre rapport avec tout ce que vous avez analysé et tout ce que vous pensez. Et puis, la nuit peut vous apporter des éclaircissements supplémentaires et constructifs. Le mien ne porte que sur l'avancée de l'enquête et sur tout ce qui est factuel ». « Oui capitaine ; j'y vais alors ; je vais réfléchir chez moi, au calme. À demain matin. Bonne soirée », dit-elle en se levant d'un bond. « Au revoir Hollie et à demain, bon pied bon œil. Attention en moto... ». « Demain, je viendrai en bus », répond-elle en lui faisant coucou de la main. *Comment fait-elle pour avoir la pêche de l'aurore au crépuscule ? Le pion lui a donné des ailes !* Elle lui a dit 'bonne soirée' ; si elle savait que son foyer n'est plus chaleureux comme jadis ; voire même, comme il y a encore peu de temps ; avant la pandémie... Alors qu'elle, elle semble ouverte à faire plus amplement connaissance avec cet étudiant en histoire de l'art et de la photographie... Cet admirateur du Braquehais de sa famille ; le photographe handicapé, mort dans l'oubli et l'indifférence ; banni par les autorités et les livres d'histoire après la Commune de Paris. Il téléphone de nouveau à mademoiselle Charvet. Ce soir, elle ne peut pas lui ouvrir la maison. Il pourra récupérer le dessin, enfin la peinture, demain à midi trente.

## chapitre 19

Ce matin, Braquehais a plein de choses qui tournicotent dans sa tête. Il n'en a même pas allumé sa seule compagne matinale, la télévision. Hier soir, son épouse s'est calée dans les coussins du canapé et a consulté les infos de la journée sur sa tablette. Elle récupérerait aussi de sa séance de sport. Les enfants devaient réviser leurs leçons avec le téléphone posé sur le lit, à portée de mains ; tout près des livres et des classeurs... Enfin il croit ; il faut faire confiance. Comme les résultats et les notes sont plutôt bons... Elle n'a posé aucune question et a ensuite continué de lire le roman commencé quelques jours plus tôt. Il ne lui a rien dit ; pas un mot sur ce troisième meurtre. Elle fera comme les autres, elle apprendra les finalités dans les journaux, à la télé ou par la radio dans sa voiture. *Est-ce*

que le tueur est suspendu aux infos pour jouir de sa magnificence, de sa puissance et de son impunité ? Malgré qu'il ne sache rien de ce type, il se rapproche automatiquement de cet inconnu. Il parle plus souvent de lui que de son épouse. Il se rend compte que tous les deux sont de plus en plus distants ; étrangers l'un pour l'autre. La ligne imaginaire tracée dans le milieu du lit est de plus en plus large. Elle s'est imposée entre eux comme le préservatif au milieu des années quatre-vingt. Cette enquête l'isole ; heureusement que Hollie est venue lui apporter son aide et de la compagnie, en y rajoutant sa bonne humeur et son peps, pendant ces longues journées. Elle a même amené du charme ; c'est le moins que l'on puisse dire. Mais pour madame Braquehais, qu'est-ce qui l'éloigne de son mari policier ? En ce moment, elle dort dans le lit conjugal pendant qu'il mange en pyjama-short, avec ses dangereuses mules aux pieds. Qu'est-ce qui fait que ce tueur semble impossible à cerner et encore plus, à arrêter ? Que fait-il à cette heure-ci ? Est-il devant son petit déjeuner, seul ou avec son épouse ? Tout se mélange. Une image du bonheur passé lui revient à l'esprit. C'était il y a quelques années ; l'ainé des deux enfants n'avait pas encore douze ans et tous les quatre étaient en vacances en Crète. Ils avaient loué une voiture et étaient partis dans le sud ouest de l'île voir les plages de sable rose à Elafonisi. Entre deux baignades dans les eaux claires et chaudes des lagons, là où les petits poissons s'en donnaient à cœur joie en mangeant les peaux mortes sur les pieds des touristes, les gosses essayaient en vain d'attraper et de retenir ce sable rose. Seul le marron-gris restait dans le creux de leurs mains. *Est-ce que le tueur est comme ce sable rose, impossible à saisir ?* On ne peut même pas dire, qu'il lui glisse entre les doigts ; la police arrive toujours trop tard. Est-ce le fait de ne pas avoir pu partir en vacances cet été à cause de la pandémie mondiale, que leur couple part en lambeaux ? Est-ce rattrapable ? Il ne sait plus si quand elle le regarde, c'est avec les yeux d'un amour qui serait encore présent, ou avec de la fatalité. Il ne sait pas ce qu'il y a derrière ses yeux ; ça ne semble être ni de la tristesse, ni de la pitié ! Ce qu'elle pense semble aussi difficile à cerner. *Hollie saurait peut-être !* La seule touche positive de ce début de matinée, c'est d'avoir bien dormi cette nuit ; il faut dire que la précédente avait été agitée ; il avait du sommeil à rattraper. « Merde, mon café est froid ! », murmure-t-il en secouant la tête comme un pantin désarticulé. Il le remet quelques secondes dans le micro-ondes et attrape le sachet de madeleines au citron dans le placard. Il se dépêche d'avaler, de se laver les dents et de s'habiller. Qu'est-ce qui lui prend de speeder comme ça ? La profiler a déjà déteint sur lui ? Il s'insère dans les bouchons, dans le trafic, comme le chantait Francis Cabrel. Il y a encore peu, il serait passé par la chambre et aurait déposé un baiser sur le front de son épouse avant de quitter le cocon familial. Un chien ou une chienne habiterait avec eux dans cette maison, il aurait quelqu'un à qui faire la bise avant de partir et qui en fin de journée, l'accueillerait en étant content de le voir revenir. Et en ce qui concerne les enfants, aujourd'hui, c'est quoi leurs programmes, à part l'école ? *Je ne m'éloigne pas que de ma femme, mais de la famille entière...* Plus présent avec sa fille et son fils ; pour son épouse, on verra. D'ailleurs, il se jure qu'à la fin de l'enquête, il crèvera l'abcès ; à moins que cela se décante tout seul. Par contre, c'est décidé, il prêterait une plus grande attention au quotidien de sa progéniture. Il ne faudrait pas que leur bon comportement se dégrade ; mais bon, il ne semble pas y avoir péril en la demeure ; même si l'expression, ici, est mal choisie. De voir sa collègue d'enquête avec son enthousiasme, va le reconforter. Il se gare dans la cour et s'enferme dans son bureau. Une feuille recouvre le clavier, sur laquelle est marqué en gros : 'bureau 3 aménagé pour la policière analyste des comportements'. Les choses vont dans le bon sens ; même s'ils ne seront pas côte à côte. Il n'a même pas pris le temps de regarder ses messages et ses mails sur son téléphone. Allez, il faut continuer ce putain de rapport ; la hiérarchie ne devrait pas tarder à se manifester. Et maintenant qu'ils sont deux à réfléchir, ils vont s'imaginer que ça ira deux fois plus vite. Il allume son ordinateur et tape dans la barre du moteur de

recherche : 'interdite fut la douce musique'. Ce n'est pas parce que les deux tentatives précédentes n'ont rien donné d'intéressant, que ce sera pareil pour celle-là. Ce n'est pas le néant, mais rien de pertinent ne s'affiche. Même les philosophes antiques grecs ne disent rien là-dessus... En ce vendredi matin, lendemain du troisième meurtre, le mystère s'épaissit au lieu de s'éclaircir. Ça devrait être le contraire. Des bruits de talons aiguilles martèlent le carrelage du couloir. Trois tocs contre la porte de son bureau. « Entrez ». Hollie pousse le battant, affichant sa bonne humeur matinale avec un sourire radieux. Elle n'est pas habillée en motarde, aujourd'hui, mais en secrétaire. Petite robe noire avec des motifs floraux marron, jaune et orange. Ses escarpins de couleur fauve lui allongent et lui galbent ses jambes bronzées. « Bonjour capitaine ». « Bonjour mademoiselle. Ne frappez plus dorénavant ». « D'accord », répond-t' elle en prenant la chaise. Elle pose sa veste en cuir noir sur ses cuisses. Il lui tend la feuille qu'il a trouvée en arrivant. « Votre petit chez vous est opérationnel ». « Merci. Le bureau aujourd'hui, la voiture lundi ; tout est bien huilé ici ». « Notre commissaire n'a pas que des qualités, mais vous vous apercevrez rapidement que c'est un maniaque de l'organisation et que tout doit être carré. Un peu psychorigide sur les bords ; même peut-être au milieu ! En plus, il a une tête marrante ». « Capitaine, faut' il que j'aïlle le saluer ou c'est lui qui viendra ? On nous explique pas cela à l'école », demande-t' elle en souriant. « Il ne va pas tarder à venir voir à qui il a à faire. Bon, on parle un peu de cette journée d'hier ? ». *Darry Cowl n'a pas fini d'écarquiller ses yeux derrière ses lunettes rondes et vertes ; lui qui a un faible pour les jolies femmes.* « Oui, j'ai commencé à réfléchir et à noter », répond-t' elle en montrant une clé USB. *Elle a réfléchi à quoi ? Au profil du tueur ou à celui du pion ?* « Sur la thématique religieuse que j'ai abordée hier au soir, je n'y crois pas. Aucune des trois victimes ne porte au blasphème, si je puis dire ainsi », annonce Braquehais pour donner le change ; lui aussi réfléchit en dehors des heures officielles de travail. « Je suis d'accord avec vous et je pense plus à une vengeance, tout simplement. Pas un truc zarbi pour ma première, quand même ! ». « Pas d'ambiance d'antéchrist pour la troisième victime ; pas de heavy métal ou black métal », rajoute-t' il en riant. « Plutôt musique baroque et classique. On peut rajouter une pincée de gothique, gothique flamboyant, pas satanique ! ». Après plusieurs minutes à échanger sur ce déroulé de faits peu banal, la porte s'ouvre en grand. Le commissaire dans toute sa splendeur. Quand on parle du loup... « Ah, mes collaborateurs préférés ! », lance-t' il en réajustant ses lunettes pour mieux voir la profiler qui se retourne. « Bonjour monsieur », dit' elle en se levant et en lui tendant la main un peu timidement. « Bonjour mademoiselle. Enchanté que vous fassiez partie de notre service criminalité. Virus mademoiselle, virus ! », rétorque-t' il en laissant ses deux mains le long du corps. Il reste aussi à un bon mètre. « Oui, c'est vrai. Excusez-moi ». « Alors capitaine, ce troisième meurtre ouvre des perspectives ? », demande-t' il en se retournant vers le bureau. « Bonjour commissaire. Non ; ce serait presque le contraire. Mais, il consolide peut-être une idée et justement, on en parlait », répond le policier en le fixant, pour voir la tête qu'il fait. Il réagit en faisant un quart de tour pour dévisager la jeune femme et en dodelinant. « Alors, bon débriefing et n'oubliez pas de me faire voir un bout de rapport de temps à autres », rajoute-t' il en s'éloignant. « Justement, on y est ». Braquehais regarde Hollie en pinçant les lèvres et en s'extirpant mollement de son fauteuil noir et vert. Le commissaire lève son bras droit au-dessus son épaule, puis le laisse tomber lourdement. Tous les deux l'entendent murmurer et soupirer dans le couloir. Dès qu'il s'est éloigné, le policier prend la parole : « Je vous avais dit qu'il était maniaque. En plus, il a une peur bleue de ce virus. On va voir ce bureau ? ». « Oui, je vous suis. C'est vrai que sa bouille est rigolote ! », répond-t' elle en ouvrant la marche. Il n'évoque pas Darry Cowl, vu son âge, elle ne doit pas savoir qui il était ; lui non plus ne le savait pas avant que les anciens ne lui en parlent. « Vous voyez, cette première rencontre n'était pas si terrible ! ». « Ça va. Mais je ne savais pas trop quoi dire et quoi faire... ».

« Son visage n'est pas devenu écarlate, donc, vous comme moi, on a un peu de répit. Bèh, voilà votre bureau », dit le policier en tournant la poignée. « Merci capitaine, j'attaque de suite. À plus », rajoute-t' elle en visualisant son espace. « Hollie ! À midi et demi, il faut que l'on aille récupérer la peinture chez la première victime. Vous verrez la maison, enfin l'endroit du meurtre. Après avoir mangé, on ira chez la deuxième. Il faut que vous voyez tout ». « OK », répond-t' elle en refermant la porte derrière les talons de Braquehais. *Elle ne m'a pas foutu dehors de son bureau, mais guère s'en manquait.* Il en sourit. En passant, il jette un coup d'œil à sa collègue Marianne ; la spécialiste des recherches familiales ; son domaine de prédilection. On ne la voit plus derrière ses piles de dossiers. Des fois, elle traîne dans les couloirs avec sa vapoteuse et son gobelet de soupe à la tomate ; ce n'est plus le cas depuis une semaine. Quand la sphère familiale va mal, c'est le monde qui va mal. L'après confinement semble compliqué. Les premières répercussions se font déjà sentir. Elle est submergée de boulot, donc elle ne pourra pas l'aider ; et puis Darry Cowl lui aurait précisé que tous deux auraient ce coup de main supplémentaire. Ils s'y colleront. Plein de personnes démissionnent de leur travail et eux en ont plus qu'ils ne peuvent en faire. Les avocats spécialisés dans les divorces ont aussi pas mal de boulot. Comme Hollie, il va se cloîtrer pour faire avancer ce rapport qui a pris un autre virage depuis hier ; enfin, il croit ! *Déjà trois semaines et les trois cadavres qui vont avec !* Il commence par prendre son téléphone et appelle monsieur Roumat. Il est chez lui cet après-midi ; les deux policiers peuvent passer. *Ça lui fera de la visite. Vraisemblablement qu'il n'a toujours pas repris le travail. Il a du mal à s'en remettre, et si sa fille ne le booste pas...* Il règle l'alarme. Il est dans son bureau un lendemain de meurtre ; il réfléchit ; ça doit être une première. C'est normalement un jour où on court partout ; la famille, les témoins, le labo, etc... Pas aujourd'hui ! De toute façon, il a l'impression de reculer ; même pas de stagner. Il ouvre Word et le récit commencé au début de cette histoire. Il positionne son clavier en face de lui et se plonge dans son récit. Il n'aime pas trop ce côté du métier, mais s'est rendu compte avec le temps, que d'écrire les faits et leurs chronologies, permet quelquefois d'appréhender l'enquête d'une façon différente et de débusquer un indice qui, jusque là, lui avait échappé. Il va commencer par tout relire et essayer de trouver un nouvel angle d'attaque. Les minutes qui se transforment en heures s'égrènent au fur et à mesure que le pâle soleil parcourt la largeur de la fenêtre. La sonnerie de son téléphone lui fait lever le nez de dessus son clavier. Il a presque fini ; il va décortiquer ce qu'il vient de rajouter. C'est déjà midi moins le quart. Il faut y aller car les bouchons ne vont pas tarder à se former. Il enfle son blouson en jean et accélère le pas dans le couloir. Il frappe au bureau de la profiler. « Hollie, on y va ». « Entrez », répond-t' elle en ouvrant la porte. On dirait qu'elle a toujours une longueur d'avance. « Il faut se magner, on nous attend à midi et demi ». « Je vous suis. Capitaine. Par contre, si je ne frappe pas à votre porte, vous non plus à la mienne ; logique ! », dit' elle en se retournant. Braquehais secoue la tête en signe d'approbation. Tous deux sautent dans la voiture. Il enclenche la marche arrière et recule en faisant gémir les pneus sur le bitume de la cour. Les genoux d'Hollie sont à quelques centimètres du levier de vitesse. *Tu ferais mieux de regarder et de t'occuper de ceux de ta femme !* La circulation est dense ; midi approche et en plus, on est vendredi ; mais ça devrait le faire. Enfin la route du village qui ressemble de plus en plus à une petite ville mal foutue, dans laquelle l'anarchie constructive, due à la pression immobilière, fait la loi ; puis la rue de la maison, désormais maudite. Mademoiselle Charvet attend devant le portail. Les deux policiers s'approchent et après les salutations et les présentations, tous trois pénètrent dans l'habitation. « Je vous attends ici », annonce timidement la jeune femme en baissant le regard. Tout son corps se met à trembler. « D'accord, nous montons et je fais visiter un peu à ma collègue », répond le policier en attrapant la rampe de l'escalier. « Elle a encore du mal à appréhender la réalité et à se projeter », dit la profiler, une fois arrivée en haut. « Ça

a été violent pour elle. Le temps fera son travail ». Braquehais pousse la porte de la chambre et s'avance vers la commode. Il ouvre le deuxième tiroir et enfille ses gants en latex. « Hollie, tenez-moi ceci s'il vous plaît, que je puisse y déposer cette macabre représentation ». « Oui. Bien sûr ». Il soulève les sous-vêtements de la victime et attrape délicatement la feuille A4 qu'il place à l'intérieur de la poche hermétique. « Voilà. Bien planquée, n'est-ce pas ? ». « Le tueur a de l'imagination. On n'a pas à faire à l'idiot du village », rétorque-t' elle en promenant son regard partout dans la pièce. « Je le pense aussi. Joli challenge pour votre première ! ». « Tenez pendant que je visite l'étage », répond-t' elle en lui redonnant la précieuse photocopie protégée dans son emballage. Le policier redescend pour tenir compagnie et prendre des nouvelles de leur hôte et de toute la famille. Il lui explique le pourquoi de cette visite en lui montrant leur prise. Tout son corps se remet à frémir. Une larme coule sur sa joue. Après quelques minutes, l'analyste des comportements les rejoint. « Hollie, je vous fais voir par où est entré le coupable ». Il l'amène dans le cellier puis dehors, près de la clôture. Elle ne perd pas une miette de ce qu'elle voit. Les pieds de maïs sont toujours droits ; la machine à ramasser les épis n'est pas encore passée. Tous deux remercient et prennent congé de mademoiselle Charvet. Ils repartent vers l'agglomération et sa circulation. Elle passe le voyage retour sur son téléphone et ne s'aperçoit pas que son chauffeur a fait un détour. Elle ne lève la tête que quand la voiture s'arrête et se gare. Elle regarde par sa vitre et cherche à savoir où ils sont ; un moulin, une grange retapée au bord de l'eau et quelques voitures garées sous les saules-pleureurs.

## chapitre 20

« Hier, vous avez gagné ; enfin c'est ce que vous dites ! Alors, comme convenu, j'offre le restaurant. Je viens ici quelquefois ; enfin quand ce n'est pas fermé pour une pandémie de virus ! C'est tranquille et c'est bon ». Il a mangé ici plusieurs fois avec sa femme et les enfants ; quand ils étaient plus petits et qu'ils suivaient papa et maman partout. Maintenant, les parents sont de trop ; sauf pour payer le fast-food, mais ça reviendra. Le service ne va pas assez vite pour eux. « Merci capitaine ». « Normal, de rien. Mais ne prenez pas cela pour habitude », rajoute-t' il en souriant. Quand il venait en famille, son épouse était heureuse ; lui aussi. L'amour et la complicité cimentaient leur couple. En entrant, il présente sa collègue au patron de l'établissement pour qu'aucune ambiguïté ne vienne perturber ce moment. Et comme c'est un repas de travail, ils vont discuter sur les certitudes et les éventualités qu'ils ont sur cette enquête. Il veut savoir ce qu'elle a écrit ce matin dans son rapport. Tous deux s'assoient face à face à une table, près de la fenêtre d'où l'on peut apercevoir le petit méandre caillouteux et écouter le rouslement apaisant du ruisseau. La serveuse, un masque sur le nez et la bouche, pose près d'eux une grande ardoise posée sur un chevalet, sur laquelle sont écrits les plats à la carte et les formules proposées. La sonnerie du téléphone de Braquehais vient rompre le silence qui s'était installé pendant le moment de la réflexion qui précède le choix définitif. Hollie fixe son collègue pendant qu'il décroche. Elle a un petit frisson et ses yeux brillent ; le pion donne enfin de ses nouvelles ! « Salut mon grand. D'accord à ce soir. En forme, hein ! », répond le policier après quelques secondes d'écoute. La profiler comprend que ce n'est pas le coup de fil attendu ; elle réexamine la grande ardoise pour choisir son menu. « Mon fils. On va aller faire un footing ce soir. Demain matin, je vais avoir les mollets qui tirent un peu. Je vais marcher comme une oie grasse ». « Il vous repousse dans vos retranchements ? C'est super cette complicité en famille ». *Si elle savait...* « Comme je suis têtu et que je veux montrer que c'est toujours moi le chef, je le suis jusqu'à l'épuisement. Il est taillé pour la course à pied ; moi un peu moins. Je le ferai souffrir à mon tour pendant les séries d'abdos et de pompes », rétorque-t' il en écartant les mains au-dessus la table. « Je



faisais de la gymnastique. Poutre, barres asymétriques, ruban, massues, cerceau et sol. J'ai arrêté par manque de temps quand j'ai décidé de faire ce métier. Et aussi, parce que je n'étais plus assez menue », dit-elle en penchant la tête. *Décidément ; qu'est-ce qu'elle ne sait pas faire !* « Ça ne vous manque pas ? ». « Je compense en faisant du yoga et surtout, plus de piano. Je vais nager à la piscine, quelquefois. Les longues balades en moto font les bras et les épaules ». « Je sais. J'ai eu une Kawa, il y a quelque temps. Un roadster aussi ; une 900. Voilà pourquoi, mon fauteuil est noir et vert ; la nostalgie. Vous prenez un apéritif ? ». « Non ; un verre de vin en mangeant suffira ». « Vous avez raison, je vais faire pareil ; c'est une bonne idée ». Alors qu'elle voulait parler bécane, la serveuse masquée revient pour prendre les commandes. Chacun donne ses choix. Au même instant où Hollie reprenait la parole, la sonnerie du portable du capitaine retentit de nouveau. « Excusez-moi. Décidément ! ». Il écoute une bonne minute en souriant et en opinant de la tête. « Merci et à toute à l'heure ». Il raccroche en regardant sa collègue. « Devinez qui m'appelait ? », lui demande-t-il. « Le surveillant du collège, étudiant en art », répond-elle en écarquillant ses pupilles. « Exactement. Il sait tout de cette peinture et nous expliquera ça en fin d'après-midi ». « Pour le moment, la journée se passe comme prévu », dit-elle en retenant un sourire. « Vous avez un compte Facebook et autre réseau social ? ». « Oui, bien sûr ; comme tout le monde », répond-elle, presque en s'excusant. « Que du personnel, et encore, plus vous serez discrète, mieux ça ira. Rien sur votre métier et encore moins sur les affaires en cours ou classées. Je ne vous l'apprends pas ? ». « J'ai déjà ralenti quand je suis entrée à l'école ». Braquehais approuve en secouant la tête de haut en bas. Ils mangent tout en parlant doucement de l'enquête et en échangeant leurs différents avis. Ils ne sont pas seuls dans le restaurant. Elle a mis dans son rapport tout ce qu'elle a déjà dit sur la possible personnalité du tueur. Elle a encore du mal à déterminer le milieu social de cet homme, car elle en est sûre, c'est un homme. Ensuite, elle ne sait pas si c'est une vengeance directe ou indirecte. Vengeance, car elle est persuadée qu'il n'est pas un serial killer qui frappe au hasard. Ensuite, suivant la profession de sa victime, il scarifie des mots, qui lui viennent tout droit et spontanément de son cerveau fertile en suivant la logique de sa sentence. La peinture n'est pas primordiale. Le ventre, cet emplacement où est notée la phrase, est quant à lui d'une importance capitale ; mais elle ne sait pas pourquoi. Braquehais explique que son rapport est des plus classiques ; il parle de la chronologie des événements et de tout ce qui est factuel. « Capitaine, avez-vous fait des recherches pour savoir si ces femmes s'étaient faites avorter ? ». « Non... Très bonne piste, mademoiselle ». *Elle percute la fille !* « Si ce n'est pas le cas, il faudra chercher sur leurs mères et sur les liens possibles entre les parents, voire même remonter jusqu'aux grands-parents de ces trois victimes ». « Si les mères ont avorté dans leur jeunesse, ça a été sûrement en catimini et on n'aura certainement, aucune trace de ces actes. Et ne parlons pas des grand-mères ». « Il faut chercher quand même en se contentant des victimes dans un premier temps. Qui ne tente rien, n'a rien ; et comme nous n'avons pas grand-chose pour nous faire avancer ». « On va s'y coller. On a du pain sur la planche. Vous suivrez une petite formation express avec une de nos collègues, spécialiste de la famille et des recherches qui s'y rapportent. Elle vous apprendra quelques tuyaux et comment se diriger et s'orienter dans ce parcours avec l'administration ». « Ah ça, je veux bien. On n'a pas vu grand-chose à l'école à ce sujet ». Les deux assiettes et les deux verres sont vides ; Braquehais demande la carte des desserts. L'instant semble important ; tous deux choisissent en silence. « Il n'y a que des bonnes choses », dit Braquehais en faisant danser ses doigts sur la table. « C'est vrai. Et, comme je ne suis pas raisonnable, je vais prendre une poire Belle-Hélène », répond Hollie en se frottant le ventre. « Et moi, comme j'ai perdu toute raison, je prends une brioche perdue nappée de caramel ». Aucun des deux ne parle pendant cet instant solennel de la fin de repas. La dégustation a pris le dessus. Un café pour

chacun vient clôturer le repas. « Merci capitaine ; je me suis régalée. Comme ça tous les jours et je peux changer ma combinaison de motarde dans un mois, peut-être même avant », annonce la profiler en se levant avec énergie. Le policier attrape son blouson en jean et s'avance vers le comptoir et la caisse pour payer. Il aimerait bien fumer pour parachever ce resto, mais sa collègue est là et ils ont un rendez-vous ; donc, à oublier. Elle l'attend, appuyée contre la voiture. A l'intérieur, il attrape un chewing-gum pour essayer de faire passer son manque de cigare et en propose un à sa passagère. Elle accepte et se replonge dans son téléphone. Ce goût de menthe réglisse atténue son envie de tabac cubain. Il écoute ce que lui indique son GPS. Les routes sont étroites entre les champs, mais effectivement, ça raccourcit pas mal. Le bourg, la place devant l'église, l'agence immobilière, et la voiture prend la première rue à droite, direction le récent lotissement. Il passe sur le petit pont, fait demi-tour au fond de l'impasse et se gare devant la maison dans laquelle a été commis le deuxième meurtre de cette horrible série. « On est arrivé ». Hollie lève le visage et s'excuse du peu de compagnie qu'elle a offert à son conducteur. « Ce n'est pas grave, il faut bien se déconnecter un peu du boulot, décompresser comme on dit ; et puis tant que vous avez un chauffeur... ». « C'est pas faux. Donc c'est ici ? Notre tueur se promène et nous fait visiter la région. Pour faire ces trajets, c'est qu'il a un but ; donc, ce n'est vraiment pas des femmes choisies au hasard. Il est en mission », dit-elle en sortant du véhicule. « Espérons que son but soit atteint », rajoute Braquehais en claquant sa portière. « L'avenir nous le dira, car à part lui, personne ne le sait ». *Pessimiste ; mais elle n'a pas tort.* Le policier enfonce le poussoir de la sonnette. Monsieur Roumat apparaît dans le chambranle de l'entrée. Il est en peignoir et ses cheveux sont ébouriffés. Il a ses mules aux pieds ; il n'émerge toujours pas. « Bonjour. Je vous attendais. J'ai fait du café ». « Bonjour. Ce sera avec plaisir. Je vous présente ma collègue analyste des comportements. Elle va cerner le responsable de tout ce gâchis et nous l'arrêterons ». Il ne répond pas et invite ses visiteurs à venir. « Excusez ma tenue, mais depuis quelque temps je ne m'habille plus, sauf pour aller faire mes courses. Je n'ai plus goût à rien ». Les deux policiers suivent le zombie dans sa cuisine où des tasses sont posées sur la table en hêtre massif. Quelques gâteaux bretons au beurre ont été sortis de leur paquet et versés dans une assiette plate. « Je fais visiter à mademoiselle pour qu'elle voit et s'imprègne des lieux, puis nous vous rejoignons de suite. Vous permettez ? ». « Bien sûr. Faites, je vous en prie ». Le capitaine amène sa collègue dans le salon et lui montre le canapé et le cadre. Elle regarde tout cet environnement, sort son petit cahier, son stylo et note des phrases courtes. « Voilà », annonce-t-elle en sortant de la pièce. « Je vous accompagne dehors pour vous indiquer son probable passage ». Tous deux s'arrêtent un court instant devant la cuisine. Monsieur Roumat les attend, avachi sur une chaise, le coude gauche posé sur la table. « Nous allons dans le jardin et nous revenons ». Il lève à peine le visage. Une fois un peu éloignés, Hollie prend la parole : « Il est à la ramasse. Il va falloir qu'il se bouge ». « Je ne sais pas dans quel état psychologique est sa fille », rétorque Braquehais. Elle examine tout avec attention. « OK. Il est souple et vif. Un jeune... ». Le policier approuve de la tête. Retour dans l'habitation. Ils s'assoient à table et discutent dans un premier temps de banalités. Actualités et météo. Ils boivent leurs cafés en croquant une galette pur beurre par courtoisie ; ils n'ont pas faim. Le repas de midi n'est pas assez loin. Monsieur Roumat n'a pas repris le travail. Ils lui parlent de l'avancée de l'enquête en trichant un peu, voire beaucoup pour lui donner du baume au cœur ; les mythes sont de sortie. Ça a l'air de fonctionner. Il perd son regard de chien battu en écoutant la profiler. Il a l'air d'avoir foi en cette jeune femme qui va percer la personnalité de l'assassin de son épouse. À la fin de la conversation, elle lui demande le numéro de téléphone de sa fille. Il lui donne avec un petit sourire de confiance et de complicité. Braquehais intervient très peu dans la discussion et regarde admiratif, cette collègue qu'il ne connaissait pas encore hier matin. *Elle*

*est perspicace, elle donne du peps, de la joie et de la confiance à tout le monde ; et comme elle est un peu envoûtante... On a envie de la suivre au bout du monde. Et puis, qu'est-ce qu'elle ne maîtrise pas ?* « Nous devons vous laisser monsieur. Nous avons un autre rendez-vous », dit le policier en se levant. « Bon courage monsieur et à bientôt », enchaîne Hollie en rangeant sa chaise sous la table. L'homme, qui était tout à l'heure apathique, semble reboosté et les précède jusqu'au portillon. Son allure est plus vive. De toute façon, avec son joli minois, sa voix douce et apaisante, sa petite robe noire et ses hauts talons, elle redonnerait vie à une momie. Il passe même ses mains dans ses cheveux pour se recoiffer un peu. La voiture franchit le petit pont pour suivre la voix du GPS qui va les amener au collège par le meilleur trajet possible. « J'appellerai sa fille pour la voir ; il faut qu'elle s'occupe de son père. Il va falloir qu'il aille consulter un psy, sinon il ne s'en sortira pas », dit la profiler en rangeant son Smartphone. « Je crois que c'est une bonne idée », répond le capitaine en tournant son regard admiratif vers sa passagère. Un accident entre une fourgonnette et un scooter ralentit la circulation, puis les stoppe pendant quelques minutes. Il aura fallu trois quarts d'heure pour arriver devant l'immense bâtiment blanc aux multiples fenêtres. Il n'appuie pas sur la sonnette et téléphone directement au surveillant... Hippie chic, bad boy, dandy. Il répond à la seconde sonnerie. *Il est pressé ; tu m'étonnes !* « Je viens vous ouvrir ». Sa voix est guillerette. Il arrive les mains dans les poches avec une démarche cool mais décidée. Veste à carreaux ouverte sur un petit gilet moutarde et jean de qualité qui frouille sur ses bottines. Toujours vintage et smart. *C'est ça, il lui tarde.* Il sort une clé de sa poche et ouvre à ses visiteurs. Il serre d'abord la main de Hollie en faisant presque une petite révérence. Elle sourit en évitant de croiser ses yeux. Elle regarde au loin, comme si elle était sur sa moto avant d'attaquer une longue courbe. Le policier patiente en attendant que le surveillant veuille bien daigner le saluer à son tour. « Bonjour capitaine Braquehais », dit-il en accentuant sur le nom. « Merci de nous recevoir et d'avoir fait ces recherches pour nous », enchaîne le policier en invitant sa collègue à passer en premier. « Ce n'est pas que pour vous, mais aussi parce que ça m'intriguait fortement », répond-t-il en riant et en lorgnant la profiler. *C'est cela... Fortement !* Il regarde le message qu'il vient de recevoir de son supérieur tout en suivant les jeunes qui marchent de front ; muets comme des carpes. Ils ont à peu près le même âge. Aucun des deux n'ose parler à l'autre. Comme des gamins... Dans une cour d'école ! Ils entrent comme les fois précédentes, dans les bâtiments en préfabriqué, sur leur droite. Il ouvre l'étude de gauche ; il y a le chahut dans l'autre en face. « J'ai fait un petit exposé, enfin un résumé de l'essentiel à connaître sur cette œuvre », dit le surveillant, en montrant deux feuilles posées sur une table. Il pose ses fesses sur celle qui est en face et invite ses visiteurs à en faire de même. « Moi, je me mets sur le siège écolier ; ça me rappellera des souvenirs », annonce Hollie en souriant. Avec sa robe au-dessus du genou, elle n'ose pas s'asseoir en hauteur. « Je m'installe à côté de vous ; enfin si vous le permettez. Moi aussi, ça me ramènera des années en arrière ; et bien plus que vous », rajoute le policier en pinçant les lèvres et en hochant la tête. « On vous écoute monsieur le prof », dit la profiler en sortant son cahier. « Vous pouvez prendre des notes, mais ces deux feuilles imprimées recto et verso sont pour vous. Tout y est dessus ». Le pion passe la main dans ses épais cheveux longs, les ramène en arrière, frotte sa barbe de trois jours et débute son exposé ; heureux et fier. La policière le regarde parler ; attentive et visiblement, contente d'être là. Il commence par dire que hier, il ne s'est pas trompé. *Non mais ! Il n'est pas un étudiant au rabais de cette discipline ...* Cette peinture sur bois est allemande et est bien du XVI<sup>ème</sup> siècle. Elle s'appelle 'les trois âges de la femme et la mort'. Elle a été exécutée par Hans Baldung Grien dans une période allant de mille cinq-cent-trente à mille cinq-cent-quarante-cinq ; on ne connaît pas la date exacte. Pour resituer la période si vous le permettez, François 1<sup>er</sup> est le roi de France. Léonard de Vinci est mort en mille cinq cent dix neuf et Jérôme Bosch en mille cinq cent

seize. Michel-Ange et Raphaël sont en pleine carrière et rivalisent de talent à ce moment-là. Rabelais écrit Pantagruel et Gargantua dans ces mêmes années. Parenthèses refermées, ce peintre a une certaine renommée, il est qualifié de petit maître. Il est né en Alsace. Il est allé se perfectionner à Nuremberg dans l'atelier de Dürer. Il revient à Strasbourg et y meurt en mille cinq-cent-quarante-cinq. C'est une période dans laquelle la nature est enfin vue comme un genre artistique. C'est aussi l'époque où la science explore l'intérieur du corps humain et quelques uns sont attirés par le macabre de ces dissections. Ce peintre nourrit son esthétique du morbide avec ses propres recherches. On dira que cette œuvre allégorique est d'un humour macabre, nourri d'un érotisme morbide. La jeune femme est blonde et a la peau blanche. Cette peau vire au jaunâtre chez la vieille femme. La mort a la peau grise, comme le sol en pierre et le ciel au-dessus de la ferme en ruine de l'arrière-plan. Le bâton, image de la vie, qui ici est brisé, unit l'enfant endormi à la mort ; pour rappeler que les choses peuvent aller vite. La chouette est l'oiseau symbole de la sagesse ; mais même emplie de sagesse, la mort guette l'humain. Cette mort donne le bras à la vieille femme qui agrippe à son tour la plus jeune. Ce tableau est une métaphore sur la brièveté de la vie. C'est pour cela qu'elle tient ce sablier. Même les bâtiments à l'arrière plan s'écroulent. Il regarde quelques secondes les deux policiers et enchaîne : « voilà l'essentiel ; les autres choses moins importantes sont écrites à la fin. À lire à tête reposée. Quant à moi, je connais une œuvre de plus. Elle est exposée au musée du Prado à Madrid ». « Et les croix ? », demande Hollie. « Comme je vous disais, elle ont été rajoutées. A vous d'en tirer les conclusions adéquates. Le bébé et la jeune femme... Comment dirais-je, sont effacés de cette œuvre ! ». Braquehais se lève. « J'ai un coup de fil à passer ; je reviens dans un instant ». Il sort en dehors du bâtiment et attend quelques minutes en faisant les cents pas avec son téléphone en veille à l'oreille. Il a trouvé ce prétexte pour les laisser seuls ; à eux de jouer. Il estime que le temps nécessaire pour parler un peu et échanger les coordonnées a été suffisant et décide de revenir les rejoindre. Il fait assez de bruit dans le couloir, au cas où ils échangent plus que les numéros de portable. Il entre ; tous deux ont le sourire. Le policier s'approche du surveillant, lui serre la main chaleureusement. « Merci pour tout ». Hollie se lève, tire sur le bas de sa robe et en fait de même. Cette poignée de main est plus timide. Chacun prend sa feuille et sort de l'étude. « Je vous raccompagne. Il faut refermer le portillon en clé ». Comme à l'aller, il suit les deux jeunes qui sans rien se dire, échangent quelques regards complices. Une fois dans la voiture, la profiler prend la parole ; elle n'a pas perdu sa langue. « Ce fut très intéressant et très constructif. Le flot d'informations sur l'auteur, la période et la vision des choses ne nous servent à rien. Mais cette peinture veut bien nous faire comprendre quelque chose. Elle n'est pas naïve du tout et elle n'est vraiment pas sur les lieux par hasard. Elle a un rapport avec le pourquoi de ces meurtres ». « Je le crois aussi. Journée terminée. Demain matin, monsieur Boffelli vient faire une déposition ; enfin nous renseigner. Vous n'êtes pas obligée d'être présente, si vous avez mieux à faire. On est samedi », rajoute le capitaine en démarrant. « Je serai là. Rien n'est plus important que cette enquête », répond-t' elle en se regardant dans le miroir de courtoisie. Le soleil baisse à l'horizon, l'automne approche. Il faudrait qu'il en soit de même pour l'arrestation du coupable. En attendant, il va partager tout à l'heure, un moment avec son fils, qui pense de temps en temps à son père ; autrement que pour donner l'argent de poche, payer les fringues et la cantine. Même un footing harassant est un instant privilégié quand on est avec sa famille. Sa fille, avec ses problèmes de jeune nana est plus proche de sa mère ; c'est souvent comme ça. Il faut repasser par les locaux du SRPJ pour déposer Hollie et amener la précieuse feuille au laboratoire pour les recherches éventuelles d'empreintes. Ensuite, c'est là que l'on verra si cette photocopie trouvée sur place, était précieuse ou pas du tout. Il a déjà sa petite idée...

## chapitre 21

Un samedi matin pas comme les autres et il n'aime pas trop ça. Le weekend, c'est sacré ; mais quelquefois, cela arrive qu'il faille bosser. Allez, une fois n'est pas coutume ! Braquehais a rendez-vous à neuf heures trente avec monsieur Boffelli. La rencontre ne devrait pas prendre trop de temps ; il sera largement rentré pour midi. Il a fallu se lever presque aussitôt que les jours précédents. Il prend son petit déjeuner seul ; comme pendant toute la semaine, d'ailleurs. Un chien lui tiendrait compagnie et en plus, l'accompagnerait lors des footings ; avec ou sans son fils. En faisant les pompes, il lui lècherait le visage après s'être léché sous la queue ! Est-ce que ce weekend est si sacré que ça, en définitif ? Quels seront les membres de la famille présents pour déjeuner ? Hier au soir, il a dîné avec son fils ; les femmes avaient mangé quand ils sont revenus de leur sport. Bon running, puis ensuite des séries d'abdominaux ont fait durer le plaisir et prolonger le cardio. La laitue était prête dans le saladier. Les steaks hachés étaient devant les yeux dans le réfrigérateur. Tous deux se sont regardé en faisant la moue et se sont préparé des tagliatelles, qu'ils ont largement agrémentées de saumon fumé d'Écosse. Ils se regardaient sans rien dire en dévorant leur repas équilibré, riche en sucres lents, protéines et vitamines. Il y avait une vraie complicité entre les deux mâles ; la douche est passée après le remplissage de l'estomac. Sa femme continuait la lecture de son roman, le dernier écrit par la défunte Françoise Bourdin. Sa fille, son téléphone dans la main, est passée en coup de vent dans la cuisine, a dit que ça schlinguait la sueur et est repartie dans sa chambre en emportant un yaourt à l'abricot. Ils ont quand même fait honneur à la salade ; un peu de vert avec un peu de fromage ne fait jamais de mal et finit d'équilibrer le repas ; et puis, ils avaient faim. Ils n'ont pas parlé du weekend, donc il ne connaît rien du planning de ses enfants pour le samedi et le dimanche. Bon ! En attendant, il a des informations à recueillir, du désormais troisième veuf de cette série. Dans ce milieu très chic et très huppé de la musique classique, il doit bien y avoir des ennemis cachés derrière les hauts rideaux et les tentures en velours des scènes et des opéras. Tout simplement, des gens jaloux de la réussite de ce couple. Un chef d'orchestre réputé, grand pianiste de surcroît et une violoncelliste et violoniste de renom, et qui font régulièrement le tour du monde. Ils se produisent dans les plus grandes et prestigieuses salles de la planète ; ce train de vie peut rendre des gens envieux. Ils ont leurs ronds de serviette à la Scala. Ils possèdent des parts dans un studio d'enregistrement et participent à des compositions originales pour des événements ponctuels, voire des films d'époque. La façade du décor ; mais du coup, quel rapport avec les deux précédentes victimes ? Il fait quoi des suspects communs à mesdames Charvet et Roumat ? Cette putain de liste... Tanguy le mal réveillé et tous les autres qu'il n'a pu rencontrer... Il a vu et interrogé du monde, mais aucun n'a fait avancer le schmilblick. Une ribambelle de visages défile devant ses yeux. La future influenceuse, le joueur d'échecs, le rugbyman, la châtelaine PDG, l'ouvrier qui n'aime pas la flicaille, Jeanne Mas... Et ces jeunes mecs à la longue frange et à la nuque courte ! Car ceux-là, d'ailleurs, d'où sortent-ils le pognon pour leur extra ? Sont-ils prêts à tuer pour avoir du fric et acheter leur 'coc' aromatisée ? Et ce serait pour le compte de qui ? Si c'était le cas, ils ne s'amuseraient pas à scarifier des trucs dans la chair des victimes et à planquer une peinture dans des recoins de la pièce. Ils exécuteraient leur contrat et se tireraient vite fait, bien fait ; sans faire de fioritures supplémentaires. Hollie aura peut-être une réponse... Allez, il faut se magner ; le samedi matin, beaucoup de gens vont faire leurs courses et d'autres vont embaucher dans les magasins. Les rues seront presque aussi embouteillées que pour les jours de la semaine. Il n'a pas eu le temps d'acheter des croissants ; les fameux croissants du weekend ! Ça commence mal. Il aimerait bien se pointer au moins en même temps que Hollie, qui va pouvoir se faufiler avec sa moto. Il arrive pile à

l'heure et s'avance vers un homme chic qui a le regard et les épaules basses et qui attend assis dans le couloir. « Monsieur Boffelli ? » « Oui, c'est moi ». « Bonjour monsieur. Tout d'abord, toutes mes condoléances. Je suis le capitaine Braquehais. Veuillez me suivre s'il vous plaît ». « Bonjour capitaine. Merci », répond l'homme en se levant de son inconfortable chaise en plastique orange. Le policier ouvre la porte de son bureau et l'invite à entrer. « Voici de quoi vous asseoir. On attend ma collègue et ensuite nous pourrions commencer. Elle ne va pas tarder ». Il laisse sa porte ouverte. Justement, la voilà qui passe dans le couloir en courant. Elle est en combinaison de motarde. Elle s'engouffre dans son bureau et en ressort une minute après, en jean, pull fin rose à col en 'V' et escarpins. Elle entre toute essoufflée. « Excusez-moi pour ce retard », dit-elle en se recoiffant. « Non ; ça fait à peine dix secondes que nous sommes assis », rétorque le capitaine pour ne pas la stresser plus qu'elle n'est. « Bonjour monsieur Boffelli. Je suis Hollie Maigret et je suis analyste des comportements. En fait, je suis là pour cerner le coupable. Ensuite, nous le dénicherons pour le mettre sous les verrous ». Le musicien se lève et avec une grande courtoisie et une grande pudeur serre la main de la jeune femme en la fixant droit dans les yeux. « Bonjour madame. J'espère que vous arriverez à vos fins ». Concis, digne et respectueux, mais intransigeant ; il sait ce qu'il veut et le fait comprendre. Il est habitué à se faire écouter et respecter par tout un orchestre. « Voulez-vous un café ou une autre boisson chaude ? », demande le policier avant de s'installer. « Merci, ça va aller. On va faire au plus vite car j'ai beaucoup de choses à m'occuper ». *Toujours directif malgré son abattement.* « Je comprends », rétorque Braquehais en s'enfonçant dans son fauteuil. Le musicien sort une feuille de sa poche et la met sur le bureau. « Voilà une liste des gens qui pourraient éventuellement être heureux de l'effondrement du couple que nous formions. Les numéros de téléphone du frère et de la belle-sœur de mon épouse sont notés derrière ; ils vont arriver d'ici peu. Nos deux enfants descendent de Paris aujourd'hui même en train. Ils pourront venir vous voir, mais je ne crois pas que cela vous soit d'une grande utilité ». « Fille ou garçon ? », demande la policière. « Les deux ; la fille est l'ainée ». « J'aimerais bien la voir. Veuillez marquer son numéro, s'il vous plaît, monsieur Boffelli ». L'homme, le visage fatigué, regarde la jeune femme un instant et s'exécute sans rien rajouter. « Merci ». « Vous pouvez m'en dire un peu plus à ce sujet ? », dit Braquehais en montrant la liste donnée. Le chef d'orchestre commente chaque nom en expliquant pourquoi il a pris soin de les inclure dans cette suite de noms. Hollie a son cahier sur ses genoux et note tout ce qui lui semble pertinent ; il faudra faire le tri dans les arguments. Ensuite, les policiers le mettent au courant pour les deux meurtres précédents. Comme tout le monde, il en avait entendu parler à la télé. Jusqu'à cet instant précis, il n'avait pas fait le rapprochement. « Je suis un peu déconnecté avec tout ce planning à boucler ». Tous les trois échangent des idées sur cette phrase ; mais rien de concret en ressort. « Je suis un peu perdu et complètement sous le choc. J'ai mille choses à penser et à organiser », rajoute-t-il, comme pour se justifier. « Nous comprenons. Nous trouverons l'auteur de toute cette horrible série », dit la policière en lui prenant une main. « L'enterrement est à Paris ou dans la commune du manoir ? ». « Ici. Nos enfants sont de vrais Parisiens ; pas nous. Mon épouse se plaisait énormément dans cette maison. Elle était venue se reposer avant une reprise programmée pour bientôt. On travaille beaucoup pour rattraper le temps perdu pendant le confinement. Ce sera mardi, pour laisser quelques jours à toute la famille de pouvoir venir », répond-t-il en se levant. « Merci de vous être déplacé et beaucoup de courage ». « Au-revoir monsieur Boffelli », dit la profiler en le raccompagnant à la porte, puis dans le couloir. Elle le regarde s'éloigner, pour l'instant, il tient la secousse ; mais il a l'air faible. Les nerfs et son caractère à vouloir tout diriger et maîtriser, le font tenir debout. Il n'a rien demandé de plus au sujet des précédentes victimes ; ses problèmes passent avant ceux des autres. Hollie revient s'installer en face de son collègue et prend la parole : « Ce

couple a des ennemis potentiels, mais pourquoi ces personnes-là auraient tué les deux précédentes ? Quel rapport ? ». « Ce dernier mot est le terme exact ; c'est là-dessus qu'il faut se pencher ; effectivement, trouver le rapport ». « Vous avez dit que les familles Charvet et Roumat ne se connaissaient pas. Je vais faire des recherches, mais je parie ma moto que la famille Boffelli ne connaît pas non plus les deux autres et vice-versa ». « Je le pense aussi ; et puis tous ces gens n'évoluent pas du tout dans le même monde ! C'est le weekend, on s'en va. Pas de nouvelles du médecin légiste ; comme d'habitude, il n'a rien à nous dire. Que dalle à l'horizon pour nous aider », rajoute le policier en se levant de son fauteuil. « Bonne fin de semaine, capitaine. Sinon, ça a été ce footing ? ». « Je tiens encore la distance, péniblement mais je tiens. Ensuite, je lui ai fait mordre la poussière aux séries d'abdos ! Bon weekend mademoiselle et reposez votre cerveau. Coupez avec ce casse-tête pour être plus efficace lundi. La semaine prochaine va être longue, fastidieuse et qui sait, peut-être décisive. Il faut savoir décrocher de temps en temps. Croyez en la parole d'un vieux flic, qui a quelques années de bouteille ». « C'est ce que je vais faire ; enfin essayer si c'est possible ». Elle tourne les talons et repart vers son bureau. Elle en ressort après cinq minutes, en cuir de la tête aux pieds ; un casque dans une main et un sac à dos blanc dans l'autre. *Toujours aussi énergique ! Et si au lieu d'acheter un chien, je rachetais une moto. Plus du tout pensé au miroir de la salle de bains !* Elle lui fait un petit signe de la main en passant et s'éloigne vers la sortie. Il sait qu'elle ne va pas faire un break, elle va y réfléchir ; même la nuit peut-être. Il faisait comme ça à ses débuts ; puis avec l'expérience et le temps qui passe, on réussit à s'accorder des moments de blackout au niveau du professionnel. Et lui, il va penser à quoi pendant ce jour et demi de repos ; à sa situation familiale ? Est-ce que cette traque qui l'éloigne de la réalité quotidienne influe sur sa vie de couple ? Il ferme son bureau, va saluer sa collègue des affaires familiales qui travaille aussi en ce samedi matin. C'est à peine si on l'aperçoit derrière ses dossiers. « Salut ma belle ; on ne te voit plus. Ce virus et son lot de complications ne t'ont apporté que du travail supplémentaire, pendant que d'autres ont été payés à rien foutre ». « Hello Braque. Ma belle... Je ne suis pas sûre que tu le penses, quand je vois la collègue qui te suit depuis deux jours ». « Mais si, même si tu as l'air crevée. Tu devrais rentrer chez toi pour profiter de ce weekend et te reposer. Sinon, c'est plutôt moi qui la suit ; elle a une de ces pêches ». « Et tu n'arrives pas à la rattraper ? ». Tous deux éclatent de rire. La policière reprend la parole : « dans une heure, je suis partie. Ce confinement a engendré une période catastrophique. Les personnes obligées de rester cloîtrées se sont bouffées la gueule. Les femmes et les enfants ont morflé. La vraie personnalité de certains et même de certaines a éclaté au grand jour ». « En parlant de ma collègue, il faudrait que tu l'aiguilles sur la façon de s'y prendre pour les recherches sur les familles ; enfin tu vois ce que je veux dire. Lundi matin, ce serait bien, très bien même. Ça urge ; les mortes s'accumulent ! ». « Ah d'accord, je comprends mieux la flatterie de tout à l'heure ». « T'es une vraie flic suspicieuse ! ». « OK, lundi matin de neuf heures à midi ; ça devrait suffire. Pour moi aussi c'est tendu ; un féminicide de plus hier soir ». « Je crois que cela ira ; elle percute la miss ». « Ola, t'es sous le charme toi ! ». « Pas faux, mais juste sous l'angle professionnel ; pour le reste, je suis trop vieux ! Je vois juste qu'elle a un cerveau qui cogite dans le bon sens. Mais c'est vrai que c'est une jolie fille et ça ne gâche rien. À lundi », dit-il en s'en allant. « Tchao capitaine. Bon weekend et pense pas trop au boulot », répond-elle en riant. Il s'éloigne en secouant la tête. *Elle se fout de moi. Si elle savait ; ce n'est pas de Hollie que je suis amoureux, mais de ma femme qui est toujours aussi belle.* Et puis, il a toujours préféré les brunes. Comme tous les jours, il ne sait pas s'il faut qu'il achète du pain... Son épouse a dû aller faire les courses, donc elle aura pris une baguette. Ils sont tous les quatre à table à déguster une choucroute du rayon traiteur du supermarché. Il a ouvert une bouteille de vin blanc d'Alsace qui s'est pratiquement toute bue ; un déjeuner comme il aimerait en voir plus

souvent. Il a beaucoup parlé avec sa fille et son fils ; moins, beaucoup moins avec sa chère et tendre. Que faire ? Que dire ? L'après-midi est vite passée. Il y a toujours des trucs à nettoyer dans ce jardin. Plutôt que d'acheter un chien, il va prendre une ou deux chèvres pour débroussailler ; tant pis pour l'odeur et les crottes. Les jours commencent à raccourcir et c'est comme ça que le soir est arrivé. Il a fini le vin blanc à l'apéritif en y additionnant un peu de crème de cassis, devant le sport à la télé. *Il ne va pas se mettre à picoler parce que son couple bat de l'aile !* Sa femme bouquinait pendant que tournait le sèche-linge. Les enfants devaient encore manger dans un quelconque fastfood. Sa fille est revenue changer de vêtements ; une influenceuse avait dû lui dire comment s'habiller pour sa soirée. Il a dormi comme un loir et il ne sait même pas l'heure à laquelle les ados sont rentrés... Ensemble ou séparément ? Tous deux ont des amis en commun. Le dimanche, toute la famille est allée se promener au bord de la rivière. Avant, madame et monsieur Braquehais se tenaient par la main ; ce n'était pas d'actualité aujourd'hui. Un chien se serait bien amusé et aurait occupé les regards et le temps. En plus, le sol était sec ; il n'y aurait pas eu besoin de le doucher. Il a fallu rentrer de bonne heure ; il restait quelques leçons à réviser. Voilà, un weekend de plus de passé. Il va falloir vraiment avancer la semaine prochaine sur cette enquête ! Tient, voilà que lui aussi pense au boulot ! Il rajeunit... Il n'en dira rien à sa collègue analyste des comportements. Elle chercherait à le cerner, lui aussi ; à dire tout et son contraire... Ça lui donnerait aussi une certaine idée sur la vie de la famille Braquehais ; et ça, c'est hors de question... Elle a un autre sujet sur lequel se pencher.

## chapitre 22

Ce matin, il n'y a pas besoin de l'alarme du téléphone pour se réveiller. La pluie tombe en trombe et martèle la toiture avec force. Les paysans doivent se frotter les mains, à moins que cette eau décide de tout raviner et inonder. Depuis quelques années, tout le monde a peur de la météorologie et de ses dérèglements. Même les assurances envoient des SMS pour vous avertir. Ça va laver la voiture. Sale temps pour faire de la moto. Son épouse aussi a les yeux ouverts ; elle a l'air de réfléchir. « Bonjour ». « Bonjour. Il a l'air de pleuvoir quelque chose », répond-t' elle en s'étirant, tout en faisant attention de ne pas empiéter dans la partie de terrain de l'homme qui dort à ses côtés. Elle se lève d'un bond, tire sur le bas de sa nuisette, passe les mains dans ses cheveux et part se réfugier dans la salle de bains. Lui, après un passage aux WC, va aller écouter la télévision dans la cuisine. Un troisième meurtre ; les chaînes info doivent y aller de leurs commentaires. Ce soir, elles auront déjà envoyé un journaliste sur place, qui, comme les autres lundis, va les attendre devant le bâtiment du SRPJ. Darry Cowl se fera un plaisir de répondre aux questions ; avec ou sans triporteur. Mardi soir, ce journaliste sera reparti ; à moins que... Puis, les spécialistes se succéderont sur les plateaux de télévision. Peut-être même qu'entre deux gorgées de café, lui le chargé de l'enquête, expliquera à la gonzesse ou au type à l'intérieur de cet écran plat, qu'il n'a rien pour faire progresser cette recherche. Qu'à cela ne tienne, ils donneront leurs avis et feront des supputations audacieuses et sensationnelles pour maintenir le téléspectateur en haleine. La douche des enfants coule ; un des deux est déjà levé. Sûrement la fille ; le garçon sort de son lit au dernier moment et ne se lave que rarement le matin ; ce qui fait rire sa sœur et désespère sa mère. Il passe quand même sous le jet en cas de nuits chaudes qui sont de plus en plus nombreuses et pendant lesquelles on ne dort pas, mais on transpire ; même avec les portes et les fenêtres ouvertes pour faire circuler une brise espérée. Peut-être même que la clim passera avant le chien, les chèvres ou la moto. Ils mettront de côté leurs convictions pour la protection de la planète ; comme tout le monde, ou presque. La vision du court terme est de parer à l'urgence... Au diable le futur ! Il lave sa tasse et ses couverts. Comme si une



règle intangible semblait établie depuis quelques semaines, sa femme entre dans la cuisine au moment même où lui en sort pour aller se raser et se brosser les dents. « Au-revoir et bonne journée », crie-t-il en attrapant son parapluie dans le placard du couloir. Personne ne répond ; ils n'entendent pas avec la pluie ! Quelle belle invention, l'ouverture à distance des portières ! Il se jette dans la voiture tout en refermant le pébroc, démarre le moteur et attend que la ventilation fasse son effet sur la buée. Marche arrière et direction le centre ville et ses bouchons, qui doivent être encore plus denses. Comme par magie, dès qu'il pleut, les gens et les véhicules n'avancent plus ; ça va aussi ralentir les journalistes. Il met effectivement plus de temps pour faire le trajet et arrive enfin dans la cour goudronnée qui ne parvient pas à évacuer toute l'eau. Il se gare et court en restant bien sous son parapluie et en évitant les flaques. Personne dans son bureau. Il va à celui de sa collègue et cogne à la porte. Aux traces de pieds, il sait qu'elle est déjà arrivée ; déformation de flic. « Entrez ». « Bonjour Hollie. J'espère que la voiture qu'on va vous livrer a des essuie-glaces ». « Bonjour capitaine. Je l'espère aussi. Pourquoi avez-vous frappé ? On avait convenu d'un accord là-dessus ». « Oui, mais j'ai pensé que vous pouviez être en train de vous changer ». « Dans ce cas, comme samedi matin, j'aurais fermé à clé ; mon éducation familiale a fait que je suis plutôt du genre pudique ! De toute façon, je suis venue en bus, puisque je réceptionne ma voiture aujourd'hui ; et en plus avec ce qu'il tombe, il faudrait que je sois folle. J'aime la moto, mais sous la flotte, c'est dangereux. Je fais quoi ? Je suis en formation ? ». « Oui. Dès que Marianne est arrivée. En attendant on va échanger nos idées ». « Vous aviez raison, je n'ai pas arrêté de penser à tout ça, ce weekend ; je n'ai même pas fait de bécane. Je suis juste allée boire un pot samedi soir. Ça m'a à peine déconnectée ». « Tout cela passera avec l'habitude ; enfin j'espère pour vous, sinon vos dimanches vont être pourris et par-dessus le marché, vous serez chiantes le lundi, voire toute la semaine », dit-il en rigolant. Elle se met à rire à son tour lorsqu'un appel retentit dans le couloir. « Braque, je suis là ». « C'est notre collègue ; votre formation commence. Retour à l'école ! ». « Allez go », répond-elle en se levant d'un bond, comme si un ressort l'expulsait de son fauteuil. *Qu'ont les femmes ce matin, à se propulser comme une cible de ball-trap ?* Après les présentations, les deux policières s'enferment dans le bureau et Braquehais dans le sien. La semaine vient de commencer. *Est-ce le pion qui l'a invitée à boire un verre, samedi soir ?* Le policier va essayer de sortir un planning pour les jours à venir tout en essayant de partager le taf. Il faudra se renseigner sur l'heure de l'enterrement mardi ; ils iront ensemble. Quatre yeux sont plus efficaces. Pour voir quoi ? Il ne sait pas, mais il veut voir ! Et quoi d'autre, maintenant ? Il va aller fumer un cigare dans le sous-sol. Il prend un mocaccino au passage et part s'isoler pour réfléchir en regardant les volutes aller s'écraser au-dessus, contre le hourdis en parpaings. Il regarde la porte fermée de la salle d'interrogatoire, en face, dans le coin, dans la pénombre angoissante. Quelquefois, des heures peuvent s'écouler, avant de remonter à la surface. Trois quarts d'heure se sont envolés sans qu'aucune idée révolutionnaire n'ait jailli avant de s'enfermer dans son bureau. Il attrape son téléphone et envoie un message à monsieur Boffelli. Il le repose et le reprend aussitôt. Il fait dérouler sa liste et sélectionne un numéro. Ça décroche à la troisième sonnerie. « Bonjour monsieur Roumat, capitaine Braquehais. J'ai une question à vous poser ». « Bonjour capitaine, je vous en prie », répond son interlocuteur avec cette voix fatiguée qui l'accompagne tous les jours, depuis le meurtre de sa femme. « Excusez par avance la brutalité de ma demande. Est-ce que votre défunte épouse s'est faite avorter ? ». « Euh... Oui. À l'âge de vingt ans ; avant de nous connaître. Pourquoi ? ». « J'essaie de trouver une piste. Merci pour votre franchise. À bientôt ». *Waouh ; Hollie a peut-être vu juste. Un intégriste religieux ?* Maintenant monsieur Charvet. Celui-ci ne décroche pas ; il doit bosser. Il laisse un message vocal. Il tente sa chance avec la fille ; tout compte fait, elle sait peut-être mieux que l'ex-mari, s'il y avait eu un avortement avant leur

rencontre. Elle décroche. « Bonjour mademoiselle Charvet. Capitaine Braquehais. Excusez-moi de vous déranger ». « Bonjour capitaine. Vous ne me dérangez aucunement. Il ne passe pas une heure sans que je ne pense à la police. J'espère cet appel qui me dira que le coupable est arrêté ; que l'on va enfin savoir et que la justice pourra être rendue ». « Je comprends. Nous n'avons toujours pas trouvé le responsable de ces horribles actes. J'ai une question un peu compliquée à vous poser ». « Je vous écoute ; si je peux vous aider ». « Savez-vous si votre pauvre maman s'est faite avorter à un moment de sa vie ? ». « Ah quand même ! Elle ne m'a jamais rien dit à ce sujet. Demandez à mon père ». Le médecin légiste, un masque sur la bouche et le nez, entre dans le bureau. Le policier lui fait comprendre avec un petit signe de ne pas faire de boucan et d'attendre. « Il n'a pas décroché. Je vais réessayer. Sinon, si cela avait été le cas, vous en aurait' elle parlé ? ». « Je crois ; nous étions proches, fusionnelles même ; depuis que j'ai dépassé l'âge bête ». « Merci. Nous analysons toutes les pistes possibles. Au-revoir mademoiselle et à bientôt ». « J'espère. Bonne journée capitaine ». Il raccroche et se lève pour saluer son collègue. Pas d'échanges de poignées de main, le toubib est à cheval sur les précautions à prendre depuis l'arrivée du virus. Ils font la paire avec le commissaire. Il y a deux mois, il l'a attrapé et a mis trois ou quatre semaines pour retrouver des poumons de compétiteur. Il a eu peur. « Comme les deux fois précédentes ; aucune empreinte ? ». « Si, celles des gants, toujours les mêmes. Mais si je ne t'ai pas appelé et que je me suis déplacé, c'est qu'il y a une nouvelle donne ». « Ah quand même ; tu t'es sorti les doigts du derche. Je t'écoute ». « Il faut bien que j'avance, moi. Toi et ta poupée, vous stagnez ! ». « Ah, c'est pour ça que t'es venu ; tu pensais la voir. Tu lui aurais bien fait la bise ; tant pis pour les distances de sécurité et les postillons ! Elle n'est pas une infirmière qui va tomber amoureuse du médecin de son service. Bon raconte-moi, jaloux ». « Vaut mieux entendre ça, qu'être sourd ! Bon, revenons à nos moutons ; le cutter qui fait les incisions dans la chair des victimes ne sert pas qu'à ça. On a trouvé de la peinture dans les plaies. Dans la première lettre, pour être précis. Donc, il commence par le texte et ensuite fait le cercle autour ». « Je ne sais quoi en penser. Cela va-t' il me servir ? Mais c'est enfin une avancée ; petite, mais une certaine avancée quand même. Première erreur ! Un artisan peintre ou un bricoleur du dimanche ? Tu en penses quoi ? », demande Braquehais en secouant la tête. « Houlà ! Moi je te rapporte les informations telles quelles ; c'est toi qui enquêtes. Et en plus, maintenant, vous y êtes deux pour réfléchir. Bon courage. Le rapport arrive... Au fait, couleur vert anis et de la marque 'Valentine' ». « Waouh, la précision ! Merci pour la primeur de l'info. Bonne journée. Attends ! Moi aussi j'ai un biscuit à te donner. Je vais faire une photocopie et je reviens ». Le policier est de retour à peine une minute plus tard. Il lui tend la feuille. « Toi aussi, tu as la primeur et en plus tu te cultiveras pour avoir de la conversation en face des jolies femmes ; enfin, de celles que tu peux embobiner ». « Aïe, aïe, aïe, le boulet ! Sinon, c'est quoi ? ». « L'histoire et la description de ce que représente le dessin retrouvé chez les trois victimes ; enfin la peinture d'un maître de la renaissance ». « La vache ! C'est elle ou toi, le spécialiste en art ? ». « Aucun des deux ; un ami à elle ». Le médecin ouvre la porte, fait un salut militaire de la main et disparaît dans le couloir tout en lisant ce qu'on venait de lui donner. Braquehais se rassoit et reste pensif, son menton dans ses deux paumes de main, pendant quelques minutes. *Vert anis...* Ce cutter sert à racler les petits débordements de peinture sur les vitres, les serrures, etc... Enfin, lui faisait comme ça, quand ça débordait sous le scotch. Ou alors, à découper le papier peint au ras de la peinture. C'est la sonnerie de son téléphone qui le sort de ses rêveries. Il regarde son écran ; c'est monsieur Charvet qui appelle. Après les bonjours respectifs, le policier reprend la parole. « Merci de m'avoir rappelé. J'ai une question qui concerne la vie privée ». « Posez-la, capitaine. C'est pour l'enquête... ». « Est-ce que votre ex-épouse se serait faite avorter ? ». « Non ! Enfin je ne crois pas... On s'est à peu près tout dit de nos vies avant notre

rencontre. Mais on ne sait jamais ». « Oui effectivement, on ne sait jamais ! Ça pourrait être une blessure difficile à refermer et donc, à en parler ». « Toujours est-il qu'elle n'a jamais abordé ce sujet. Désolé. Je ne peux rien pour vous. Mais, franchement, elle me l'aurait dit », rétorque-t-il en haussant un peu la voix. « Dites-moi qui était son médecin traitant ». « On a gardé le même. Ce n'est pas le moment de changer. Ils doivent tous faire du télétravail depuis les Maldives ». Il prend un post-it et note le nom. « Merci beaucoup monsieur Charvet. Bonne journée ». « Au-revoir, capitaine », répond-t-il sur un ton perplexe et interrogatif. *Merde ! Maintenant il a un doute sur le fait de savoir si son épouse ne lui aurait pas caché des choses.* Quand il en saura plus, il le rappellera. Il cherche sur internet les coordonnées du toubib. Il écrit l'adresse et le numéro. Il téléphone aussitôt. Il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Un message l'invite à prendre rendez-vous sur 'doctolib' et lui indique que le docteur ne prend plus de nouveau patient. « Fait chier ! C'est l'enfer ; et c'est pas fini, avec ce putain de virus et ce manque de médecins », crie-t-il en frappant son bureau. Il ira le voir dès cet après-midi. Demain, à l'enterrement, il posera la même question à monsieur Boffelli. Hollie se chargera de sa fille ; toujours cette complicité entre femmes. Il ouvre son rapport et rajoute les informations recueillies ce matin. Au milieu de la chronologie des faits, il glisse quelques impressions sur le tueur pour faciliter la compréhension de la lecture. Les siennes sont à peu-près les mêmes que celles de la profiler ; donc, pas besoin de faire de redondances. Il le relit depuis le début, corrige quelques fautes d'orthographe et l'envoie à son cher commissaire. Midi moins le quart. Il va aller tirer quelques bouffées. Un type en combinaison de travail noire avec des fins liserés blancs entre dans son bureau sans frapper. « Bonjour. On m'a dit de m'adresser ici, car je cherche une certaine Hollie Maigret ». « Oui... Bonjour. C'est pourquoi ? ». « Bèh, sa voiture ! ». « Oui... Bien sûr. Je m'en charge ; elle est occupée ». *Le cigare attendra.* Une 208 dernier cri est garée au beau milieu de la cour ; bleue police... Pas rouge Ducati. Éventuellement, bleu Suzuki. Tous deux s'approchent du véhicule propre et neuf. Elle brille autant que le bitume noir sous la pluie qui commence enfin à ralentir. « J'ai déjà fait signer les papiers de ma livraison. Voilà les clés, la carte grise et au-revoir », dit-il en s'éloignant. Il monte dans un 3008 qui démarre aussitôt. *Ça, c'est expédié vite fait. Il a peur que l'apéro refroidisse !* Il revient à son bureau, prend une feuille A4 et y inscrit dessus : 'votre voiture est arrivée'. Il place cette inscription devant le clavier de l'ordinateur de l'analyste des comportements et y dépose ce que lui a confié ce mec pressé comme un lavement. Il va aller récupérer l'assurance ; elle n'aura plus qu'à s'installer au volant. Il va à l'administratif, puis revient avec la quittance verte qu'il met avec le reste. Il l'attend ou il se casse ? Les cloches sonnent au loin ; c'est midi. Trop tard pour éviter les bouchons. Il ne pleut plus ; c'est déjà ça. De nombreux nuages gris obstruent le ciel d'ouest. La circulation sera plus fluide que ce matin. Il revient poser ses fesses dans son fauteuil et réfléchit à son emploi du temps pour cette deuxième partie de journée à venir. Les suspects communs aux deux premières victimes, sur lesquels il avait mis la pression, doivent bien rire. Sa porte s'ouvre énergiquement et Hollie entre en soufflant. « Alors, cette immersion a été bénéfique ? ». « Oui. Super ! Ça a été intense. Il y a beaucoup de choses, enfin d'astuces, à se rappeler. J'ai le cerveau plein, ainsi que quelques pages de mon cahier », répond-t-elle en le remuant devant elle comme un éventail. Même après un tel bourrage de crâne, elle garde la pêche. « Votre cadeau est arrivé. Ça va vous remettre la tête à l'endroit », dit-il en levant le pouce. « Un cadeau du commissaire ? », demande-t-elle en haussant les épaules. « Déjà qu'il n'en fait pas quand on lui a bouclé une enquête ; alors là ! Votre caisse ; pardi. Il y a tout sur votre bureau ». « Ah, d'accord. Y'a de l'essence ? ». « Je ne sais pas. Je n'y suis même pas monté dedans. J'ai tout récupéré à l'instant et voilà... Normalement le plein est fait ». « Pardon. Excusez-moi pour mon empressement. Merci pour votre aide. Je peux la prendre pour aller manger ? ». « Bien sûr. Toutes

les deux ne faites plus qu'une, désormais ». « Je n'en suis pas si sûre que ça ; ma moto est le prolongement de ma personnalité ; en parfaite harmonie. Peut-être en vieillissant, alors ! Bon, j'y vais. À tout à l'heure ». « À tout à l'heure. Bon appétit », dit-elle en faisant demi-tour en un quart de seconde. Elle s'éloigne en secouant sa main grande ouverte. *C'est vrai ; elle a la même fougue et la même impatience que sa Ducati. Et toi ? Sur le chemin, tu prends du pain ou pas ? Sûrement seul à table... Les mêmes questions tous les jours ! Et si j'accrochais comme il faut ma voiture, pour avoir aussi une 208 neuve ! Je n'ai même pas parlé à Hollie de la peinture verte anis...* Il lui fera la surprise après manger, en guise de pousse-café. Comme elle, il a appris des choses, ce matin.

## chapitre 23

« Je l'aime bien cette voiture », dit Hollie en entrant dans le bureau de Braquehais. « Ah, vous voyez ! Vous allez faire comme moi, vendre votre moto ». « Alors ça, j'en suis moins sûre et puis, je n'ai pas fini de la payer ! Bon, je vais m'attaquer à trouver une relation entre ces trois familles ». « Je crois que la clé est là. Attendez, j'ai une nouvelle info depuis ce matin. Oublié de vous en parler avant midi ». La profiler ôte sa veste et s'assoit en face de son collègue. « Je vous écoute ». « Le médecin légiste a trouvé quelque chose... Devinez ! ». Elle réfléchit pendant une bonne trentaine de secondes dans un silence de cathédrale ; elle ne fait pas semblant. « Quelque chose d'évident, de prévisible ou complètement inattendu ? ». « À votre avis ? ». « Je donne ma langue au chat ! Non, attendez ! Vu le côté spectaculaire et terrifiant de cette histoire, un truc qui ne sort pas de l'ordinaire. Une partition musicale ou un archer de violon dans l'estomac ? ». « Vous êtes comme notre ami légiste, vous aimez le gore ! Vous allez vous entendre comme deux larrons en foire », dit-il en secouant la tête. « Bèh... Je cherche un truc zarbi. Dîtes-moi ». « De la peinture dans la première lettre ». « De la peinture ? ». « Oui ; vert anis de la marque 'Dulux Valentine', pour être précis. Vous voyez, nos chercheurs s'y connaissent aussi en art et couleur ! Bon maintenant, vous en pensez quoi ? ». « Que le cutter ne sert pas qu'à tracter des femmes ; mais aussi à travailler ». *Elle percute vite et bien !* « Bonne réflexion ; je le pense aussi. Un artisan ou un bricoleur du dimanche ». « Telle est la question. Maintenant, je ne sais pas ce que l'on va faire de cette donnée. Première erreur ou est-ce volontaire ? ». « Pourquoi volontaire ? », demande-t-il pour continuer dans cette voie. « C'est un malin, un manipulateur. Il veut nous submerger d'infos à la con, qui ne servent à rien ». « Pourquoi pas. Moi, je pense plutôt à un mauvais nettoyage d'outils. Il doit laver ou essuyer le manche avant chaque sortie, mais a dû négliger la lame. Il y en avait très très peu ; il ne l'a pas vu. Il doit tout laver à son retour ». « Ça tient aussi la route. Maintenant, on sait qu'il écrit la phrase avant de faire le cercle ». *Elle percute toujours !* « Ça ne vous dit rien ce vert anis ? ». « Euh... Si, maintenant que vous le dites ! Chez une des deux premières victimes. Oui, c'est ça ! L'autre jour entre midi et quatorze heures, pour récupérer la désormais, célèbre peinture dont on ne connaît pas la marque employée par ce maître allemand et dont j'ai déjà oublié le nom ». « C'est ça ! Chez madame Charvet... Les rideaux et je crois aussi la couette ou une couverture... Enfin, un truc sur le lit ! Les photos nous le diront ». « La couleur lui a plu et il a décidé de l'appliquer chez lui ; ou de la conseiller à un client. J'aime bien l'idée du chez lui ». « Moi aussi Hollie ; donc peut-être que nous sommes en face de sa première erreur. Il ne faut en parler à personne ; et surtout pas aux journalistes. Le commissaire et c'est tout ». « Oui ; et c'est peut-être capital ! Mais dans les environs, il doit y avoir un sacré paquet de baraques avec du vert anis sur un mur. C'est plutôt tendance en ce moment ; avec taupe, caramel, géranium, sable, etc... ». *Toujours ses talents de décoratrice et d'architecte d'intérieur.* Le capitaine reprend la parole pour lui expliquer que madame Roumat s'est bien fait avorter pendant sa jeunesse. Pour madame Charvet,

personne de sa famille ne peut affirmer quoi que ce soit. Il va aller à la pêche aux infos chez son médecin. Elle sourit tout en remettant ses cheveux blonds derrière ses oreilles ; satisfaite de ses réflexions. « Demain, à l'enterrement, je demanderai à monsieur Boffelli et vous à sa fille. Ça ne va pas être facile ; l'instant sera un peu délicat pour aborder ce sujet, mais il faut qu'on le fasse pour avancer. On se partage le travail pénible. Peut-être avez-vous vu juste ; l'avenir le dira ». « On fera comme ça. Je vais chercher le dénominateur commun, tant que mon cours est encore frais ». « Bon courage et bon après-midi si on ne se revoit pas. Des fois, il vaut mieux ne pas s'entêter, laisser couler pour mieux reprendre le lendemain. Toujours parole d'un flic avec un peu d'expérience ». Elle secoue le visage en signe d'approbation tout en quittant le bureau. Il se lève, enfle son blouson en jean et part rejoindre celle qu'il ne voit plus que comme un tas de ferraille depuis qu'il a réceptionné la voiture de sa collègue. « Allez, ma vieille, on démarre ». Le cabinet du docteur est en plein cœur de cette petite ville. Il se gare sur le parking en épi devant le parvis de l'église. Au même moment où sa portière claque en se refermant, les cloches sonnent pour indiquer à tout le monde qu'il est quinze heures et que la sieste est finie. Il n'est pas adepte de cette pratique ; après, il a la tête dans le coaltar pour le restant de l'après-midi. Il est arrivé dans le passé que son épouse lui envoie un petit message coquin pendant sa pause du déjeuner. Il y était marqué qu'elle était à la maison en nuisette et qu'elle s'ennuyait... Ça, c'était avant. Du coup, il connaissait ses horaires. Il récupère son masque et va aller piocher au cabinet. Après avoir sonné comme tout le monde pour indiquer son arrivée, il entre et reste dans le couloir. Il jette un regard sur sa droite ; derrière le haut comptoir, le fauteuil est vide. Depuis quelques temps, les médecins comme les dentistes n'ont plus de secrétaire. Les rendez-vous se prennent sur internet. La présence humaine devient rare au bout du combiné du téléphone. Un flacon de gel hydro alcoolique est accroché au mur en-dessous d'une feuille sur laquelle le mot 'obligatoire' est écrit en gros et en rouge. Il met le creux de la main sous le bec et appuie avec l'autre sur la pompe. Il les frotte méticuleusement entre elles. Il s'applique bien entre les doigts. Maintenant, les mois passant, chaque humain sur cette foutue terre doit être devenu un spécialiste de la désinfection. *Est-ce bon tout cet alcool sur la peau ?* Il interceptera le docteur entre deux patients et s'il fronce les sourcils, il dégainera sa carte de flic. Les minutes passent et aucune porte ne s'ouvre. Des toussotements, des mouchages et des raclements de gorge parviennent de la salle d'attente. Simple rhume, grippe, angine ou virus ? Il réajuste son masque ; cette pandémie va finir par faire devenir tout le monde hypocondriaque. Enfin un cliquètement de serrure. Une femme, le nez et la bouche recouverts, sort, suivie d'un homme en blouse blanche qui le dévisage avec insistance. Quelques rides d'interrogations s'affichent au coin des yeux... À moins qu'il ne peste derrière son masque. Encore un de plus qui n'a rien compris ! Il doit se dire que les gens sont têtus ou bien qu'ils le font exprès ; alors qu'on leur dit que l'on n'accepte plus de patients supplémentaires. Braquehais attend que la dame ait passé son chemin, puis avant l'arrivée d'une question, montre direct sa carte tricolore. Le toubib le dévisage encore plus intensivement. « Bonjour docteur. Je veux vous voir au sujet de madame Charvet ; votre patiente assassinée récemment. J'en ai pour deux minutes ». Il reste quelques secondes sans bouger et se décide enfin à parler. « Suivez-moi », répond-t'il bêtement en montrant la voie à emprunter vers son bureau. Il se doutait que c'était par là, vu qu'il en sortait avec une malade. Sans perdre de temps, le policier lui explique le pourquoi de sa visite. « Non, pas que je sache... Mais non ! Elle a eu un autre confrère avant moi. Il est mort ». « Merci docteur de m'avoir reçu. Au-revoir ». Le médecin ne demande rien d'autre, le raccompagne vers la sortie avec toujours cet air interrogatif et part aussitôt vers la salle d'attente chercher une autre personne. Pas très curieux ce toubib ; à moins que le rendement ait pris le dessus sur la conscience professionnelle. *Pas très curieux... Peut-être qu'elle ne lui en a jamais parlé...* Est-ce

que cette réponse va suffire ? Hollie va être déçue. Lui aussi, un peu ; il pensait tenir un truc ; quelque chose à annoncer à la hiérarchie. Son téléphone bipe pendant qu'il boucle sa ceinture de sécurité. Un message de monsieur Boffelli. La cérémonie à l'église de la commune commence à quinze heures trente, puis suivra celle du cimetière. Il renvoie juste un merci ; cet homme doit avoir autre chose à faire ! Il est tôt, mais décide de rentrer chez lui. Pas âme qui vive dans cette baraque. Il enfle sa tenue de sport et part courir ; jamais il n'en a fait autant. Un vide à combler ? Rien sur le tueur et ses motivations ; et son épouse presque toujours absente, même quand elle est parmi eux dans la maison. Alors qu'il revient de son footing, son fils est dans la cuisine en train de racle un pot de yaourt tout en révisant un cours. Toujours une petite faim à combler. « Bonjour mon grand ; ça va comme tu veux ? ». « Bonsoir papa. Ça va. Et toi ? T'arrêtes pas de courir ! ». « J'ai un peu de temps, alors j'en profite. Je me vide la tête ; cette enquête est épuisante moralement. Je vais me doucher. Bosse bien ». Il secoue la tête en signe d'approbation, fait un lancer franc avec sa petite cuillère vers l'évier et part dans sa chambre. *Qu'est-ce qu'il voulait savoir ?* Lui et sa sœur doivent bien se rendre compte de la situation tendue entre leurs deux parents. Pour le moment, cela ne les regarde pas. Effectivement, il fait pas mal de sport en ce moment... Mais leur mère aussi ! Il n'y a jamais eu autant de cours de zumba... C'est vrai qu'en plus, il y a Pilates tous les soirs, ou presque. Il ne sait pas ce que c'est, mais il y a Pilates ! Il ouvre le frigo pour voir ce qu'il contient. Est-ce qu'il faut qu'il fasse à manger pour toute la famille pour le dîner de ce soir ? Son fils n'arrête pas de grandir et bouffe comme quatre ; le yaourt n'aura rien garni, ou presque. La fille fait attention à sa ligne ; les influenceuses le lui rappellent tous les jours, voire toutes les heures. Elle n'a pas trop de souci à se faire ; elle ressemble à sa mère et a hérité de son corps qu'elle entretient avec ses cours de danse classique et moderne. Il est fier de ses enfants, ils apprennent à peu près bien à l'école, sont bien élevés et ne sont pas des cancre. Quelques expériences et bêtises d'adolescents ; mais plutôt moins que les autres de leur génération. Il faut faire un peu profil bas, enfin raser les murs quand on a un père qui est flic. Chacun des deux a déjà pris une cuite... Ça c'est fait ! Lui aussi, à leur âge, avait abusé de l'alcool dans une soirée entre amis ; il en avait même oublié son scooter alors qu'il était rentré avec son casque intégral sur la tête et la clé de l'engin dans une main ; avec du recul, c'était peut-être préférable. Et la jolie Hollie, s'est-elle déjà déchirée la tronche ? Ouais, il en est sûr ; derrière sa gueule d'ange, le diable est à l'affût. Sa surpuissante Ducati témoigne qu'elle croque la vie à pleines dents. Est-ce qu'elle aussi a eu un scooter ? Il espère qu'elle a avancé et a mis à profit ses cours accélérés de ce lundi matin. Il fixe son enceinte Bluetooth à la faïence, connecte son téléphone et choisit une playlist techno ; David Guetta à sa grande période. Il avait déjà quitté les dancefloors quand la techno a fait son apparition ; il était père de famille. Mais dans les années quatre-vingt-dix, des groupes montés de toutes pièces faisaient de la musique qui préfigurait cette vague qui allait arriver un peu plus tard. Il aime bien ce rythme et ça vide la tête. Donc, ce soir, ça bouge sous la pluie qui tombe du pommeau. 'Memories', 'Sexy bitch'... La paroi de verre vibre au rythme des basses qui résonnent dans la pièce close. Fut un temps, il faisait l'amour sous la douche avec son épouse et ça pouvait secouer encore plus intensément. Tremblement de terre avec tsunami ! Grâce à la formidable invention du verre sécurit.

## chapitre 24

Mardi matin ; les jours défilent et l'enquête ne semble guère avancer. Le commissaire aussi ne doit pas se gêner de le penser. Pour l'instant, il est calme. Hollie a cette faculté d'apaiser les tensions et les esprits. Quand on aperçoit son joli minois et sa belle silhouette, on n'a plus envie de s'énerver.

Sinon, à quoi vont servir ces dernières trouvailles ? Seul, au petit jour dans sa voiture, il réfléchit. À cet instant, il n'y a qu'une chose qui est certaine, la ligne imaginaire du milieu de son lit semble de plus en plus large. Tout se mélange. Le trajet passe vite. Sur le parking, il n'y a que l'utilitaire de l'entreprise de nettoyage. Quand il arrive devant son bureau, il n'y a aucun bruit dans les couloirs. Pas de cliquetis d'imprimante, ni de machine à café. Il y a juste un filet de lumière sous la porte de Darry Cowl. Le ménage se termine toujours par là... Les derniers sont les mieux servis. Il est tout simplement le premier flic à être arrivé; une fois n'est pas coutume. Si les collègues connaissaient un peu sa vie privée, ils penseraient que sa femme l'a foutu dehors. *Pas encore !* Boulot ou café ? Il décide d'ouvrir son courriel afin d'attendre sa collègue pour le jus salvateur du petit jour. Presque que de la pub, il y a vingt six mails dans 'infos et promos' et neuf dans 'indésirables'. Un site de rencontre lui propose de s'inscrire ; c'est gratuit... *Sauraient-ils quelque chose ?* La publicité n'a pas faibli avec la pandémie ; au contraire. Des débouchés pour le télétravail, aidé par des robots qui balancent leurs data dans toutes les boîtes mail. Il jette un coup d'œil sur les comptes 'Facebook' des victimes. Celui de madame Charvet a été supprimé. Marianne frappe à sa vitre, lui fait un petit salut et continue sa route sans ralentir. Les problèmes familiaux semblent s'accumuler et malgré ce trop plein de dossiers actuels, elle a le sourire. Aider les enfants et les femmes lui procure toujours autant de satisfaction. En repartant le soir, elle a l'impression d'un peu de travail accompli. Elle a ôté de la terreur dans des regards ; bref, elle a fait bouger des lignes dans le bon sens. Elle a mis des mecs derrière les barreaux et quelquefois des femmes ; elles aussi, complètement chtarbées. Quand est-ce qu'eux auront du concret ? La peinture vert anis dans la première lettre oriente l'enquête sur un peintre professionnel ou sur quelqu'un qui retape sa baraque. Faudra-t'il faire le tour de toutes les constructions sur le point d'être finies et de toutes les rénovations et restaurations de maisons ou d'appartements de la région ? Comment savoir si quelqu'un change la couleur d'un mur dans son habitation ? Dans ses chiottes... Ils ne sont pas sortis de l'auberge ! Et ils vont certainement en oublier. Ça peut être n'importe où dans la région ; et bien entendu, ils passeront à côté de la bonne sans y entrer. Ça peut aussi être n'importe qui des environs ; même sa collègue analyste des comportements ne se risque à aucun profil. Il sait juste que la Dulux Valentine n'est pas la peinture la moins chère... Et tous les jeudis, la panthère noire sort ses griffes ! Quand est-ce qu' Hollie arrive ? Sera-t' elle habillée en féline noire et cuir lisse et brillant, comme lors du premier jour sur sa Ducati rouge comme le sang ? Des collègues passent en lui faisant signe. Des sourires chaleureux pour certains et des petits bonjours de courtoisie pour d'autres. On ne peut pas s'entendre avec tout le monde dans une collectivité. Il veut boire son jus. Le long couloir fait résonner des pas rapides de chaussures à talon. L'analyste des comportements, blouson en jean très ajusté, passe comme un coup de vent. Tous deux seront raccord. Elle revient quelques secondes plus tard en chemisier à rayures bleues et jaunes. Presqu'aussi rapide qu'Arturo Brachetti ! « Bonjour capitaine ». « Bonjour Hollie. J'ai une mauvaise nouvelle pour votre tentative de début de piste éventuelle ». « Aïe ! Madame Charvet ne s'est jamais faite avorter... N'est-ce pas ? ». « Ouais. Très perspicace le matin de bonne heure ». « Bèh, c'est que j'ai encore cogité cette nuit ; je n'arrive pas à me détacher complètement de cette histoire en dehors des heures de travail. Ça m'énerve, mais je n'y arrive pas ». *Pour mieux dormir, il lui faudrait le pion auprès d'elle.* « Ne désespérez pas. Cela viendra... Juste avant la retraite ! Allez ; on va boire ce jus ? ». Elle se met à rire en secouant la tête. « C'est pas demain la veille, alors ! Je vous suis », répond-t' elle en ouvrant la porte. Elle arrive à la machine à café alors qu'il a fait à peine la moitié du chemin. « La nuit porte conseil... Ou pas ? », demande Braquehais en lui tendant son thé. Elle relate à la volée toutes ses idées venues les moments pendant lesquels, elle fixait, les yeux écarquillés, son plafond de chambre. Tout ça pour conclure qu'elle était

incapable de tirer une quelconque personnalité du tueur. Juste qu'il est jeune, souple et animé par une quête ou une vengeance. Les trois victimes ont un lien ; mais lequel ? À eux de le découvrir... « Et comment sentez-vous la suite ? », demande Braquehais. Elle n'a pas le temps de répondre que le commissaire arrive, le regard rieur ; ce n'est pas son habitude, surtout le matin à l'embauche. Il les salue, prend son café sans sucre et ne demande quoi que ce soit sur l'enquête. D'ailleurs, il ne parle pas ; il savoure la chaleur bienfaitrice de sa boisson en scrutant, lui aussi, le plafond. Il jette le gobelet dans la poubelle et se retourne subitement vers les deux flics qui se regardaient avec un air interrogatif et sans dire un mot, non plus. « Ne vous éloignez pas ; j'ai besoin de vous ! À huit heures et quart pétante. Je vous appellerai », leurs dit-il en s'éloignant. Hollie regarde son téléphone. « Neuf minutes », rétorque-t-elle en se dépêchant de finir sa boisson. « Il est bizarre ! Je le connais depuis le temps ; il nous cache quelque chose... ». « Si vous le dites ! ». Ce court temps d'attente passe sans qu'aucun des deux ne pense à rejoindre son bureau. Que leurs veut-il ? Une voix s'élève depuis l'autre bout du couloir : « Mes amis, approchez », crie Darry Cowl, un masque sur la bouche et le nez, en agitant ses deux mains pour mieux les inviter à venir à lui. « Je le sens pas... Ce matin, je le sens pas ! ». Ils le rejoignent et tous les trois se dirigent vers la vaste porte d'entrée devant laquelle une masse importante de personnes est agglutinée, silencieuse. Des micros et des caméras partout. Braquehais regarde sa collègue en secouant la tête : « Les journalistes... Je vous l'ai dit qu'il nous cachait quelque chose. Vous allez passer à la télé ! ». Le commissaire déverrouille la gâche électrique et lève ses deux mains devant lui pour faire respecter la distanciation sanitaire. « Mesdames et messieurs, voici les deux policiers chargés de l'enquête. Ils vous diront tout ce que vous voulez savoir. Vous avez une demi-heure ; je vous laisse », lance-t-il en repartant. Toujours cette trouille du virus ; et tout ces gens avec des micros et des dictaphones remplis de postillons ; et tout ce petit monde sans masque ! Il faut bien être audible pour se faire comprendre de tous les téléspectateurs et auditeurs radio. En passant à côté des deux policiers, le commissaire leur dit à voix basse : « et surtout, aucune allusion à la peinture 'chelou' trouvée chez les victimes... Aucune ! Compris ? Et rien sur le vert anis non plus ». Tous deux se présentent et confirment que ce sont bien eux les enquêteurs de cette peu banale et horrible histoire de meurtres. Les questions fusent de tous côtés : *'Avez-vous cerné la tueuse ou le tueur ?' 'Quand comptez-vous l'arrêter ?' 'Avez-vous des indices ?' 'Que veulent dire ces phrases sur les ventres des victimes ?' 'Où habite-t-il ?' 'Y aura-t-il d'autres meurtres ?' 'Pourquoi, le commissaire ne nous parle pas ?'* Les questions basiques ; logiques et pertinentes, en fin de compte. Comme ils ne pouvaient répondre à rien de ce qu'on leur demandait, le capitaine a beaucoup plus parlé que sa jeune collègue qui arrivait quand même à tenir le change avec les beaux sourires qu'elle affichait sur sa jolie frimousse. Il a plus d'expérience pour noyer le poisson et moins de charme pour sourire devant les caméras. Les journalistes sont repartis après trente cinq minutes en pestant, ils n'avaient rien appris, ou presque. Ils vont pouvoir se lâcher dans les colonnes en disant que la police patauge, qu'elle n'a aucun indice, etc... Pour une fois, ils ne mentiront pas ! Tous deux réentrent dans le commissariat en soufflant. « Ça, c'est fait », dit Braquehais à Hollie en lui mettant la main sur l'épaule. Elle se tapaute le haut des bras. « Il ne faisait pas si chaud que ça sur ce perron ». « C'est vrai ; j'aurais bien supporté mon blouson. Petit briefing dans mon bureau ou dans le vôtre ? ». « Dans le mien, j'ai des chouquettes », répond-t-elle en souriant. « Bèh ! Puisque vous avez des chouquettes », rajoute-t-il sur un ton de vaincu. « J'ai pris une leçon de langue de bois avec vos réponses aux journalistes ». « Très bien ; le prochain coup, ce sera vous qui leurs parlerez. Vous savez, quand on a que dalle, il faut éviter de le leur dire ouvertement ; même s'ils ne sont pas tombés de la dernière pluie. Ils écriront ce qu'ils veulent dans leurs canards ; mais au moins ce ne sont pas les confidences des enquêteurs ». Pendant plus de deux



heures, chacun des deux policiers avance un argument et renchérit sur celui de l'autre. Elle a fait des recherches avec les noms de jeune fille des trois victimes ; à première vue, rien. Il n'y avait pas de réseaux sociaux à l'époque, mais il y avait le téléphone. Ces trois familles ne se sont jamais appelées, d'après les quelques archives qui restent. Les victimes ne se connaissent pas. Elles n'ont jamais fréquenté les mêmes écoles, les mêmes activités sportives ou culturelles et aucun séjour ou voyage en France ou à l'étranger en commun. Il faut trouver une autre voie ; chercher dans une autre direction. « Pourquoi n'a-t'il pas voulu que l'on évoque la peinture de la renaissance que l'on trouve avec chaque victime ? », demande Hollie pour conclure. « Je ne sais pas trop. Pour peut-être faire imaginer au tueur qu'il n'est pas aussi intelligent que ce qu'il croit pour nous mener en bateau, puisqu'on ne les a pas trouvées... Mais du coup, c'est nous qui sommes pas très fute-fute ! On pourrait tout simplement dire, qu'on n'y accorde aucune importance ». « Je n'y crois pas un seul instant ; je suis sûre qu'il sait qu'on a mis la main dessus », rétorque-t' elle en attrapant son sac. « J'en suis certain, aussi. De toute façon, que ce soit l'une ou l'autre version, je ne crois pas que cela risque de l'enquiquiner ! », répond-t' il en se levant de sa chaise. Hollie approuve en hochant la tête. Ils ne sortent du bureau que quand il n'y a plus... de chouquettes ! Et d'arguments ; aussi... La gourmandise et la conscience professionnelle ont fait bon ménage ! « N'achetez plus ce genre de choses ; c'est une très mauvaise idée », dit Braquehais en se frottant le ventre. « Je ne les ai pas achetées, on me les a offertes... Enfin données », dit' elle en détournant le regard vers le fond du couloir. « Peu importe, le résultat est le même ; il n'en reste plus. Vous qui vouliez en faire déguster une ou deux à votre commissaire préféré ! », réplique-t' il tout en rigolant pour stopper la petite gêne de Hollie. « Ouais... Il nous a bien eus ce matin. C'est normal qu'il ait fait cela ? Le tueur va connaître notre tête, maintenant ». « Ce n'est pas un psychopathe. Nous venons de conclure qu'il avait une quête, qu'il s'était donné une mission ; il ne s'en prendra pas à nous. De plus, il est intelligent ; donc il sait parfaitement que la police le cherche. Nous ou d'autres, c'est pareil ; il s'en fout ; seul son but l'intéresse. Je vais faire quelques recherches supplémentaires et à cet aprèm' pour l'enterrement. Soyez-là vers quatorze heures quinze ; ça suffira ». « Oui c'est vrai... J'aime pas trop ça, les cimetières », répond-t' elle en rejoignant de nouveau son bureau. Le capitaine s'assoit sur sa chaise noire et verte, allume son ordinateur ; pensif. *Est-ce le pion qui lui a offert ces petites gourmandises ? Elle a rougit comme une gamine prise les doigts dans le pot de confiture. Elle les a partagées avec moi pour me remercier de le lui avoir présenté ?* Au tout début qu'il a connu celle qui allait devenir plus tard son épouse, il l'avait invitée au restaurant. Elle avait refusé et il était revenu dans le jeu en lui offrant des cannelés ; cela avait plutôt bien fonctionné. L'étudiant en histoire de l'art et de la photographie a appliqué les vieilles recettes ; fleurs ou friandises... Peut-être les deux ! La matinée se termine par des recherches et quelques lignes rajoutées au rapport. Midi est là et il n'a pas faim... *Saloperies de chouquettes !*

## chapitre 25

Les deux policiers arrivent en même temps sur le parking ; un peu avant quatorze heures quinze. « Dans laquelle on embarque ? », demande Braquehais. « La vôtre, capitaine ; j'aime bien me faire conduire... Sauf en moto où je préfère tenir le guidon. Je récupère un truc dans mon bureau et j'arrive ». « Je vous attends ; enfin si vous ne prenez pas trop votre temps ! ». Elle se met à courir et sa crinière blonde vole au vent. Sa foulée aussi est aérienne ; celle d'une vraie sportive... Qui est aussi pianiste, architecte, décoratrice d'intérieur, motarde et toujours par monts et par vaux ! Il y a que sur l'art de la peinture qu'elle a donné sa langue au chat. Elle réapparaît une minute après, un peu

essoufflée. « Je plaisantais ; fallait pas s'époumoner ; on a une minute ». « Pas grave, c'est bon pour la digestion », dit-elle en faisant comme un peigne avec les doigts de ses deux mains pour relisser ses cheveux. « Ah bon, parce que vous avez remangé à midi ? ». « Pas vraiment. Un yaourt à la cerise et quelques dattes. Et vous ? », demande-t-elle en se dirigeant vers la voiture du policier. « Moi aussi, pas grand-chose. Un yaourt nature sur coulis de myrtilles et deux carreaux de chocolat. Pour une fois que mon épouse était présente pour le déjeuner, je n'ai pas pu l'accompagner en prenant un repas normal. On a pris le café ensemble », répond-t-il en se calant derrière son volant. Il ne ment pas ; tous deux ont vraiment bu leurs jus en même temps. Ils ne se sont pas dit beaucoup de choses, mais ils ont pris leur café conjointement ; après s'être fait passer la boîte à sucre de canne. Ça faisait une paye, voire plusieurs que ce n'était plus arrivé ! Il démarre, fait marche arrière et direction le sud-ouest. Il faut cacher le regard derrière le pare-soleil. Il est plus bas qu'en plein été et ses rayons viennent directement dans les yeux. Hollie sort ses lunettes noires et son Smartphone de son sac. Elle se cale dans son fauteuil et se plonge dans l'écran. Elle lit un long message avec un petit sourire au coin des lèvres. Et lui, depuis combien de temps n'en a-t-il pas eu un de sa femme ? Son sourire ne la quitte pas pendant qu'elle répond, en tapotant le clavier sensitif à une vitesse incroyable. *Elle fait tout vite ?* Elle n'est plus dans l'enquête qui pourtant l'obsède jour et nuit. C'est bien ; il faut s'échapper de temps à autre du quotidien et il ne la dérange pas. Il se reconcentre sur le trajet. Ça serait bien d'arriver à l'enterrement en vie... Les minutes et les kilomètres s'écoulent. Ils laissent sur leur gauche la route du maudit manoir pour continuer vers le bourg de la commune. Le cimetière est facile à trouver ; il entoure la petite église. Par contre, pour trouver une place pour stationner le véhicule, c'est beaucoup moins aisé. Il fait demi-tour et se gare un peu plus loin, près à repartir. « Excusez-moi capitaine ; je n'ai pas été une copilote très bavarde », dit-elle en remettant son téléphone dans son sac. « Ce n'est pas grave Hollie ; ça nous a permis de déconnecter un peu et il le faut. On a aussi une vie privée ». Elle secoue la tête en souriant. Tous deux sortent de la voiture et s'approchent en évitant de se faire remarquer. Ils restent à une vingtaine de mètres. Des gens sont à l'extérieur de l'enceinte, quelques uns dans le cimetière et les autres dans l'église, qui est trop petite pour accueillir tout ce monde en son sein. Certains ont le masque, d'autres non. La porte est ouverte et l'on peut entendre le prêche du curé. « Il y a pas mal de personnes... Elle devait être appréciée », dit-elle en rejetant un coup d'œil à l'écran de son Smartphone. « Vous avez raison. Pas le genre de bourgeois que les habitants de la commune rejettent ». « Sûrement quelques-uns quand même ! ». « Vous pensez qu'il faudra chercher dans la direction de ces personnes hostiles à ce couple ? », demande Braquehais en fixant un homme qui vient de sortir de l'église. « Pourquoi pas... Mais les autres tuées? ». Il ne répond pas. « Hollie, regardez ce type sur le parvis ». « Oui ! Pas mal... J'aime bien les hommes costauds aux crânes rasés », répond-t-elle en penchant la tête. « D'accord ; mais ce n'est pas pour cela que je l'ai remarqué. Il était à l'enterrement de madame Charvet. J'en suis sûr ou alors il lui ressemble ; mieux même, un sosie ». « Bon ; il faudra savoir qui il est et enquêter sur lui. Je me charge de connaître son nom. Je demanderai à la fille de madame Boffelli en lui parlant du reste ». « Je veux bien ; et prenez aussi son numéro de téléphone », rajoute-t-il en riant en sourdine. *On est à un enterrement, quand même !* « Je n'y manquerai pas. J'aime bien ce qui sort de l'ordinaire ; crâne rasé, mais aussi cheveux longs », rajoute-t-elle en lui mettant un coup de coude dans les côtes. « Le nom, ce sera déjà pas mal. Après, on saura se débrouiller pour toutes ses coordonnées. Il ne peut pas être à la fois, voisin des deux familles ; ça c'est sûr ; donc... Sinon, les cheveux poivre et sel, c'est bien ? Même pour quelqu'un qui vient juste de dépasser la quarantaine ! ». « Ça vous va pas mal capitaine. Il est peut-être un cousin commun aux deux ; mais quelle étrange coïncidence ! Les cloches sonnent, ils ne vont pas tarder à sortir ». *Avec ce coup de*

*coude, veut-elle lui faire comprendre qu'elle fréquente le pion étudiant en art ?* « Vous avez cherché les liens possibles entre toutes ces familles et n'en avez trouvé aucun ! » « Justement ; ça m'inquiète. Alors, à révérier. Il n'était pas à la crémation de madame Roumat ? ». « Je ne l'ai pas vu ; mais j'ai peut-être raté des gens ; je ne me suis pas trop approché, je dois dire. Vraiment, une piste à examiner ». La policière approuve en hochant la tête. Au moment où le Requiem de Mozart remplace le bruit assourdissant des cloches, la famille sort et se met de chaque côté de la porte pour laisser passer le cercueil. Un violon est posé dessus en lieu et place du crucifix traditionnel. Pas besoin du corbillard ; le cimetière est là, autour d'eux. Effectivement, le cortège contourne l'église par la gauche et fait quelques mètres pour rejoindre un caveau en marbre gris où l'épaisse plaque de dessus a été retirée et décalée sur un côté. Un monticule de terre est derrière la stèle. Le mari est soutenu par ses deux enfants. Le crâne rasé n'est pas avec la famille, mais n'est pas loin des premières rangées... Les places d'orchestre ! Braquehais ne le quitte pas des yeux ; il ne sait pas pourquoi, mais il ne l'aime pas. Trop droit dans ses bottes, trop arrogant, trop sûr de lui et le crâne trop brillant. Enfin bref, trop tout ! Un petit ventre naissant le ramène quand même un peu dans la normalité. La descente du cercueil dans les entrailles de la terre ne dure pas longtemps. L'instrument de musique est laissé tel quel sur le dessus. Monsieur Boffelli chancelle quelque peu et la famille ne s'éternise pas devant la dernière demeure de la défunte musicienne. C'est au tour des amis de venir pour se recueillir. Il ne reste plus personne, les deux policiers s'approchent du caveau. On ne voit plus le cercueil, seul le violon dépasse encore un peu au-dessus de la terre jetée par certains lors de leur passage. Des notes de musique posées sur une partition sont gravées dans la stèle. Toutes leurs vies... « Ce n'est certainement pas un Stradivarius », dit Hollie. « Je pense que vous avez raison. On va les voir et poser nos questions embarrassantes », répond Braquehais en s'éloignant. « Moment délicat ; mais ça ne sera peut-être pas plus facile ultérieurement », rajoute-t-elle en faisant la moue. Tous deux sortent du cimetière et s'approchent à grands pas de la famille qui était déjà installée dans leurs voitures. « Merde ! Ils s'en vont déjà », murmure le capitaine en courant. Le 3008 stoppe son moteur et monsieur Boffelli en descend laborieusement. En quelques jours, il a vieilli de dix ans. Il est suivi par ses enfants et s'avance vers les policiers. « Excusez-moi, je ne vous avez pas vu. Merci d'être venu », dit-il d'une faible voix. « Je vous en prie monsieur ; mais ce n'est pas complètement innocent », répond Braquehais. Il décide d'aller droit au but. Il a l'air enclin à vouloir discuter un peu, malgré sa fatigue apparente. « Vous voulez me parler de quelque chose ? Mais tout d'abord, laissez-moi vous présenter notre fille et notre fils ». Une fois ces modalités effectuées, il enchaîne : « Je vous écoute capitaine ». « Ma collègue et moi avons une ou deux choses à vous demander... Mais ce n'est pas très facile ; et surtout dans des moments délicats comme celui pour lequel nous sommes là en ce moment ». « Je vous en prie ; allez-y tant que mes nerfs me tiennent, je peux tout entendre », dit-il en se redressant, comme pour faire front de plus belle. La policière attrape la fille Boffelli par le bras avec délicatesse et l'amène un peu à l'écart. « J'aimerais vous poser deux questions pour l'enquête et sur un sujet qu'il est mieux d'aborder de femme à femme ». Elle opine de la tête et se laisse entraîner. Elles ont toutes les deux à peu près le même âge, ce qui renforce la confiance. Le fils reste avec son père ; il a compris que c'était mieux de laisser les deux jeunes femmes seules. Après cinq bonnes minutes passée chacun de leur côté, les deux policiers laissent la famille regagner leurs voitures. Ils se rejoignent près de la leur. Braquehais prend en premier la parole : « Ça s'est bien passé ; elle a été coopérante ? ». « Très bien, j'ai toutes les infos. Et vous ? ». « Pareil ; cet homme est plus fort qu'il n'y paraît. L'habitude de diriger tout un orchestre avec ses couacs et donc automatiquement avec une grande rigueur ; voire discipline ». « Je commence », dit-elle. « Je vous en prie mademoiselle », répond-t-il en souriant et en écartant ses deux mains comme pour lui

dérouler le tapis ; même si l'endroit ne s'y prête pas trop. Elle aussi veut toujours mener la danse et même le bal. Elle annonce avec beaucoup de dépit que madame Boffelli ne s'est jamais faite avorter. Ses deux parents se sont connus vers l'âge de dix-sept ans, en cours, et ne se sont jamais plus quittés. Elle a le nom de l'homme au crâne rasé. Il a été pianiste dans l'orchestre pendant plusieurs années et il est maintenant un professeur de musique indépendant très réputé dans toute la région. Il est revenu dans les coins après cette carrière passée à Paris. Beaucoup veulent prendre des cours particuliers avec lui. Il en profite pour être plus cher que ses concurrents. On trouve facilement ses coordonnées sur internet. *Connard ! Y'a aucune raison pour se la pêter*, pense Braquehais en secouant la tête. Lui aussi confirme à sa collègue qu'il n'y a jamais eu d'avortement et qu'effectivement le crâne rasé a bien été pianiste plusieurs années à leur côté. C'est tout ce qu'il sait ; monsieur Boffelli a été plus laconique que sa fille, car il a de suite enchaîné sur les avancées ou pas, de l'enquête. Son esprit directif a aussitôt repris le dessus, malgré la douleur. À cet instant même, la piste de l'avortement prônée par Hollie, venait se s'envoler définitivement devant le mur de ce cimetière. À son tour, le policier a été brouillon, vague et avec beaucoup de blancs dans ses réponses ; ce qui a passablement énervé le chef d'orchestre. Même sans sa baguette pour mener le tempo, il agitait ses deux bras nerveusement. Et c'est alors, sans rajouter un seul mot, qu'il a poussé son fils pour rejoindre son 3008 noir. Est-ce que la présence de ce type va rattraper cet après-midi pour rien, ou presque ? Allez, retour dans la métropole. Le professeur de piano au crâne aussi lisse que les touches blanches et noires de son instrument de travail y exerce aussi... Sa clientèle se compose de gens riches et de leur progéniture. Ils se retrouvent dans la circulation de l'heure de pointe et mettent plus de temps que pour effectuer l'aller. Tous deux réfléchissent et parlent peu. Ils finissent par arriver. « Vous n'avez pas pu avoir son numéro de portable ? », demande ironiquement le capitaine tout en se garant. « J'ai demandé mais elle ne l'avait pas. Elle habite Paris et lui ici. Ils se connaissent très peu en définitive. Tout est sur Google. Physiquement, il n'est pas mal, mais je le trouve trop arrogant ; enfin, c'est ce qu'il dégage ». Braquehais secoue la tête pour acquiescer. « On va vérifier ses communications et éventuellement le faire suivre. On se casse ; la journée est finie », rétorque-t' il en descendant de sa voiture. « D'accord capitaine et bonne soirée ». « Merci, pareillement et faites moi le plaisir au moins pour cette nuit de décrocher de cette enquête ». « Promis ; je crois que ça va le faire pour ce soir ? », lui dit' elle en secouant sa main devant son visage en signe d'au-revoir. *Bonne soirée... Tu parles !* La jolie Hollie ne sait pas que l'ambiance est quelque peu plombée, voire tendue dans son couple. En plus, ses enfants sont ados et comme tous les ados, ils parlent peu à leurs parents. Ils sont en pleine période de rébellion et que forcément, tout ce que disent les vieux est nul et périmé. Maman et papa saoulent toujours leurs enfants ; mais, l'âge de l'adolescence passée, l'entente cordiale revient. Il envoie un message à son fils pour lui proposer de venir courir avec lui. Quand il arrive chez lui, il n'a toujours pas de réponse. La baraque est vide. Il y a tout le mercredi pour les devoirs et ce soir il y a zumba. Il n'est vraiment pas tard, il va pouvoir rajouter des pompes et des abdos après le footing.

## chapitre 26

Ce matin, il fait frisquet ; l'imminence de l'automne se rappelle à tous. Pourtant, quand Braquehais arrive dans son bureau, son cerveau chauffe un peu ; il est préoccupé par deux choses en même temps. Quel chemin faut' il maintenant emprunter pour faire progresser l'enquête ? Faut' il attendre demain, avec son quatrième meurtre ? Mais peut-être qu'il n'y en aura pas d'autres ; n'empêche que même dans ce cas, il faut arrêter le coupable. Il a toujours trouvé ; pourquoi en serait' il autrement

cette fois-ci ; même si ça semble mal embarqué ! Ce matin, dans le salon, son épouse regardait sa tablette. Elle fixait tour à tour l'écran, puis lui, alors qu'il prenait innocemment son petit déjeuner. Il la voyait bien, dans l'alignement de la porte restée ouverte... *Exprès* ? Elle a dû apercevoir la prestance et le joli sourire de Hollie devant les journalistes, en regardant un concentré des infos. Le commissaire l'a fait apparaître à ses côtés pendant cette interview, pour faire comprendre à tout le monde que l'enquête allait bientôt aboutir, puisqu'une analyste des comportements était maintenant dans la place. Et oui, la police met les moyens ! Il veut faire frémir le tueur ; pas sûr que cela fonctionne ! Par contre pour créer de la confusion dans l'esprit de sa femme, ça, ça a l'air de fonctionner très bien. *Me suspecterait-elle de quelque chose ? Fait chier !* Dans un premier temps, il a un meurtrier à foutre sous les verrous et ses problèmes de couple passeront après. Et puis, pourquoi ce serait à lui de mettre les pieds dans le plat, et pas à elle ? Son menton appuyé sur les deux paumes de ses mains, il réfléchit, les coudes sur le bureau quand sa collègue entre. Souliers vernis noirs, bas noirs, robe orange pétante et sac à mains vert pomme ; un peu de couleurs chatoyantes en ce début de matinée lugubre et angoissante. *Elle aurait pu le prendre vert anis, plutôt que vert Granny Smith !* « Houlà capitaine, vous déprimez ? », lui demande-t-elle en entrant d'un pas décidé. « Oui et non ; je réfléchis à notre planning à venir ». « Bèh, le crâne rasé... Ses communications et ses liens avec la première victime. Demain, c'est jeudi... Qui fait quoi ? », dit-elle en s'asseyant en face. « Vous, maintenant que vous êtes la spécialiste. Il faut tout connaître de ce type. Moi, je vais aller faire le tour de tous les magasins de peinture pour savoir lesquels ont vendu du vert anis Dulux Valentine bien entendu, ces derniers temps, pour pouvoir aller rendre visite à tous les acheteurs. C'est long, mais y'a pas le choix et puis, vous m'aidez. Et ça va aller au-delà de demain ! », répond-t-il en étirant ses bras. « D'accord. Chacun une piste et on se tient au jus. Bon courage ; on va trouver un truc. Je vais en profiter pour téléphoner à la fille de monsieur Roumat ; il faut qu'elle épaulé plus son père ». « Merci. Je vous appellerai cet après-midi. Je sors la liste de tous ces revendeurs et j'y vais », dit-il en approuvant de la tête. Elle referme la porte derrière elle et s'éloigne dans la direction de son bureau. Quelques collègues policiers qui traînent dans le couloir se retournent sur son passage. Un quart d'heure après, Braquehais saute dans sa voiture et part faire sa fastidieuse tournée. Hollie allume son ordinateur et s'attaque à ses recherches. Le crâne rasé, ce mec un peu trop sûr de lui, et d'éventuelles pistes oubliées sur des liens communs entre ces trois familles. Ce qui serait bête, c'est de passer à côté d'un indice majeur lors de sa première enquête ! Vraiment idiot et mauvais pour la carrière. Donc, on s'y replonge sans fléchir. Dans le même temps, premier magasin de bricolage pour le capitaine et jackpot ; trois personnes ont acheté du vert anis de la bonne marque. Il repart avec les adresses. On ne voulait pas les lui donner, mais sa carte de policier brandie sous le nez du directeur, a encore fait des miracles. Il croise les doigts pour le deuxième et de nouveau, bonne pioche ; deux personnes sont reparties avec cette couleur de Dulux Valentine dans le caddie. Hollie avait encore raison ; c'est tendance. Pareil ; menace de complicité pour meurtres et voilà qu'on lui imprime les noms avec les adresses, les numéros de téléphone et le mail. Comme pour le premier magasin, il exige toutes les coordonnées. Maintenant une petite droguerie au centre ville qui vend aussi de la peinture ; mais, chou blanc, ils ne font pas cette marque et ne font que les petits pots jusqu'à un litre vingt cinq. Il enchaîne les revendeurs et les grossistes. Son carnet d'adresses se remplit. La tendance pour le vert anis est bien réelle. Il s'arrête dans une petite rue pour acheter du pain. Il passe devant un magasin refait à neuf qui a gardé la vieille devanture vintage en bois. On y vend des lampes design, des tables basses, des sofas, des petits meubles et de la vaisselle ; tout ça, hors de prix. En collant son nez contre la vitrine, il voit dans le fond des pots de peinture. Il entre et s'y dirige direct. Pas de Dulux Valentine, juste une marque qu'il ne connaît absolument pas ; Farrow

and Ball. Il manque tomber à la renverse quand il aperçoit le prix sur l'étiquette. Une vendeuse en tailleur écru et talons aiguille, s'approche. *Je croyais que c'était une cliente.* « Je peux faire quelque chose pour vous aider monsieur ? ». « Vous ne faites que cette marque ? ». « Oui monsieur. Nous ne vendons que le meilleur ». « Merci madame. Je reviendrai avec mon épouse ». « Je vous en prie, monsieur ». Il aperçoit un peu plus loin, dans une pièce en décrochage, qu'il y a aussi du papier peint. Il s'approche ; il y aura peut-être aussi des miroirs. Pas de motifs classiques sur les lés ; que des trompe-l'œil avec des décors incroyables... Comme les prix, d'ailleurs ! Des panneaux de toutes tailles et des fresques de temples romains, grecs ou égyptiens. Puis d'autres qui balaient toutes les périodes de l'histoire jusqu'à maintenant. *C'est magnifique !* Il finit la matinée par le magasin le plus proche de chez lui ; il va manger à la maison. Il n'y a que sa fille ; ni sa femme ni son fils ne sont là. Ce n'est pas plus mal, en fin de compte, tous les deux se parlent très peu. De temps à autre, elle cuisine ; des choses simples, mais elle cuisine, en révisant ses cours ; elle dit que ça l'aide. Elle a fait un gratin dauphinois. Il l'a complimentée sur la saveur de son plat qu'il a accompagné d'un steak haché. Ils ont eu de bonnes discussions sur tout et rien ; l'école, l'avenir et même la météo. Il voit bien qu'elle ressent le malaise entre ses parents ; son frère aussi doit bien s'en apercevoir. Ce n'est pas aux enfants d'aborder le sujet ; et après tout peu importe les problèmes, leurs préoccupations premières sont et restent les études. Il boit son café chaud et tire quelques minutes sur un bout de cigare en prenant l'air sur la terrasse. « Papa, tu peux y aller, je m'occupe de débarrasser la table et de faire la vaisselle ». « Merci ma chérie », répond-t' il en revenant dans le salon. Passage par la salle de bains et il faut déjà repartir voir les autres magasins. Il ne pensait pas qu'il puisse y avoir autant de revendeurs de peinture. Il en trouve même qui n'étaient pas ressortis sur sa liste ; comme celui de ce matin. Le home staging fait fureur et le rafraîchissement des murs et des plafonds est dans ce cas là, le premier travail. On repeint même les meubles. Alors qu'il démarre sa voiture, sa fille lui refait un petit coucou depuis le seuil de la porte. Braquehais est content de sa coupure de midi ; elle et lui ne sont pas si éloignés que cela. Elle aussi semblait heureuse d'avoir partagé un repas en tête à tête avec son papa. Direction la zone commerçante de l'autre côté de la ville, avec bien sûr les bouchons qui vont de mise ; puis l'autre à droite de la quatre voie et puis les autres... Il continue de remplir sa liste d'acheteurs, donc de potentiels tueurs. Il va y avoir du monde à aller rendre visite ! Cet après-midi aussi, le vert anis a le vent en poupe. Seize heures quinze, quand il regarde enfin l'heure. Il téléphone à Hollie. « Oui, capitaine, je sais presque tout sur l'homme au crâne rasé », dit' elle avec une petite voix. « Alors ? Des enseignements à en tirer... ». « C'est un cousin à la famille Charvet ». « C'est tout ? Et ses coups de fils, son planning, etc. Vous avez regardé ? », demande-t' il, étonné par la brièveté de la réponse de sa collègue. « Oui, capitaine. Je vous dirai cela au bureau... Je préfère ». « D'accord ; puisque vous faites la cachotière... Comme votre maman, alors ! Mais je n'ai pas fini et je ne repasserai pas ; donc à demain matin. Bonne soirée Hollie ». « Merci capitaine et vous de même », répond-t'elle timidement, puis raccroche aussitôt. *Elle est bien bizarre ; qu'est-ce qu'elle a ?* Il verra demain, et ça lui aura peut-être passé. *Chagrin d'amour ? À son tour de déprimer ?* « Allez go, on continue », se dit' il en frappant du poing le centre de son volant. Dans le dernier, il a même pris le temps de regarder les différents modèles de miroirs et se faire une idée de celui qu'il va pouvoir accrocher dans sa salle de bains. Quand il arrive chez lui, il est plus de dix neuf heures trente. Il regarde sa liste posée sur le siège passager et secoue la tête. *Y'a du taf à venir !* La voiture de son épouse est là. Il aperçoit ses cheveux noirs à travers la fenêtre de la cuisine. Il a faim, sans plus ; le gratin dauphinois a tenu toute l'après-midi. Il pousse la porte d'entrée. « Bonsoir ; c'est moi ». « Bonsoir. Je fais léger, car je sais que tu as bien mangé à midi », dit' elle en riant. « C'est exact ! Notre fille est une vraie cheffe ». Elle ne répond pas. *Donc, ma femme et ma fille ont parlé de*

*moi*. Il va aller prendre une bonne douche. En passant dans le couloir, il aperçoit les portes des chambres de ses deux enfants, fermées. Ils attendent au dernier moment pour faire les devoirs. Le mercredi ne serait presque pas assez long. Il fixe son enceinte Bluetooth au carrelage, sélectionne une playlist sur son téléphone et se glisse sous la pluie d'eau. En hommage à Hollie et son travail de recherches, ce soir il écoute Queen avec le grand Freddy Mercury derrière le micro et le piano. La première chanson est bien entendu 'Bohemian Rhapsody'. Comme lors de leur première rencontre dans le manoir des Boffelli. En fin de compte, il faudra peut-être enquêter sur les personnes de la liste que le chef d'orchestre a donnée. Il ne sait plus ; et on fait quoi des suspects des deux premiers meurtres. Rien ne colle entre ces trois affaires...

## chapitre 27

Jeudi matin. Depuis trois semaines, le jeudi est une journée particulière ; la tension y est à son paroxysme. Braquehais n'a pas eu besoin de son réveil pour émerger ; il n'a pas très bien dormi. Son épouse ne l'a pourtant pas embêté ; elle était allongée comme d'habitude sur le flanc gauche, complètement en bout du lit. Plus au bord, ça aurait été par terre ! C'est l'appréhension du jeudi et aussi cette conversation téléphonique avec Hollie. Pourquoi sa collègue a été si brève ? Bon, il verra cela tout à l'heure. Hier au soir, il a peu mangé et ce matin, il a faim ; et le café le boostera. Il décide que tout ça ne va pas lui couper l'appétit. Pour l'analyste des comportements, son réveil est aussi un peu laborieux. Depuis qu'elle est entrée dans la danse de cette enquête, elle redoute les jeudis. Et puis, comment va-t' elle s'y prendre avec le capitaine ? Elle a bien réfléchi ; il faut. Comment va-t' il encaisser la nouvelle ? Journée de merde en perspective ! Un quatrième meurtre et ce serait le pompon. Elle n'a pas faim et se force à ingurgiter un peu de thé au caramel avec un croissant de la veille. Elle fait la grimace, mais avale ; il faut bien mettre quelque chose dans l'estomac. Car de l'estomac, il faudra en avoir tout à l'heure au bureau. En ce moment ; en ce moment même, est-ce qu'une femme se fait tuer pendant qu'elle, elle mange à l'abri, assise dans sa cuisine ? Elle se dirige vers la salle de bains pour essayer d'ôter les cernes de sa tête angoissée. *Pouh... Cette tronche ! Heureusement qu'il n'y a personne pour la voir.* Jean, baskets ; s'il y avait à crapahuter en ce jeudi ; on ne sait jamais. Elle regarde sa moto en se dirigeant vers sa voiture. La première chose qu'elle voit en arrivant sur le parking, c'est le véhicule de son collègue. Elle pensait arriver avant lui ; mais c'est vrai qu'elle a passé pas mal de temps devant son miroir à essayer de se refaire une beauté. Une bouille à peu près présentable a fait l'affaire. Elle baisse son pare-soleil et jette un dernier coup d'œil à sa bobine. Dans le petit rectangle, elle ne voit que son regard et les cernes autour. Mais ça va, le fond de teint, ou plutôt le ravalement de façade a bien rattrapé sa mine de chien abattu. Sa tête est convenable... C'est la première fois qu'elle en met autant. *Le début de la vieillesse !* Elle pénètre dans le grand hall vide et silencieux. Elle entre dans le bureau de Braquehais. Quand il faut y aller, il faut y aller ! « Bonjour », dit' elle en lui tendant une main molle ; elle qui a toujours la poigne énergique. « Bonjour Hollie. Vous avez l'air préoccupé. Il n'y a pas eu d'appel pour nous annoncer un meurtre, donc soyons positifs ». « Oui capitaine. Mais c'est vrai que les jeudis sont des jours particuliers ; très angoissants même ». « Asseyez-vous et parlons de ce crâne rasé », demande-t' il en écartant ses deux bras. « Béeééh... Il s'appelle Jérémy Louvet et est un cousin second aux enfants de madame Charvet. Voilà pourquoi il était aussi à cet enterrement ». « Vous avez épluché ses appels, ses messages et ce qui était possible de savoir de sa vie privée ? C'est quand même une coïncidence incroyable ». « Bien sûr », répond-t' elle en baissant les yeux. « Et il y a des choses qui peuvent nous faire poser des questions ? Il faut vous arracher les mots ce matin. Qu'est qu'il y a ? ». Elle se recale

de plus belle dans sa chaise. « Pour l'enquête non... Mais il y a un numéro de téléphone qu'il appelle souvent et vers lequel, il envoie beaucoup de messages et bien sûr, il en reçoit aussi ». Le policier la fixe droit dans les yeux. « Et alors ? ». Elle souffle deux fois et se lance. « C'est à votre épouse, capitaine... Désolée ». Elle reste là sur sa chaise inconfortable sans rien rajouter de plus et sans lever le visage. Elle aurait voulu pouvoir se glisser sous l'armoire en fer gris clair remplie de dossiers et ne plus en sortir. De longues secondes passent sans qu'aucun autre mot ne soit prononcé. « Très bien ; vous n'avez fait que votre travail », rétorque-t' il en se passant la main dans ses cheveux poivre et sel, sans rien rajouter d'autre. Elle secoue la tête tout en continuant de regarder ses pieds et reprend la parole pour écarter ce moment de solitude. « Sinon, effectivement, il est bien professeur de piano et a un planning bien rempli avec beaucoup de cours particuliers et en groupe ». « Autre chose mademoiselle sur lui ? », demande-t' il, comme s'il connaissait déjà la suite. « Il fait du sport dans une salle indépendante qui se nomme 'Moving Form' ». « C'est évident ; ça fait une minute que je m'en doute. Ma femme y va aussi. La boucle est bouclée. Aller, levez les yeux ; vous n'y êtes pour rien ; ce sont mes affaires. On continue nos recherches comme avant. Celles concernant cet homme ne sont plus capitales pour nous. Merci pour cette info que vous n'étiez pas obligée de me donner... Merci beaucoup ». « Oui capitaine. Voilà les notes qui récapitulent toutes ses coordonnées », répond-t' elle en posant une demi-feuille sur le bureau. « Il ne doit pas être le coupable, il n'a pas une minute à lui ; il a un emploi du temps chargé ! N'est-ce pas ? Voire surchargé ! », rajoute-t' il en esquissant un sourire forcé et nerveux. Elle se lève sans le regarder pendant qu'il lit ce qu'elle vient de lui donner. Que répondre à cette analyse ? À cette conclusion, dont on ne sait pas si c'est du lard ou du cochon. « On fait quoi ? ». « On se partage les clients de la peinture vert anis Dulux Valentine. Il faut essayer de rentrer chez eux et on les fait parler. On va d'abord au plus facile et ce n'est qu'après que l'on cherchera d'éventuelles relations entre tous ces gens. À vous l'ouest et à moi l'est... Ça vous convient ? ». « Je crois que c'est vraiment ce qu'il faut faire. On va peut-être voir et comprendre quelque chose d'évident chez une de ces personnes. Et pour les professionnels ? ». « On improvisera si nous n'avons rien. Mais, c'est là où le bât blesse ; je ne sais pas trop comment m'y prendre dans ce cas ». « On verra bien. De toute façon, cette journée n'est pas finie ! ». « Vous avez raison. Vous avez le temps de prendre un café pendant que j'établis la logistique de nos tournées. Moi, de café, je n'en ai pas besoin... Non, vaut mieux pas ! ». Elle sort du bureau en soufflant et part s'enfermer dans le sien pour voir ses mails et réfléchir. *Bon, ça c'est fait ! Il ne m'a pas demandé depuis quand ses échanges téléphoniques ont débuté.* Après une demi-heure, Braquehais sort, une feuille à la main. En passant devant ses collègues, il se redresse et bombe même le torse. Ne rien faire paraître ; même avec Hollie. Les problèmes personnels doivent rester à la maison ; et puis, il faut résoudre ce putain de mystère. C'est un loyal et bon objectif pour oublier ses problèmes. C'est alors qu'il s'attaquera à démêler sa vie de couple ; mais, au moins, maintenant il sait. Tout compte fait, il se sent avec un poids en moins sur les épaules et dans son esprit. On ne traîne pas des pieds quand on est délesté d'une charge parasite. Et son objectif d'arrêter de fumer... Est-ce qu'il le tiendra ? Bon, les travaux prévus dans la salle de bains sont reportés ! Il ouvre la porte du bureau de l'analyste des comportements ; vide. Direction le distributeur de boissons et effectivement, elle est appuyée contre, un gobelet à la main et la tête dans les nuages. « Il n'est pas froid ce café ? ». Elle lui sourit. « Je suis à mon troisième cappuccino. J'ai la bouche sèche et j'ai faim ; je n'ai pas avalé grand-chose ce matin au petit déj' », répond-t' elle en pinçant les lèvres et en écartant ses yeux azur. Il s'approche d'elle et lui dit à voix basse : « je suis désolé que ma vie privée soit venue s'interférer à l'enquête ». « Y'avait un peu de ça ; mais aussi le fait que l'on soit jeudi. Et au moment d'attaquer de manger, j'imaginais une femme en train de se faire étouffer sous un coussin et puis se faire graver une phrase



énigmatique au cutter sur le ventre ; puis tranquillement notre tueur, balayer du regard la pièce pour trouver le bon endroit où placer cette macabre peinture. Quelle horreur ! Alors mon estomac s'est serré... Ça m'a coupé l'appétit ». Il reste planté là, à fixer sa belle gueule et à opiner de la tête. Il s'en rend compte et coupe court en lui tendant la feuille. « Tenez. Je crois qu'un mocaccino me fera du bien ». Tous deux boivent sans rien dire de plus. Elle prend les devants et jette son gobelet dans la poubelle prévue à cet effet. « J'y vais », dit-elle en faisant demi-tour et en montrant la liste. « Moi aussi ; on a du boulot », répond-t-il en écrasant avec vigueur et détermination son récipient en carton. Chacun passe par son bureau et les deux voitures démarrent en même temps. Braquehais baisse sa vitre et fait comprendre à sa jeune collègue d'en faire autant. « Si on nous appelle, rendez-vous direct sur les lieux ». « Oui capitaine », rétorque-t-elle en enclenchant la vitesse. *Pas optimiste, le capitaine !* Elle aussi d'ailleurs, a un doute sur le fait que ces meurtres soient terminés. *Vont-ils trouver les gens chez eux ?*, pense-t-il avec pessimisme. Par contre, il y a une chose à laquelle il tient et mettra tout en œuvre pour la concrétiser, c'est de voir son épouse dans les bras du crâne rasé. Il fera des photos ; un policier doit toujours fournir des preuves. Autant de fois qu'il faudra pour cela, il ira au domicile de cet homme, là où il habite et donne ses cours et aussi, à la salle de sport. C'est pour cela qu'il a partagé de cette façon les visites. Avec la partie est, il pourra aller partout plus facilement. Deux-cent-soixante mille habitants dans la ville et huit-cent-vingt-mille habitants dans la métropole ! *Mais, le monde est petit... Il y a de ces coïncidences, tout de même !* Hollie n'a rien demandé à ce sujet et comme elle a de la jugeote, elle a dû percuter au pourquoi de cette découpe du territoire. En plus d'être belle physiquement, c'est aussi une belle personne. *J'ai de la chance d'être tombé sur elle.* La mission est délicate pour les deux policiers ; comprendre ce que ces personnes qu'ils vont rencontrer ont dans leurs têtes et pouvoir jeter un coup d'œil dans leurs maisons. Il faut voir où cette peinture vert anis a été passée pour se rendre compte si un cutter a pu ou dû être utilisé. Et ceux qui ne veulent pas coopérer, une enquête sera faite sur eux et les liens possibles avec les trois familles. *Boulot fastidieux en perspective !* Pour la profiler et le capitaine, la matinée se passe plus ou moins bien ; à peu près cinquante pour cent de réussites. Presque la moitié ont ouvert leurs portes, ont répondu aux questions et ont fait voir leurs travaux. C'est mieux que prévu ; c'est même inespéré... Mais, c'est principalement des personnes âgées ; donc plus très souples. Vraiment pas gagné pour les sauts de clôture et la grimpe aux gouttières ! Midi approche. Le policier tape l'adresse du prof de musique sur son GPS et suit la douce voix. Il arrive devant une maison en pierres à deux étages. Il se gare comme il peut à une centaine de mètres et s'approche pour pouvoir jeter un coup d'œil discrètement. Au rez-de-chaussée, un piano trône derrière une grande baie vitrée, où des rideaux aux tons pastels bleus et jaunes sont étirés de chaque côté. La porte d'entrée s'ouvre et une femme qui doit avoir l'âge de la retraite sort, suivie du crâne rasé. Elle se retourne et lui serre la main. Il met son masque et s'approche un poil de plus pour écouter ce qui se dit. « Merci monsieur Louvet et à demain ». « Bonne après-midi madame Gourdon. Pensez à la position de votre petit doigt et entraînez-le pour l'assouplir ». Elle secoue la tête en souriant. Alors qu'elle s'éloigne, le musicien sort son téléphone de sa poche, lit un message, sourit et prend soin de l'effacer avant de replacer l'appareil. Braquehais attend encore un peu ; des fois que son épouse se rappellerait. Un SUV noir BMW s'engouffre entre les piles du portail. Une femme blonde en tailleur-jupe en descend délicatement ; elle est perchée sur des talons aiguilles. Le prof réapparaît sur le seuil, s'avance vers elle avec un sourire et lui dépose un baiser sur la bouche. Il lui prend le bras pour l'accompagner à l'intérieur du nid d'amour... *Je ne suis pas le seul cocu dans cette histoire ! Il lui faut une blonde et une brune ! Une, à l'air et au look psychorigide et une au style plus décontracté et au regard plus ensoleillé ! Souris mon gars ; souris ! Ta double vie va bientôt voler en éclats ! Et ta blonde*

*BCBG n'a pas une tête à faire des cadeaux ! Et moi non plus, d'ailleurs...* Cette femme lui rappelle celle qu'il avait rencontrée au début de l'enquête. La patronne d'usine au gosse pénible et à qui on passait tout ; une mère sûre de ses droits de privilégiée sociale. Il secoue la tête en faisant la moue. *Quand la vérité va éclater, ça va coïncider et grincer dans les entournures !* Son épouse ne viendra pas s'allonger sur le piano, au rythme du métronome ; la légitime est dans la place. Elle vient manger ce que lui a préparé son fidèle mari ? Elle a un style à se nourrir de sushis et de roquette parsemée de crevettes et de parmesan... Délicieusement cher et soi-disant bon pour le corps, l'esprit et l'âme ! Lui aussi va aller se mettre à table ; il a vu des choses pour l'instant et verra le reste tôt ou tard. Il est patient et a un avantage... Lui il sait, pas eux ; et ça c'est une information importante et déterminante. Côté professionnel, le commissaire n'a pas téléphoné ; donc il n'y aura pas de quatrième meurtre. La série du tueur est arrivée à son terme. *Est-ce une bonne ou une mauvaise nouvelle ?* Il va aller au Burger King ; ça fait longtemps qu'il n'a pas bouffé d'hamburgers et autres saloperies de fastfood. Et pourquoi, aurait-il des scrupules à prendre de l'embonpoint ? S'interdire des choses à manger... Ça ne va pas, non ! Il croyait que sa femme n'aimait pas ça, les petits bidous ! La sportive a changé d'avis. Ce n'est pas que le crâne rasé a un gros ventre proéminent, mais, comment dire, sa chemise le boudine au niveau de la taille ; disons que ça tire quelque peu sur les boutons. Enfin, ça s'est secondaire et ce n'est pas son problème. Il aperçoit l'enseigne ronde blanche, aux inscriptions bleues, rouges et jaunes. Il y a la queue au drive ; il va prendre le temps de se poser. Et manger un sandwich dégoulinant de sauce, ce n'est pas pratique. Puis, son café, il le veut chaud. Il commence à y avoir du monde qui est installé autour des tables. Il s'approche d'une borne et commence sa sélection. Il va essayer de ne penser à rien en dégustant ses frites avec de la moutarde et du ketchup. Il va jusqu'au bout de la malbouffe et prend un grand 'Sprite' plutôt que de l'eau. Il rajoute même un deuxième hamburger. Une glace en dessert avec un surplus de coulis de caramel. Une fois n'est pas coutume. Ce midi, il est en roue libre. Au dernier moment, un petit remords lui fait rajouter une salade ; vinaigrée, sans crevettes, ni parmesan. Ce n'est pas dit que ce soir il puisse faire du sport. Car, à partir de maintenant, il a un second job ; détective privé.

## chapitre 28

Dans sa voiture au milieu des bouchons, Braquehais rote en faisant la grimace. Il a trop mangé et voilà que maintenant, la sauce remonte de l'estomac. Ça ne serait pas arrivé avec une bonne côte de veau et des haricots verts. Après le hamburger, cette journée le gave. Et en plus, il essaie de trouver une aiguille dans une botte de foin. Dans sa voiture, Hollie partage le même sentiment. Cette recherche de l'acheteur-tueur de la couleur vert anis, il faut la faire ; mais elle pense que cela va être compliqué d'aboutir à quelque chose. Des personnes sont sympathiques, compréhensibles et collaborent assez facilement, alors que certaines vous ferment la porte à la gueule, comme à une crevarde ; il n'y a pas d'autres mots ! *Mais non, je ne veux pas isoler votre maison ou vous poser une pompe à chaleur !* Ils ne veulent pas aider la police, donc la police fera des recherches, examinera tout et des choses pas très avouables, qui n'ont rien à voir avec l'enquête, remonteront... Mais, est-ce que le vert anis refera surface ? Tant pis pour eux ; ils veulent jouer, mais quelques uns vont y laisser des plumes. Sauf que dans ce jeu du chat et de la souris, la police va perdre du temps. Allez, on enchaîne la prochaine visite en y rajoutant de l'optimisme. Et c'est comme cela que l'après-midi arrive à son terme. Il est dix-sept heures quand la profiler finit sa tournée des bricoleuses et bricoleurs en peinture. Elle ne sait pas quoi en penser et décide de rentrer chez elle. Elle va aller faire un tour de moto. Le moteur de la Ducati doit avoir besoin de rugir. Comme ça, elle pensera à autre

chose ; car derrière un guidon, il faut être concentré sur l'engin et la route ; et ne pas avoir la tête ailleurs. Le capitaine décide lui aussi de décrocher de l'enquête pour se concentrer sur ses affaires personnelles. Il revient à la maison du prof de piano. Il y a deux places de stationnement presque en face. Il n'y a pas l'air d'y avoir âme qui vive dans cette baraque ! Aucune note de musique, même des fausses, ne s'échappent des murs. Il n'y a personne derrière le voile bleu pastel et jaune clair tendu entièrement devant la baie vitrée. Il remonte dans sa voiture et attend ; il ne sait pas quoi, mais il sait avec toute son expérience que la patience porte souvent ses fruits. Heureusement qu'il a un véhicule banalisé. Il tue le temps en feuilletant les pages de son téléphone ! Le professeur de piano est présent sur les réseaux sociaux et a un site internet par lequel, il explique sa méthode, donne les tarifs et les moyens par lesquels on peut le contacter. C'est pas donné ! Une voiture violette vient se mettre à côté de lui, pour faire un créneau. Il tourne la tête et aperçoit une 'Opel Adam' avec à son volant, un type au crâne rasé. Le policier refixe son Smartphone et ne bouge plus une oreille. La petite citadine est enfin garée derrière lui. Il remonte doucement dans son fauteuil et regarde dans son rétroviseur central. *C'est bien lui... Son beau-frère...* Cette métaphore le fait sourire ; nerveusement, mais le fait sourire. L'homme, en jean, chemise blanche et veste fine en toile noire, sort de son véhicule, attrape ses clés et entre dans sa maison. Il se gare où il peut et laisse la place au SUV de son épouse. Soit il est galant ou alors, il ne commande pas chez lui. La psychorigide au tailleur strict lui mène la vie dure et il va trouver un peu de bonheur ailleurs. Et madame Braquehais n'est pas chiante ; il est bien placé pour le savoir. Pas de pot, elle est la femme d'un flic, qui a à sa disposition tous les moyens de la police pour faire des recherches sur tout le monde. Il est trop en face des fenêtres et décide d'aller se poser un peu plus loin. Surtout rester dans le sens de démarrage du véhicule de ce monsieur Louvet. Il commence à perdre patience quand la petite voiture violette passe à côté de lui. Il démarre et la suit en respectant une bonne distance. Une vraie filature de détective privé. Après plusieurs minutes, il comprend vers où il se dirige. Il roule encore deux ou trois kilomètres et l'enseigne lumineuse du 'Fasthôtel' apparaît sur sa gauche ; puis la grande place avec des magasins, un bar et au fond, au milieu, 'Moving Form'. Il ne se rappelait plus qu'un hôtel était juste à côté du club de sport où va son épouse... Et le prof de piano ! Avec des collègues policiers, il est déjà venu boire un coup au 'V and B'. Il se gare devant un magasin 'Action' et descend de voiture. Il a encore des remontées de la sauce du hamburger. Il prend un chewing-gum. Il va faire le tour pour voir si le cabriolet de sa femme est ici ; et après, il improvisera. Il fait deux fois la visite du parking, mais rien. Il décide d'attendre en espérant qu'elle arrive. C'est fou, il souhaite que sa femme vienne voir son amant ! C'est irrationnel ; comme l'est cette enquête qu'il mène avec Hollie. Quel étrange passage de sa vie ! Il doute que ce soit une parenthèse ; c'est bien un passage... Et il va falloir le franchir ! Quels en seront les dégâts ? Ce qu'il pourra voir risquera fort de l'agacer, mais il n'a pas le choix. Les minutes passent depuis que le crâne rasé a franchi le seuil de la salle de sport. Il met son masque et s'approche en curieux, les mains dans les poches. La porte est un double battant en verre et on peut voir une bonne partie de la salle du rez-de-chaussée. Tout compte fait, cette période de post-pandémie est tombée au bon moment pour passer incognito. Le prof de musique est là, une haltère dans chaque main. Il ne déménage pas les pianos, il soulève de la fonte. Son débardeur lui serre un peu au niveau du ventre ; et ce n'est pas une déformation de son esprit chagrin. Sa veste noire le rendait plus 'slim'. Le coach sportif qui promulgue ses conseils à tous les adhérents, devrait lui imposer des séances d'abdominaux et de cardio ! Le temps s'égare et pas de cabriolet gris en vue. Ce soir, elle ne vient pas ; ses horaires de travail doivent l'en empêcher ; ça arrive qu'elle finisse à dix-neuf heures et suivant les soirs, les cours qu'elle apprécie à la salle sont alors commencés. Il regarde sa montre ; bon, il se casse. Elle sera sûrement à la maison. Surtout ne

pas montrer que quelque chose a changé dans son comportement. Maintenant, il connaît la situation et son regard envers elle pourrait être différent et il ne faut pas. Effectivement, quand il arrive, la voiture de sa femme est dans la cour ; dans son foyer... Elle semble l'attendre, assise dans le canapé, les jambes repliées sous ses fesses et la tablette dans les mains. Elle l'éteint et se lève en souriant. *Est-ce qu'elle revisionnait la prestation d'Hollie devant les journalistes?* Il lance un bonsoir général ; sa fille et sa femme lui répondent en même temps. Son fils n'est pas là. En passant dans le couloir, il voit la lumière de la salle de bains des enfants et entend l'eau couler... Donc, il se lave bien de temps en temps ! Tous les quatre se mettent autour de la table pour le dîner. Les repas du soir sont toujours simples et rapides ; mais par contre, il faut une bonne plâtrée de pâtes ou de patates pour son fils ; alors qu'il a dû grignoter un truc à peine une heure avant. L'école et les devoirs occupent presque toute la conversation. S'il y avait un chien, il irait le promener ; plutôt que de se regarder dans le blanc des yeux, une fois que les enfants ont quitté la cuisine. En se brossant les dents, il essaie d'imaginer le rendu qu'auraient les différents miroirs qu'il a vus. *Il est urgent d'attendre... Que va devenir cette maison s'il y a un divorce à venir ?* Va arriver le moment où il faudra remettre à l'heure les horloges de sa vie. Cette nuit, c'est lui qui a accentué le 'no man's land' imaginaire du milieu du lit. Comme à son habitude, couchée sur le flanc gauche, en zone ennemie, elle ne s'est aperçue de rien ; et puis, ça l'arrange sûrement. À quoi, ou à qui pensait-elle ? Comme les autres soirs, il ne voit pas ses yeux ; elle lui tourne le dos. *Les amants, se sont-ils vus aujourd'hui ?* Il ne connaît pas les horaires de sa femme ; donc, il ne sait pas. Chaque chose en son temps. Il fixe pendant quelques secondes sa silhouette sous la couette ; seules sa chevelure noire et ses jolies épaules bronzées et finement sculptées par le fitness, dépassent. Plus l'espace entre eux deux semble se creuser, plus il la trouve belle et attirante. Il essaie de se rappeler depuis combien de temps, elle fait des séances d'UV. Il ne s'en souvient plus ; dommage ! Cela aurait pu lui indiquer le début des relations avec ce Louvet Jérémy ; enfin s'il y a un rapport. Ça, il le saura bientôt... Avant de s'endormir, il a pensé aux trois meurtres. Drôle de façon de chercher le sommeil ! Si... car il était soulagé de savoir que le tueur était arrivé au terme de sa quête. Ils n'auront pas à faire face à un serial killer machiavélique au QI élevé, avec on ne sait quelle idée derrière la tête. Darry Cowl doit souffler, lui aussi... Pas en se rasant, car son visage de poupon est pratiquement imberbe. Hollie semble beaucoup plus dubitative ; même si elle n'a fait aucune allusion à ce sujet.

## chapitre 29

Braquehais a mieux dormi qu'il ne pensait et cela l'inquiéterait presque. Il ne s'est jamais levé aussi tard le matin d'un jour de travail. *Ne serais-je plus amoureux de ma femme pour être aussi zen ?* Il ne sait plus si cette situation le tracasse ou pas. Par contre, l'autre moitié du lit est vide. Quand il entre dans la cuisine, il n'y a plus personne autour de la table. Il va prendre son petit déjeuner seul... Avec la présentatrice de la chaîne info... La jolie brune avant d'aller voir sa collègue, la jolie blonde. Il entend les deux enfants se disputer devant la porte de leur salle de bains. *Presque comme tous les matins !* Pourtant le garçon ne veut la monopoliser que quelques minutes ; voire quelques secondes... Pas plus ! Le crado, comme le surnomme sa sœur, est rapide devant le lavabo et encore plus devant le miroir ! La main dans les cheveux de l'arrière vers l'avant et le voilà peigné ; frange longue et nuque courte... Le mulot à l'envers ! Comme les trois autres... Les potes de la future influenceuse. Il n'intervient pas ; ils sont grands. Il y avait un bon bout de temps qu'un vendredi matin n'avait pas été aussi décontracté sur le plan professionnel. Le tueur a dû reprendre sa routine d'avant. Est-ce qu'il va pouvoir se passer de ce fort moment d'adrénaline qu'il s'était accordé une

fois par semaine ? La télé parle de cette journée d'hier sans meurtre. Les différents spécialistes s'enchaînent les uns après les autres pour faire part de leurs conclusions. Des journalistes sont toujours dans la région ; on ne sait jamais ! Il faut être les premiers à faire du sensationnel. Quand il rentre dans la chambre pour s'habiller, son épouse est revenue au lit. Cache-cache entre la cuisine, la salle de bains, les WC et la chambre. « J'embauche qu'à dix heures ; j'en profite », dit-elle en le regardant nu, enfiler son boxer. « Tu as bien raison », répond-t-il sur un ton neutre. « Je ne sais pas, mais c'est ce que je fais. Bonne journée », rétorque-t-elle en remontant la couette sous son menton. *Elle fait sa pudique ! Depuis combien de temps n'a-t'il pas vu ses seins ? Et tout le reste aussi ?* Ce n'est pas en jachère ; quelqu'un s'en occupe et jardine à sa place ! « Pareil ; bonne journée. À ce soirrrr... ». Il fait traîner un peu sur la longueur le 'r' du mot soir. « Je rentrerai tard, je vais au sport ». Il secoue la tête en signe d'approbation et sort de la chambre. Il sourit. Il a prétexté l'attention que porte tout époux à sa femme pour savoir son planning. Sans l'air d'y toucher, sans faire exprès, sans curiosité mal placée, comme ça dans l'indifférence ; un peu bêtement même, comme font tous les couples et cela a fonctionné. Feindre la naïveté pour savoir le vrai ! Elle lui a dit ce qu'il voulait savoir. Ce soir, il y a Moving Form pour madame Braquehais ! Lui aussi y sera à Moving Form... À l'abri des regards ; mais il y sera. C'est d'ailleurs le seul programme qu'il connaît de sa journée. Quand il arrive, Hollie est dans son bureau. De toute façon, il est le dernier à embaucher ; y'a des matins comme ça ! Même la machine à café est désertée ; tout le monde a déjà pris son jus et il est trop tôt pour le deuxième. Comme convenu, il ne frappe pas à la porte et entre. Elle est assise derrière son bureau, plus radieuse que hier matin ; elle n'a pas de pénible nouvelle à annoncer. Son visage se crispe quand même un peu alors qu'elle se lève pour lui serrer la main. « J'attaque les recherches sur ceux qui nous ont mal reçus ». « Très bien. Moi, les miennes vont se faire sur la liste que nous a donné monsieur Boffelli ; même si celles des deux autres victimes n'ont rien appris de concret. Ce n'est pas parce qu'on en veut à des personnes ou qu'on en est jaloux, qu'on les tue ! Et surtout, qu'on s'en prend à d'autres ! Mais bon, on n'a pas beaucoup de pistes... ». « Il va bien falloir la journée pour faire ce taf un peu merdique, quand même ! ». « Je vous rejoins là-dessus. Bon courage », répond-t-il en sortant. Il n'y a toujours personne au distributeur de boissons. C'est très bien ; des fois que quelqu'un lui demanderait des nouvelles de sa famille, et plus précisément de sa femme. Toutes et tous ou presque ont fait sa connaissance lors des soirées ou repas entre collègues ; avant ce foutu virus qui a pas mal chamboulé la vie. Dès que le gobelet est rempli, il s'en saisit et part se réfugier au sous-sol pour tirer sur un bout de cigare. Ce moment de relaxation qui aidait Columbo à réfléchir ; la tête penchée et son coude posé sur son avant-bras. Lui, s'appuie sur un pilier, dans l'axe de la salle d'interrogatoire. Quand vont-ils pouvoir y questionner le coupable ? Les minutes passent pendant lesquelles il mélange tout ; la vie personnelle et la vie professionnelle... Quoique ! Le crâne rasé a fait en sorte que les deux soient liées et il n'en revient toujours pas ! Il rejoint son bureau, allume son ordinateur et se plonge dans ses recherches laborieuses. Il va encore falloir se fâcher avec les opérateurs téléphoniques. Hollie va aussi les solliciter. Ils vont en avoir marre de ce SRPJ curieux ; mais, ils n'ont pas le choix. Il manquerait plus que ça ! La matinée passe vite, trop vite, penchés sur leur ordinateur. Ils ne lèvent leurs fesses que pour aller récupérer des feuilles à l'imprimante. Les deux équipiers ne se croisent pas de la matinée. Bon signe ou mauvais signe. Le débriefing de cet après-midi le dira. Ils ne se rencontrent toujours pas au moment de quitter les lieux pour aller manger. Il repense à hier. Tout compte fait, c'était des conneries de dire qu'il s'en foutait de prendre du bide. Il a bouffé n'importe comment ; plus jamais ça ! La colère est rarement bonne conseillère. Il va aller faire un footing et ne mangera qu'après. Il entre dans sa maison ; c'est vide. Il jette un coup d'œil à l'intérieur du frigo et du congélateur. Il enfiler ses vêtements de sport et part sur sa gauche pour

rattraper le chemin qui longe la voie de chemin de fer. Il rajoute même des fractionnés pour bien éliminer le cigare de ce matin. Il revient une heure après, transpirant et affamé. Des pavés de légumes congelés et un filet de lieu noir dans du papier alu cuiront dans le four à chaleur tournante, pendant sa douche. Aujourd'hui, INXS chante dans son enceinte Bluetooth. Son achat fonctionne très bien. 'Devil Inside' résonne. Le diable est partout, même dans la douche... Il repart au boulot fier et content de sa coupure de la mi-journée ; sport, nourriture saine, bonne musique et dix minutes tranquilles à tirer quelques bouffées. Les choses désagréables qu'il avait en tête se sont envolées avec les volutes de fumée. Quand il revient à son bureau, Hollie est enfermée dans le sien. *Est' elle sur une piste ? S'attendait' elle à ce genre de travail ?* Elle est analyste des comportements ; mais policière avant tout. Et un flic, ça fait des enquêtes, ça suit des pistes et pour cela, ça fait doit faire des recherches qui sont souvent fastidieuses. Éplucher les appels téléphoniques, vérifier les emplois du temps et téléphoner aux proches et aux employeurs des suspects ; ça occupe. Elle ne doit pas avoir terminé ; lui non plus, d'ailleurs. Il veut vérifier deux ou trois autres choses et relire son rapport pour faire un rafraîchissement de mémoire. Pendant la pose cigare de tout à l'heure, son cerveau a fait le vide. Il attaque la relecture à haute voix pour mieux imprégner ses méninges et rajoute des notes sur une feuille à part. Il écrit quelques idées sur ce qui pourrait unir les trois victimes. Quand il lève la tête de ses feuilles et de son écran, il est satisfait de son travail et son rapport est à jour. Si le commissaire réclame cette deuxième mouture, il pourra fièrement le lui tendre en le regardant droit, dans ses lunettes vertes. Est-ce que d'être cocu fait mieux cogiter ? Allez débriefing avec sa jeune collègue ; ou pourquoi pas brainstorming... Mais est-ce qu'une analyste des comportements et un flic expérimenté peuvent balancer des idées, comme ça, dans tous les sens, à la volée, sans réfléchir ? Il se dirige vers son bureau sous le regard jaloux de certains mâles. Qu'est-ce qu'ils foutent là ; ils ne sont pas sur le terrain ! Même sa collègue des affaires et enquêtes familiales qui lui avait donné un coup de main au commencement de ces meurtres, secoue son index devant son visage, en souriant. Il en fait fi et entre sans les calculer. En ce moment, il vaut mieux éviter de faire le coq de basse-cour et plutôt se la jouer profil bas. Hollie est concentrée sur plusieurs feuilles de papier posées en ordre sur son bureau. « Vous tombez bien capitaine. Comment fait-on pour obtenir une perquisition ? ». « Houlà ! Vous venez de dire le mot perquisition ; c'est bien ça ? C'est pas facile sans une quasi-certitude que ce que l'on va trouver est pertinent pour l'enquête. Pourquoi ? Sinon, avant, il y a la géo localisation des portables et des voitures à exploiter ». « De ceux qui n'ont pas ouvert leurs portes, j'ai un chômeur qui ne peut donc pas justifier de son emploi du temps les jeudis matin. Ensuite un retraité qui nous emmerde, comme il m'a dit et un commercial qui peut se trouver n'importe où, s'en en avoir à justifier quelque chose à son employeur, pourvu qu'il vende. Et sa voiture n'est pas géo-localisable. Bon, le vieux grincheux, on le laisse de côté ; je ne veux même pas le connaître ! ». « Pour moi aussi, c'est le bordel... Des musiciens, des patrons et bien sûr des professions libérales. Tout ce beau monde fait ce qu'il veut quand il veut. Des emplois du temps non vérifiables pour tous ou presque. Vous savez ce que m'a répondu une femme ? », renchérit' il en remuant la tête de dépit. Hollie écarte les bras. « Les Boffelli ? Connais pas ! Les beaufs tout court ; je les ai connus, mais ça, c'était avant... Un autre m'a dit : Ah, les Boffelli et leurs carrières ! ». « Waouh ! C'est tendu dans ce métier ! », rétorque la policière en secouant la main. « Oui ; ça a l'air... ». « On est vendredi après-midi ; on n'aura aucune réponse », dit' elle en remettant une feuille droite en tapotant les angles. « Vous voyez que vous connaissez le fonctionnement des institutions. On avisera lundi pour le fonctionnement du tueur », répond-t' il en s'asseyant en face. Elle lui explique qu'elle n'a pas eu le temps de se pencher sur le profil du tueur. *Ce pourquoi elle est là !* Mais elle persiste ; c'est un homme jeune qui travaille. Pas un marginal. Il veut montrer qu'il est

cultivé, intellectuel et que tout ce potentiel n'est pas actuellement exploité et apprécié à sa juste valeur. Il veut le montrer à la face du monde ; et à la sienne pour se donner une impulsion pour sortir de sa routine ; mais n'empêche qu'il avait une quête à amener à son terme ou une vengeance à accomplir. « Et comment on l'arrête ? », demande Braquehais. « C'est vous le flic expérimenté, capitaine », rétorque-t-elle en haussant les épaules. « La peinture vert anis ; on n'a que ça comme indice. Ça fait vraiment maigre ; mais c'est la seule branche à laquelle se raccrocher. À moins que vous ayez une autre corde pour notre arc ! La semaine prochaine va être consacrée à rechercher les portables présents sur les lieux et aux alentours des trois meurtres ». Elle secoue son visage de dépit et de désespoir. « Il est intelligent et malin, il n'emmène pas son téléphone ». C'est au tour du policier de secouer la tête en signe d'approbation. « On agrandira le périmètre. Il le laisse dans sa voiture qu'il ne doit pas garer très loin ; mais à une certaine distance, quand même ». « Oui ; ça il faut tenter ». Ils passent encore un peu de temps à essayer de programmer un planning pour la semaine prochaine. À court d'idées, ils s'arrêtent à lundi en estimant que c'est déjà pas mal. « Vous ne savez pas Hollie... On s'arrache. Il ne se passera plus rien, maintenant ; comme vous l'avez si bien dit ». Elle approuve en acquiesçant d'un mouvement de nuque et en faisant la moue. Elle éteint son PC, se lève d'un bond, repousse son fauteuil et enfile sa fine veste. « Bon weekend », lui dit-elle timidement sans le regarder. Il range la chaise contre le mur. « Merci ; vous aussi et déconnectez un peu de cette histoire ». « Merci. Je n'y manquerai pas ». « Une dernière demande avant de vous en aller. Depuis combien de temps ma femme et le prof de piano s'échangent-ils des messages ? ». Elle se doutait que cette question arriverait tôt ou tard. Elle baisse le visage. « Deux mois et demi, capitaine ». « Merci. À lundi ». Elle ne répond pas et boutonne sa fine veste. Il sort en premier et lui tient la porte ; la semaine de travail est finie. Et lui, va-t-il décrocher pendant ces deux jours ? Il va aller acheter du pain et ensuite, faire le planton. Il veut les voir s'enlacer, s'embrasser et se chuchoter à l'oreille. Il veut tout simplement des preuves ; admettre et ne plus imaginer. Le mari en a, mais le flic veut du concret ; du factuel dans la galerie photos de son Smartphone. Il arrive sur place plus vite que prévu ; il n'y avait personne à la boulangerie. Le hall de l'hôtel est illuminé ; près à accueillir les touristes, les amoureux légitimes et illégitimes. Il ne se gare pas sur le parking mais reste sur le côté opposé de la rue, quitte à payer pour le stationnement ; ce qu'il fait de suite, avant d'oublier et de choper une prune. On ne sait pas ; sur cette place, au milieu de cette petite zone commerciale, sa femme ou même le prof de piano pourrait venir se mettre à côté de lui. Il y a tellement de coïncidences dans cette affaire, que l'on n'est jamais assez prudent. Il s'affale dans son siège et surveille tous les véhicules. Il a du boulot ; le trafic est important. Beaucoup s'arrêtent et repartent quelques minutes après avoir récupéré le précieux carton plat au Kiosque à Pizza. Les minutes défilent et enfin, au milieu de ce va-et-vient, il aperçoit le cabriolet de son épouse qui est en quête d'un emplacement. Il ajuste son masque sur son nez, enfile sa veste de rechange qui est toujours dans sa voiture et descend. Elle connaît trop son blouson en jean. Il s'approche en flânant. Elle ne rentre pas de suite dans la salle de sport. Elle attend, les fesses appuyées sur le capot gris. Elle pianote sur son iPhone 12. Il se met derrière un fourgon marron Peugeot et patiente. Après plusieurs minutes, l'Opel Adam violette passe devant lui, puis devant madame Braquehais. À sa hauteur, un petit coup de klaxon, un petit coucou et part à la recherche d'une place de stationnement. Il aperçoit le grand sourire sur le visage de son épouse ; mais il n'est pas pour lui. Le crâne rasé arrive en courant. Il s'approche au mieux et prépare son téléphone en mode appareil photographique. Tous deux se jettent dans les bras l'un de l'autre. *Ah, carrément... Voilà, c'est officiel !* Ils s'embrassent et leurs mains se baladent. Une photo... L'étreinte dure. Un deuxième cliché... Le policier se déplace. Les amants se prennent par la main et se dirigent vers Moving Form. Là, il est bien pour faire la

troisième ; on voit bien les deux visages souriants ! En attendant, il va faire un tour à Action. Au bout d'une demi-heure, il en a plein les bottes de se promener dans les rayons. Il va s'installer à une table du V and B d'où il voit tout le parking et même le cabriolet. Il va se boire une ambrée. Le temps passe et son verre est terminé. Il décide de prendre un petit blanc sec avec une petite ardoise de charcuterie ; ça aide à patienter. Les deux tourtereaux ressortent main dans la main, encore en tenues de sport, souriants et les muscles affûtés. Que ce soit pilates ou zumba, le cours dure une petite heure. Il paye au comptoir et les suit de loin. Il se faufile entre des voitures garées et rajoute une photo dans la galerie ; on aperçoit bien les deux mains entrelacées. Ils ne prennent pas leurs voitures et se dirigent vers l'hôtel... Classique et évident ! Il faut bien faire les étirements... Le coach a dû le leur préconiser ! Après l'effort, le réconfort ! Il reprend un cliché alors qu'ils sont dans les lumières du hall, devant la porte vitrée. Il en sait assez et décide de rentrer voir sa progéniture et son foyer. Il regarde l'heure. La fille est dans la salle de bains et le garçon mange une banane en envoyant un message. « Tu bouffes ça juste avant de dîner ? ». « J'avais faim, papa. Bonne journée ? ». « Pas mal ! Merci. J'ai tout là-dedans », répond-t' il à son fils, en lui montrant son téléphone. « Super », rétorque-t' il en soufflant vers le haut pour déloger sa frange de devant ses yeux. Il jette la peau jaune dans la poubelle et repart vers sa chambre. « T'as bien fait de manger un bout ; on ne sait pas à quelle heure va rentrer ta mère. Je prépare quoi ? ». « Des pâtes », crie l'ado sans se retourner. « Comme d'hab', alors ! ». Pour contrecarrer le jambon, les rillettes et le saucisson, il lui faut un peu de verdure. Les trois cornichons ne suffisent pas. Il essore la salade quand un bruit de moteur franchit le portail. Braquehais regarde l'heure. Un peu plus de quatre-vingt-dix minutes d'écoulées depuis son départ de là-bas. Le passage à l'hôtel a été rapide. Trois quarts d'heure à une heure de temps effectif... Et affectif ! Douches comprises ! Avant et après... Et même pendant. *Vite fait bien fait ; ne dit' on pas ?* Elle apparaît dans le halo de la lumière du couloir ; radieuse et le sourire aux commissures des lèvres. Elle est contente de rentrer dans son foyer conjugal où son mari et ses enfants l'attendent. « Désolée. Je ne suis pas en avance. Le cours de zumba a commencé avec du retard ; la coach était à la bourre. Et puis tu sais bien, ensuite on papote dans les vestiaires », dit' elle en accrochant sa veste. Du caractère, ça, il savait que sa femme en avait ; mais un aplomb comme celui-là, il l'ignorait. Même le polygraphe s'y tromperait. « Ce n'est pas grave ; y'a pas plus d'une minute que c'est prêt et puis moi, je n'ai pas très faim ; j'appelle les enfants ». « Merci ; c'est gentil », répond-t' elle en acquiesçant avec un hochement de tête ; droite dans ses bottines.

## chapitre 30

Et le week-end est passé comme ça, normalement, assez vite finalement et sans aucune allusion de personne sur quoi que se soit. Les parents ont vaqué à leurs occupations, chacun de leurs côtés et les enfants aux leurs. Les devoirs ont pris une part minime de leur emploi du temps respectif. Le territoire de non agression au centre du lit s'est encore élargi. Cette fois, ça y est ; c'est cet espace qui occupe le plus de place. Le creux du milieu va pouvoir se remettre à plat. Braquehais se rend compte qu'il en est à l'initiative ; inconsciemment peut-être ; mais une chose est sûre, depuis vendredi soir, c'est de son fait. Même un dogue argentin pourrait s'y allonger ! Ce matin, il déjeune avec sa maîtresse du matin, la journaliste de la chaîne info ; une jolie brune mâte de peau, aux grands yeux marron au milieu d'un blanc pur. Elle ne sourit pas souvent. Elle aussi ne doit pas dire toute la vérité sur la situation du pays et du monde entier ; déjà que les gens ne sont plus motivés et que cette pandémie n'a fait qu'empirer les choses. Complicité flagrante entre les politiques et les journalistes... Et la police au milieu de tout ça ! Beaucoup de personnes démissionnent de leur travail



et changent carrément de vie. La sienne aussi a pris un tournant ; la même activité professionnelle, mais peut-être plus de compagne dans quelque temps et les enfants, une semaine sur deux. *Pourront-ils apprendre gratuitement le piano ? Atteindront-ils le niveau de virtuosité de Hollie ?* Comment va réagir la blonde BCBG ? Et lui, qui se voyait finir sa vie ici, dans cette maison, avec cette femme qu'il a épousée, il y a dix-sept ans de cela. Et par dessus ça, s'est greffée cette enquête qui n'est pas banale du tout ! Ouais ; ça balance pas mal dans sa life, comme diraient les jeunes ; pas besoin de zumba ! Il regarde son morceau de brioche tourné sur lui-même dans la lumière du four à micro-ondes. Hollie et lui tournent aussi en rond. Ces inscriptions sur les ventres, cette peinture de maître de la renaissance et ce vert anis ; là par erreur ou oublié volontairement... Comment vont-ils coincer le tueur ? Car, elle a raison ; ils ne trouveront pas le signalement du portable du coupable sur les trois lieux ; même sûrement dans une distance raisonnable. Va-t-il en même temps, échouer dans cette traque et dans sa vie de couple ? Tout à l'heure, à la place de prendre son blouson en jean, il va attraper sa valise, toutes ses affaires d'été et se casser loin, sur une île déserte où les cocotiers viennent apporter un peu d'ombre aux plages dorées de sable fin. Il se frappe le front avec la paume de sa main et secoue son visage comme un aliéné. Il n'est pas homme à abandonner comme ça ; et puis ses enfants ont encore besoin de lui. « Ça va papa ? ». Il se retourne et fixe sa fille dans l'encablure de la porte ; quand on parle du loup... « Oui ma grande. Je réfléchis, je me stimule et je mets en question certaines choses qui semblaient pourtant bien établies », répond-t-il en récupérant son morceau de gâteau tiédi. « Drôle de façon ; on aurait dit un fou ! », rétorque-t-elle en sortant du placard son éternel bol depuis son enfance, à l'effigie de la Petite Sirène. « Je te l'accorde, mais ça m'a remis les idées en place. Tu devrais le faire plutôt que de te plonger dans ce téléphone qui t'abrutit ». Elle secoue la tête en pinçant les lèvres. « Je peux m'installer avec toi sans que tu renverses la table dans un moment de lâcher-tout ? ». « Bien sûr ; de toute façon, j'ai bientôt terminé. Bon appétit ma chérie ». « Merci papa et bonne journée ». Il finit son café, se lève, attrape sa tasse, ses couverts et les dépose dans le lave-vaisselle. « Travaille bien à l'école ; tu sais que c'est important... Il est où ton frère ? ». « Le crado se lave ! Les bras vont lui tomber dans la journée. Tu te rends compte, une douche sans avoir fait de sport avant ! ». « Ouais. C'est un drôle de début de semaine pour les deux mecs de cette baraque ! ». Tous deux éclatent de rire. Il adore ses enfants et assurera son job de père jusqu'au bout. Effectivement, quand il arrive dans le couloir, il entend l'eau couler ; son fils est bien sous le jet, à se décapier. Il entre dans sa salle de bains. Il s'habille là, sans passer par la chambre conjugale, où est encore son épouse. « Au-revoir tout le monde », crie-t-il en levant la main ; comme quand Columbo quitte les lieux du crime, mais en faisant bien comprendre qu'il va revenir. Comme tous les lundis et les autres jours aussi, d'ailleurs, le trafic est au ralenti. *Il serait bien sur une île déserte avec un chien pour seul compagnon.* Il se gare. La 208 neuve n'est pas encore sur le parking. Il pénètre dans le hall et aperçoit que Darry Cowl l'attend devant son bureau, en marchant les mains dans le dos. *Le couloir des pas perdus...* « Bonjour commissaire ». « Bonjour capitaine. Dès que la miss sera arrivée, vous et elle viendriez me rendre visite », dit-il en faisant demi-tour pour rejoindre son antre, sans attendre une quelconque réponse. *Je vais aller éplucher mes mails.* À peine assis derrière son ordinateur, Hollie entre à la vitesse d'une balle de fusil. Baskets blanches Converse à épaisse semelle et jean moulant. « Bonjour. J'ai aperçu le commissaire qui s'éloignait ; veut-il nous voir ? », demande-t-elle en déboutonnant sa fine veste en cuir. « Bonjour. Oui ; mais y'a deux minutes ! », répond-t-il en positionnant ses deux mains vers l'avant pour faire en sorte qu'elle se détresse. Même dans les starting-blocks, elle est toujours aussi perspicace. « Je pourrai lui demander pour les perquisitions ? ». « Il ne vaut mieux pas. On va d'abord s'en tenir à notre emploi du temps convenu vendredi. Vous avez passé un bon weekend ? ». « Oui, merci ; et... ».

Elle stoppe net sa question au vu de la situation familiale que traverse le capitaine. Il fait semblant de ne pas avoir entendu et compris. « Je vous récupère à votre bureau ». « D'accord », rajoute-t' elle en refermant la porte. *Elle est à fond, ce matin ! Elle n'a pas dû décrocher de l'enquête pendant ces deux jours.* Il lui laisse le temps de se mettre à l'aise et de décompresser avant d'aller affronter leur supérieur. *Que leur veut' il, d'ailleurs ?* Ils se dirigent vers le fond du couloir qui est désert. Pour une fois, Hollie suit et ne semble pas vouloir entrer la première chez le commissaire. « Décontractez-vous Hollie ; il ne va pas nous manger », dit le policier en toquant à la porte noire. « Entrez ». Derrière son bureau et ses lunettes rondes et vertes, Darry Cowl dévisage ses deux collègues en s'attardant un court instant sur la jeune femme. Elle n'est pas à l'aise dans ses baskets et se décale un peu derrière Braquehais. Le commissaire penche la tête pour tenter de l'apercevoir. « Bonjour monsieur », dit' elle en se remettant aux premières loges. Son tempérament de guerrière a repris le dessus. « Bonjour mademoiselle. Si je ne vous convie pas ici, je n'ai aucune nouvelle de vous deux... Et à fortiori de cette enquête ! Le juge m'a téléphoné ce matin à sept heures trente ; chez moi, pendant que je buvais tranquillement mon café en compagnie de mon épouse ». Un silence de quelques secondes s'installe. « Monsieur, mon rapport est à jour, je peux vous l'amener tout de suite », rétorque le policier en le fixant droit dans les yeux. « D'accord, mais après que l'on ait parlé un peu tous les trois. Asseyez-vous, je vous prie ». Le capitaine propose une chaise à sa collègue et s'installe à côté d'elle, bien en face du mastoc bureau. Tous deux ne ressortent qu'après plus de deux heures de discussion et un court passage au distributeur de boissons. Après avoir avalé coup sur coup ses deux cafés sans sucre, Darry Cowl a été direct, ferme et exigeant ; mais finalement plutôt compréhensible pour un lundi matin. Quand il n'y a pas d'indice ; bèh... Il n'y a pas d'indice ; mais pour tout le monde, ça serait bien d'en trouver... Et cette semaine. Ce n'est pas parce que les meurtres sont terminés, qu'il faut desserrer l'étreinte ! Voilà comment s'est conclue cette visite chez le commissaire. Ses joues étaient bien écarlates. Braquehais a imprimé son rapport et le lui a ramené tout de suite ; le chef des lieux a pu ainsi juger qu'il ne lui avait pas raconté de salades. Sur le retour, il est passé voir Hollie qui s'était enfermée dans son bureau pour réfléchir. « Vous voyez, il a été plutôt cool. Je l'ai connu beaucoup plus désagréable et agressif. Dans ces cas-là, ses bouclettes se dressent toutes droites sur son crâne et même ses lunettes virent au rouge. Il n'a pas voulu apparaître comme un gougeât devant vous ! », dit le policier en souriant. Elle lève la tête et sourit à son tour. « Bon, je m'attaque à tout ce qui peut être géo localisable aux endroits des trois meurtres ; téléphones et voitures ». « Oui. On se revoit cet après-midi ». Lui, va essayer de relancer la piste des profs de philosophie. Il n'a aucune nouvelle de ce côté-là, et on ne sait jamais. Puis, il repartira sur la piste du vert anis ; cette fois-ci avec les professionnels du bâtiment ; et Dieu sait, si ça ne va pas être de la tarte. Quand midi arrive, les deux policiers, chacun de leur côté, dans leur bureau respectif, ont une désagréable sensation ; celle de ne pas avoir fait grand-chose. Dur d'avoir des réponses... Pendant la pandémie, les gens n'ont pas bien compris le fait que les flics fassent de l'espionnage jusque dans les bois des campagnes à la recherche de la fameuse attestation ou à vérifier le fameux périmètre du kilomètre. Maintenant encore, certains ont du mal à le digérer et collaborent plus ou moins bien. La porte du bureau d'Hollie est toujours close quand Braquehais part manger. Celle de sa maison est fermée à clé, mais son épouse est là. Elle n'a pas un cours de piano à queue. « Je ne savais pas si tu rentrais mais j'ai fait des haricots verts avec du magret ». Pas de bonjour, direct dans le concret pour éviter toute conversation. Il n'a plus qu'à dire merci ; ce qu'il fait avec le sourire. Elle enchaîne : « moi, j'ai fini ; je pars au boulot ». « D'accord, bon après-midi ». « Pareil ; à ce soir ». Il acquiesce d'un hochement de tête et s'installe à table. Elle va à la salle de bains et en ressort dix minutes après... Ravissante. Même en sachant ce qu'il sait, il la trouve toujours belle... C'est que c'est

le cas ; puisqu'il n'y a pas que lui qui est sous le charme ! Laissons la vie personnelle sur le bord de la route pour se réinjecter dans la professionnelle ; celle qui met le beurre dans les épinards. Mais l'autre qui met les étincelles dans les yeux, le bonheur dans le cœur et les paillettes sur le chemin, est nécessaire et importante... Primordiale même. Il se gare à côté de la 208 neuve de sa collègue. Il franchit le seuil du SRPJ et aperçoit Hollie au distributeur de boissons... Une fleur au bout du couloir ! « Vous avez mangé sur le pouce ? », lui dit-il en appuyant sur la touche 'mocaccino' ; il a déjà bu son jus tout à l'heure sur sa terrasse ; tranquille. Un, ça suffit. « Je suis restée ici. Je me suis fait livrer des sushis... Et des beignets de crevettes ; j'adore ça ! ». « C'est vrai que c'est bon ! Il ne faut pas en abuser, comme le reste. Sinon, vous avez trouvé des trucs intéressants en pianotant sur votre clavier avec vos doigts huileux ? ». Elle se met à rire en repoussant ses cheveux vers l'arrière. « Ceux-là n'étaient pas trop gras. Je ne sais pas si c'est un signe de qualité, d'ailleurs ! Sinon, que dalle... Que les téléphones et tablettes des voisins. Je continue sur les voitures ; on verra bien ! ». « Moi aussi, je n'ai rien. J'attends des réponses de professeurs de philosophie. Qui sait ! Il va falloir que je me déplace directement dans les entreprises de plâtrerie, peinture. Personne ne décroche. Bon, j'y reviens ». En sortant du bureau de Hollie, il voit le commissaire de dos attraper son gobelet. Il ne se fait pas entendre et part à pas feutrés à l'opposé. Ces jours-ci, tous deux sont plus souvent là que sur le terrain ; donc, évitons de trop se montrer dans les couloirs des pas perdus. L'après-midi passe à une vitesse folle ; de toute façon, depuis quelques jours, tout semble fou et s'accélérer. Il a la pointe du menton posé sur les paumes de ses mains quand l'analyste des comportements entre, en trombe comme d'habitude. « Ça m'énerve, j'ai rien ! Comme Elmuth Fritz ! ». Le capitaine lève les yeux sans remuer le visage et la fixe en fronçant le front. Il ne répond pas et semble réfléchir. Elle s'aperçoit qu'elle vient de le perdre à cet instant. « Oui... Elmuth Fritz et sa chanson : 'ça m'énerve' ! ». « Exact... Pardon ; je n'y étais pas », répond-t-il sans bouger quoi que ce soit de son corps. « Je vois ça », dit-elle en souriant enfin. « Moi aussi je patauge. Un lundi pour rien. Je crois que je vais faire venir des jeunes. Une future influenceuse et trois petits mecs à la frange longue et à la nuque courte », dit-il sans trop savoir pourquoi. Il n'avait pas planifié ça ; mais c'est peut-être une bonne idée de les faire se pointer ici. C'est au tour de la profiler de le fixer ; hagarde. « Qui ? ». « Vous savez ; je vous en ai parlé ; les sniffeurs de cocaïne à la fraise. La fille a été opérée à l'hôpital. Est-ce que vous pensez que c'est pertinent ? ». Elle ne répond pas et tord le menton. Le capitaine se lève de son siège vert et noir. « On s'arrache ! D'accord ? ». La profiler opine de la tête et fait demi-tour. « À demain. Bonne soirée », lance-t-elle sans se retourner. « Pareillement et pensez à autre chose ce soir ». « C'est ce que je vais faire. Merci ». Elle ne traîne pas pour sortir du bureau. Elle lui a dit 'bonne soirée' et ne veut pas voir sa tête. Comment peut-on passer une bonne soirée en face d'une épouse qui le trompe et donc, qui lui ment ? Il ne lui en parle pas ; ça tombe bien, elle ne veut rien savoir. Le principal, c'est qu'il reste professionnel pour que tous deux continuent à faire une bonne équipe ; et pour le reste, ça ne la regarde pas. Il faut résoudre cette enquête. Elle, pour sa carrière dans ce métier... et son égo ; et lui, ça ne pourra que lui mettre du baume au cœur. Et puis, tous les deux n'aiment pas perdre ! Elle peste sur la route au milieu de ce flot de voitures qui roulent au pas ; il lui faut vite aller se doucher, puis changer de fringues et se faire belle. Ce soir, elle a rancard... Elle pensera à autre chose. Comme moyen de locomotion ; moto ou voiture ? Braquehais va aller courir... À pied ! Ça désemplit aussi le cerveau de faire des pompes et des séries d'abdominaux. Chacun ses rendez-vous pour décompresser !

## chapitre 31

Sa séance de sport à la tombée du jour ne lui a pas complètement vidé la tête. Est' il aussi au crépuscule de sa vie de couple avec la mère de ses enfants ? Eux qui voulaient partir en Croatie l'été prochain. Il a de plus en plus de mal à lui parler en la regardant dans les yeux et en souriant. Le dîner s'est déroulé dans le calme ; tout le monde autour de la table était laconique ; même sans téléphone à portée de main. La famille Braquehais respecte toujours cette règle instaurée dès lors que les enfants ont eu chacun le leur. Mais, souvent, quand ils sont calmes, c'est qu'il y a eu une mauvaise note ou un couac à l'école. Puis, la nuit est passée, normale et tranquille ; comme les précédentes ; sauf bien sûr, quand il se prend les pieds dans ses mules. En mangeant sa brioche dans le silence, sans télé, il réfléchit à l'emploi du temps de la journée pour sa collègue et lui. Tout d'abord, finir ce qui a été commencé hier ; et après ? Vers qui se tourner pour avoir d'autres pistes ? Enfin celles qui apportent des éclaircissements supplémentaires et des réponses pertinentes. Et comme Darry Cowl l'a précisé hier, des réponses pertinentes, il en faut cette semaine. Le juge et le procureur doivent mettre la pression. Putain de hiérarchie ! Tout semble facile de derrière un bureau... Mais bon, il aimerait bien finir sa carrière comme commissaire... Commissaire Braquehais ; ça claque ! Quand il arrive au travail, Hollie est déjà dans la place. Il ira la voir tout à l'heure pour prendre un jus ; enfin, elle son thé et lui son mocaccino. Il appelle de nouveau les entreprises professionnelles du bâtiment avant que le patron parte visiter les chantiers. Il faut essayer de savoir qui a peint dernièrement avec ce fameux vert anis. Si c'est celui qui répond au téléphone, c'est peine perdue ; il ne se dénoncera pas... Mais si c'est un employé, alors tout est permis. Et qui ne tente rien, n'a rien ! Mais bon, faire des travaux revient cher ; donc les gens font très souvent les finitions eux-mêmes. Après plusieurs non décrochages ou réponses négatives, il entrebâille sa porte et jette un coup d'œil à la machine à café ; on ne la voit plus derrière la cohue. De grandes discussions sont en cours. Pour sa tranquillité, il est urgent d'attendre. Il a à peine refermé le battant que la profiler entre avec cette espèce d'énergie débordante qui est toujours en elle. « Bonjour capitaine... On va s'en jeter un ? ». « Bonjour Hollie. Dans un instant si ça ne vous fait rien. Cinq minutes, ce serait bien ! Mais vous pouvez y aller sans moi ». « Tout à l'heure... L'espace détente sera plus tranquille. On fait le point ? », répond-t' elle en s'asseyant. Elle a parlé de détente mais comprend bien pourquoi, son supérieur ne tient pas trop à se mêler à la foule de ses collègues. Elle ferait pareil. Même avec de la bienfaisance, sans curiosité mal placée, certaines questions peuvent être gênantes. Le policier la regarde en lui souriant. Il apprécie sa discrétion, sa justesse et sa jugeote. « Merci », fait' il en opinant du visage. Elle enchaîne : « J'ai rien ! Je suis en train d'essayer de dresser un portrait du tueur pour donner des conclusions à notre cher commissaire. J'étudie aussi les familles des victimes. Au moins, il aura des choses à lire... Après votre rapport ! ». « Moi, je n'en ai pas plus et j'ai du mal à me projeter dans la suite de cette enquête. Bon, on y va ? », demande-t' il en se levant de son siège. Comme souvent, elle le précède dans le long couloir. Le distributeur de boissons est de nouveau accessible. Tous deux restent là quelques minutes à échanger. La nuit a-t' elle porté conseil ? Une idée, une grimace. Une idée, une tête qui remue négativement. Une idée, des bras qui retombent. Plus d'idée et des gobelets vides. Y'a des nuits comme ça, qui n'apportent rien ! Et les siennes sont vraiment tristes à mourir ; mais bon, il dort ! Chacun rejoint son bureau, sans enthousiasme apparent. Même Hollie traîne des pieds. Son énergie est retombée. Faire rugir le surpuissant moteur de sa Ducati, lui serait impossible. Le policier est dépité, lui aussi. *Merde, merde et remerde !* Finir ce qui est en cours et ensuite viendra l'improvisation. Dans une récente enquête, ça a eu porté ses fruits. Une idée géniale lui était arrivée comme ça ; on ne sait d'où. *Et actuellement, en plus, il y a la chance du cocu qui peut frapper à tout moment !* Voilà ; du positif à extraire dans tout ce négatif. Braquehais a su que midi était arrivé quand sa collègue a frappé à sa porte en passant. « C'est l'heure. Je vais manger un bout. Bon

appétit ». « Merci ; à vous aussi », répond-t' il en enfilant son blouson en jean. Il allume son autoradio pour écouter les informations. Quand il a ouvert la page d'accueil du fournisseur d'accès pour lire ses mails, les mots virus et variant était écrit en gros. Il n'a pas pris le temps de savoir de quoi il en retournait. Il est policier, pas médecin. Il change de station jusqu'à tomber sur les informations... Pour enfin savoir ! Recrudescence du nombre de malades et de nouveau, les hôpitaux saturent ; il faut remettre le masque, annonce le journaliste. Voilà le pourquoi de tout ce monde en même temps ce matin au distributeur de boissons ; sans le masque, mais pour en discuter ! Cette pandémie fait parler et fait peur au commissaire et au médecin légiste. Est-ce voulu ? Pour nous ancrer dans la tête qu'ils nous tiennent par la peau des... *De toute façon, aujourd'hui semble être une journée de merde* ! Il mange seul à midi. Au lieu de se décontracter, le silence l'amène à réfléchir et il peut même le faire à haute voix. Sa fille n'est pas là pour le traiter de débile. Pour sa vie personnelle, il n'y a plus rien à savoir pour l'instant ; stand-by... Il a décidé comme ça et s'y tiendra. Mais pour l'enquête, il lui semble qu'il n'a toujours pas commencé. Il pensait revenir voir Tanguy et les autres, mais pour quoi faire ? Le meurtre de madame Boffelli a tout chamboulé. Et là, sur le balcon, son bout de cigare à la main, une idée lui vient. Avec Hollie, ils n'ont pas parlé de cette éventualité. Ils l'ont frôlée, effleurée même ; mais il n'y a pas eu de basculement pour approfondir dans ce sens. Tout compte fait, peut-être que ces trois familles ont un point en commun... Il reboit un second café, se lave les dents et retour au boulot. Il double un mec en trottinette électrique, avec sur son dos, le sac de sport aux bandes orange ; le fameux que semble posséder la France entière. Il pense de suite au jeune rugbyman qui fait de la musculation et surtout qui travaille dans un magasin de bricolage ; tout près des pots de peinture ! Que font' ils de ceux qui sont cabossés à la livraison ou après dans la réserve ? Il s'arrête sur le bas-côté et note cette info sur un papier. Il pourrait comme Hollie avoir un cahier ou un carnet pour y inscrire ses idées et ses notes. Justement, quand il arrive, elle est dans son bureau à taper sur son clavier. « Capitaine, j'ai eu une idée en mangeant avec ma mère... La famille », fait' elle en levant l'index. « La famille ! J'y suis dessus, mais peut-être pas avec la bonne approche ; le bon angle de recherche », enchaîne-t' elle. « Moi aussi, j'ai réfléchi en mangeant seul », rétorque-t' il en écartant ses deux mains. « Et pour ma part, ça concerne les trois familles. Mais je vous en prie ; à vous la primeur ». « Moi aussi pour les trois ! Elles ont un secret enfoui, caché. Vous savez ? Le fameux secret de famille dont on ne parle surtout pas. Jamais, plus jamais ! ». Le policier la regarde en hochant de la tête à plusieurs reprises. « Incroyable ! C'est aussi l'idée que j'ai eu et que je voulais vous soumettre ». *Tous deux sont sur la même longueur d'onde*. D'un bond, elle se lève de son fauteuil. « Je m'occupe des femmes et vous des hommes ; et s'il le faut, on va les voir », dit' elle en rangeant les feuilles sur l'étagère de derrière. Elle les aligne l'une à côté de l'autre, comme les touches d'un piano. *Ça y est ; elle a pris le commandement du duo* ! « On va remuer le couteau dans la plaie. Je ne sais pas comment on va être reçu », répond Braquehais en s'asseyant. Hollie se remet dans son fauteuil. « C'est pour la bonne cause ; trouver le coupable de leur proche assassinée. On établit un plan et on s'y jette ». *Elle est définitivement la cheffe... Peut-être même qu'elle sera commissaire avant moi* ! Après plus d'une heure de mise en place de la stratégie, le capitaine rejoint son antre, le doigt sur la couture. À lui les maris, l'ex-mari, le frère et les fils des victimes. Il va rajouter les parents ; il ne voulait pas à cause de l'âge avancé et de la douleur qui doit être la leur, mais il va le faire. À elle la sœur, les filles et la mère s'il le faut. Tout compte fait, il serait temps d'avoir une conversation avec la sœur de madame Roumat. Elle va aussi se charger de parcourir toute la presse régionale depuis une bonne cinquantaine d'années et plus si affinités. Il faut toujours avancer sur la pointe des pieds avec la famille meurtrie, qui est encore dans la période de deuil ; mais quand il faut y aller, il faut y aller. Et puis comme l'a fait comprendre Darry Cowl, sa patience va vite

s'effriter. La fin de l'après-midi est arrivée rapidement, le nez sur l'écran de l'ordinateur et l'oreille collée au téléphone. À chaque fois que les mots 'secrets de familles' sont prononcés par les deux policiers, un blanc de quelques secondes s'ensuit de l'autre côté de l'écouteur. Mais à l'arrivée, rien de pertinent ne semble poindre. Mais tous deux iront rencontrer leurs interlocuteurs, sauf le frère et les enfants de madame Boffelli, qui eux, sont déjà repartis à Paris. Mais bon, la visioconférence n'est pas faite pour les chiens ! La journée de demain sera remplie. Ce sera mercredi et beaucoup de personnes ne travaillent pas. Les jours de semaine que sont le mardi et le jeudi ne facilitent pas les choses ; les gens bossent et personne n'a de temps à perdre. Certains ont juré de tout faire pour aider la police ; ils chercheront de leur côté cet éventuel et fameux 'secret familial'. D'autres ne comprennent pas où la police veut en venir... Il n'y a rien eu de désobligeant et déshonorant qui se soit produit ; même pendant la guerre. Pas de tondue, pas de traître et ni même de pétainiste ! Au contraire, la famille a payé le prix fort... « Allez au monument aux morts et vous verrez par vous-même ! », lui a-t'on répondu, énervé. Même plus tard, il y en a encore qui ont donné leur vie pour le pays. Certains ne sont pas revenus de la guerre d'Algérie. Ils étaient entre quatre planches pour quitter Alger ou Mostaganem ! Les deux policiers marchent sur des braises en abordant ces sujets, mais ne cèdent pas et maintiennent les entrevues, malgré les réponses négatives et les agacements perceptibles. Ce soir pour Braquehais, devoirs avec ses enfants, même s'il est de plus en plus souvent largué. Lequel des deux a eu une bulle ? Puis des bricoles à nettoyer dans le jardin. Footing pour Hollie avant le restaurant. Elle a de moins en moins de temps pour faire de la gym et jouer de la musique ; qu'elle soit classique, variété ou rock. Pour le moment, ça ne lui manque pas trop. Un jeune homme et cette enquête prennent presque toute la place. Sa vie est à un tournant. Et puis, quand on débute un métier que l'on aime et que l'on compte y faire une carrière professionnelle, il faut accepter d'y passer un peu de temps pour que justement, par la suite ce soit plus facile. L'expérience ne s'acquière pas en claquant des doigts. Ses parents lui ont inculqué ce goût pour l'effort. De toute façon, il lui faut bouger tout le temps... Sauf quand elle est derrière un piano. Actuellement, elle apprend à rester en place derrière un ordinateur. Ce n'est pas facile, mais cette traque est tellement prenante qu'elle y arrive. Et puis, plus que tout au monde, elle veut trouver le coupable, voir sa tête, l'interroger pour découvrir ses motivations ; entrer dans son cerveau et dresser son profil.

## chapitre 32

L'alarme du téléphone retentit dans la chambre. Il n'y a personne sur sa gauche. Il se redresse et regarde le cadre en face du lit. Tous deux avait dix sept ans de moins. Elle est toujours belle, mais qu'on le veuille ou non, c'est bien lui qui a eu les meilleures années. Et ça, personne ne l'enlèvera. Quand il entre dans la cuisine, elle a les yeux rivés sur son téléphone posé à plat sur la table. Il fait semblant de ne pas y porter attention. « Bonjour », lui dit-il. Elle pose sa 'Cracotte', attrape son Smartphone pour changer d'application. *Elle aussi supprime les messages !* « Bonjour », lui répond-elle sans quitter l'écran de son champ de vision. Sa femme le surprend de plus en plus ; pas de regard coupable, ni de stress apparent ! Leur fils entre à son tour ; les cheveux devant les yeux. Sa mère le regarde, secoue le visage et mime avec ses doigts une paire de ciseaux. Il attrape sa boîte de corn flakes, son lait et s'assoit. Sa mère remime son geste. « C'est bon maman, j'ai vu tout à l'heure ! T'es relou ! ». « Tu ne peux pas faire chauffer ton lait ; ça ne serait pas meilleur ? ». « Peuuff ! J'ai pas le temps, maman ». « J'abandonne avec toi », rajoute-t-elle de dépit en se levant avec sa tasse de thé à la main. Elle n'oublie pas son portable qu'elle glisse dans la poche de son peignoir. Braquehais se met

en face de son fils pour boire son café et manger son morceau de brioche. L'ado lève le visage : « Elle me saoule par moments ». « Elle veut le meilleur pour toi. Et puis moi aussi, je ne comprends pas trop cette façon que vous avez les mecs à vous peigner comme ça ! ». « Laisse tomber papa ». « Où vas-tu si tôt ? ». « Chez un pote et après au basket ». « D'accord ; amuse-toi bien. Prends un masque ». « Ça aussi, ça me saoule ! Bonne journée papa ». « Merci mon grand. Ta sœur dort ? ». « Ouais. On fait des abdos ce soir ? Dix-huit heures trente ? ». « Pourquoi pas... Je vais te mettre la pâtée ; j'ai des choses à évacuer ». « On verra », répond-t'il en se levant. Il a déjà fini. C'est simple, il ne mange pas, il avale ! Madame et monsieur Braquehais démarrent en même temps. Comme l'autre fois, elle lui fait un petit signe à travers la vitre et lui montre son masque en tissu violet. *Violet... Comme la petite Opel du pianiste !* Il sourit et opine de la tête. *Tchao ma pote !* Il gare sa voiture terne à côté de la rutilante 208. En entrant, il aperçoit Hollie au fond du couloir bâiller contre le distributeur de boissons. Il s'approche. « Bonjour mademoiselle. Vous avez le chic pour me mettre la patate ! ». « Bonjour capitaine. Une nuit un peu courte ; mais ce café va me booster ». « À tout à l'heure pour un second, avant de partir ? ». « D'accord. J'en aurai sûrement besoin. Il me tarde de voir ce que ces gens ont à nous dire ; à tête reposée après le choc et pendant le deuil ». « J'espère que l'on va recueillir des informations capitales ». Hollie lève les deux pouces en signe d'approbation et de confiance et part s'enfermer dans son antre, qu'elle a commencé à décorer à sa façon. Elle a épinglé sur le mur de gauche un grand poster de Fabio Quartararo souriant assis sur sa moto. De son bureau, il jette un coup d'œil au fond du couloir ; personne ne porte le masque. Pourtant, hier soir, le ministre de la santé, avec sa tête des mauvais jours, l'a rappelé ; en secouant son index. Bizarre ! Il n'a pas donné le nombre de morts. En même temps, sur une autre chaîne, un professeur des Universités, praticien hospitalier à Marseille, microbiologiste et spécialiste des maladies infectieuses, mettait à mal la stratégie des gouvernements européens. Il ne comprenait pas ce qui se cachait derrière tout ce bordel ; comme il a dit ! Lui, a l'air d'avoir un médicament efficace et très peu cher ; on ne sait plus qui croire... Cette pandémie est comme cette enquête, c'est le flou le plus complet ! Pangolin, chauve-souris ou un laboratoire chinois... Avec des fonds européens ! Et pour eux, qui est derrière ce mystère ? Vengeur masqué, serial killer ou organisation mafieuse... Les deux policiers, chacun de leur côté, préparent leur logistique et les derniers détails. N'oublier aucune question, même les plus dérangeantes ; enfin celles qui peuvent mettre mal à l'aise ou emmerder leurs interlocuteurs. La clé est sûrement là ; enfin, tous deux en sont persuadés. Hollie frappe à la porte de son collègue en passant d'un pas déterminé ; elle a retrouvé la pêche. « Je suis partie. Pas d'autre café pour moi. À ce soir capitaine ». Braquehais lève la tête et fait un petit signe d'approbation. *Les jeunes récupèrent plus vite que les quadras.* Il range ses feuilles pense-bêtes dans l'ordre et rejoint le parking. Lui non plus n'en boira pas un autre ; il n'a pas besoin de récupérer ! Et puis, la matinée est bien engagée ; c'est plutôt l'heure de l'apéro qui approche ! Il y a un moment qu'il n'en a pas bu un dans la semaine. Les nuages couvrent tout le ciel et un petit vent du nord rafraîchit l'atmosphère. Le temps a changé depuis ce matin. Il boutonne son blouson. Il pose tout sur le siège passager et démarre. Tout d'abord ne pas dire que sa collègue s'entretient avec un autre membre de la famille ; et elle en fera de même. On verra bien ce qu'il va ressortir de ces conversations et de ces appels. Pour les deux policiers, midi arrive trop vite. Tout compte fait tout ce beau monde a l'air de coopérer ; que ce soit avec enthousiasme ou réticence ; mais ils jouent le jeu. Ils comprennent que le deuil ne sera qu'effectif avec la mise du coupable derrière les barreaux ; et le plus vite sera le mieux. Le temps des cachoteries est révolu et toutes et tous ont l'air d'en être conscients. Malgré le ton sincère exprimé pendant ces entretiens, rien de concret et surtout de pertinent n'en sort. Pas de secret de famille... Peut-être que cousins et cousines ont joué à papa maman dans leur tendre

enfance ; il faut bien commencer à explorer la vie et l'interdit ! Franchement, rien d'inavouable pendant la guerre ; on vous le dirait ; il y a prescription et on n'est pas responsable des faits et gestes de nos aïeux ! Sinon, quelques problèmes de voisinage ; bruits, haies, arbres, clôtures, crottes de chien, chats, etc ; mais rien qui pousse au meurtre. Et puis quel est le rapport entre ces trois familles qui n'habitent pas les unes à côté des autres ? Voilà ce que les deux collègues se racontent au téléphone. « Ça ne débute pas folichon », conclut Braquehais. « Vous mangez où capitaine ? ». « Je ne sais pas, et vous ? ». « Aucune idée. On se rejoint quelque part ? », demande Hollie. Il ne faut pas une heure au policier pour accepter. Ça lui changera son pénible quotidien. « Bougez pas. J'appelle une petite guinguette au bord d'un bout d'étang à carpes qui n'est pas trop loin de nous deux. Si c'est bon, Je vous envoie les coordonnées. D'accord ? ». « Ça me va. À tout de suite ». Avant de redémarrer, il lui envoie l'adresse, en lui signifiant qu'il y a de la place. La réponse d'Hollie est constituée de trois émojis ; un verre à pied, un poisson bleu et une part de tarte. Elle a faim et semble ravie de manger en équipe. Après une bonne vingtaine de minutes de trajet, le policier arrive le premier et se gare sous un immense peuplier sur le parking au bout de la petite route. Il fait quelques pas près de l'eau pour se détendre quand arrive la 208 qui semble toujours sortir de la concession. Elle fait le tour, se met de l'autre côté du tronc et descend avec le sourire. « C'est sympa ici ». « Bien sûr ! Vous me prenez pour un ringard ? ». « Dommage qu'il ne fasse pas soleil ! ». « Désolé mademoiselle Maigret ; la prochaine fois je le ferai venir. On fait ce qu'on peut ». « J'espère que la pêche ici, est plus miraculeuse que la nôtre de ce matin », rétorque-t' elle en s'éloignant vers les bâtiments en bois, d'où une épaisse fumée sort de la cheminée. « La journée n'est pas finie », répond Braquehais en lui emboîtant le pas. « Cette après-midi va être fructueuse », rajoute-t' elle en se retournant. En s'approchant, les odeurs des viandes sur l'immense barbecue viennent chatouiller leurs narines. « Ça me plaît », dit la policière en se recoiffant. Déjà quelques hommes lèvent le nez de leurs entrecôtes et se dévisent le cou pour la regarder arriver. Qui croirait que cette jolie blonde est policière et traqueuse de personnalité ! Allez ! À table. Même pour le choix du plat de résistance, l'équipe reste soudée ; filets de poulet sur le grill et frites moelleuses à la graisse de bœuf. Juste un désaccord pour le parfum des glaces ; pour elle, framboise et citron vert et pour lui, caramel et noix de coco. Un expresso pour clôturer ce repas champêtre dans un endroit simple, mais plein de charme. Aucun des deux n'a parlé boulot ; des sujets de tous les jours, comme un couple ! Que va être la vie après cette pandémie ? Politique, cinéma, musique et programmes de la télévision sont décortiqués. À quoi pense Poutine ? À l'ancien empire Soviétique... À quoi réfléchit la Chine ? À Taïwan et ses entreprises techniques de semi-conducteurs... Et aucun des deux n'est optimiste. On voit que certains produits et matériels manquent avec l'arrêt des fabrications et par conséquence, certains secteurs sont tendus. Ce virus n'aurait' il pas infecté quelques cerveaux de dirigeants de pays ? Est-ce cette enquête qui les rend pessimistes ? La vie personnelle n'est pas abordée ; le sujet est délicat en ce moment. Des moineaux s'approchent pour venir chiper quelques miettes ; on voit de suite qu'ils ont l'habitude. Ils se posent sur les tables et repartent aussitôt avec leur précieuse trouvaille ; pain, bout de frite et aussi bout de viande. Cela amuse les gens qui les laissent faire. Il faut bien récompenser la hardiesse et la témérité. Hollie se lève en étirant ses bras derrière sa nuque. « On passerait la journée ici », dit' elle en prenant son sac à main. « Vous avez raison ; mais on ne peut pas. Alors au taf ! ». Ils doivent attendre leur tour pour payer. Très peu de masques sur les visages. Tous deux rejoignent leurs voitures. Les rayons d'un soleil pâle s'infiltrant à travers le feuillage des peupliers. « Je reviendrai », annonce la profiler en s'engouffrant dans sa 208 qui brille sous le halo de lumière. « Bonne après-midi », répond le policier. Elle lui fait un petit signe par la vitre ; comme son épouse, ce matin. C'est ça... Le salut typique que se font deux collègues de travail



ou deux potes de virée. Là, il comprend que son couple n'en est plus un ; juste de la cohabitation de deux colocataires. Il ne faut pas oublier la séance de sport de ce soir avec son fils et l'heure de la débauche vers dix huit heures sera vite arrivée. Avant, il faut se jeter sur cette dernière branche à laquelle se raccrocher ; ce fameux secret familial. Il fait demi-tour et démarre sur les chapeaux de roue en soulevant la poussière. Ce dernier rendez-vous n'apporte aucune pierre à son édifice. Il rentre au bureau pour téléphoner au frère et au fils de madame Boffelli. Il ne voit pas leurs têtes mais le son des voix semble honnête. Après plusieurs minutes de discussions claires et sans tabou, il raccroche et plonge son front entre ses deux mains. *Merde, merde et remerde* ! Il se propulse d'un bond de son fauteuil, enfile son blouson et se tire d'ici. Une journée pour rien... Cette journée qui s'annonçait pourtant sous les meilleurs auspices... Hollie et lui en étaient persuadés ! À moins qu'elle, de son côté, ait des choses pertinentes à annoncer. Il verra ça demain matin, à tête reposée et abdominaux congestionnés. La profiler ne rentre pas au SRPJ ; elle a passé ses coups de fil de sa voiture. Heureusement que ce soir, elle a des bras dans lesquels se réfugier ; demain matin, elle n'aura rien à dire à son supérieur et son moral s'en ressent et flanche en cette fin d'après-midi. Elle est persuadée que c'en est de même pour le capitaine ; elle commence à le connaître et il l'aurait appelée pour lui annoncer la bonne nouvelle ; pour que tous deux passent une bonne soirée. Hier, l'idée qu'elle a eu a fait un flop. Même si un piano était là, à portée de main, elle ne toucherait pas le clavier ; sauf peut-être pour interpréter Sarabande de la quatrième petite suite de Georg Friedrich Haendel... Ce morceau aux notes pesantes et harmonies lourdes, voire inquiétantes. Musique de désespoir plutôt que de gaieté ; histoire de plomber un peu plus l'ambiance. Ensuite, enchaîner avec 'le bal des Laze' de Michel Polnareff ; et là, c'est direct la corde au cou. Et puis, demain c'est jeudi. La série de meurtres semble terminée, mais l'analyste des comportements qu'elle est, n'est toujours pas dans le cerveau du tueur ; d'ailleurs, elle ne sait pas comment y entrer. Tout ce qu'elle a appris à l'école ne semble servir à que dalle ! Un homme pas trop âgé et incéré dans la société ; ça, elle en est presque sûre. Un mois d'écoulé et la police cherche toujours le rapport entre les trois victimes. Pourquoi quelqu'un tue ces femmes ? Elle ne sait pas à qui ils ont à faire et encore moins ce qu'il veut ; donc on ne sait jamais de quoi demain sera fait ! Son estomac n'a de la place que pour un yaourt... Nature et sans sucre ; à l'image de cette journée sans saveur.

### chapitre 33

Hollie pose sa tête sur l'épaule de son amoureux, en soupirant. Il lui caresse ses cheveux blonds et lui chuchote qu'il n'y aurait pas de quatrième meurtre ; que tout ça était fini. Elle lui répond d'une voix lasse, que par conséquent, il n'y aurait pas d'indices supplémentaires, susceptibles de l'aider. Perspicace ! Même alanguie. « L'essentiel est qu'il n'y ait pas une autre victime... Non ! », lui dit-il en la serrant fort contre lui. « Tu as raison... Je suis fatiguée ». Il l'embrasse sur le front. « Bonne nuit, ma puce ». Elle ne répond pas ; elle dort déjà. Chez Braquehais, le coucher est beaucoup, beaucoup moins langoureux et sensuel. De toute façon, le marchand de sable était déjà passé, quand son épouse s'est allongée dans sa moitié de lit. La séance d'abdominaux et de pompes a été rude ! S'il n'est plus à la hauteur avec sa femme, il faut qu'il le soit avec son fils ; donc il s'accroche. Il n'y a que le pipi de trois heures du matin qui est venu perturber son sommeil ; même ses mules sont restées sages. Brioche et café en compagnie de sa, désormais maîtresse du matin, la jolie journaliste aux cheveux noirs, à la peau mate et aux grands yeux marron au beau milieu d'un blanc immaculé. Il n'y a plus que la bande informative défilant au bas de l'écran, qui parle des trois meurtres au rituel bizarre ; comme si c'était de l'histoire ancienne. On passe à autre chose... Tout va très vite ! Même le

virus semble changer de variant toutes les semaines ! Donc, les flacons de gel hydro alcoolique s'adaptent et se parent de jolies couleurs ; c'est le truc à la mode du moment. Il faut se fondre dans les décors des entrées des magasins qui ont rouverts depuis quelque temps maintenant ; au diable la pandémie ; l'économie avant tout. Tous les commerces sont de nouveau essentiels ! Maintenant il faut faire revenir le client et rattraper le chiffre d'affaires perdu pendant tous ces mois de fermeture. Se sont-ils habitués complètement à tout acheter sur les sites en ligne, ou est-ce rattrapable ? Après presque trois mois de réouverture, les commerçants avouent que ce n'est pas folichon ; l'embellie espérée n'a pas eu lieu. L'alarme du téléphone retentit dans la chambre des deux tourtereaux. Hollie s'étire, dépose un bisou sur la joue d'Adrien et se lève d'un bond. « Debout, on va être à la bourre », ordonne-t-elle en enfilant son long tee-shirt sur lequel est imprimé un Donald avec un air furieux. Lui se lève plus lentement, soupire, regarde l'heure et repousse son épaisse chevelure vers l'arrière. Malgré ce réveil brutal, la toilette et le petit déjeuner vite fait, voire dans la précipitation, la profiler arrive après le capitaine. Une voiture de gendarmerie est sur le parking. Braquehais n'est pas dans son bureau. Son regard est irrésistiblement attiré vers la porte noire du fond qui est entrouverte. Ce filet de lumière artificielle des néons vient faire scintiller la poignée blanche. Une invitation à entrer chez le commissaire. Au fur et à mesure qu'elle s'approche, elle distingue une conversation à plusieurs voix. Un tressaillement qui arrive comme un coup de foudre, parcourt tout son corps. Tout à coup, elle a la chair de poule. Elle jette un coup d'œil furtif et timide dans l'ouverture. « Entrez mademoiselle », demande Darry Cowl avec une voix grave et en l'invitant à avancer vers eux. *Pour la discrétion, il faudra revoir !* La bouille ronde est anguleuse, derrière les lunettes vertes et le masque. Personne n'a le sourire. La tension est palpable, même sur le visage de la marée-chaussée. Pas la même ambiance que le 'gendarme à Saint-Tropez' ! Braquehais se retourne et en cachant sa main, déplie quatre doigts. Elle a compris ; le cauchemar du jeudi matin refait surface. « Vous avez quelques secondes pour boire un jus et vous vous y rendez de suite. Ces messieurs vont vous y amener directement. Allez ; ouste... Et foutez-moi ces putains de masques, avant qu'on crève tous ! ». « Bonjour », lance-t-elle timidement. Le commissaire la fixe puis, balaie du regard chaque visage, sans rajouter un seul mot. Les deux gendarmes opinent de la tête et se dirigent vers la sortie. Même dans le couloir, ils ne semblent toujours pas très à l'aise. « Nos masques sont dans la voiture », dit l'un des deux en pinçant les lèvres. Hollie accélère le pas. « Pareil que les trois autres ? », demande-t-elle en s'approchant du capitaine. « Pareil ». Tous les quatre entourent le distributeur de boissons. Personne ne parle ; chacun semble réfléchir dans son coin. Le jus est avalé en trente secondes et les voilà déjà sur le parking. « Vous conduisez ? », demande-t-elle en sortant son téléphone. « Oui ; comme ça vous pourrez commencer à consulter les réseaux sociaux de la victime ». « J'envoie d'abord un message ; vous me donnez le nom et je regarde ». Dès que les deux voitures arrivent sur la rue, leurs sirènes hurlent leur empressement. L'analyste des comportements tape toujours aussi vite sur l'écran de son Smartphone et lève les yeux. « Alors capitaine, dites-moi tout... Fait ch... ». Le policier prend la parole et commence son résumé. « Elle s'appelle madame Aucagne et habite à plus d'une vingtaine de kilomètres d'ici. Elle est gendarme et a été découverte morte, allongée sur la table de sa cuisine. C'est tout ce que je sais ». « Et les photos ? ». « Nos amis de devant, ne se sont pas approchés du corps et donc, n'en n'ont pas fait ! Collègue à moitié dévêtue ; ils n'ont pas voulu voir le spectacle. On va attendre que nos deux fouineurs nous en envoient ; ils doivent être arrivés sur place ou alors ne vont pas tarder ». « Ah ouais ! Découverte et surprise totales, alors... ». « C'est ça ! Ah si... Elle est lesbienne ». « Et ? ». « Bèh rien ; juste qu'il faudra voir si ce n'est pas un meurtre homophobe ! En plus de vérifier, s'il n'est pas anti uniforme bleu ». « Bien sûr ! Mais nous savons que non... N'est-ce pas capitaine ? ». Il secoue la tête de bas en

haut à plusieurs reprises. « La hiérarchie voudra en être sûre, elle ». Un bip résonne sur les deux téléphones simultanément. « La fameuse photo ! », annonce la profiler en ouvrant le message. « Alors ? », demande Braquehais. « Deux clichés. Un pour la vue d'ensemble et l'autre pour le message gravé. Elle est bien sur la table de la cuisine en sous-vêtements et il est scarifié sur son ventre: 'MORTEL FUT L'ENFERMEMENT'. Elle a même son képi ! Pouh ! », fait-elle en frissonnant. « Qui dit gendarme, dit prison et donc enfermement », dit le policier en faisant la moue. « C'est ce que j'étais en train de penser ; il s'adapte tout le temps... Où... Je ne sais plus ! Pas trop de signal ici. C'est la pleine campagne », rétorque-t-elle en ouvrant le second message qui vient d'arriver. « C'est de nouveau eux ? », demande-t-il. « Oui. Ils nous attendent pour chercher la peinture macabre ». « Plutôt intérêt ! », répond le capitaine en mettant un grand coup de frein dans l'urgence après avoir dépassé un cycliste. Un cerf traverse la route tranquillement en regardant vers la voiture. « Wouah ! Quelle peur ! », dit Hollie en se réinstallant dans son siège et en retirant sur sa ceinture de sécurité qui lui compressait la poitrine. Elle redescend sa robe sur ses genoux. « C'était moins une ! ». « Quel magnifique animal ! On va éviter de l'énervé », chuchote la policière en prenant une photo à travers le pare-brise. L'homme à vélo se colle derrière la voiture et ne bouge plus. De suite, Braquehais pense au marquis de Montespan ; le cocu le plus célèbre pendant le règne de Louis XIV. Il avait accroché des cornes de cerf de chaque côté de son carrosse drapé de noir, afin de se présenter à la cour pour exprimer son mécontentement. *Vais-je faire pareil et ensuite aller stationner devant Moving Form ?* Les gendarmes se sont arrêtés et attendent à une centaine de mètres devant. En même temps que le policier redémarre, il regarde dans son rétroviseur et sourit à cette allégorie un peu incongrue. Le cycliste suit en veillant à ce que le cerf ne revienne pas lui rendre visite... Pour l'encourager à appuyer plus fort sur ses pédales ! Hollie regarde son chauffeur, intriguée. « Vous avez une idée ? », demande-t-elle en jetant un œil sur le message qui vient de lui arriver. « Non, mademoiselle ; juste une image qui vient de me traverser l'esprit... Hors sujet ! On ne va pas tarder à arriver, cinq minutes. Vous trouvez quelque chose d'intéressant ? ». « Non ; et vu son métier et son orientation sexuelle, elle a bien raison. Les cons et les esprits étroits pullulent sur les réseaux sociaux. Peut-être un petit truc quand même ; hier c'était son anniversaire ». La voiture de gendarmerie s'arrête devant une résidence au crépi ocre. Le policier les remercie avec un petit signe et montre du doigt la voiture du médecin légiste, elle aussi garée là. Il y a une place juste derrière ; il s'y met et klaxonne deux fois. Le releveur d'empreintes passe la tête par une large fenêtre au troisième étage. « Bonjour vous deux », crie-t-il en levant le bras. « Salut. On peut monter ? ». « Non ; d'ici un quart d'heure à vingt minutes ». « OK. À tout de suite ». Il se retourne vers sa collègue : « On va le boire ce jus ? ». « D'accord ; un petit thé au citron ne me ferait pas de mal ! ». Elle enfle sa veste et referme sa portière. « Le bistrot est sur la place, derrière la mairie », annonce le capitaine en montrant la direction en secouant sa main. Dans un premier temps, elle suit, les yeux rivés sur son téléphone, puis passe devant dès qu'elle aperçoit le drapeau tricolore accroché au-dessus du perron d'une grande bâtisse en pierre. « Pourquoi avoir sauté un jeudi ? », murmure-t-elle en tapotant l'épaule de son collègue en le doublant. Il écarte ses deux mains pour lui montrer son impuissance à répondre à cette question. Vu son subit empressement, il lui tarde d'avalé sa boisson pour pénétrer dans l'appartement. Ils ressortent après dix minutes. Le patron et les clients n'ont pas évoqué ce meurtre dans leur commune ; la population ne sait encore rien. Eux n'en n'ont surtout pas parlé ; ils veulent être tranquilles pendant la fouille du domicile de la victime. Pas besoin d'attroupement au pied de l'immeuble ; ça arrivera bien assez tôt. À peine ressorti, sur le pas de porte, le capitaine reprend la parole à voix basse. « Pour répondre à votre question, il n'y a que deux possibilités ; manipulation ou empêchement quel qu'il soit ». Elle opine de la tête, et maintenant sur

le trottoir, elle en remet une couche et accélère de nouveau le pas. Elle se retourne et demande : « Elle a une concubine ? ». « Je ne sais pas. Le commissaire gère cette logistique. On ne va pas tarder à tout savoir ». Il sourit en la suivant. Elle est impatiente de voir le cadavre autrement que sur une photo... Ou plutôt de chercher l'endroit, où le responsable de ces meurtres a bien pu, cette fois-ci, planquer l'image ; enfin cette peinture morbide. Il le voit sur son visage et il doit bien s'avouer que pour lui aussi, il lui tarde. Ce type sait les tenir en haleine. Son adrénaline doit grimper en flèche pendant sa coupable activité et il veut qu'il en soit de même pour ceux qui enquêtent et s'occupent de sa recherche. Un lien invisible mais réel, désormais, unit les deux camps ; mais c'est lui qui désire mener la danse ! Ce qui fait qu'il n'oublie pas la police... Veut-il les amener dans son trip ou joue-t-il avec eux ? Donc, ça veut dire quoi ? Il les estime ou il les méprise ? Sauf, que quelquefois en jouant, on gagne, on continue à gagner et on se sent invincible. C'est alors qu'un grain de sable vient s'immiscer dans les rouages et peut, alors, vous faire perdre la partie !

## chapitre 34

Elle pousse un battant de la grande porte de verre martelé qui se referme sur le policier. Elle se retourne confuse. « Excusez-moi capitaine ; je pensais à autre chose », dit-elle en mettant sa main devant sa bouche. « Ce n'est pas grave. Votre cerveau est en train de balayer tous les endroits plausibles dans lesquels peut se trouver cette peinture morbide et repoussante, mais tellement attirante, et que s'amuse à nous faire chercher le tueur... N'est-ce pas ? ». Elle opine de la tête en pinçant les lèvres. « C'est fou comme ça m'obsède ! ». « On peut dire que ce type a réussi son coup. Il est très manipulateur. Il nous entraîne bien dans son délire ! ». Il ne sait pas si elle a entendu ; elle est déjà à moitié de la première tranche de l'escalier qu'elle monte par deux marches à la fois. Ses jolis mollets de gymnaste se galbent pendant l'effort. Tous deux arrivent au troisième étage en un temps record. Elle l'attend, impatiente. « Eh les gars, on peut entrer ? », demande Braquehais en frappant sur la porte munie d'un 'Juda', qu'il pointe du doigt pour montrer à sa collègue. « Bien sûr », répond le releveur d'empreintes. Ils pénètrent dans cet appartement, désormais maudit. Ils sont accueillis dans le hall par les deux fouineurs empaquetés de la tête aux pieds dans leurs sur-habits blancs. Tapage de poings en signe de bonjour. « Alors, quoi de neuf docteur ? ». « Rien Columbo. Mort par étouffement comme les trois autres ; avec le torchon à vaisselle, cette fois-ci ». Hollie regarde son supérieur en fronçant les sourcils et en souriant. *Columbo... Maigret fait équipe avec Columbo !* Les deux policiers se retournent vers l'autre spationaute. « Les mêmes gants et les mêmes semelles de chaussures. Après vous », dit-il en écartant les mains et en montrant une porte. Tous se faufilent dans la cuisine. « C'est quoi ce gros carton ? », demande la profiler. « Un cadeau. Il y a marqué joyeux anniversaire dessus ; par contre, il est vide. Enfin non... Juste bourré par du papier journal ! ». « Son laissez-passer. Hier, c'était l'anniversaire de la victime ; ses cinquante et un ans », rétorque l'analyste des comportements. « Quand je vous disais qu'il était malin. Il n'a rien eu à fracturer ou à forcer. Il lui a montré le paquet et elle a ouvert », renchérit le capitaine. Tous les quatre se regardent pendant quelques secondes... presque admiratifs. « La gendarme s'est méfiée de rien. Qui lui faisait un cadeau ? La curiosité et l'empressement du déballage ont été les plus forts », dit-elle en s'approchant du corps inerte sur la table. « Hollie ! Voilà pourquoi il a sauté un jeudi. Il n'avait pas le choix pour entrer ici. Et elle travaillait sûrement de bonne heure, jeudi dernier... À vérifier », rétorque Braquehais en s'approchant lui aussi du cadavre. La policière approuve en levant son pouce par-dessus son épaule. Les mains de la victime sont attachées avec ses propres menottes. Son képi, ses menottes ; ce type a le sens du spectacle. Il monte crescendo dans la représentation théâtrale, après

la banale corde de madame Charvet, la ficelle à rôtis de madame Roumat et le violoncelle de madame Boffelli. « Peut-être qu'un voisin l'a vu livrer ou repartir », annonce le toubib, fier de lui. *Pas compliqué d'être enquêteur de police !* « Ça, on ne va pas tarder à le savoir », fait le capitaine en lui tapant dans le dos. Les deux policiers examinent le corps ; il n'y a rien de plus à voir que sur la photographie reçue pendant le trajet juste avant la rencontre avec le cerf majestueux. « Mortel fut l'enfermement », répète plusieurs fois l'analyste des comportements à voix basse. « Énigmatique ? ». « Oui ! Bon capitaine, on la recherche cette feuille ! », interroge Hollie sur un ton impatient et en frappant ses deux mains. Le releveur de traces prend la parole : « Au fait, j'embarque le téléphone, la tablette et ça aussi. J'ai pris le torchon, bien entendu. Tout à l'heure, elle a reçu un SMS d'une certaine Céline. Je n'ai pas le code ni la bonne empreinte de pouce, donc, je n'en sais pas plus ». Puis, il leur montre une petite boîte en plastique hermétique et stérilisée. « C'est quoi ? ». Il explique que le tapis devant l'évier avait un bord un peu relevé et contre, il y a trouvé ce petit bout de papier. C'est peut-être le tueur qui l'a heurté avec son pied. C'était peut-être collé sous sa semelle. Il ne sait pas ce que c'est et va l'analyser. « Oui ; il ne faut rien négliger... Effectivement, c'est bien peut-être lui en voulant attraper le torchon à vaisselle. Il faut rappeler cette Céline », répond la profiler en commençant à fouiller la pièce du regard dans tous les sens. Même dans son empressement de vouloir mettre la main sur la peinture cachée, elle percute. « Bon, ce n'est pas à nous de trouver ce putain de dessin, donc on s'arrache. Chacun sa merde », annonce le docteur en enlevant ses surchaussures. Le releveur d'empreintes est déjà en tenue de départ. « Pas un dessin ! Mais une peinture d'un maître de la renaissance. C'est pas tout à fait la même chose », répond Braquehais en secouant son index. « Ouais, mais on se casse quand même ; ça sera l'heure de l'apéro quand on arrivera ». « C'est comme ça que tu te protèges de ce virus ? ». « Je ne m'inquiète pas. Un labo ne va pas tarder à trouver un vaccin. La médecine est plus forte que tout ! Mais en attendant mettez bien vos masques », rajoute-t'il en enlevant sa combinaison. Les deux chercheurs s'en vont et laissent le champ libre aux deux policiers qui vont, à leur tour, se transformer en fouineurs. « Il ne rigole pas avec cette pandémie », dit Hollie, dès qu'ils ont quitté les lieux. « Sujet sensible pour le toubib. Allez, on attaque. J'espère que cette Céline va venir en ne voyant aucune réponse ». « Oui... On s'y jette, capitaine. S'ils n'ont rien trouvé, c'est que c'est bien caché ! ». « Je me doute ! ». Elle sourit en dodelinant du visage. Sous la table, rien ; trop évident. Dedans et derrière le réfrigérateur, encore rien. Elle allume son Smartphone pour vérifier si c'est possible entre les meubles et les murs. Non ! Et puis, comme il souhaite que les policiers trouvent, il n'a pas dû la glisser là. Entre la vaisselle... Ils soulèvent les assiettes et les plats un par un, toujours rien. Dans le placard du haut, elle pousse le robot de cuisine pour contrôler entre les verres, les tasses et les bols ; pas le moindre papier. Rien non plus entre la poêle, le wok et les boîtes Tupperware. Rien de caché dans le tiroir à couverts et aucune feuille de coller dessous. L'inspection du fameux tiroir à bordel est plus minutieuse. Il faut soulever toutes ses choses inutiles ou pas ; on ne sait jamais ! Le four est vide ; le micro-ondes aussi. Tous deux se regardent sans rien dire ; juste en secouant la tête. Sous l'évier, entre les produits ménagers, aucun papier de format A4 ne pointe le bout d'un coin. « C'est dans la cuisine, c'est sûr ! », dit-elle en se plantant dans l'encablure de la porte, comme elle avait fait au manoir. Au plafond, ce sont des spots encastrés ; donc pas de cachette. Elle revient, près des meubles, ouvre le placard sous le plan de travail et attrape la poche en tissu à pain. Elle fixe le capitaine et tapote. Aucun bruit de papier. Elle regarde dedans ; il y a juste un trognon de pain de la veille. Elle fait la grimace. Elle commence à s'impatienter. Son collègue s'en aperçoit. « Et oui, Hollie ; ça se mérite ! ». Ça ne la fait pas rire du tout. Elle lance un regard torve à son capitaine. *Waouh ! Quand elle n'a pas ce qu'elle veut, elle n'est pas marrante.* D'un bond, elle se dirige à droite de la hotte aspirante,

resoulève la porte à vérin, fixe du regard le robot mixeur, l'attrape et en décroche le bol opaque. Une feuille en épouse tout le tour. « Elle est là », crie-t' elle de joie. La quête et la trouvaille du Saint Graal ne l'auraient pas rendue autant heureuse. Elle n'oublie pas d'enfiler ses gants en latex et la déroule à plat devant ses yeux pour mieux l'admirer. « C'est bien elle ; la même trait pour trait », fait' elle, alors qu'un frisson lui parcourt tout le corps. Braquehais ouvre la poche hermétique et elle y glisse la précieuse photocopie. Elle ôte ses gants qu'elle jette sur la plaque vitrocéramique. « On l'a ; mais je ne pense pas... Enfin comme les autres, qu'on y trouve des empreintes », dit' elle se passant les mains dans les cheveux. Les policiers visitent l'appartement en attendant les ambulanciers. Deux femmes ont l'air de vivre ici. Le capitaine reste un moment devant la fenêtre de la chambre. Il pense au tueur. *Où es-tu en ce moment ?* Un brouhaha venant des communs de l'étage, leur arrive aux oreilles. Braquehais pince les lèvres. « Les curieux sont là. Profitons-en pour demander si quelqu'un a vu ce livreur de malheur ». Tous deux viennent à leur rencontre pour stopper toute tentative d'intrusion sur les lieux du meurtre. « Bonjour mesdames et messieurs. Restez où vous êtes, on ne va pas plus loin », annonce le capitaine en montrant sa carte et en ajustant son masque, ce que fait aussi la profiler. Principalement des retraités et deux ou trois plus jeunes commencent à s'attrouper devant la porte. Il explique à tout le monde la situation sans entrer dans les détails morbides puis demande si quelqu'un a vu le type qui est venu apporter le carton. Un homme et une femme lèvent la main. Les deux décrivent un homme habillé en marron, avec une casquette marron, comme sont tous les livreurs UPS ; tout simplement. Mais personne n'a vu son visage collé contre le gros colis. « Avez-vous aperçu son fourgon marron ? », questionne Hollie en regardant tout le monde. Tous secouent la tête ; personne n'a vu de fourgon UPS... *On s'en doutait !* Il donne plusieurs cartes de visite. « Merci. Voilà si jamais un détail vous revenait. Si vous appelez le SRPJ, vous demandez le capitaine Braquehais ou mademoiselle Maigret ». Les gens se dispersent au moment où les ambulanciers arrivent, suivis dans l'escalier par une femme brune aux cheveux très courts et au visage très anxieux. Ils sont les mêmes que pour madame Boffelli. « Bonjour les gars ; c'est bien ici. Décidément, on ne se quitte guère ». Ils opinent du chef en écartant grands leurs yeux. Échange de 'clac' de poings en signe de bonjour, alors que la femme pénètre dans l'appartement sans demander quoi que ce soit à personne. « Pardon madame, où allez-vous ?, interroge l'analyste des comportements en s'approchant d'elle pour la saisir par le bras. « Je rentre chez moi ; pourquoi ? ». « Vous êtes la concubine de madame Aucagne... Céline, peut-être ? ». « Oui. Et vous, qui êtes-vous ? ». « La police, madame ». « Elle ne répond pas à mes messages ; que se passe-t' il ? Je ne sais pas si vous êtes au courant, elle est gendarme. Donc, que fait la police ici, chez nous ? ». Braquehais décide d'aller droit au but : « nous sommes de la criminelle. Nous vous accompagnons à l'intérieur ». D'un coup, son regard devient inquiet et elle commence à tourner la tête dans tous les sens, à chercher... Quoi ? Elle ne sait pas ; mais elle cherche. Hollie sert fortement le bras de la femme et l'amène dans la cuisine. Devant l'horrible spectacle, la femme vacille et la policière a du mal à la soutenir. Le capitaine se précipite à son aide et attrape une chaise. Ils l'assoient et la laissent reprendre ses esprits. Le silence est pesant. La profiler prend la parole pour lui expliquer la situation. Elle écoute le regard dans le vide, à l'opposé du cadavre. Elle ne veut pas le voir... Et puis, ce n'est peut-être pas réel ! Elle comprend que si... « Donc, elle fait partie de la liste avec les trois autres », dit' elle sur un ton monocorde. Les deux policiers approuvent de la tête sans rien rajouter de plus. Braquehais ôte le képi avant que les deux ambulanciers embarquent le corps inerte, tel quel. Ils ne trouvent pas la clé des menottes. Céline regarde le corps de sa concubine disparaître dans la house mortuaire, puis quitter l'appartement sur la civière. Elle prend son courage à deux mains, se lève sans rien dire, va dans la chambre et la salle de bains pour embarquer quelques affaires. Elle tend un bout

de papier à la policière. « Voilà mon numéro de téléphone. Je vais chez mon frère, dans un premier temps ». « Et qui s'occupe de son enterrement ? », demande le capitaine en lui mettant la main sur l'épaule. ». « Moi avec sa famille. À demain. Voilà la clé pour fermer ; j'ai la mienne », répond-t' elle sur un ton décidé. « L'appartement va être sous scellés quelques jours ». Il ne sait pas si elle a entendu ; elle descend déjà l'escalier. Mais, malgré la résonnance de ses pas sur les marches, on entendait ses pleurs et ses reniflements. Braquehais interrompt ce moment de silence qui suit la tempête. « Vous avez vu, notre homme a fait comme les autres fois ; il s'est de nouveau adapté à la situation. Cette fois-ci en marron, comme un livreur UPS. Les seuls qui soient bien distinctifs ; que l'on reconnaît facilement et à qui, on fait confiance... Ils ont un uniforme à eux ! ». « Sa façon de procéder est toujours pertinente. Il va nous donner du fil à retordre », répond-t' elle avec une voix fataliste ; ce qui est rare chez elle. « Il n'y a pas que le gendarme qui a de la tactique... On va manger pour nous remettre un coup de fouet ». « Oui capitaine. Je dégusterais bien une entrecôte avec une poêlée de légumes. Je vous fais confiance pour me trouver ce menu ». « Je sais où on va, alors ». Elle reprend vite le dessus de ses émotions négatives. Elle le devance dans les escaliers et ne lui balance pas cette fois la porte en verre dans la gueule. Ils quittent cette petite ville par le sud. « Vous connaissez un paquet de gargotes sympas », dit' elle en posant le pied par terre. Ils entrent et n'en ressortent qu'après une heure et trente cinq minutes. Il n'y avait pas qu'eux à servir... Le petit restaurant était plein. « Je n'aurais jamais dû prendre ce morceau de tarte aux abricots à la fin. J'ai l'impression que ma robe me boudine », dit Hollie en rejoignant la voiture. Braquehais aussi est repu. « J'ai été plus raisonnable que vous ; je n'ai rajouté qu'une crème brûlée ». « Je n'ai pas mangé de pain, donc c'est 'kif-kif bourricot' ». « 'Kif-kif bourricot' ! Ça doit faire depuis l'école primaire que je n'ai plus entendu cette expression », rétorque-t' il en riant aux éclats. « Mon papa utilisait beaucoup cette phrase », répond-t' elle en baissant le visage. Il comprend que son père est décédé et ne rajoute rien de plus. Il lui ouvre la portière, elle s'assoit ; puis contourne le devant de la voiture pour s'installer au volant. La policière semble avoir un coup de blues. Elle pose sa nuque contre l'appui-tête et ne dit plus un mot. Elle regarde le haut du pare-brise ou le plafonnier central. Elle n'a pas l'air de réfléchir à l'enquête ; elle est ailleurs. Elle fouille dans son sac à main et attrape ses lunettes de soleil qu'elle pose sur ses yeux. Il ne la dérange pas dans ses pensées et se contente de conduire. Il ralentit en passant à l'endroit où le grand cervidé était apparu, dans toute sa grâce et sa splendeur. Il imagine le carrosse drapé de noir du marquis de Montespan avec ses cornes de cerf de chaque côté. Ça a dû être quelque chose, son arrivée à la cour ! Il en sourit de nouveau. Sa passagère ne remarque rien, cette fois. Elle fixe le ciel ; la demeure de son papa pour le restant de l'éternité. Malgré ce silence, la route vers le bâtiment de la police passe assez vite. Il se gare. « Excusez-moi capitaine, j'avais besoin de ce petit moment de réflexion, ou plutôt en suspension dans le vide ». « Je vous en prie ; ça ne fait pas de mal de digérer en silence ». Elle sourit et pose ses lunettes noires. « On a du taf, n'est-ce pas ? ». « C'est vrai. Vous avez du pain sur la planche ; moi non, puisque je l'ai mangé ». Elle sourit de nouveau en ouvrant la portière. « Bèh tant pis, je le ferai toute seule... Mais je cafterai au commissaire ! ». « Oh le chantage, digne encore de l'école primaire ! Je m'occupe des numéros de téléphone et vous des liens possibles entre madame Aucagne avec les trois autres familles ». « C'est parti », crie-t' elle en descendant du véhicule. Cette enquête est plus forte que tout ; son spleen a disparu. Même pour lui, cette traque lui fait oublier ses déboires conjugaux. Chacun s'enferme dans son bureau et n'en sort que pour aller chercher les feuilles à l'imprimante. En milieu d'après-midi, tous deux se retrouvent à la fontaine à eau pour remplir leur bouteille. Elle secoue la tête en regardant son supérieur. « Ça m'énerve ; j'ai rien ! ». « Moi non plus, vous savez... Je sens qu'il ne va y avoir que ce vert anis comme indice ; et ça fait maigre », dit' il en vissant le bouchon. « La journée

n'est pas finie, mais je ne suis pas optimiste. Il ne manquerait plus que le bureau du fond s'ouvre ! », renchérit-elle en s'éloignant dans le couloir. Il ne sait pas quoi répondre et ne rajoute rien à ce pessimisme ambiant. Il est dix-sept heures trente quand il la voit passer le téléphone collé à l'oreille ; elle a de nouveau le sourire. Elle rentre chez elle contente ; lui est beaucoup plus mitigé... Oui, il va voir ses enfants ; mais aussi son épouse épanouie ! Enfin en apparence. Qu'en est-il dans sa tête ? Quand on joue sur deux tableaux, on ne peut pas être serein à cent pour cent ; même si elle semble y parvenir. Et cela est un peu énervant ; mais elle va tomber de haut ! Car, l'épilogue va bientôt arriver et quelle en sera la sentence ? Le couperet ou la grâce... Le cabriolet est dans la cour. Elle est assise en tailleur sur le canapé, contre son coussin favori et regarde sa tablette. Tous deux se fixent un court instant. « Bonsoir ». « Bonsoir. Une victime de plus ? », fait-elle en rebaissant le visage. « Oui ; et toujours pas d'indice. Je vais courir. Les enfants sont là ? ». « Ta fille oui, mais pas Léo ». « Bèh, j'y vais tout seul alors... ». « De toute façon, il n'y a pas que le sport ; il y a aussi les devoirs ! Je fais quoi à manger ? ». « Léger pour moi ; soupe et salade. Merci ». Il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas autant échangé de phrases. *Elle n'a pas gymnastique au Fasthôtel ? Ce soir, son prof donne une leçon de piano... Il faut bien participer à ramener des sous dans son foyer conjugal !* Le SUV BMW ne tourne pas à l'eau ! Il y a une chose qu'il ne sait pas ; ont-ils des enfants ? Qu'a souhaité la blonde BCBG ? Avoir une descendance ou privilégier sa carrière professionnelle et sa ligne de mannequin ? Il ne sait même plus si aujourd'hui, il a tiré sur un bout de cigare... Quel jeudi mouvementé, une fois encore ! Darry Cowl doit faire les cents pas dans son grand bureau de commissaire.

## chapitre 35

Un vendredi matin avec un lever compliqué ; une journée dure à appréhender s'annonce... Il se serait pris une bûche hier au soir, que son réveil n'aurait pas été plus dur ! Où vont-ils aller chercher les indices ? Quels indices, d'ailleurs ! Les professionnels de la rénovation intérieure des bâtiments n'ont pas tous été vus. C'est pareil que de chercher une aiguille dans une botte de foin... Et, il a pu constater que le vert anis était bien tendance ! Enquêter sur les particuliers qui n'ont pas voulu ouvrir leurs portes ou qui n'ont pas voulu répondre. Braquehais se frotte le front. Un travail laborieux les attend. Il traîne dans la salle de bains à se regarder devant son vieux miroir toujours solide au poste et à la faïence. Son fils ne tient pas de lui ; pourtant celui de l'autre salle de bains est plus récent ! « Au-revoir tout le monde ». Personne ne répond. Il baille tout au long du trajet... Y'a des jours comme ça ! Qu'est-ce que ça serait s'il faisait des galipettes tous les soirs... Ou, sans prétention aucune, un soir sur deux ! Il se gare à côté de la rutilante 208. Il aperçoit sa collègue dans le couloir, devant son bureau, à discuter avec le releveur d'empreintes ; il tient une feuille à la main... Peut-être des infos. Ils lui font signe de venir se joindre à eux. Après les échanges de bonjour, Braquehais prend la parole. « L'analyste de personnalité et l'analyste d'indices qui échangent... Vous avez du concret à annoncer ? ». « Bien sûr. Je n'ai encore rien dit à ta collègue. Le meilleur moment est l'attente ; n'est-ce pas ? ». Son visage devient rieur. « Toujours aussi sadique ! Vous savez Hollie, il est plus connu pour son côté sado que pour sa compétence ». « Je le savais. J'ai déjà percé sa personnalité ! Sinon, on entre dans mon bureau », demande-t-elle en ouvrant sa porte. « Deux contre moi ; ça ne fait rien, je tiendrai bon face aux fins limiers de la police... Alors les HPI, que fait-on après la peinture ? ». « Heu... Quelle peinture ? », questionne la profiler en s'asseyant dans son fauteuil. « Le vert anis, pardi ; pas ce sinistre tableau de la renaissance, que ce type s'amuse à vous faire chercher ». « On gratte les coulures avec un cutter », répond le capitaine. « Éventuellement... Et quoi d'autre dans la foulée ? ». « Il est cachotier ce matin. Il n'a rien voulu lâcher en vous attendant », dit Hollie en



alignant le clavier de l'ordinateur en parallèle à l'écran. Braquehais se remémore ses travaux dans sa maison et annonce presque timidement : « On pose le papier peint... ». Le fouineur le regarde en opinant de la tête. « Y'en a un qui suit... Le petit bout de papier trouvé contre le tapis devant l'évier est du papier peint ». Un silence de quelques secondes s'installe. Chacun semble réfléchir. « On y voit le motif ? », demande-t' elle en nettoyant la souris avec un sopalin. « Un peu. Une espèce de spirale de couleur marron sur un fond gris beige avec un bout de trait vertical en-dessous... Comme qui dirait, rien ou presque. Voilà, l'agrandissement sur cette photo », répond-t' il en leur tendant la feuille qu'il tenait à l'envers en fin cachotier qu'il est. « Ce n'est pas un professionnel mais un bricoleur du dimanche qui retape sa baraque vu le temps d'enchaînement entre les travaux ». « Je le crois aussi capitaine. On va suivre tous les revendeurs et on va bien trouver à quel motif appartient ce détail. Ensuite il suffira d'aller toquer à la porte des gens qui ont acheté ce papier peint », rétorque l'analyste des comportements sur un ton volontaire, en attrapant et examinant ce que le releveur venait de poser sur son bureau. Dit comme cela, l'enquête reprend du peps. Ça y est, son moral défaillant de hier soir est redevenu combattant. Un petit bout de papier a tout changé. « On va quand même revenir chez madame Aucagne pour voir si rien là-bas, ne peut être à l'origine de ce morceau trouvé sur le tapis ». « Oui. Il faut éliminer cette piste en premier et tout de suite. On s'y rend maintenant capitaine ? », dit' elle en se levant d'un bond de son fauteuil. « Moi, je vous laisse... Tchao les amis et surtout ne dites pas merci ». « Merci, bien sûr ! Enfin, n'oublie pas que tu es payé grassement pour trouver des trucs pertinents de temps en temps ; des choses susceptibles d'aider la police qui cogite ! ». Hollie se retourne pour sourire. « Bande d'ingrats. J'me tire. Je ne vais pas me promener, moi ; j'ai un travail », ajoute le releveur de traces et d'indices en mettant le pied dans le couloir. « Y'a des empreintes ? », crie la policière. « Je ne crois pas, mais je n'ai pas tout à fait terminé. Au fait, papier peint intissé ». « Il ne reste pratiquement plus que ceux-là. Bon, on y va ? », demande le capitaine en tenant le battant à sa coéquipière. « Merci ». Une fois devant, Hollie se retourne. « Jeune, souple et avec un certain pouvoir d'achat pour faire d'importants travaux dans sa maison ». « Ou un locataire à qui son locateur a fait cadeau de quelques loyers à condition de rafraîchir l'appartement qu'il va occuper ». « Pas faux. C'est moi qui vous amène », dit' elle en faisant tourner les clés de la 208 entre ses doigts. Lui, vérifie qu'il a bien celles de l'appartement de la gendarme tuée. Ils s'arrêtent quelques minutes au distributeur de boissons. Elle déguste son thé et lui son mocaccino sans rien se dire de plus. Cette dernière trouvaille fait réfléchir... Volontaire pour faire prendre une piste qui n'amènera nulle part ou seconde erreur ? Mais comme il n'y a que cette branche à laquelle se raccrocher, il faut la saisir et s'y cramponner ; tête dans le guidon... Qui sait ! Installée au volant, elle donne la photo agrandie de ce bout de papier peint à son copilote. « À vous de réfléchir pendant le trajet ». « À vos ordres et attention au cerf ! », répond-t' il en attachant sa ceinture de sécurité. Après quelques kilomètres, la profiler interpelle son supérieur. « Capitaine, vous voyez quoi sur cette feuille ? ». « Un bout de spirale qui semble se dérouler sur la droite avec en-dessous une ligne qui vient la toucher et peut-être un trait fin entre les deux. Cette spirale a l'air... pleine. Enfin, je ne sais pas trop comment dire. Peut-être une coquille d'escargot. Je ne vois pas de quel décor cela peut faire partie ». « On va suivre tous les rouleaux dans les magasins et on verra. Les vendeurs nous aideront bien ! ». Il pose l'énigme sur la planche de bord et se plonge dans son téléphone. Il a un message à envoyer au commissaire ; il faut que cet après-midi, ça enchaîne. Il sent un léger coup de frein ; il lève la tête. Ils sont à l'endroit où le majestueux cerf était apparu. « Vous pensiez qu'il nous attendait ? ». « Non ; mais je revois la tête du cycliste ; il faisait dans son bermuda ! ». « Cuissards mademoiselle. Mais il avait des raisons d'avoir peur, on ne connaît pas les réactions qu'aurait pu avoir cet animal. Ce n'est pas toujours de bon poil pendant la saison des

amours! Et vous avez vu ses bois ?». « Trop beau et impressionnant ». Braquehais repense aussitôt au marquis de Montespan. S'il avait mis sur son carrosse des atours avec la même envergure que celles du mâle d'hier... Le portail de Versailles n'était pas assez large ! Il en sourit de nouveau. Hollie sourit avec lui en imaginant le cerf à la poursuite du cycliste... Il aurait battu son record de vitesse départ arrêté ! Déjà les premières concentrations de maisons de la petite ville apparaissent. Des anciennes ça et là encerclées par de jolies villas et d'autres qui ressemblent plus à des cages à poules qu'à des habitations humaines ; chacun fait comme il peut. Encore plus de deux kilomètres avant le centre bourg et l'immeuble. La profiler se gare juste en face, dans une ruelle. La clé de l'appartement déverrouille aussi la serrure électrique de la porte en verre, sur le digicode. Leurs pas résonnent à chaque marche. Elle défait au mieux l'enrubannage sur l'huissier et Braquehais ouvre le battant en essayant de ne pas faire de bruit. Ils n'ont pas besoin de curieux. « Bon, on se disperse ou on cherche ensemble ? ». « Comme vous voulez Hollie... Mais comme on a le temps, il vaut mieux faire une recherche à quatre yeux ». « Vous avez raison ; il ne faudrait pas passer bêtement à côté ». Toutes les pièces sont scrupuleusement suivies et fouillées avec soin ; les placards, les tiroirs et les armoires sont ouverts. Après plus d'une heure et demie d'inspection, le constat est implacable. Rien dans cet appartement ne ressemble de près ou de loin à ce petit bout de papier peint retrouvé au pied de l'évier... Et tant mieux ! Ils tiennent une autre piste à suivre. Mais cela va être comme le vert anis, très laborieux et très contraignant. Tous deux se regardent sans rajouter le moindre mot ; ils en sont conscients. Ils referment la porte et remettent le ruban rouge et blanc qui indique de ne pas forcer et même s'approcher de cette zone de crime. Retour au bercail. Le capitaine regarde son téléphone ; un message vient de lui arriver. « C'est le médecin légiste. Même façon de procéder que pour les trois autres victimes ». « Il ne change rien. Il a vraiment un message à faire passer. Les phrases sur les ventres avec ce cercle autour et cette peinture macabre et flippante. Il me tarde de savoir. Ça me prend aux tripes. Tout m'obsède dans cette enquête », dit la policière en secouant la tête. « Rassurez-vous ; il n'y a pas que vous. Il n'y a rien de plus agaçant que lorsqu'on ne connaît pas les motivations du tueur. En général, on sait ou on se doute du pourquoi dès le début ». « Est-ce que le dénouement va être à la hauteur de nos attentes ? ». « Je le pense Hollie ; vous attaquez par du lourd ! Cette traque restera dans nos mémoires jusqu'à la fin de nos jours... Le plus tard possible, bien sûr ». Elle ne répond pas et se concentre sur la route. Le cerf n'est pas là à les attendre ; il a trouvé sa biche. « Au prochain rond-point, vous tournerez complètement à gauche et après, direction la zone commerciale. Il y a un Leroy Merlin... On a bien trois quarts d'heure à perdre ; il n'est pas midi », dit Braquehais en tapotant l'avant bras de sa chauffeuse. « Bonne idée. Je n'y suis jamais allée. C'est contre l'autoroute ? ». « Exactement. Ils vont peut-être me reconnaître ; je les ai embêtés pour le vert anis ! ». Ils laissent plusieurs magasins de part et d'autre pour arriver près de l'immense fronton vert et noir. Les places les plus proches sont occupées. Ils entrent comme le ferait un couple qui a besoin de matériel ou de décoration pour son nid d'amour. Les vendeurs et les clients jettent des coups d'œil à la jolie blonde qui arrive. *Pourquoi est-elle avec ce type plus âgé aux cheveux poivre et sel ? Qu'est-ce qu'elle lui trouve ? Il va sortir sa carte bleue et raquer !* Le policier s'en aperçoit et ça le fait sourire. L'analyste des comportements est déjà à rechercher le rayon des papiers peints. « Là-bas, près du carrelage », dit-elle en tendant le bras vers la droite. Ils n'ont pas pris la feuille, mais tous deux ont bien le motif en tête. Ils regardent les planches tapissées exposées ; il n'y a rien qui correspond. Ensuite, tous les rouleaux un par un ; encore rien. Chacun prend un gros livre et feuillette lentement pour ne rien laisser passer. Cela prend du temps, mais la motivation est là depuis ce nouveau indice ; et donc la patience qui va avec. Ils inspectent le troisième volume ensemble... Et la dernière page arrive. « Que dalle ! », chuchote Hollie en remettant ses cheveux vers

l'arrière. Une vendeuse s'approche : « Bonjour madame, monsieur. Vous trouvez ce que vous désirez ? Vous voulez un renseignement ? ». « Tout les papiers muraux que vous vendez sont ici, exposés dans le rayon ou dans ces gros livres ? ». « Oui monsieur ; tout est là ». « C'est les mêmes dans tous les Leroy Merlin ? ». « Ah oui. Dans toute la France, c'est pareil ». « Merci, on va réfléchir ». Ils s'éloignent. « Vous avez vu capitaine, elle nous a pris pour un couple ». « Ça vous en fait une ! ». « Pas du tout, ça me fait plutôt rire ! ». « Les gens doivent se dire que moi j'ai bon goût ; par contre ils doivent penser que vous, pas du tout... Bref, que vous n'êtes pas très normale ! ». Elle sourit et ne rajoute rien à ce sujet. À peine le pied mis dans la voiture que le téléphone de Braquehais bipe. Il regarde le message. « Bon, cet après-midi, la sœur de la victime à quatorze heures quinze et sa concubine une heure après ». Hollie opine de la tête. Arrivés au SRPJ, elle ne se gare pas et dépose son supérieur sans couper le moteur. « Excusez-moi pour cet empressement ; je mange avec ma mère à midi. J'avais zappé. Quand je vous disais que cette enquête me fait oublier tout le reste ! ». « Je vous en prie et bon appétit. Toutes mes amitiés à votre maman ». « Merci. Je n'y manquerai pas. Vous aussi bonne ap' ». Elle démarre en faisant fumer les pneus sur le bitume... L'habitude de la Ducati Monster ! Darry Cowl a dû baisser ses lunettes rondes derrière sa fenêtre. *Elle est plus pressée pour débaucher que pour cerner et trouver le coupable !* Il ne va pas tarder à le lui ressortir, si les résultats se font attendre. La belle gueule de la profiler ne suffira pas à l'attendrir.

## chapitre 36

Hollie regarde l'heure sur son téléphone ; il est presque quatorze heures. Sa mère et elle avaient beaucoup de choses à se raconter. Elle ne va pas directement à son bureau et s'arrête voir son supérieur. « Personne n'attend sur les chaises inconfortables du couloir. Elle n'est pas encore arrivée ». « Vous avez bien mangé ? ». « Très bien. Merci. Maman m'avait mijoté une blanquette de poulet... À vendre son âme au diable ! ». « Carrément ! ». « Je lui ai fait voir la peinture allemande. Elle m'a dit qu'une femme et son enfant avaient été assassinés et que le tueur les vengeait ». Braquehais ne répond pas et reste planté là, dans son fauteuil aux couleurs Kawasaki, à réfléchir. Il fait signe à sa collègue de s'asseoir. Tous deux se regardent pendant plusieurs secondes sans rajouter le moindre mot. « Effectivement, ça peut être un truc dans ce genre. Mais qui, quand et où ? Quelqu'un qui a un rapport avec les quatre familles... On a vu qu'elles ne se connaissent pas et n'avaient rien en commun », dit-il en secouant le visage. « Ou un groupe de plusieurs meurtriers ! Quatre jeunes en voiture ont tué dans un accident une mère et son bébé. C'est plutôt celle-là mon idée », renchérit Hollie en posant son sac à main au pied de la chaise. Le policier est prêt à parler quand on toque sur la porte. « Une dame pour vous ». « Merci ». Ils sortent et vont à la rencontre de la sœur de la gendarme. « Waouh ! Pas du tout le même style ! », chuchote l'analyste des comportements en mettant une petite frappe dans les côtes de son collègue. « Effectivement... ». La femme qui est devant eux, a les cheveux jusqu'aux fesses, emmêlés et avec des mèches violettes et roses. Une longue chemise hippie rayée et un jean troué décoré d'épingles à nourrice. Des 'Doc Martins' jaune complètent la panoplie ; pas des 'Caterpillar'. Elle est bronzée comme si elle avait passé tout l'été sur la plage. Elle, elle n'a pas du tout opté pour l'uniforme de la gendarmerie ! Après les bonjours et les condoléances, les deux policiers la conduisent vers le bureau qu'ils viennent juste de quitter. Trois quarts d'heure ont suffi pour comprendre qu'elle n'y est pour rien et qu'elle ne sait rien. Elle a été cash, sans détours ; claire et concise. Elle est plus jeune de huit ans et habite dans l'Aveyron. Elle fait partie d'une communauté et élève des chèvres pour faire des fromages et les vendre. Elle n'est pas très proche de sa sœur et ne sait pas grand-chose d'elle... Juste qu'elle faisait

un métier de dégueulasse. Elle a dit ça en faisant la grimace. Ensuite, le fait que Marion soit lesbienne ne la dérange pas. Ce serait un comble ; elle qui prône l'amour, la tolérance et la paix ! *Peace and love est toujours d'actualité dans sa tête*. Toutes deux se parlaient une fois par mois au téléphone; enfin à peu-près, sans évoquer la vie que chacune menait. Juste la santé et les nouvelles de maman et papa. Il y avait bien sûr, le traditionnel rendez-vous de Noël dans la maison familiale. Déjà, jeunes, elles ne partageaient rien et encore moins à l'adolescence ; trop d'écart d'âge et pas les mêmes affinités et envies. Puis sa sœur est partie en école de gendarmerie à Tulle à l'âge de vingt-trois ans et là, ce fut la rupture totale. Elle ne l'a jamais comprise. Quant à elle, elle est allée jusqu'au bout de son BTS comptabilité et gestion ; elle était bonne pour manier les nombres. Les parents étaient contents que cette fille qu'ils pensaient délurée, bonne à rien et sans ambition, réussisse son examen final. Parce que son diplôme, elle l'a obtenu et ma foi, avec une jolie moyenne. Rapidement, un premier emploi et c'est alors qu'elle a compris que ce n'était pas pour elle de s'enfermer dans un bureau pour compter le chiffre d'affaire d'une entreprise ; et surtout d'aider un patron à s'enrichir ! Six mois dans cette boîte et elle est partie du jour au lendemain pour vivre sa vie au grand air et libre. Elle sera évidemment à l'enterrement mais ne versera pas spécialement une larme. Elle aura juste de la compassion et de la tristesse pour ses parents qui eux, ont perdu un enfant, une fille. Elle a remis sa sacoche bandoulière en vieux cuir à franges sur l'épaule et est partie sans se retourner. Elle a claqué la porte pour bien faire comprendre que la police aussi, ce n'était pas spécialement sa tasse de thé... La même race que les gendarmes ! « Bon... Elle n'y est pour rien ». « Vous avez raison Hollie. Pourtant, elle a des raisons qui sont les siennes ; mais elle n'y est pour rien ». « Elle ne ressemble pas à sa sœur. Elle est encore jolie et ça devait être quelque chose à vingt ans ». Ouais ! C'est pas mon style, mais elle est plutôt jolie. Vous avez raison ; c'est le bon air du Larzac qui conserve. Ça ne vous a jamais tenté mademoiselle ? ». « Vous savez, c'est plutôt périmé comme philosophie de vie ! Sinon non... Je m'intéressais déjà à la psychologie et à la personnalité des gens et je voulais une moto. Je ne pense pas que le fromage fermier aurait pu me la payer ; même cette occase. Bientôt, j'achèterai une neuve. Je vais aux toilettes avant l'arrivée de sa femme ». « Ça sera plus compliqué et plus tendu comme conversation ! ». Elle revient après quelques minutes, accompagnée de la concubine de madame Aucagne. « Bonjour capitaine ». « Bonjour madame », répond-t' il en se levant de son confortable fauteuil pour venir lui serrer la main. « On devait se marier le printemps prochain », dit' elle en sanglotant. « On va arrêter le responsable de tout cela. Je vous le promets », rétorque la profiler en lui prenant la main. « Pourquoi le responsable ? Ça ne peut pas être une femme ? ». « Comme qui ? », enchaîne aussitôt le policier. Elle leur explique que l'ancienne compagne de la gendarme n'est pas remise de cette séparation et est jalouse à en crever. Elle les a même menacées de mort à deux ou trois reprises. Sur un parking de supermarché, devant une pharmacie et, elle ne sait plus trop où. Marion n'a jamais voulu se servir de son métier pour empêcher toute cette mascarade. Hollie prend le nom et l'adresse sur son petit cahier. « Elle avait supprimé le numéro de son téléphone et moi, bien sûr je ne l'ai pas », annonce-t' elle en se mouchant. « On le trouvera. Parlez-nous un peu de vos fréquentations et vos sorties. Votre vie en fin de compte ». Elle s'exécute sans aucune retenue apparente. Elle est conseillère bancaire. La policière remplit deux pages complètes. « Je ne sais plus quoi vous dire d'autre ! ». « Très bien. Je referme mon cahier », fait' elle en le faisant claquer et en le posant sur le bureau bien en évidence. Tous trois passent plus d'une heure à parler de tout et de rien. La femme est en roue libre, maintenant qu'il n'y a plus de prise de notes. Elle se livre plus facilement ; mais rien de pertinent ne semble émerger. « Bon, j'y vais... Enfin, si vous n'avez plus besoin de moi. Vous souhaitez voir ses parents ? Ils ne vont pas fort et n'habitent pas dans la région. Ils arrivent demain », dit' elle en se levant de sa chaise.

« Non ; ça va aller pour l'instant ; à moins qu'eux veuillent nous voir ». « Je le leurs dirai ». « Une date est arrêtée pour l'enterrement ? ». « Oui. Mardi à quinze heures à l'église ». « D'ici ? Enfin de la commune où vous habitez ? ». « Pas du tout. Une petite ville avant La Rochelle. Elle est originaire de là-bas. Ses grands-parents étaient du coin avant d'être mutés là-bas, d'après ce que je sais ». Braquehais lui tend un grand post-it. « Pouvez-vous tout nous marquer ». Elle s'en saisit et inscrit le lieu et l'adresse. « Merci et bon courage ». L'analyste des comportements la raccompagne jusqu'à la sortie. Elles discutent encore quelques minutes devant la grande porte. Hollie réapparaît dans le bureau en pinçant les lèvres. « C'était une bonne idée d'appuyer sur le fait que la prise de notes était terminée. Elle a dit plus de choses que prévu ». « Merci capitaine ; mais moi, je ne vois rien qui puisse nous aider ». « Je sais ! En plus, elle n'est pas originaire d'ici ! ». « Je ne crois pas en l'ex... D'abord parce que celles ou ceux qui ont de la gueule comme ça, qui menacent devant du public, ne font rien. Et puis, il y a eu les trois autres meurtres au préalable ! ». Tous deux ébauchent un semblant de planning pour les prochains jours de travail. « C'est le weekend ; on s'en va. La semaine prochaine va être chargée », dit Braquehais en éteignant son ordinateur. « J'aurais préféré qu'elle soit cruciale », rétorque-t-elle en remettant sa fine veste. « Qui sait ? ». « Je l'espère, avant que ça me fasse tourner en bourrique ! ». « Oubliez tout ceci pendant ces deux jours ». « Euh... À lundi capitaine ». « Bon weekend Hollie ». Elle repasse par son bureau et en ressort avec l'agrandissement du bout de papier peint. Elle n'a pas l'intention de mettre de côté l'enquête pendant son repos hebdomadaire. Tout à l'heure, elle a manqué lui souhaiter un bon weekend, elle s'est arrêtée à temps. La vie de couple de son supérieur ne doit pas être si fantastique que cela. Donc, évitons de remuer le couteau dans la plaie. Elle prend un thé et part s'enfermer dans sa voiture. Elle le boit, la tête appuyée contre le siège tout en fixant la feuille de papier. Dans le bas à droite, elle a noté 'VERT ANIS' en gros. Ces deux choses sont liées ; elles sont un tout. Elle écrase le gobelet en carton et démarre. Ce soir elle va manger à la cafétéria avec son chéri ; Crescendo... Comme l'évolution de leurs amours. Il est cool, apaisant et sait la faire se déconnecter de son boulot. Le policier fait plusieurs fois le tour de son bureau, les deux mains dans le dos. *Cruciale*... Il ne voit pas ce qui pourrait faire pencher la balance du bon côté ; le leur ! Papier-peint ou pas... Et ce putain de vert anis ! Ses enfants ont peut-être besoin de lui, alors direction la maison familiale. Où sera sa femme ? À la maison, à son travail, à la zumba ou dans les bras du prof de piano. Et ce putain de masque violet qu'elle arbore fièrement ! Sur la route, il réfléchit. Lui non plus ne décroche pas ! Il a l'air malin de donner des conseils à Hollie. L'accident de voiture pourrait tenir la route, si on peut dire ; mais cette info serait apparue dans les recherches effectuées sur les familles... Et dans l'érpluchage de la presse. C'est obligé. Stop ! Il enfille sa clé USB dans l'autoradio et sélectionne le dossier hard rock. Il monte le volume et crie comme un fou au rythme des riffs de guitares saturées. Ça, ça vous débranche complètement du quotidien ! Il n'est pas gêné pour se garer, le petit cabriolet n'est pas dans la cour. Son fils en short et en débardeur de basket, l'attend en mangeant une banane. « Bonjour mon grand ». « Bonsoir papa. Tu as cinq minutes pour enfiler ta tenue de sport ! ». « OK, OK. À vos ordres ! Ta sœur n'est pas là ? ». « Si ». Il lance un bonjour en se précipitant dans le couloir. Elle lui répond depuis sa chambre. « On va courir avec ton frère ». « D'accord ; je prépare la bouffe pour tout le monde. Maman m'a dit quoi faire avant d'aller faire son pilates. J'ai pas dansé, ce soir ». « T'es un choux ». Puis, les deux jours de repos sont passés vite ; comme chaque fois. Madame Braquehais a beaucoup lu, entre la lessive et le repassage ; calée dans ses coussins favoris. Le dimanche soir, elle était satisfaite ; elle avait achevé ce roman commencé dans la semaine. Lui, il a vérifié les niveaux de la voiture de son épouse ; il faut qu'elle puisse se rendre au Fasthotel en toute quiétude. Il a débouché le siphon de l'évier de la cuisine et a fait du ménage. Le partage des tâches. Sinon, pendant encore combien de temps va-t-il

pouvoir donner le change avec son sourire jovial ; comme si de rien n'était. De temps en temps, il distille un jeu de mots ; elle sourit pour les bons et ne lève plus la tête pour les mauvais ; alors qu'avant, elle la secouait en signe de dépit, mais de complicité... Pour le pire et le meilleur ! En ce qui concerne le rangement, il ne faut pas compter sur les enfants ; ils font à peine leurs chambres... Enfin si, quand ils n'ont plus accès aux prises de courant pour recharger le téléphone et là c'est la panique ! Pour Hollie aussi, le weekend est passé trop vite. Elle est bien avec lui. Tous deux s'embrassent pour atténuer le blues du dimanche soir. « Adrien, avant que tu partes, j'ai quelque chose à te montrer », dit-elle en attrapant la feuille posée près du téléviseur qui est resté muet pendant ces deux jours. « C'est quoi ma puce ? ». « L'agrandissement du bout de papier peint trouvé dans l'appartement de la quatrième victime ». « Tu ne peux vraiment pas zapper cette enquête, même quand je suis avec toi. En plus tout le weekend, cette fois-ci. C'est agréable ! », répond-t-il en souriant. Il regarde longuement. « Tu en penses quoi ? ». Il sort son téléphone et la prend en photo en faisant la moue. « Je ne sais pas. Je vois une spirale avec un bout de trait vertical en-dessous. Peut-être un décor abstrait. Bon lundi ma chérie ». « Toi aussi ». Elle se remet sur la pointe des pieds et l'embrasse de nouveau. Il lui prend la taille. « Allez, go ! ». Il s'éloigne, se retourne, fait un petit salut et lui envoie un baiser en soufflant dans sa main. Il n'y a pratiquement pas de circulation dans les rues et personne sur les trottoirs. Tout le monde est chez lui, sous la lueur des ampoules à LED, à attendre le lundi matin qui annonce le premier jour de la semaine. Saloperie de dimanche soir !

## chapitre 37

Braquehais a mal dormi cette nuit. Il aurait voulu jeté son téléphone par la fenêtre, quand l'alarme a déchiré le silence de la chambre ; plus trop nuptiale ! Cette enquête qui va d'énigme en énigme et la proximité de sa femme ; voire maintenant une promiscuité, malgré la zone de jachère au beau milieu du lit, commencent à être étouffantes. Il enfonce à l'aveugle, ses pieds dans ses mules et se lève en effectuant des paliers de décompression. Il passe devant le cadre photo de leurs mariages sans y jeter le moindre regard. Son épouse ne bouge toujours pas ; elle ne doit pas avoir besoin de se lever à cette heure là ; enfin, il pense. En passant dans le couloir, il entend des bruits de mouvements dans les chambres des ados. Pour eux aussi, c'est lundi. Il prend son petit déjeuner, s'engouffre dans la salle de bains et s'en va, sans voir personne. La fille reste des plombes devant le miroir, à écouter les conseils vestimentaires des influenceuses. Le fiston, lui, ne parle pas le matin. Sa longue frange ébouriffée, le coupe du monde extérieur. La 208 de Hollie est déjà sur le parking. Il entre dans son bureau pour poser son blouson et ses affaires ; puis va directement voir sa collègue. Elle est derrière l'écran de son ordinateur, concentrée. « Bonjour mademoiselle. Ça ne perd pas de temps ». « Bonjour capitaine. Toujours à la recherche des liens possibles entre madame Aucagne et les trois autres et bien sûr, à visionner les papiers peints sur les sites de ventes en ligne ; voilà ma mission et je l'accepte », répond-t-elle en inclinant la tête. Le policier sort une feuille de sa poche. « Moi, je vais suivre les magasins ; je les ai listés : Saint Maclou, 4 murs, Chantemur, Au Fil Des Couleurs, Mr Bricolage, Castorama, Bricoman, Bricomarché et Brico Dépôt... Leroy Merlin, c'est fait ! Y'a du monde sur ce créneau ». « Ouais. Moi c'est pareil sur Internet ; j'en ai recensé onze ou douze ». « Bon courage et on verra où nous en sommes cet après-midi », rétorque-t-il en sortant. « D'accord ; on fera le point. Bonne promenade », rajoute-t-elle en souriant. « C'est ça. Au fait, on va à l'enterrement demain ? », demande-t-il depuis le couloir. « Je ne sais pas capitaine. Aytré, c'est un peu loin, n'est-ce pas ? ». « Un peu, oui ». Pendant qu'elle épluche tous les papiers peints vendus par les sites en ligne, lui suit les magasins. Il regarde méticuleusement tout ce qui est en démonstration et feuillette

les gros livres un par un. Systématiquement une vendeuse ou un vendeur vient l'interrompre et lui propose ses services. *Bèh non !* Lui seul sait ce qu'il cherche ; cette partie énigmatique d'un motif. Il répond qu'il est là en éclaireur et qu'il reviendra avec son épouse... Ça, ce n'est pas pour tout de suite ! Quand midi arrive, tous deux n'ont rien trouvé de pertinent. Par contre, ils vont être incollables sur les papiers peints existants. Même si incollable est ici, mal à propos. En entrant, Braquehais examine les murs du vestibule. Le motif feuillage rouge grimpant, commence à passer et n'est plus trop à la mode. Il en a vu de magnifiques qui feraient l'affaire. *Mais bon ; c'est quoi l'avenir de cette maison ? Avec ou sans eux ?* Sa femme et sa fille sont à table et mangent chacune leur salade verte agrémentée quand même de pas mal de petites choses de couleurs différentes. « Bonjour vous deux et bon appétit ». « Bonjour ». « Bonjour papa ». « Tu n'as pas mangé ? », demande-t' elle en bonne épouse qui prend soin de son mari. « Non ; mais ne t'inquiète pas, je me débrouille ». Ce matin, il avait repéré ce que contenait le réfrigérateur. « Moi, je vous laisse en tête-à-tête ; j'embauche à treize heures vingt ». Elle se lève, pose ses couverts et son petit saladier dans le lave-vaisselle et part directement dans la salle de bains. Elle en ressort avec une robe verte et blanche qui descend à mi-mollet. Cette tenue va à merveille avec ses cheveux noirs et sa peau finement hâlée. « Tu es belle maman ; bisous ». « Merci ma chérie et bonne après-midi à vous deux », répond-t' elle en refermant la porte. Le cabriolet démarre aussitôt. Ils ne se reverront que ce soir, après l'entraînement et les assouplissements au Fasthotel. Il prend le temps de parler avec sa fille de l'école, du sport et de sa vie en général pendant qu'elle déguste son yaourt aux fruits des bois. « Je dois y aller papa, si je veux être à quatorze heures au lycée ». « Bien sûr et apprend bien ». Il se retrouve tout seul chez lui, sur la terrasse. Son café et son cigare lui tiennent compagnie. C'est le meilleur moment de la journée... Ou presque ! Une agréable parenthèse dans cette enquête trépidante et sa vie familiale angoissante. L'inconnu est toujours angoissant. Mais toutes les bonnes choses ont une fin ; il faut retourner au taf, donc aux recherches. Hollie a mangé seule. Sa mère est agent immobilier et a souvent des rendez-vous pour des visites entre midi et quatorze heures. Et puis, maintenant, elle a son appartement. Elle est indépendante. Son chéri travaille ou alors, profite de son temps libre pour réviser ; cette année est la dernière ligne droite ; l'année décisive. L'enquête a occupé toutes ses pensées ; même pendant le thé final. Les sites de ventes en ligne s'enchaînent pour l'une et les enseignes de magasins s'enchaînent pour l'autre. À quinze heures, Braquehais rejoint sa voiture et appelle la profiler pour faire le point, comme prévu. Elle ne trouve pas ce fameux papier-peint et n'a toujours pas fait le lien entre les quatre familles des victimes. Lui non plus ne trouve pas ce motif dans aucun décor. Il a l'index qui lui fait mal à force de tourner les pages. « Capitaine, vous avez vu les magnifiques impressions qui existent ? ». « Incroyable ! Je ne savais pas qu'il y avait tous ces papiers peints. Il n'y a pas de limites. Ça donne des idées et j'aime bien les décors antiques avec les ruines des bâtiments grecs ou romains, mais il y a peu de modèles ». « Moi pas trop », répond-t' elle sur un ton neutre. « Si, sur un mur, derrière le canapé par exemple ; ça en jette ! ». « Bof ! Sinon, encore un ou deux et j'arrête. J'ai les yeux qui fatiguent ». « Rentrez chez vous faire tourner cette moto qui doit être impatiente de rugir et on verra demain. Au fait, on n'ira pas à cet enterrement ; la journée serait foutue. Et le crâne rasé n'y sera sûrement pas, lui non plus ! ». « Euh... Oui. Bonne soirée à vous », rajoute-t' elle timidement. « Merci Hollie et ne rêvez pas de papier peint ! ». Elle rit pour donner le change, avant de raccrocher. Quand il parle du professeur de piano de façon pince-sans-rire, elle est déconcertée et ne sait pas quoi répondre. Elle est à peine installée dans sa voiture, qu'elle reçoit un message. Son chéri donne de ses nouvelles. Il lui demande comment a été sa journée et quant à lui, il a bien révisé. Il lui envoie des tonnes de bisous. Il a rajouté une phrase entre parenthèses : 'jette un coup d'œil sur le style ionique'. Un vrai

sourire est revenu sur son visage. Elle répond au message d'amour. Pour le reste, elle ne comprend pas et verra ça demain. Pour aujourd'hui, elle en a plein les bottes d'internet. Et puis, ionique, ionique... Ça veut dire quoi ? Ça ne lui parle pas ! Rapport avec les ions ? Elle, la science, la physique et la chimie, ça fait deux ! Elle va aller démarrer la moto, histoire de dire qu'elle aura fait de l'exercice dans la journée. Le piano aussi lui manque ; le clavier de l'ordinateur ne compense pas ; ça en est loin, même. Ensuite une douche, un diner léger et au lit pour être en forme olympique. Elle n'a pas beaucoup dormi ce weekend ; il faut rattraper. Elle a toujours une enquête à mener, à défaut de parvenir à la boucler. Pour le policier, il a presque fini de suivre les magasins ; il en manque un. Demain matin, il fera jour. Il ne trouve pas ce putain de motif. Il a pu passer à côté, vu la petitesse de ce détail retrouvé chez la dernière victime. Mais, il ne pense pas ; il a été méticuleux. Il entre chez lui pour se reposer et surtout s'asseoir. Il est resté debout toute la journée à regarder des panneaux de contreplaqué recouverts de papier peint ou à feuilleter des gros catalogues. Il s'allonge dans le canapé pour rêvasser. Il se surprend même à fermer les yeux. Il ne faut pas ; il ne dormirait pas de la nuit. Avant, une galipette pouvait aider à trouver le sommeil... Mais, ça c'était avant. A vingt heures, il se remet sur pied pour aller préparer le repas du soir ; la levée du corps ! Les enfants et lui sont à table quand sa femme entre avec le sourire. Il est vingt heures quarante-sept. « Bonsoir vous tous. Ah, cette prof, une vraie tête de linotte ; elle n'est pas souvent à l'heure pour commencer ses cours ! ». *Elle a toujours bon dos, cette coach ! Les oreilles doivent lui siffler.* « Bonsoir maman », répondent en cœur les deux ados. « Ne t'inquiète pas, on t'en a laissé », rajoute Braquehais en souriant. « Merci, c'est vraiment gentil à vous ; et ma foi, j'ai faim », dit-elle en s'asseyant en face de son mari. *Tu m'étonnes !* Elle questionne ses enfants sur leurs journées respectives, sur ce qu'ils sont en train d'apprendre, s'ils ont besoin d'aide, sur leurs sports, etc... Ça lui évite de parler à son époux ; il faudrait le regarder en face. Et cela, lui est peut-être compliqué, malgré tout son aplomb. Tous deux se connaissent depuis presque vingt ans ; cette complicité ne se balaye pas comme ça. Et lui, va-t'il il pouvoir vivre sans elle ? Que va laisser comme dégâts le virus, à sa disparition ? Coup de mou... Il va sélectionner une liste de musique joyeuse pour l'accompagner sous la douche... Éviter la mélancolie des chansons de Françoise Hardy !

## chapitre 38

Braquehais se lève dans un silence de cathédrale. On dirait qu'il n'y a pas âme qui vive dans cette baraque ! Au moins, un chien gratterait à la porte et gémirait pour aller faire sa crotte et son pipi dans le jardin. Il va prendre son temps ; le dernier magasin à visiter n'ouvre qu'à neuf heures. Il va y aller directement sans passer par le bureau. Hollie boit son thé et regarde le message qu'elle vient de recevoir. Son chéri lui souhaite une bonne journée et la couvre de baisers. Tous les matins, elle a droit à cette attention dès lors qu'ils n'ont pas partagé la nuit dans le même lit. Elle est de plus en plus amoureuse et cela paraît être réciproque. Il faut dire que tous deux s'entendent à merveille et leurs cerveaux semblent fonctionner pareil et au même moment. Cette rencontre fortuite dans un lieu insolite est la plus belle des choses qui lui soit arrivée. L'avenir le dira... Il ne faut pas s'emballer non plus ! Elle pose son pain suédois pour répondre. Elle part dans la salle de bains avec le sourire. Il va disparaître quand elle va franchir la grande porte du SRPJ ; surtout si le commissaire attend dans le couloir. Il faut qu'elle complète son rapport pour le mettre à jour. Quand le policier se lève de table, son fils arrive mollement. Un bonjour furtif et il se laisse choir sur une chaise. C'est toujours fatigué à cet âge. « Bonjour mon grand ». C'est tout ce qu'il lui dit ; il sait que les discours de l'aube l'agacent. Ne l'énervent pas, c'est le moins que l'on puisse dire ; mais l'emmerdent. Le matin, il fuit



sa sœur et sa mère qui ont toujours des milliers de choses à se dire dès qu'elles sont levées. Il ne comprend pas ; et il faut bien dire que lui non plus, des fois. La profiler s'installe derrière son ordinateur et commence par lire ses mails ; puis elle continue le travail entrepris hier. Aujourd'hui, il faut qu'elle arrive à tirer un portrait, une personnalité et un statut social au tueur. Il faut aussi se procurer d'autres articles de presse qui parlent d'accident, qui auraient eu comme victimes, une mère et son enfant... Élargir la recherche par rapport à ce qui a déjà été fait. Et ça, du plus loin qu'il est possible de remonter. Sinon, il faut essayer de cerner qui il est et pourquoi il agit comme cela. Ce bout de papier peint ne semble pas être la piste qui va les mener vers lui ; le vert anis, non plus. Braquehais s'installe derrière les deux gros livres, s'échauffe le pouce et l'index et commence à tourner les pages. L'inévitable vendeur arrive. « Je suis venu voir diverses choses, prendre des mesures et je reviendrai avec mon épouse ». « À votre service, monsieur. Bonne journée ». *C'est ça mon gars !* Il a fini de tout feuilleter et rien ne semble pertinent avec le bout de motif ancré dans sa mémoire. Il sort du magasin et grimpe dans sa voiture, un peu déprimé, tout de même. Il faut réfléchir. Il va falloir trouver une autre piste ; et le mardi, tout est permis ! Donc courage et détermination. Il entre dans son bureau, pose son blouson et sa sacoche et part voir sa collègue. « Bonjour Hollie ». « Bonjour capitaine. Bonne pioche ? ». « Non, et vous ? ». « Non plus ! Je mets à jour mon rapport ». « Il faudrait que je fasse de même. On fait un point jusqu'à midi ? ». « Oui. Il faut qu'on avance et que peut-être, on laisse tomber certaines pistes ». « Je m'assois ». Tous deux échangent sur cette enquête en repartant depuis le début ; et c'est comme ça que midi est arrivé à pas de géants. Le téléphone de la policière bipe. Elle jette un coup d'œil et affiche un sourire. Son chéri lui souhaite un bon appétit. Il redemande si elle a consulté ce qu'il lui a suggéré hier au soir. *Non ! Zut ! J'ai complètement oublié ce truc !* « Excusez-moi capitaine ». « Je vous en prie. De toute façon je me levais pour aller manger ». Je vérifie une chose et moi aussi, j'y vais ». Elle tape ionique sur sa barre de recherche. *C'est quoi ce mot bizarre ?* Du texte et des images apparaissent. Il lui faut une seconde pour comprendre. Ce qu'elle voit s'afficher la fait se lever d'un bond de son fauteuil. Elle ouvre sa porte, se précipite dans le couloir pour appeler à tue-tête. « Capitaine, capitaine ! Venez voir ». Braquehais se retourne et aperçoit la jeune policière agiter ses bras. « J'arrive ». Il court pour la rejoindre ; ça a l'air important ! « Entrez et regardez sur mon écran ». Il s'assoit, fixe l'image, relève le visage et revisionne pour être bien sûr. Malgré son impatience, elle garde le silence pendant qu'il lit les explications. Les secondes semblent durer des minutes. « Alors ? », demande-t-elle toute excitée. « La spirale du motif ionique sur le chapiteau et la colonne dessous. Exactement pareil que notre bout de papier. Quand je vous disais que c'était beau les décors de monuments antiques grecs... Et à la mode aussi ! », rétorque-t'il avec le sourire. « Ouais... Je suis toujours dubitative à ce sujet ! Mais cela semble bien être ce que nous cherchons ». « On va manger et on attaque à fond là-dessus. Quatorze heures ? S'il faut tout revisionner... ». Elle secoue la tête. « Oui, très bien. Bon appétit capitaine ». « Pareillement mademoiselle ». À son volant, il essaie de comprendre. Qui a bien pu la mettre sur cette voie ? Ce message qu'elle a reçu et pour lequel elle a souri ; c'est sûr. Il a sa petite idée de qui se cache derrière cette suggestion. Lui aussi esquisse un sourire en se recoiffant. Pendant que son couple se défait, d'autres se forment. Le ventre est plein. Tous deux arrivent sur le parking en même temps. Ils descendent de leurs véhicules avec une bonne énergie. L'énergie ionique, si on peut dire comme ça, les a reboostés. Ils s'enferment dans le bureau du policier pour établir la tactique à suivre pour exploiter cette nouvelle donne. Ils se partagent les magasins et vont uniquement se concentrer sur ce style de papiers peints. Ils présenteront leurs cartes de policier et le service gestion et ventes, sera obligé de donner les noms des acheteurs ; comme pour le vert anis. La tournée des revendeurs commence. Seize heures. Braquehais appelle sa collègue. « Ce n'est pas le

genre de décors qui s'achète le plus. Il n'y a guère que vous qui aimez ce style... Et une autre personne ! Car, je n'ai qu'un nom ; mais du coup, ça sera plus facile. Enfin, vous êtes deux, quoi ! ».

« Foutez-vous de moi. Je suis sûr que dans un loft ou sur le mur du fond d'une pièce en long, profonde, ça en jette ! ». « Sinon capitaine vous avez des acheteurs au lieu de vous justifier ? ».

« Aucun... Mais ça va venir ; j'ai pas fini ». « Ouais, ouais... On y croit ; on continue. Rendez-vous à dix-huit heures au bureau ? », dit-elle en rigolant fort dans son téléphone. Il raccroche sans rien rajouter de plus. *Oui chef !* Elle est de bonne humeur ; un peu taquine, tout de même. L'amour donne des ailes et rend aussi tout feu, tout flamme. Au magasin suivant, une personne a acheté un papier peint dans ce style, mais ce n'est pas le même décor. Le chapiteau des colonnes comporte des motifs végétaux. Il a quand même pris le nom et ira voir ce client. Il a un retard de dix minutes quand il arrive au SRPJ. Pas d'affolement, la récente 208 n'est pas encore sur le parking. Il s'enferme dans son bureau pour effectuer des recherches ; il veut tout savoir sur ce 'ionique'. Il pourra jouer à l'érudit devant Darry Cowl ! Il ouvre le moteur de recherche et se lance. Il y a eu trois ordres architecturaux dans la Grèce Antique. Le premier est le dorique. Il est le plus sobre, avec un chapiteau très simple, sans aucun ornement et des colonnes plutôt épaisses. Le deuxième est le ionique. Il aurait été créé par Chersiphron. Le chapiteau est orné de volutes latérales et la colonne plus élancée est ciselée de vingt-quatre cannelures. Voilà d'où vient la fameuse spirale, qui est donc une volute, sur ce bout de papier peint. Le troisième et dernier est le corinthien. Il aurait été créé par Callimaque. La feuille d'acanthé est le décor le plus utilisé sur le chapiteau et la colonne a, elle aussi, des cannelures. Par la suite, les romains ont utilisé ce motif. Beaucoup d'églises chrétiennes sont ornées comme celà. Il ne connaissait que celui-ci sans savoir sa dénomination et son origine. Il en sait un peu plus. Hollie entre en s'excusant. « Je suis un peu à la bourre ». « Normal ! Vous êtes sous le charme de ce genre de papiers peints ». « Pouff... », murmure-t-elle en remuant plusieurs fois la tête de gauche à droite. « Du nouveau ? ». « Non ; et vous ? ». « Non, que dalle. Mais, j'ai éclairé ma lanterne et je vous résume », répond-t-il en secouant son index ; car le mot lanterne vient de lui donner une idée. Aller au magasin dans lequel sont vendus des bibelots hors de prix, dont des lampes et des lanternes vintage, justement. Là, où il y a la peinture chère... Il y a vu beaucoup de papiers peints originaux avec ce genre de motifs. Il lui résume ce qu'il vient d'apprendre sur les trois ordres architecturaux de la Grèce Antique. « D'accord... Ce n'est plus un hasard tout ça ; le tueur connaît bien l'art ». « Je le crois aussi. Demain à neuf heures, je vous emmène dans la caverne d'Ali Baba. Ça vous dit ? ». « Oui... Où ? ». « Secret mademoiselle. Prévoyez des sous, plein de sous sur votre carte bleue ». « À ce point ! ». « Yes. Bonne soirée ». « Merci capitaine. À demain. Alors cette nuit, je ne vais rien dépenser ! ». Elle referme la porte derrière elle. Il recherche l'adresse de cette boutique, la note et s'en va lui aussi. Dix-neuf heures approche. Le mardi, il doit y avoir zumba. Ils doivent craquer un pognon fou au Fasthotel ! Qui paye ? Il vérifiera que ce ne soit pas le compte commun...

## chapitre 39

Braquehais est dans son bureau à approfondir l'architecture de la Grèce Antique. Ça ne fera pas avancer le schmilblick au niveau de l'enquête ; juste un besoin de culture personnelle. Avant d'aller faire les boutiques, il repose ses jambes qui ont, hier soir, fait un bon footing ; seul, mais le rythme y a été soutenu. Fatigué, il s'est blotti dans les bras de Morphée rapidement, a dormi comme un loir et par conséquence, il s'est réveillé de bonne heure et même de bonne humeur. Sa femme aussi n'a fait qu'un seul somme ; les matelas du Fasthotel ne doivent pas être si confortables que ça ! Un bruit de talons aiguilles lui fait lever le nez de derrière son écran. Hollie entre ; magnifique... Robe verte

serrée à la taille et sac à main marron clair. « Bonjour capitaine ». « Bonjour mademoiselle. Très chic. Vous ne dépareilleriez pas dans le magasin où l'on va. Il vous manque la mise en plis mauve ». « J'y vais alors ! Vous m'attendez ? Vous m'avez dit classe, donc je m'adapte ! J'ai les baskets et le jean dans la voiture ; on ne sait pas de quoi peut être faite la journée ». Le policier approuve en opinant du visage. « On ne démarrera qu'à huit heures et demi pour y être à l'ouverture. Cela devrait suffire ». « Je vous fais confiance... Je n'ai pas le choix, je ne sais pas où vous m'emmenez ! Je vais à mon bureau ». « Laissez la porte ouverte, s'il vous plaît. Ça sent le renfermé, ici ». Elle tourne des talons et s'éloigne en émettant un bon raffut sur le carrelage du couloir. La collègue qui les a aidés au début de cette enquête passe à son tour et s'arrête dans l'encablure. « Bonjour Braque. Ça va ? ». « Salut ma belle. Je te dirai ça demain ». « Oh, oh ! Vous êtes sur une piste... Tant mieux ». « Enfin, j'espère. Mais comme depuis le début, on va de désillusions en désillusions ! ». « Et toi ; ça se calme ? ». « Les gens sont devenus fous pendant cette pandémie et cet enfermement. Des femmes et des enfants ont trinqué ; j'en suis malade ». « Préserve-toi et fait au mieux ». « J'essaie, j'essaie. Bonne journée. Sinon ; tu me diras ? ». « Bien sûr. Tu seras la première au courant... Même peut-être avant le big boss Darry ! ». « Normal ! ». Marianne part à son tour, s'enfermer dans son bureau. Braquehais continue sa culture. Les vacances en Crète ne lui avaient pas appris tout ça. Il faut dire que des ruines de monuments et de temples, il y en a très peu sur les plages. Ils avaient quand même pris le temps d'aller admirer le palais de Knossos. Les enfants s'ennuyaient et avaient chaud ; mais ils avaient réussi à faire cette visite. Il n'a pas fait attention, alors, aux décors en haut des colonnes. Il fallait surveiller le garçon qui courait partout entre les restes des bâtiments. Ça serait maintenant, il aurait un œil plus avisé. La porte s'ouvre. « On y va capitaine ? ». Elle est toujours aussi pressée et impatiente ! « Euh... Oui ! Je n'avais pas vu l'heure ». « Vous conduisez. Je ne connais pas la route ». « Bien sûr. Comme cela, vous aurez le temps de bichonner votre carte bleue ; car il faudra qu'elle soit chaude de suite ! ». Elle sourit et s'installe en passant bien sa robe sous ses fesses pour ne pas la froisser. Direction le cœur de ville. « Vous allez vous garer où ? », demande-t-elle avec toujours de l'impatience dans le regard. « Au parking souterrain et ensuite on aura à peu près cinq cents mètres à faire ». Le trajet avec ses embouteillages et la barrière se soulève pour que la voiture descende sous terre ; ou plutôt sous le béton armé. Ils empruntent l'escalier pour remonter à la surface qui commence à grouiller de monde. Une agence de voyage est juste en face. « Regardez Hollie ; ils font une remise pour les séjours en Grèce ». « Je ne connais pas ce pays et je crois que j'irai un jour ». Beaucoup de personnes boivent leurs cafés aux terrasses qui empiètent sur cette rue passante. La profiler accélère le pas et passe devant la boutique sans s'apercevoir qu'elle est au bon endroit. « Hop, hop ! On y est », crie Braquehais. C'est vrai que le papier peint n'est pas présent en devanture ; seuls les bibelots design ou vintage et tape-à-l'œil, vierges d'étiquette de prix, sont visibles. Tous deux entrent. La même dame que l'autre fois, toujours en tailleur-jupe écru et talons aiguilles vert foncé, vient à leur rencontre. Le brushing de la blonde chevelure est parfait. Les ongles et la bouche sont rouges. « Bonjour madame, monsieur ; bienvenue dans notre magasin. J'espère que vous trouverez chez nous les choses qui vous font plaisir et envie ». « Bonjour madame », répondent en stéréo les deux policiers. « Si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas ». « Nous regardons et peut-être que nous vous solliciterons », répond Hollie en regardant tout autour d'elle. « Bien. Je serai là-bas au bureau », renchérit-elle en montrant l'endroit où l'on règle ses achats ; la caisse, tout simplement ! L'analyste des comportements se retourne, fait claquer ses talons aiguilles sur le parquet flottant et s'avance dans l'allée centrale en galbant ses fesses. « Chipie ! », murmure le capitaine en s'approchant de l'oreille de sa jeune collègue. Elle sourit. « J'aime pas ces gens obséquieux ! Toutes ces manières m'agacent ! ». « On va au fond sur votre gauche. Vous ferez vos

achats après ». « Je n'achète rien à cette conne ». Il sourit en écartant ses yeux. Tous deux contournent la petite cloison, dépassent les pots de peinture rouge-bordeaux au blason bleu-gris avec au milieu le sigle reconnaissable 'F&B'. « Ah quand même ! », dit Hollie en regardant à deux fois le prix. « Il n'y a pas de Dulux Valentine, ici... Pas assez chère ! », renchérit-il en lui tapant sur l'épaule. Ils se plantent devant les lés posés. Au beau milieu des autres, il y a un décor grec avec le fameux motif ionique. « Waouh ! », s'écrie la profiler en le pointant du doigt. « Vous voyez que vous commencez à les apprécier ! ». « Je montre celui-ci car il correspond à ce que nous cherchons, mais c'est pour les autres que je m'émerveille ». « C'est cela, oui ! ». Elle se retourne, fixe le capitaine et rit en secouant la tête. « On épluche les rouleaux pour trouver le nôtre. La volute de celui qui est là, affiché, semble trop grosse... Enfin, ce n'est pas tout à fait ça ! ». « Vous avez raison mademoiselle ; ce n'est pas le bon ». Braquehais regarde les rouleaux un par un et Hollie épluche le catalogue. Les minutes passent sans qu'aucun papier peint de pertinent, n'apparaisse. « Je l'ai ! », dit-elle en sautant de joie. Ses talons martèlent le plancher. « Bien joué, c'est celui-ci ». Tous deux se mettent à rire. Puis, leur conversation est interrompue. « Excusez-moi madame, monsieur ; j'ai entendu du bruit et j'ai pensé que vous auriez peut-être besoin de ma présence », annonce une voix qui se veut la plus douce possible. Apparaît à l'angle de la cloison, juste une chevelure blonde ondulée. Pas de buste ; comme dans les dessins animés ! *Elle pensait qu'ils faisaient quoi !* « Ce n'est pas impossible madame ; je crois qu'il va bien nous falloir un ou plusieurs renseignements », répond le capitaine. « Ce sera avec plaisir monsieur », répond-elle en se montrant entièrement. Elle regarde la page à laquelle est ouvert le gros livre. « Celui-là », fait la profiler en tapotant son index dessus. « Très bon choix, si je peux me permettre », répond la maîtresse des lieux avec, toujours son sourire de circonstance. « C'est bien un motif ionique ? », demande Hollie avec un petit regard moqueur. « Eueueuh ! C'est grec antique », rétorque-t-elle, soulagée. Braquehais se place derrière la femme pour sourire. *Quelle chipie ! Ah... Les belles gonzesses entre elles !* « On va à votre bureau ? », renchérit l'analyste des comportements avec un certain dédain. « Oui... Bien sûr ! Suivez-moi, je vous prie. Il y a aussi des panneaux de décors à poser qui ne sont pas des lès de papier peint et qui peuvent être adaptés à votre surface à recouvrir », rajoute-t-elle en se retournant. *Est-ce qu'ils suivent ?* La policière accélère et passe devant. En fin de cordée, le capitaine s'amuse de la situation. La vendeuse s'installe derrière son pupitre. « Vous savez combien de mètres carrés vous avez à couvrir ? ». Braquehais s'approche en montrant sa carte professionnelle. « Aucun, madame. Nous voulons savoir qui dernièrement vous en a acheté ». Le visage de la femme pâlit ; même sous la couche de fond de teint. « Je ne sais pas si je peux », répond-elle timidement. « Appelez votre patron ». « Je suis la patronne », rétorque-t-elle en se redressant, en mettant en avant sa généreuse poitrine et en fixant droit dans les yeux la jeune policière. « Où est le problème, alors ? ». « Je ne sais pas... ». Braquehais remue de nouveau sa carte devant le visage de son interlocutrice. « Vous n'avez pas le choix ; sauf si vous préférez que l'on ferme le magasin pour le restant de la matinée, pour pouvoir nous suivre au poste de police judiciaire ». *Police judiciaire !* Elle se met alors à trembler ; sa superbe n'y paraît plus. Elle essaie de reprendre l'avantage ; la jeune profiler l'épie du coin de l'œil. « Vous êtes déjà venu, n'est-ce pas ? Je vous ai déjà vu dans ma boutique ». « Exact madame. C'était pour du vert anis ; vous n'aviez pas la bonne marque. Maintenant, on vient pour ce papier peint... Enfin, les gens qui l'ont acheté ». Elle remue la souris. « Je regarde. Je crois que deux personnes m'ont pris ce modèle ». « Je vous en prie. On veut les noms avec les coordonnées ». Elle tape sur son clavier, fixe le policier et secoue le visage en signe d'approbation. L'imprimante se met en route. Elle lui tend la feuille sans même croiser son regard. Hollie s'approche pour lire. « Il n'y a bien que ces deux, madame ? », demande-t-elle, l'œil sévère et en la dévisageant. « Oui. Je vous jure ». « Nous

vous remercions madame pour votre collaboration », dit le capitaine en se dirigeant vers la sortie. La rue piétonne est encore plus agitée. On est mercredi et beaucoup de personnes ne travaillent pas. « On va se le boire ce jus pour voir à tête reposée où crèchent ces gens ? », demande-t' il, en montrant la précieuse feuille à sa collègue. Ils s'installent à la première terrasse venue. Hollie s'étire en baillant. « Quelle chieuse, cette bonne femme ! », dit' elle en frappant son Smartphone sur la table. « J'ai cru que les deux blondes allaient se crêper le chignon ». « Non ; je ne suis pas violente. Je n'aime pas les gens imbus de leurs personnes ; c'est tout ». « On boit tant que c'est chaud, on regarde avec 'Mappy', qui des deux est le plus près d'ici et on y va dans la foulée ». Elle pousse les deux tasses vides, sort son téléphone pour faire la recherche. Il lui tend la feuille. « Tiens donc ! », dit' elle en plissant le front. « Vous dîtes ? ». « Rien ; juste une réflexion comme ça. Je connais un des deux endroits ». Trente huit kilomètres pour la première et vingt trois pour la seconde... Alors, c'est l'heureuse gagnante de la visite du matin. « Bon, on va voir monsieur et madame Traille ; ceux sont eux les plus proches », rajoute-t' elle en redonnant la liste des adresses. Ils rejoignent le parking souterrain et direction le nord de la ville. Quelques feuilles commencent à jaunir sur les platanes. Avec le vent, certaines tombent déjà sur les trottoirs.

## chapitre 40

Hollie, le téléphone sur les genoux, fait office de GPS ; allié avec celui de la voiture. Des travaux dans la dernière artère avant d'arriver, font durer le trajet plus que prévu ; on ne peut pas tourner dans la bonne rue. Bien entendu, l'application s'affole ; elle ne comprend pas et insiste pour faire demi-tour le plus rapidement possible. Elle veut que l'on revienne au carrefour pour prendre ensuite, la première à gauche ; comme elle a prévu ! La profiler ferme 'Mappy'. « Pénible ! ». Car, le demi-tour, il faut le faire quelques centaines de mètres plus loin pour revenir au soixante sept de l'avenue Sadi Carnot. Braquehais sourit, prend son mal en patience et peut enfin se garer devant. On aperçoit à peine la maison à l'architecture cubique. Un jardin feuillu la sépare de la route. *Fait chier !* Même du haut de ses talons, la policière est à peine assez grande pour voir au-dessus la clôture en alu gris. « Je sonne », dit' elle sur un ton qui montre son envie pressante de voir ce qui se cache derrière. « Oui. On est mercredi et certains ne travaillent pas. On verra bien. Si c'est des gens louches et que l'on sent un fusil à portée de main, on dira que l'on vend des pompes à chaleur et des isolations de murs par l'extérieur ; et on se casse sans faire de vagues ». « D'accord capitaine. On ne sait jamais sur qui on peut tomber ». Elle appuie sur le bouton poussoir en inox. Des aboiements roques résonnent du fond du jardin et un bouledogue anglais arrive en courant... À son rythme ! Il arrête et on l'entend souffler fort derrière la palissade. Personne ne vient à leur rencontre. Elle appuie de nouveau sur la sonnette avec vigueur pendant trois ou quatre secondes. Cela dérange le chien qui se remet à aboyer. Il stoppe dès que l'analyste des comportements retire son index. Rien ne semble bouger derrière cette haute barrière. Le policier s'approche de la poignée du portillon électrique qui ne s'ouvre pas. Le portail sur rail, lui aussi reste clos. Des gens normaux qui bossent pendant la journée ; comme presque tout le monde. À voir ! Hollie prétend que le tueur a une vie normale comme la majorité des personnes. Il travaille, il a des loisirs, il a des amis et a une maison. Il faudra revenir ; et avec une perquisition s'il le faut. « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Il est à peine onze heures », demande-t' elle en cogitant. « On rentre au bureau, on mange vite fait pour être ici vers treize heures, treize heures quinze ». « Et après, on va chez l'autre ? ». « Oui ; à moins que l'on trouve derrière ces murs tout ce qui nous faut ». Tous deux avancent leurs rapports jusqu'à midi. Hollie a mis son jean et ses baskets montantes blanches. Pour activer, ils vont prendre leurs repas à une

saladerie. Un peu de vert en milieu de semaine... Ils arrivent avant le flot de midi et quart. Ils choisissent leurs mélanges et mangent en une vingtaine de minutes. Ils boiront le café plus tard. Ils repartent voir la famille Traille. La circulation est beaucoup plus fluide que ce matin. Un SUV est garé devant le portail ; il y a quelqu'un. La policière sonne. Le bouledogue leur répond avec ses aboiements roques. Des pas se rapprochent et une femme passe la tête par-dessus le portillon. « Bonjour madame. Nous souhaiterions vous voir un instant », annonce la profiler avec un sourire à amadouer le client. « Bonjour. C'est pour quoi ? Je n'ai pas le temps ». « Madame Traille ? ». « Bien sûr ! Je vous ai demandé pourquoi c'était ». Ils ne vont pas y couper. Le capitaine s'approche et montre sa carte. « La police ! Quel est le problème ? ». « Nous voudrions jeter un coup d'œil à l'intérieur de votre maison et plus précisément aux travaux que vous avez effectués récemment ». Elle fixe les deux policiers et secoue la tête de gauche à droite à plusieurs reprises. « Je ne comprends toujours pas. Personne n'entre chez moi, surtout quand mon mari n'est pas là ». « C'est juste pour faire progresser une enquête ». « Désolée, mais non ! Et puis je ne vais pas tarder à repartir au boulot. Au-revoir », dit-elle en faisant demi-tour sur elle-même. « Nous reviendrons avec un mandat... Au-revoir madame ». Elle ne répond pas et s'éloigne vers son entrée de maison. « Marcus, vient ici », crie-t-elle à son chien. Il obéit et la suit à son rythme. « Bon, on va voir l'autre ! ». « Il n'y a plus que ça à faire, capitaine. Cette femme n'a pas une tête de coupable ». « Pas faux ; mais j'ai tellement dit ça à plusieurs reprises sur des affaires, que j'ai arrêté de me fier aux apparences ». « Je comprends », rétorque-t-elle en ouvrant la portière. « Vous embêtez pas avec votre téléphone, on va se fier au GPS de la voiture ». « J'y comptais bien. Je vais faire la sieste ». *Je connais où l'on va.* « Ah ! Carrément ». Ils tournent le dos au soleil rasant en quittant la grande ville pour rejoindre un de ces villages périphériques qui sont devenus maintenant, des petites villes avec souvent plusieurs milliers d'habitants. Après une demi-heure de trajet, il écoute la voix qui lui dit de quitter la départementale. Plus que quatre cents mètres. C'est dans la périphérie de la commune ; c'est presque la campagne. « On est bientôt arrivé ». Hollie ouvre les yeux. « Merci. Ça m'a fait du bien ! Vous savez capitaine, j'ai appris à faire du vélo sur ces routes ». « Ah bon. Vous habitiez ici dans votre jeunesse ? ». « Exactement. Mon père a décidé de se mettre à son compte et on a déménagé pour se rapprocher de la grande agglomération avec ses nombreux clients ; et par là même, du travail de ma maman ». « Voilà la baraque là-bas, en face », annonce Braquehais en la montrant du doigt. Ils se garent à une cinquantaine de mètres et attendent pour voir si quelque chose ou quelqu'un bouge. Rien, après plusieurs minutes d'attente. « Bon, on y va ». La passagère approuve de la tête. Il y a la place de passer entre la maison d'habitation et le garage, puis de se garer derrière. Le capitaine recule sa voiture dans cette petite cour, le plus possible à l'abri des regards. Le chant du roulis d'un ruisseau proche vient jusqu'à leurs oreilles. « On prend les armes », annonce-t-il à voix basse. Les deux vitres de la porte d'entrée sont en verre plein ; on ne voit pas de l'autre côté. Un coup sur la sonnette ; rien ne se passe. La profiler fait le tour pour voir les ouvertures du mur ouest. Les deux battants de la baie vitrée sont mi-clos. Elle met ses deux mains de chaque côté des yeux et tente de visualiser l'intérieur. « Capitaine, venez voir ». Il s'approche. « Mettez- vous comme moi et regardez ». Il prend la place de sa collègue. Sur le mur opposé, au fond de cette longue pièce, le fameux papier peint aux décors de la Grèce Antique. « Bon, en même temps, on le savait », rétorque le policier en regardant autour de lui. Hollie a déjà fait le tour pour voir ce qu'il y a derrière ; plein sud. Une autre porte d'entrée en bois et avec une grande vitre transparente, protégée par des barreaux anti-intrusion. Elle pose son front contre et recule d'un mouvement brusque. « Regardez-moi ça ! ». Elle tremble de la tête aux pieds. Braquehais s'approche, mais il a compris... Les murs de ce côté, en l'occurrence, ici, ceux de la cuisine, sont vert anis... Dulux Valentine ou pas, mais ils sont

vert anis. « Il faut qu'on entre », dit' elle en s'agenouillant. « Mais non, mademoiselle ! On n'a pas le droit ». Elle se relève. « Je sens qu'il faut qu'on entre », rajoute-t' elle en revenant vers la voiture. Elle revient avec son sac à main. Elle attrape une petite sacoche en cuir usé et en sort un énorme jeu de clés, une minuscule lime plate, une pince à épiler, un tout petit couteau suisse, un petit tournevis et une mini lampe de poche. « Mais qu'est-ce que vous faites ? ». « Je rentre, pardi ». « Vous voulez fracturer la porte ? Impossible ! Et puis, il nous faut un mandat ! ». « Je fracture rien du tout. J'ouvre en bonne et due forme », répond-t' elle en secouant sa forêt de clés. « Et vous savez ouvrir les portes comme une voleuse ! ». « Comme un serrurier... Mon père était serrurier et m'emmenait tout le temps les mercredis et les vacances. Je connais toutes les astuces ; je maîtrise toutes les serrures et leur fonctionnement ». Le policier se tape le front avec le creux de la main. *Mais, qu'est-ce qu'elle ne sait pas faire ? Qu'est-ce qu'elle ne connaît pas ? Mais qui est cette fille ?* « Il ne vous faut pas un négatif radio, non plus ? », demande le capitaine, à la fois dépit, admiratif et un brin narquois. « Allons ! Pas pour ce genre de porte ! C'est évident ! ». *Oui, bien sûr ! Suis-je bête !* « Peut-être... Mais par contre, ce qui est certain, c'est qu'on n'a pas le droit de rentrer ». « Capitaine ; on est mercredi, veille de jeudi... Le jour où il tue. Il faut empêcher cela ». *Ça se tient.* « Et comment savez-vous que c'est notre homme ? ». « Je ne sais pas... Intuition féminine ». « Comme prétexte, ça fait un peu juste, non ? ». Elle détourne ses yeux de la serrure et se plonge dans le regard de son supérieur. En plus d'être motarde, pianiste, gymnaste, architecte d'intérieur et serrurier, elle a oublié d'être moche ! *Que voulez-vous faire face à ça ?* « Ok. On reste cinq minutes. On enlève les godasses pour être en chaussettes, on met les gants, les charlottes et bien entendu le masque. Il est loin d'être con ; il faut qu'il ne s'aperçoive de rien. On frotte bien nos habits, aussi. On laisse les armes à portée de main dans le couloir ». « Ah, vous voyez ; vous aussi vous pensez que l'on est chez la bonne personne ! ». Elle a réponse à tout et ne laisse passer aucune miette pour se justifier. « Et s'il arrive ? ». « On l'arrête. Mais je crois qu'il ne doit pas débaucher si tôt que ça, pour avoir son jeudi matin ». *Encore, une fois de plus, ça se tient.* Même pendant ces moments de stress, où l'adrénaline est à son apogée, elle percute la fille ! Elle se remet à genoux, approche sa petite torche de la fente et examine de près. « Vu », dit' elle en attrapant son matériel. Elle commence à bidouiller la serrure. Le policier, sur le qui-vive, surveille les alentours ; c'est calme. Ici, c'est comme dans les autres cités dortoirs, les gens ne s'occupent pas des affaires de leurs voisins. Une petite minute lui a suffi pour venir à bout de la fermeture de cette porte. Pendant ce temps, il a ramené les sur-habits de protection. Elle dépose sa trousse de 'bricolage personnel' dans le couloir sur le tapis d'entrée. Tous deux s'équipent. « Allez capitaine ! Go ! ». « On reste ensemble et on se surveille. Avant de toucher ou d'attraper quelque chose, on vérifie l'emplacement et l'orientation ; pour tout remettre pareil ». « Oui capitaine ». On n'entend plus que leurs souffles au ralenti, derrière les masques. Un coup d'œil rapide à la cuisine, à la salle de bains et sur la gauche, à la belle pièce en longueur qui fait salon et salle à manger. Les peintures, les papiers peints ont été refaits. Le plancher est neuf, lui aussi. En face dans la chambre, le lit est défait et le dressing est ouvert en grand. Les policiers font attention de ne toucher aucun mur. Ils repositionnent les battants des portes exactement dans le même axe. Ils s'approchent de ce qui semble être la future chambre d'amis. Le sol est protégé par une bâche. Des outils et du matériel sont là. Un pot cabossé de peinture Dulux Valentine vert anis est posé dans un coin. Les pinceaux trempent dans de l'eau ou du white spirit. La table à tapisser est dépliée au centre. Plein de feuilles et des coupures de journaux la recouvrent. Il y a des plans de localisation, des photographies, des noms, des adresses et des textes indiquant les stratégies à adopter pour s'approcher de celles qui allaient devenir ses victimes. Malgré le fouillis apparent, tout est parfaitement rangé et classé. « C'est lui ! », chuchote Hollie en joignant ses mains comme pour une

prière. « Oui... Nous sommes vraisemblablement chez la bonne personne. On calme notre excitation. Pas de bêtises ! », répond Braquehais, en mettant sa main sur l'épaule de sa collègue. Elle se retourne et opine du chef. Tous deux se penchent pour lire. Cinq tas bien distincts sont alignés avec des noms en lettres rouge, qui parlent aux deux policiers. Charvet, Roumat, Boffelli, Aucagne ; chacun à son dossier. Une grande croix a été rajoutée dessus. Le même style que celles sur les fameuses peintures du maître allemand de la renaissance retrouvées chez les femmes tuées. Ces dossiers sont clos ; terminés ! Sur le cinquième, qui n'est pas rayé, le nom écrit en lettres majuscule fait crisper le regard de la profiler... Maigret Odile. Elle se précipite dessus. Le capitaine vient de comprendre. Il l'attrape au vol et lui enserme les bras pour qu'elle ne touche à rien. « Hollie, calmez-vous ! ». « Il veut tuer ma maman... C'est l'adresse ! ». Elle se débat. Il serre encore plus fort. « On n'a pas le droit d'être là. Je vous le répète, calmez-vous ». « Vous me faites mal ». « Je sais. Je vous lâche si vous me jurez de ne toucher à rien. Après, on regarde ensemble ; promis ». Elle ne bouge plus. Après l'énervement, ses jambes semblent fléchir. Elle se met à pleurer. Il se baisse en la maintenant toujours très fort et l'assoit doucement sur la bâche. Il relâche l'étreinte et ne la quitte pas des yeux. Il se met à genoux devant elle. Elle le fixe. Elle s'approche de lui et passe ses deux bras autour de son cou en serrant très fort, à son tour. Il ne sait comment réagir et ne sait pas où mettre ses bras et ses mains. Il les rabat le long de son buste et la laisse se calmer tranquillement. Elle se recule et le fixe de nouveau. « Excusez mon comportement, capitaine ». Elle a repris le dessus de ses émotions. « Je vous en prie. Je comprends votre attitude. Vous vous sentez mieux ? On continue cette enquête, ensemble ? ». Elle secoue le visage verticalement et sèche ses joues. « Oui. Merci pour tout ». « De rien ! On forme une équipe et on s'épaule dans les durs moments ; c'est normal. Et vous en auriez fait de même ». Il se remet sur ses jambes et aide sa collègue à se redresser. Il réajuste ses gants en latex pour attraper délicatement le tas numéro cinq, celui de madame Maigret et tous deux examinent la feuille suivante. La date du meurtre est mentionnée ; ce sera demain à sept heures quinze. *Pourquoi à cette heure précise ?*, pense le policier. La feuille suivante est la fameuse photocopie de la peinture morbide de la renaissance. Les deux croix y sont déjà. Braquehais remet en place le dossier pareil à ce qu'il était posé. Elle attrape le bras de son supérieur et demande : « c'est tout ? Je veux savoir... Notre famille ne connaît pas les quatre autres. Tout doit être spécifié, noté... Il faut tout éplucher ! Comment il va s'y prendre et pourquoi ma mère, et pourquoi les autres ; etc... ». Il lui répond en haussant le ton. « On s'arrête là. On a le principal. Le reste, on le saura quand on l'aura arrêté et en revenant ici, tout étudier. On ne devrait pas être dans cette maison ; et vous le savez. J'ai dit cinq minutes et ce sera cinq minutes. On s'en va et c'est un ordre. Sortez de cette pièce pendant que je remets la protection du sol en place comme elle était ». Elle recule sans rajouter un seul mot. Elle attend dans le couloir en baissant la tête. Elle ne boude pas, elle réfléchit à la situation. Il sort de la chambre, jette un dernier coup d'œil et s'approche d'elle. « Mademoiselle, regardez si tout est en ordre, comme c'était avant d'y entrer ». Il veut la reconnecter au réel ; la réintégrer dans cette enquête. Enfin, lui faire comprendre qu'elle a toujours sa confiance. Elle prend le temps de tout examiner. « Ça va ; tout était rangé comme cela ». Les deux policiers ressortent en ne touchant plus rien. Le capitaine regarde une dernière fois ce fameux papier peint qui a donné l'identité du tueur, à défaut de donner la clé de l'énigme ; là-bas sur le mur du fond. Elle s'en aperçoit. « Il vous plaît... On fait vite, s'il arrivait », dit-elle en reprenant sa petite trousse en cuir. Elle est revenue dans le momentum. Le capitaine reste quelques instants pour tout vérifier ; enfin, voir s'ils n'ont pas fait d'erreurs et laisser des traces de leurs passages. « C'est bon ; on s'arrache. Vous avez ouvert ; mais vous savez fermer ? ». « Bien sûr ; c'est beaucoup plus facile. Il suffit juste de rebasculer ; il n'y a pas de crans à passer... Enfin, sur celle-ci ». « À vous de jouer, alors ! ». Effectivement, à peine une



quinzaine de secondes lui suffit pour refermer la porte en clé. Le policier appuie sur la poignée ; la serrure est bien bloquée. Machinalement, il passe son mouchoir dessus. « Vous avez peur qu'il fasse un relevé d'empreintes ? ». « Non ! On a les gants... Mais on n'est jamais assez prudent. C'est ma devise et cette nuit, je dormirai mieux ». « Comment ça ? Et pour ma maman ! ». « On décampe d'ici et on parle de tout cela au bureau. Votre mère ne risque plus rien ; mais nous si... On est entré sans mandat, par effraction, que vous le voulez ou non, et il faut maintenant trouver la bonne stratégie ; sinon les avocats du présumé coupable la trouveront ; et pas en notre faveur ! Et ne parlons pas du juge, du procureur et même du commissaire ». Un silence s'installe. « Je comprends », dit-elle en rangeant ses clés et tous ses petits outils. Il la regarde faire. « Vous trimbaliez toujours cette quincaillerie dans votre sac ? ». « Toujours. Et je ne m'en séparerai jamais. Un souvenir important de mon papa... Il me l'a légué avant de nous quitter pour le royaume des cieux... La transmission de son savoir à sa fille. Et puis, vous voyez, ça peut toujours servir ! ». Braquehais ne rajoute rien et démarre la voiture. Il sort de la cour sans faire le moindre raffut superflu. C'est une commune 'voisins vigilants'.

## chapitre 41

Ils arrivent au SRPJ dans le plus grand silence. Personne n'a parlé pendant le trajet. Chacun pense de son côté. Il va bien sûr falloir arrêter le tueur avant l'irréparable et se sortir de ce mauvais pas, qu'a été cette intrusion dans sa maison. La profiler est beaucoup plus calme que ne l'aurait imaginé son collègue. Mais, elle doit avoir pris conscience de ce qui vient de se passer et doit réfléchir à une suite honorable. Elle a une carrière entière à mener. Lui, il aimerait bien passer commissaire ; être calife à la place du calife... Sans les lunettes rondes et vertes ; ça n'irait pas à son visage. Ils se garent sur le parking et sans traîner dans le couloir, entrent se réfugier dans le bureau le plus proche ; celui du capitaine. « J'ai une petite idée et vous, mademoiselle ? ». « Je crois qu'il y en a qu'une, non ? ». « À voir... Qu'avez-vous imaginé ? ». « C'est ma maman, mais il ne faut rien lui dire ; à personne d'ailleurs. Demain matin, je suis chez elle vers sept heures, prétextant un truc. Pendant que nous prenons notre petit déjeuner ensemble, vous me téléphonez, vous passez me récupérer et vous vous planquez. On arrête ce type et l'affaire est dans le sac ». *Elle ose ! Mais c'est très bien...* « Des coïncidences, il y en a depuis le début ; une de plus ou de moins... J'arrive donc pilepoil au moment où le tueur entre chez vous ; je l'aperçois, je vous envoie un petit message et on le coffre. Ce message, je l'enverrai et vous vous le lirez réellement. La défense vérifiera ; car forcément, ils trouveront cette histoire bizarre. Votre maman ne doit rien savoir de notre manège et ne doit rien soupçonner. Après, il faudra la mettre au courant pour qu'elle passe de meilleures nuits. Ils ne manqueront pas de l'interroger, par la suite ». « C'est donc cette idée que vous aviez ? », demande-t-elle, satisfaite de sa prise de parole. « À peu-près la même chose. Il y a effectivement celle-là ; mais il y en a une autre ». Elle le regarde, interrogative. « Elle est bien plus simple en réalité. Demain matin on va l'arrêter chez lui ». « Et par quel hasard, on sait que c'est le bon type ? ». « On n'a pas le droit de rentrer, mais on a le droit de faire ce que l'on a fait ; le tour de la maison. On a vu le papier peint et des murs verts anis à travers les vitres et on a conclu qu'il était vraiment un bon suspect. Donc, on l'arrête pour faire la perquisition et pour l'interroger ». « Bèh oui ! Que je suis bête... Et s'il n'avoue pas ? ». « Y'a les preuves chez lui, mais effectivement il peut tout nier. Que ça doit être quelqu'un d'autre, mais qu'effectivement il avait l'idée... Et, on la lui a piquée. Enfin, ce genre de choses et ça peut amener loin ». Hollie fait la grimace. « Il faut le prendre en flagrant délit. On reste sur la première proposition. Il faut conclure cette enquête d'une façon irrémédiable pour le coupable. Il

nous a fait assez chier comme ça ! », dit-elle en frappant son poing droit dans le creux de sa main gauche. Il sourit en admirant sa ténacité et son courage. « N'oubliez pas que du coup, ça implique votre maman. Ensuite, on n'a aucun mérite ; on a arrêté le tueur par hasard ». Elle pince les lèvres et secoue la tête de dépit. « Exact et ça, ça craint... J'aime pas ! Il faut faire un mélange. Ma mère ne m'en voudra pas ; elle comprendra, j'en suis sûre ». « Bon. C'est là où je voulais vous amener mademoiselle ; il faut mixer les deux ». Elle reprend l'initiative de la construction. « On garde le début chez ma maman. Vous passez me récupérer pour aller surveiller ce mec, car on sait qu'il est suspect et on l'arrête en gardant la même fin de ce que l'on a imaginé. Pris en flagrant délit, il ne pourra pas nier les faits. Notre enquête est nickel. On donne au juge une affaire propre et claire comme de l'eau de source ». « Nous, on sort la tête haute. Ensuite, pour votre première, ce serait très bien de rendre une conclusion d'enquête où le jugement à venir sera sans recours possible, auxquels pourrait se raccrocher la défense. Ça, les juges adorent et le procureur encore plus ! Et la hiérarchie, n'en parlons pas... Vous serez dans les petits papiers du commissaire ». Il pense aussi à lui... Sa famille part en sucette, mais il veut que sa carrière évolue. Pour une fois, sa gueule passe en premier. La justice, c'est bien... Mais quand on peut y associer la réussite professionnelle avec tous les avantages possibles qu'il y a à en tirer, alors c'est mieux. Il n'aurait jamais tenté cela auparavant. Ce qui se passe dans son couple lui fait voir les choses différemment ; ne plus attendre que les opportunités arrivent... Il faut les créer ! Même si des fois, par le passé, il a fallu arranger certaines façons de mener l'investigation ou certains instants, enfin, façon de faire à sa sauce ; comme tout enquêteur ! Mais là, il a été plus loin et il va essayer d'en tirer profit. Quant à sa collègue, sous son beau minois, elle déborde d'ambition. La motarde n'a pas que du tempérament. Effectivement, le diable est aux aguets ! Elle veut que son père soit fier ; quitte à franchir un peu les lignes rouges. Peut-être que le serrurier les a déjà franchies... Il n'avait pas décelé cette facette de la jolie Hollie ; il l'estime de plus en plus. Pour réussir dans ce job, il faut être un peu borderline. Il le sait bien, la clean-attitude ne paye pas tout le temps ; voire jamais ! « Bon, on finalise », demande-t-elle, entêtée dans cette voie. « Oui. Ayez votre arme ; si ça ne tournait pas tout à fait comme on le souhaite ». Elle opine du chef. Elle est calme, malgré que sa mère serve d'appât. « Par où va rentrer ce type chez votre maman ? ». Elle prend plusieurs secondes pour réfléchir. « Par la porte ; il n'a pas d'autre solution », répond-t-elle sans ambiguïté dans sa voix. « Sûre ? ». « Aucune autre alternative. Les voisins sont de chaque côté et derrière, c'est le mur très haut d'une ancienne usine avec un toit en forme de lame de scie ». « Et les fenêtres ? ». « Sur le côté, là où il y a le garage, la buanderie et l'atelier de mon papa, il y a partout des barreaux et des grilles ». « Très bien. Il va devoir ruser ! En quoi va-t-il être déguisé ? On verra demain ; on connaît son visage et l'heure ; donc, il ne nous échappera pas ». « Je ne me garerai pas devant ; ma voiture est plutôt facile à identifier ». « Bien sûr que non. Moi je serai là vers sept heures et je serai aussi stationné ailleurs ; même si elle est banalisée, et j'attendrai planqué ». « On va le coincer. Sinon, j'ai des chaussures et des vêtements chez elle et donc je lui dirai que je veux récupérer quelque chose avant de partir au taf. De toute façon, elle se lève tôt. Elle aime faire le ménage le matin », rajoute-t-elle en haussant les épaules. « Allumez la télévision ou la radio et évitez de discuter vers sept heures et quart. Parce que bien entendu, vous voulez savoir ce que disent les journalistes sur votre enquête... Elle aussi ! ». Ils restent encore quelque temps dans le bureau, à tout récapituler ; tout jusqu'au moindre détail. Une vie est en jeu ainsi que deux carrières dans la police. Il y aura aussi à faire valoir la grande crédibilité de ces faits devant un tribunal. Hollie appellera sa maman ce soir à vingt et une heures. « Vous ne craquerez pas au téléphone ? ». « Non. Promis capitaine ». Elle lui a répondu avec aplomb et détermination. Il sait qu'elle va assurer. Il a déjà pu mesurer à plusieurs reprises son grand courage. « S'il y a un souci,

vous me tenez au courant et cela, à n'importe quelle heure. Mes nuits sont calmes ! ». Cette fois, elle sourit sans détourner le regard. Ils sont complices sur beaucoup de choses et ont maintenant un secret en commun. « Oui capitaine. Mais il n'y en aura pas », répond-t' elle avec autorité. Elle est lancée et rien ne l'arrêtera ; il aime ça. Elle attrape son téléphone. Le visage de Maxime Labrousse est bien en évidence sur son compte Facebook. Ils savent à quoi il ressemble. Comme l'affirmait l'analyste des comportements, il est normal ; son regard est vif. Il travaille et possède une maison. Il pose fièrement devant son mur recouvert du papier peint aux décors de la Grèce Antique. Sur le cliché du selfie, on distingue bien les spirales, ou plutôt les volutes du motif ionique. Un de ces bouts, découpé dans un angle, s'est collé sous sa chaussure et s'est ensuite détaché de celle-ci en heurtant le tapis devant l'évier ; sûrement en attrapant le torchon pour étouffer cette pauvre madame Aucagne. Erreur fatale... Le vert anis oublié sur la lame du cutter ne l'avait pas été ! « Hollie ; puisque Darry Cowl ne vient pas à nous, on va aller à lui. Il faut lui faire part de nos avancées ». « Qui, capitaine ! ». « Oui, c'est vrai ! Vous êtes trop jeune pour le connaître... Moi aussi, d'ailleurs ! Tapez Darry Cowl sur internet et vous comprendrez ». Elle reprend son Smartphone et commence à taper sur le clavier sensitif. « Comment ça s'écrit ? ». Braquehais épelle le nom de l'acteur et musicien. « Ah oui ! Je comprends mieux. Ce sont les deux même tronches ». Elle se met à rire. « Comme vous voyez, on est entouré de pianistes ; en plus de vous ». « Pourquoi va-t'on le voir ? ». « Pour qu'il ancre dans sa tête que l'arrestation de demain ne sera pas un hasard. Son témoignage pourrait servir ». « Vous avez pensé à tout ! ». Elle plisse les yeux. *Le capitaine aussi, veut tirer profit de cette situation.* Braquehais frappe à la porte noire du fond. « Entrez les deux cachotiers ». Il sait qui arrive. « Bonjour commissaire. Nous avons une plausible avancée de dernière minute pour notre enquête et nous voulons vous la faire connaître ». Il plaque sa main sur le micro du téléphone. « Je n'ai pas trop le temps mais je vous écoute si ce n'est pas long ». Les deux policiers expliquent leur visite de demain matin en quelques secondes en restant vagues du pourquoi et du comment. Il ne pose aucune question, se contente d'opiner de la tête et reprend la parole. « C'est très bien ça ! Donc demain on met le coupable sous les verrous... ». *Il ne sait si bien dire.* « Bonsoir commissaire ». « Bonne soirée et à demain », répond-t' il en remettant le combiné contre l'oreille. Une fois dans le couloir, la profiler interpelle son supérieur : « L'enfoiré, il ne nous a pas crus ! ». « Effectivement ! Il va être surpris. Sauf que maintenant, il sait que l'on est sur une piste. Aux oubliettes, le hasard ». Elle le dépasse en levant ses deux pouces et se retourne brutalement. « Ça me perturbe que l'on n'ait pas pris le temps de jeter un œil à la phrase qui était destinée au ventre de ma mère », rajoute-t' elle en écartant ses deux mains. « Ne vous encombrez pas le cerveau de ces futilités. Bientôt, on va avoir tous les éléments. Soyez patiente ». Il lui ouvre la porte et tous deux s'éclipsent sans faire de bruit. Ils ne veulent plus voir personne. Les véhicules démarrent et se volatilisent dans la ville immense. Petit footing pour le capitaine pour évacuer cette journée éprouvante pour les nerfs. Mais petit... Il faut garder des forces pour demain. Il ne sait pas si quand il va rentrer, son épouse sera là ou alors, si elle aussi, évacuera son stress à Moving Form ou au Fasthotel. Hollie entre chez elle. Elle prend son téléphone. « Bonsoir tata. Je peux venir faire du piano ; je n'ai toujours pas le mien. Là, il faut que je m'abandonne dans le solfège et la musique ». Elle se rafraîchit un peu, remonte dans sa voiture et part se concentrer sur autre chose que le boulot. Elle y reste plus d'une heure trente à enchaîner des morceaux classiques et de variétés. Aussi, quelques intros de rock ; voire hard rock... Il y en a de magnifiques. Maintenant, chez elle, au calme, elle mange des crudités agrémentées d'une boîte de thon blanc. Quand elle a fini son peu de vaisselle, il est vingt et une heures. Elle prend son téléphone. « Bonsoir maman. Demain matin, je viens récupérer une veste et une paire de chaussures. Tu m'attends pour prendre le petit déj' ? Vers sept heures, ce serait bien ». Elle écoute la réponse en

souriant. Tout s'annonce sous les meilleurs auspices. Sa mère n'est pas surprise et elle est ravie de partager un petit déjeuner avec sa fille adorée. Elle n'a plus qu'elle en attendant les petits enfants. « Maman, je t'aime. À demain ». Elle n'a pas failli dans l'intonation. Elle repose son portable et le reprend aussitôt. « Allo Adrien. Je t'avais dit que peut-être, on se verrait. Enfin même qu'on passerait la nuit ensemble ; mais ce n'est pas possible. Demain matin, je me lève tôt et la journée sera sûrement remplie ». Elle sourit pendant qu'il lui parle. Il est compréhensible et fait tout pour que sa puce soit heureuse ; et puis, c'est comme ça. De toute façon, les meilleurs moments sont les retrouvailles après l'attente. Tous deux s'envoient des milliers de bisous et elle raccroche. Aucun scrupule... Là, c'est vrai ! La journée de demain va être les vingt-quatre heures les plus importantes de son début de carrière dans la police. Elle se lave les dents, prend sa douche et plonge sous sa couette. Elle règle l'alarme à six heures dix. Va-t' elle dormir ? Dans sa tête, elle rejoue plusieurs fois la scène à venir chez sa mère. C'est compliqué de trouver le sommeil. Et si ça se tournait en travers... S'il y a des morts ! Non ! Le tueur n'a pas d'arme à feu ; il n'en a pas besoin. Il planifie tout et s'imaginer qu'il est le plus fort ! Alors ! À quoi lui servirait une arme ? Mais elle culpabilise ; elle se sert de sa propre mère pour son ambition personnelle. Mais, son cher papa lui dirait : ma fille, il n'y a aucun risque ; alors fonce ! Cette idée la rassure. Tous deux ont élevé leur unique enfant en la poussant toujours à aller au bout de ses idées. Il n'y a que comme ça qu'on apprend ! Elle est devenue une battante sur un tapis de gymnastique et une fille posée derrière un piano. Le côté guerrier et le côté calme ; tous deux lui servent sur sa puissante Ducati. La glace et le feu réunis ! Elle s'endort aussitôt pour toute la nuit. Braquehais allume la télévision pour se détendre. Énième fois qu'il regarde 'la folie des grandeurs'. Les scènes burlesques s'enchaînent et lui font oublier que demain matin sera délicat. Louis de Funès, Yves Montand et Alice Sapritch sont à leur paroxysme. Le film terminé, il part fumer un bout de cigare sur la terrasse. Il va au lit détendu et confiant. Sa femme est déjà endormie dans son coin. Elle n'a pas mis son bonnet blanc à pompon et aucune pièce d'or n'a roulé sous le lit !

## chapitre 42

La nuit a été courte pour les deux policiers. Les aiguilles de leur horloge ont tourné plus vite. Braquehais, avec toute son expérience, a plutôt bien dormi. Ses moments de repos seront de moins bonne qualité quand il aura la responsabilité de toutes les enquêtes en cours ; dès qu'il sera commissaire. Il va se raser pour avoir les joues aussi lisses que Darry Cowl. Car, à la promotion, lui aussi y pense en se rasant. Ils vont passer pas mal de temps ensemble, aujourd'hui... Son supérieur ne le sait pas encore ! Hier, il les a pris pour des jambons ! Hollie n'a pas fait de cauchemar. Elle a un peu la bouche pâteuse au réveil. Maintenant qu'elle est debout, elle ne tient plus en place. Heureusement qu'Adrien n'est pas là ; il a horreur de la voir agitée dès qu'elle a posé un pied par terre. Elle avale un grand verre de jus de clémentine et mange une madeleine nature. À quelle heure va-t'elle prendre son petit déjeuner. Celui qu'elle doit partager avec sa mère risque d'être interrompu et après, il faudra amener ce Maxime en garde à vue et l'interroger. Elle ne veut perdre aucune miette de ce qu'il va dire ; car personne n'a encore trouvé la clé du pourquoi de ces meurtres. Que vient foutre sa mère là-dedans ? Sa famille aurait-elle un lourd secret invouable ? Les frissons lui parcourent tout le corps. Elle peut à peine finir cette petite pâtisserie. Elle est plus inquiète et stressée qu'elle veut bien se le dire. La douche atténue tout cela. Elle monte dans sa voiture, baisse le pare-soleil et regarde sa tête. Sa mère qui la connaît comme si elle l'avait faite, va voir que quelque chose ne tourne pas rond. Elle inventera bien un truc... Une gastroentérite par

exemple ; il y en a en ce moment... En plus du virus ; quelle drôle de période ! Sa nuit a été difficile avec ce mal de ventre ! Voilà l'explication. Braquehais démarre pour aller faire le planton jusqu'à que le tueur arrive pour commettre son horrible acte. Quand il y réfléchit, cette affaire est incroyable... Et ce n'est vraisemblablement pas fini ! Que vont leurs apprendre les aveux de Maxime sur la raison de ce carnage ; car ce type n'est pas un psychopathe et loin s'en faut ! Il s'attend à un récit inimaginable ; vu qu'ils n'ont rien trouvé en épluchant toutes les vies des victimes et de leurs familles. C'est la première fois que du papier peint permet d'arrêter un coupable. Quand il arrive sur place, il va se garer dans une rue parallèle après avoir ralenti à hauteur de la maison. Il a vu de la lumière dans une des pièces ; elle doit faire son ménage. Il n'aperçoit pas la voiture de sa collègue ; elle semble l'avoir bien planquée, comme convenu. Le rythme de son pouls augmente. Hollie embrasse sa mère en entrant. Elle serre son sac à main contre son ventre. Toutes deux vont jusqu'à la cuisine en papotant de tout et de rien. Deux tasses sont sur la table. Il y a même des croissants ; François Hollande a dû passer ! « Tu sais maman, je n'ai pas très faim ; j'ai une gastro ». « J'ai bien vu que quelque chose clochait. Tu mangeras ce que tu pourras, ma chérie. Je prépare le thé ». « Merci. Je m'assois alors ; tu n'as pas besoin d'aide ? J'irai récupérer mes affaires après ». Elle n'arrête pas de regarder l'heure sur son Smartphone. « Repose-toi. J'me débrouille ». « J'allume la télé doucement pour voir ce qui se raconte sur l'enquête ». « Fait comme pour toi ma chérie ». Toutes deux continuent à discuter tout en surveillant ce que disent les infos. Elle est fière du travail de sa fille. Son père aussi, serait aux anges ; mais il doit le voir d'où il est... Ce n'est pas une porte qui va lui obstruer la vue ! Le policier, caché derrière un bosquet de ce bout de jardin public, observe. Les éboueurs ne sont pas encore passés. La poubelle de madame Maigret est encore pleine. « Merde ! ». Un employé municipal tout de jaune vêtu, arrive sur le trottoir en balayant. Il se dirige doucement mais sûrement vers la maison en remettant son sac en bandoulière. *Fait chier ce con ; il va tout faire rater !* Un camion poubelle freine et stoppe sa course pour prendre maintenant celle de madame Maigret. *Décidément !* Tout s'en mêle ce matin. Tout le monde s'est donné rendez-vous sur ce bout de trottoir. Le camion repart. Le balayeur les salue, puis il arrête sa tâche et semble observer discrètement les alentours. « Putain ! Où est son récipient sur roues dans lequel il met les détritiques qu'il ramasse ? C'est un faux employé municipal... Ce type est le tueur ». Le voilà qu'il pose son balai contre le muret, empoigne la poubelle de madame Maigret et entre dans sa cour par le portillon. Le capitaine attrape son téléphone et écrit un message en vitesse à sa collègue ; *'il est dans le jardin, j'arrive'*. L'homme sonne à la porte et crie : « Je vous amène votre poubelle ; le couvercle est cassé ». Il attrape une bouteille vide de l'intérieur de sa sacoche. Il a tout planifié. Il savait que les éboueurs passaient à cette heure-là. Hollie pose son Smartphone, se saisit de son sac à main et dit : « maman, je vais aux toilettes... C'est encore cette saloperie de gastro qui fait des siennes ! ». Madame Maigret réajuste son peignoir, s'avance vers son entrée et ouvre. « Bonjour monsieur ; c'est gentil de m'avertir. Que dois-je faire pour la remplacer ? ». La profiler se met dans l'angle de la porte des WC et sort son arme du sac à mains. « Bonjour madame ; je vous explique tout. Mais avant, est-ce que je peux remplir d'eau ma bouteille à votre évier ? ». « Je vous en prie. C'est vrai que le soleil ne va pas tarder ». Dès que le capitaine arrive dans le jardin, il sort son pistolet et fonce dans la maison. Surpris, l'intrus se retourne brutalement. « Ne bougez plus Maxime et levez vos mains en l'air », lui ordonne le policier. Il semble hésiter. Hollie sort de sa cachette en pointant son arme et attrape sa mère par une épaule et la tire en arrière et s'écrie : « Je vous tiens en joue, ne bougez plus ». Le tueur se retourne et s'aperçoit qu'il est pris en tenaille ; et en plus, deux revolvers pointent sur lui... C'est fini ! Il ne restait plus que cette femme à tuer... La cinquième et la dernière. Il lâche sa bouteille vide qui tombe près de ses chaussures Caterpillar et lève ses bras au-dessus de sa tête. Il réfléchit. Il

est d'un calme olympien. Comment l'ont-ils démasqué ? Il a tout planifié. Où a-t-il merdé ? Il n'aurait pas dû changer son planning. Mille choses lui passent par la tête. Un bruit de ferraille le sort de son moment de solitude et de réflexion; le capitaine remue les menottes en s'approchant. « Déposez votre sacoche ». Maxime s'exécute. La policière resserre la garde en avançant. Il tend ses deux poignets devant lui. Une fois ligoté, Braquehais le fouille. Aucune arme sur lui ; Hollie en était sûre. Elle regarde sa mère qui s'est assise dans le couloir à même le carrelage. Il va falloir qu'elle lui parle, mais pas devant le tueur... Après ; mais le plus rapidement possible. Sa maman adorée a mis son visage dans ses paumes de mains et ne dit pas un mot. De toute façon, elle ne comprend rien de ce qui se passe actuellement sous ses yeux. Sa fille et son collègue connaissent le prénom de ce type qui lui ramenait gentiment sa poubelle. Ce type qui s'est laissé mettre des menottes sans rien dire... Qu'ont-ils à lui reprocher ? Il n'a pas une tête de malfaiteur. Une bonne bouille d'employé communal avec son boudrier et son pantalon jaune fluo. Décidément, elle ne pige rien à cette situation et préfère laisser agir les deux policiers sans les déranger. Sa fille a une arme entre les mains et ne semble pas rigoler du tout ; c'est du sérieux et c'est là, chez elle dans sa maison ! Pour une fois qu'elle venait prendre le petit déjeuner avec sa mère ! « Allo. Ici Hollie Maigret, nous venons d'appréhender le tueur des quatre femmes ; il faut venir le chercher. Je vous envoie l'adresse ». Elle raccroche et croise le regard de sa mère qui vient de lever les yeux et qui la fixe. Elle vient de comprendre que ce type voulait la tuer, elle ; comme les quatre autres de l'enquête que mène sa fille... Pourquoi ? Ensuite, comment se fait-il que son collègue était là aussi ? Pour rompre cet instant désagréable, l'analyste des comportements se saisit du sac sur l'épaule de Maxime pour en vérifier le contenu. Elle y trouve le dessin, le cutter et un bâton en résine ; une ficelle y est accrochée. Il est muni d'une ventouse à une extrémité. « Le compas », dit-elle en le montrant à son supérieur. « Exact. Nous avons tous le matériel ». Les sirènes se font entendre au loin. Maxime semble moins serein que tout à l'heure ; car maintenant c'est certain, il est arrêté par la police. Les quatre murs de la prison se profilent à l'horizon ; jamais il ne verra les plages des Canaries ou du Cap Vert. Et son mur aux motifs ioniques de la Grèce Antique ; lui qui venait de finir les travaux de sa maison. Tout était en place pour passer une vie mieux que la normale, maintenant que la pandémie semble s'éloigner ; les variants ont l'air d'être moins redoutables. La voiture bleue de la police se gare, arrête son vacarme et laisse tourner son gyrophare. Quatre hommes en descendent. Après les échanges de bonjours et de brèves explications, l'homme menotté est placé à l'arrière entre ses deux gardiens de trajet. Ils se retrouvent tous les trois dans ce couloir à se regarder en chien de faïence. Le capitaine s'approche de la mère de sa collègue et se penche pour le saluer. « Bonjour madame Maigret. Vous allez bien malgré ces péripéties et ce tumulte matinal ? ». Elle redresse la tête pour le fixer et la secoue verticalement pour faire comprendre que oui. « Je vous laisse avec votre fille. Hollie, vous avez un peu de temps avant qu'on l'interroge », dit-il en s'éloignant vers la sortie. Madame Maigret se lève d'un bond et court vers le policier. « Où allez-vous capitaine ? C'est trop facile. Je veux tout savoir ». Elle l'attrape par le bras et l'oblige à se retourner. Braquehais fixe la profiler qui ne sait pas quoi dire ni quoi faire. « D'accord madame ; effectivement, on vous doit bien une explication. Et comme je suis le seul responsable de ce qui vient de se passer dans votre maison ! ». La policière s'approche de sa mère et de son collègue. *J'ai aussi participé à la mise en place de cette stratégie.* Elle attrape sa mère entre ses bras et lui dit avec une voix douce : « Tous les deux, d'un commun accord, nous avons décidé de cette façon de faire. On va s'asseoir dans la cuisine, manger un peu et je te dis la vérité ». Pendant que Hollie prépare le café et le thé, elle explique à sa mère toute l'histoire et pourquoi, ils en sont arrivés là. Braquehais approuve du regard en buvant un jus bienfaiteur. Madame Maigret comprend que sa fille et le capitaine ont fait une erreur en entrant sans perquisition chez le tueur ;

mais que cette erreur, lui a au final, sauvé la vie. Elle se lève de sa chaise ; s'approche de sa fille et la serre à son tour dans ses bras. « Je crois qu'effectivement, il n'y avait que cette solution. Je suis fière de toi et ton père aussi doit être très fier. Tu sais, il te voit et il suit ton parcours et ta vie, depuis là-haut ». Le petit déjeuner se termine en parlant de tout et de rien. Personne ne revient sur ce qu'il vient de se passer. « Hollie, ce n'est pas que je m'ennuie, mais on doit y aller. Vous voulez connaître le motif, ou pas ? ». « Maman, tu rangeras. Il faut qu'on y aille ». « Bien sûr ma chérie. Merci capitaine. Je compte sur vous pour mettre des garde-fous à ma fille quand cela sera nécessaire. Vous avez pu juger par vous-même que quand elle a une idée, c'est difficile de l'en dissuader. Son père l'a éduquée dans ce sens... avec ma complicité ! ». « Oui madame. Elle ne sera pas tout le temps avec moi. Elle va se balader d'enquête en enquête. Elle va avoir la confiance de tout le monde ; elle vient de conclure sa première avec brio ». Il en rajoute une couche pour bien ancrer dans la tête de madame Maigret que c'était la meilleure solution pour la suite de la carrière professionnelle de sa fille. Les deux femmes s'embrassent longuement. Le sourire est sur les deux visages. Le capitaine récupère la sacoche du tueur, laissée dans le couloir. Une fois dans le jardin, il prend la parole. « Cette arrestation s'est vraiment bien passée ; mieux que sur le plan. Par contre, je ne sais pas si votre maman réalise bien qu'elle a échappé à la mort par un heureux concours de circonstances. Pour le moment, elle est dans l'euphorie de votre réussite... Il faudra l'épauler quand la tension de cette histoire va retomber ». « Je sais capitaine. Mais vous savez, elle est forte, très très forte même si elle n'y paraît pas. Elle n'a pas failli pendant la longue agonie de mon papa et a été présente et digne jusqu'aux derniers instants ». « Je peux vous demander de quoi il est décédé ? ». « Bien sûr. Un cancer au foie et au pancréas. La fin n'était vraiment pas terrible et ma maman a fait front ; moi, j'avais plus de mal. Mais, il a eu le temps de m'apprendre quelques trucs et de me faire part de son expérience!». « J'ai vu... On récupère nos voitures et on se retrouve là-bas. Darry Cowl doit se demander comment on a fait pour l'avoir arrêter en flagrant délit. Il ne nous a pas cru hier et doit être surpris. Il me tarde de voir sa tête ». Elle sourit et sa belle gueule refait surface. « Moi aussi. À tout de suite ».

## chapitre 43

Le commissaire les attend sur le seuil. « Bonjour vous deux. Après l'interrogatoire, il va me falloir vos rapports. Je m'occupe des papiers nécessaires pour pouvoir entrer chez ce monsieur... À moins que vous en ayez ? Il y a sûrement des choses à voir. Enfin, je crois ! ». « Bonjour commissaire. Nous n'y manquerons pas ». « Bonjour monsieur », fait Hollie en mettant sa main devant sa bouche pour cacher un sourire espiègle. Dès qu'ils sont dans le bureau de Braquehais, la profiler demande : « il est toujours comme ça ? Ça l'emmerde qu'on ait attrapé le coupable ? Pourquoi a-t-il rajouté cette allusion ? ». « Hier, il s'est trompé en ne nous croyant pas. Il a horreur de passer pour un con. Il a fait diversion en revenant au basique ; vous savez, le truc emmerdant de notre job. Ça lui passera et il nous félicitera ; vous verrez. Ensuite, il a de l'expérience et doit sentir un truc pas très net. Il n'en fera aucune allusion... Pour lui, l'important c'est le résultat pour briller devant le juge et le ministre. Donc, lui et nous, on est dans la même barque ». « Ouais ; mais c'est énervant ! Sinon, il me tarde d'écouter ce Maxime. J'en peux plus d'attendre son explication ». « L'instant de vérité approche ! Actuellement, ils font les relevés d'empreintes avec tous les contrôles d'identité. Ils nous appelleront pour la suite. C'est vous et moi qui auront la primeur de ses déclarations. Il me tarde aussi ». On frappe à la porte. « Rappliquez. L'homme que vous avez arrêté est enclin à parler... Et comme il a dit : pourquoi pas maintenant. Voilà ses propres mots ». L'analyste des comportements se lève d'un bond

et se propulse dans le couloir en un mouvement. *Toujours aussi énergique* ! Le policier sourit alors que la porte lui revient dans la figure. « Excusez-moi capitaine ». « Ce n'est pas grave, j'y suis habitué maintenant ». « J'avais la tête ailleurs ». « Je comprends ». Tous deux entrent dans la pièce à côté de l'accueil. Maxime est là, relâché et semble les attendre. « Monsieur Labrousse, si vous souhaitez tout nous raconter, mon bureau fera l'affaire ; avec un bon café et si vous le désirez, un sandwich ; c'est dans nos cordes. Sinon, on va dans la salle d'interrogatoire et l'ambiance y est beaucoup moins chaleureuse ». « Mon sort est réglé et je n'ai rien à cacher. Puis à vos têtes, j'ai l'impression qu'il vous tarde... Je sais que vous n'avez toujours pas compris ; même depuis votre passage à la télévision, pas très convaincant. Un bon simulacre d'informations sur votre enquête ! Je vous relate mon histoire et en échange, vous me dites où j'ai failli ». C'est un homme intelligent qui s'exprime bien et posément. *Il est perspicace et malin ; il lit dans nos pensées*. Il est quand même un peu imbu et a du mal à digérer l'erreur qui l'a perdu. Ça le tracasse ! « Promis. Quand vous nous aurez tout raconté, on vous dira à notre tour ce qui a fait que l'on a pu vous trouver ». « Je vous fais confiance. Vous et madame avaient l'air d'être des gens de parole... Et je veux bien entendre votre version officielle ; ce n'est pas qu'il me tarde, comme vous, mais je veux l'entendre. Elle satisfera sûrement votre hiérarchie ; le résultat plaide en votre faveur... et donc pour eux ; et c'est bien là le principal!», rajoute-t'il en fixant Hollie. En disant cette phrase, il fait le signe des guillemets avec ses deux index et ses deux majeurs en levant ses mains menottées devant son visage. Elle rougit et détourne le regard. Ce n'est pas commencé, qu'il met les deux policiers dans l'inconfort. *Ce type est vraiment perspicace ! Pour lui aussi, il y a une zone d'ombre*. Ils se doutaient qu'il était intelligent ; maintenant, ils en ont la certitude. Pour couper court à toute divagation, Braquehais prend la parole : « vous êtes raisonnable, donc on va dans mon bureau. Vous voulez un café ? ». « Plus tard capitaine, plus tard ; chaque chose en son temps. Montrez-moi le chemin que je vous accompagne ». *Manipulateur le gars* ! Un policier prend un ordinateur portable et emboîte le pas. Il notera la déposition du tueur ; pour lui aussi, il lui tarde ! La profiler tend une chaise à Maxime qui s'assoit aussitôt. Il lui renvoie un sourire pour la remercier de son attention. Il pose ses mains toujours menottées sur ses genoux. La policière reste debout pour essayer de maîtriser la situation ; ce type la rend mal à l'aise. Le capitaine pose une fesse sur le coin de son bureau derrière lequel s'est installé à sa place, le policier qui va retranscrire tout ce qui va être dit. « Monsieur Labrousse, on vous questionne ou vous nous relatez l'histoire depuis le début ? Chronologiquement, bien entendu ». « Je vais tout vous dire par moi-même. Vous n'allez pas me poser les bonnes questions au bon moment ! À la fin, vous plaiderez même en ma faveur pour ma défense ! ». Hollie écarquille ses yeux et reste dans un angle mort ; elle ne veut pas que cet homme puisse la fixer. *Quel toupet ! Il voulait tuer ma mère et voilà que maintenant, il me demande mon indulgence* ! Elle a envie de l'étrangler... Comme Homère Simpson avec Barth. Elle se contente de serrer les poings. Elle a en plus, la désagréable impression qu'en ce moment, c'est lui l'analyste des comportements. Il est sûr de son fait et de sa bonne cause. Il veut justifier ses actes. Il commence par se racler la gorge, se tourne un peu vers la profiler et débute son récit. « En préambule, permettez-moi de vous dire madame, que vous passez bien dans le petit écran. Une autre carrière pourrait s'ouvrir à vous. Sinon, vous avez un Vanity Case ? ». Elle est surprise dans un premier temps mais se ressaisit en se redressant et en croisant les bras. « Je vous remercie monsieur pour votre amabilité ; je vais y songer. Ensuite, j'ai même une valise sur roulettes... Maintenant, veuillez tout nous raconter s'il vous plaît ». Il sourit et se retourne rapidement. « Vous et votre ordinateur êtes prêts ? Il faudra bien tout retranscrire », demande-t'il au policier chargé d'écrire ce qui va être dit. Lui aussi est surpris, puis approuve de la tête, presque bêtement. Ce type tient tout le monde sous sa coupe. Braquehais ne veut pas qu'il dicte sa façon de faire ici dans son bureau, et



l'interpelle en le fixant droit dans les yeux. Il veut être le centre de cette conversation ; celui qui sait alors que les trois policiers sont ses faire-valoir. « Le plus vite sera le mieux, monsieur Labrousse. Le juge en tiendra compte ». « Ça, je ne suis pas sûr. Maintenant, si tout le monde veut manger à midi, alors il faut que je commence mon récit », répond-t'il en regardant la profiler du coin de l'œil. Soit elle lui plaît, soit il la sent mal à l'aise. Les deux, sûrement ! Le présumé coupable fixe de nouveau un par un les trois interlocuteurs qu'il a en face de lui. Il vérifie que son audience est prête à l'écoute. « Il était une fois... une jeune femme et un jeune homme qui s'aimaient. Tous deux étaient handicapés mentaux et étaient soignés ; moi je dirais plutôt enfermés dans un hôpital psychiatrique... La Providence ». À cette évocation, Hollie sursaute et semble réfléchir ; ce nom lui dit quelque chose. *Ça débute bien* ! Maxime s'en aperçoit. « Je viens de dire deux phrases que cela fait déjà son effet. Je continue ; enfin si vous le permettez ! ». Braquehais change de fesse en appui sur le bureau. Il ne sait pas pourquoi, mais il sent arriver une histoire peu banale. Que va leur raconter ce type ? Sa collègue est mal à l'aise et lui ne sait plus s'il faut laisser cet homme en roue libre ou l'interroger en prenant l'initiative des questions. Il craint de le buter et décide de continuer tel qu'il a été convenu. Il faut qu'il pense qu'il est le maître de cérémonie pendant sa déposition. « Bien sûr monsieur Labrousse ; je vous en prie, vous êtes tellement bien parti ! ». « Je sais ! Mais, il est arrivé ce qui ne devait pas arriver... Comme vous pouvez imaginer ». Il s'arrête et refixe tout le monde. Le capitaine lui fait signe d'enchaîner. *Ce type sait captiver son public et faire monter la pression*. « La fille est tombée enceinte, alors que les hommes et les femmes étaient séparés tout le temps, sauf au réfectoire. Au début, ça ne se voyait pas sous la blanche et ample chemise de nuit ; mais au septième mois, ce n'était plus possible de le cacher. La sœur hospitalière supérieure s'en est aperçue. Donc, elle et les autres sœurs sous ses ordres ont commis une erreur en ne voyant rien. Elles n'ont pas été capables de faire respecter l'ordre et la loi entre ces murs. Elles ont failli à leurs tâches. Que va dire l'évêché ? Elles n'ont pas été capables de maintenir les ouailles que leur a confiées Dieu, sur le droit chemin. Est-ce que l'on va fermer la Providence ? ». La profiler regarde son supérieur en soufflant. Lui, il agrippe le bord du bureau avec sa main droite. Il serre si fort que ses ongles pénètrent le bois. L'analyste des comportements ne comprend rien à ce début de récit et se demande que viennent faire ces quatre femmes et sa mère dans cette histoire. « Voulez-vous que je vous dise en quelle année tout cela se passe ? ». « On vous a donné carte blanche, mais vous devez tout nous raconter et de façon chronologique ; comme acté au départ », répond le policier sur un ton net et autoritaire. Maxime secoue la tête en souriant ; ils appréhendent la suite. « En mai 1945 ; quelques jours après la fin de la guerre... Deux exactement ; le jour de l'Ascension. Donc, un jeudi... À votre avis, quelle décision va prendre la sœur supérieure ? », demande-t'il en observant tout le monde. *Putain, c'est lui qui pose les questions ! Un jeudi...* Le capitaine cache sa fureur ; ce type continue à s'amuser avec la police. Hollie ne répond pas car il va se retourner, puis la fixer ; et pendant ces moments qui semblent durer une éternité, elle n'est vraiment pas à l'aise dans ses godasses. Elle prend en accéléré un cours magistral sur le comportement. « On ne vous pose pas de questions ; ne nous en posez pas à votre tour ». « D'accord capitaine. Donc elle et quatre sœurs hospitalières vont emmener ces jeunes gens dans un endroit qui va servir de prison si je puis dire ; et qu'elles referment à jamais... Vous comprenez ? ». Il s'arrête et observe son public silencieux. On entend les mouches voler. « Elles ne reviendront plus jamais les rechercher ! ». La profiler réfléchit quand Maxime se retourne vers elle. « Vous pouvez calculer ; les quatre sœurs plus leur supérieure, cela fait cinq ». Braquehais reprend vite l'initiative. « Il y a une prison sur place ? ». « Non capitaine, un pigeonier rond... Rond comme un cercle ». Les deux policiers se fixent ; la profiler a les yeux brillants, voire embués ou plutôt près des larmes. La souffrance des jeunes amants a dû être terrible... Et elle qui avait un bébé dans le

ventre ! Hollie pose ses deux mains sur le sien. Son ventre de femme lui fait mal subitement. Elle comprend mieux les phrases gravées à jamais dans les chairs des ventres des victimes. *Putain, j'ai mal au bide !* Elle trépigne sur place. Le temps semble s'arrêter et on n'entend que les touches du clavier de l'ordinateur. Ce type va gagner son pari ; faire en sorte que les gens aient de la compassion pour lui ! Et le sale puzzle commence à prendre forme. L'analyste des comportements fait un bond de presque vingt ans en arrière... La tour ronde aux vipères ! Sa mère ne voulait pas qu'elle s'en approche avec son vélo bleu et jaune. *Qu'est-ce qu'il se passe ? Que raconte ce mec ? Quels mauvais souvenirs vont ressurgir ?* Le policier rompt ce silence pesant. « Où se situe la Providence ? ». « Dans le même village où habite ce monsieur », répond instantanément la policière en se tenant toujours le ventre. Maxime se retourne et tend son bras menotté avec sa paume de main ouverte vers elle. « Madame a raison. Au lieu de tourner à droite pour aller chez moi, vous continuez et c'est un peu plus loin à gauche sur le coteau ». Braquehais se souvient que Hollie lui a dit qu'elle avait grandi dans ce patelin. « Vous connaissez leurs noms à ces jeunes gens ? ». « Bien sûr capitaine. Je veux d'abord un café ».

## chapitre 44

« Oui ; j'avais oublié. Excusez-nous ». Il se retourne et fait signe à son collègue. *Oh putain, voilà que maintenant je m'excuse !* Le policier qui avait fini d'écrire se lève et part au distributeur de boissons. Il revient rapidement avec un café chaud. Lui aussi est pressé d'écouter la suite. Maxime prend tout son temps pour le boire et pour le déguster dans le plus grand des silences. *Il est le maître du temps.* Il pose délicatement le gobelet vide au pied de la chaise. Il refait méticuleusement le laçage d'une de ses Caterpillar. « Elle s'appelle Isabelle et lui Tristan ». Il ne dit plus rien une fois de plus et observe ; personne ne semble réagir. « Pourquoi vous arrêtez-vous ? », demande la profiler pour se reconnecter à cette terrifiante déposition. Elle a repris le dessus et a ôté les mains de son ventre. « Tristan et Isabelle ! Je viens de vous raconter la courte vie et la fin terrible de Tristan et Isabelle... Vous connaissez le récit épique de Tristan et Yseult... Maintenant, il y a aussi celui de Tristan et Isabelle. Pour eux aussi, l'amour fut impossible », dit-il en accentuant la tonalité sur le verbe. Ce mot 'fut' claque comme une gifle aux oreilles des deux policiers. Braquehais réfléchit à cette histoire qui depuis le début n'est faite que de coïncidences et de hasard ; et ça continue. *On est dans l'irréel !* « Comment connaissez-vous ces faits que visiblement personne n'a entendu parler ? ». « Vous savez que j'ai acheté une maison il y a plus de six mois maintenant. J'y ai fait des travaux. Entre autres, j'ai changé un plancher en mauvais état, et devinez ce que j'ai trouvé sous une latte mal fixée ? ». Le capitaine en a marre des questions de Maxime et de cette façon qu'il a de maîtriser les silences ou plutôt la pression et le suspense. Il lui demande d'enchaîner. « OK, Ok... Je continue. Je voulais juste vous faire participer ; voir si vous avez de l'imagination, de la pertinence et de la justesse. Je constate que vous avez du mal à vous projeter ». « On n'a pas besoin, puisque vous êtes ici pour tout nous relater », rétorque la profiler. « Vous avez raison. J'y ai trouvé une boîte de biscuits en fer avec à l'intérieur toute cette histoire. Cette maison avait appartenu à une des sœurs hospitalières qui a participé à ce double, ou plutôt ce triple crime. Personne ne l'a donc découverte avant moi, car personne n'a changé ce plancher... Il avait juste été recouvert d'un revêtement PVC. Cette ancienne propriétaire y explique qu'elle était dans le cortège de la mort, comme elle le désigne. Elle précise même qu'elle était la troisième dans ce convoi maudit, comme elle le nomme aussi. Deux devant elle et deux derrière elle ; elle ne pouvait que suivre. Au milieu des autres ; elle était la plus jeune. La peur régnait à l'hôpital. Toutes craignaient les colères de la sœur supérieure. Une femme qui est

devenue méchante et frustrée au fil des années, comme elle le dénonce. Cette femme qui quelquefois s'enfermait dans sa chambre et se fouettait le dos, les seins et l'entre cuisses. Une fois, après son autopunition, elle avait eu un malaise ; il a fallu la laver, l'allonger et les sœurs ont vu ses cicatrices. Elle les a justifiées par la purification de son âme. Toutes savaient que c'était pour désencombrer son esprit de mauvaises pensées. Alors, cette sœur voulait tout dévoiler, mais n'a jamais eu le courage ; malheureusement. L'évêque l'aurait banni. La prière du retour devant la Vierge à l'enfant n'a pas atténué les choses. Elle savait que Dieu ne pardonnerait jamais. Sa participation à cette horreur la rendait malade ; ses nuits étaient hantées pour toujours. Ce sont ses mots. De toute façon, cette boîte et son contenu sont toujours sur place ; chez moi. Vous aurez de quoi lire». Quelques secondes de silence s'installent. « Et pourquoi avez-vous décidé d'entrer dans cette histoire ou de venger cet horrible acte, si on peut dire ainsi ? », demande le policier en levant ses fesses du bureau. « Vengeance est le bon mot. Je vais vous dire le nom de famille d'Isabelle... ». Il s'arrête net et observe. De nouveau le silence refait surface. Les deux policiers se regardent ; ils ont compris. Hollie secoue la tête ; elle n'en a plus de ses rebondissements... L'impensable hasard va encore frapper ! « Labrousse... Comme moi ! Elle était la petite sœur de mon arrière grand-père », dit-il en baissant le regard. Un lourd silence se réinstalle. Mille choses tournent dans la tête de la profiler ; ses yeux redeviennent embués. Elle se revoit faire du vélo dans la route qui mène à La Providence. Elle pose quand même la question finale. « Pourquoi ma mère et les quatre autres femmes ? ». « Cinq femmes, comme les cinq sœurs qui ont tués mon aïeule. Mais je crois madame, que vous aviez compris cela. Ces femmes mortes et celle qui devait mourir sont comme moi, des descendantes. Elles, des petites filles de la sœur ou du frère de ces femmes assassines. Je n'aurais jamais dû changer mon planning », annonce-t-il en fixant la profiler et en tapant des poings sur ses genoux. « C'est-à-dire ? Et comment avez-vous retrouvé ces familles ? », répond-elle sans se démonter. Elle sait qu'il évoque sa mère. « Je n'ai pas eu besoin de faire de recherches, c'était aussi dans la boîte en fer. Elle notait où habitaient ces quatre familles et pensait tout leur dire ; enfin, qu'une de leurs ancêtres avait tué une jeune femme, un jeune homme et un bébé en mai 1945. Oui, un bébé ! Isabelle était enceinte de huit mois au moment de l'enfermement à jamais, comme je vous l'ai déjà dit ! ». Il s'arrête et souffle en reprenant sa respiration. « Mon arrière-grand-tante était maman d'un enfant constitué de chair et de sang ! Il respirait et son cœur battait... Comme vous et moi. Et cette femme complice d'assassinat n'en a jamais parlé à sa famille, non plus. Puis, elle a été la dernière à mourir en emportant ce secret, comme l'avaient fait les autres auparavant. Elle était devenue solitaire et un peu folle. À l'heure qu'il est, toutes doivent cramer en enfer ! La maison a été revendue entre temps, puis moi, je l'ai rachetée à ces gens ». Il reprend son souffle et se repositionne sur sa chaise. « Le jeudi où il n'y a pas eu de femme assassinée, je devais tuer votre mère, mademoiselle ! ». D'un bond Hollie se plante en face de lui. « Et ? ». « Quand j'ai compris que c'était sa fille qui travaillait à ma recherche, j'ai repoussé pour garder le meilleur pour la fin, en quelque sorte. Comme cela, je finissais en beauté mon œuvre, vous n'attrapiez jamais le coupable et votre mère était morte... Ad patres vers l'enfer pour ces cinq femmes, aussi ! Votre enquête se terminait de façon désastreuse pour vous ; sans jamais connaître la raison. La famille Labrousse était vengée ». La profiler serre les poings de rage. Braquehais attrape sa collègue par le bras et la ramène vers lui, près du bureau. À l'école, on ne lui a pas appris à faire face à ce genre de situation. L'autre policier n'ose plus toucher son clavier, il sent la tension monter. Le tueur refixe Hollie et l'interpelle. « Et oui, en beauté... Votre mère est de la même famille que la vieille carne meurtrière ; vous pourrez lui dire ». La profiler serre les dents, attrape une chaise en tremblant et s'assoit. Elle sent ses forces l'abandonner. La dernière fois qu'elle a été aussi faible, c'est quand on lui a annoncé la mort de son

papa. Le policier enchaîne avec une autre question ; il faut éviter ces moments de flottement. « Monsieur Labrousse ; il y a eu deux disparus ! La justice n'a rien fait ? Et les familles ? ». « Tout est noté sur une feuille dans la boîte. La sœur supérieure a brûlé les papiers les concernant et a daté leurs disparitions au onze juin 1944. Ils se sont enfuis de l'hôpital en pleine nuit, pendant des fusillades. A cette époque il n'y en avait que pour les massacres tout proches, d'Oradour sur Glane et de Tulle perpétrés par les nazis. Donc deux fous qui disparaissent quelques jours après ces terribles faits, on n'en parle pas et ça n'a aucune importance. Les allemands ont dû les tuer pendant leur remontée vers la Normandie. Même avec un décalage de presque un an ! Vous savez ! Ces imbroglios dans la paperasse... De toute façon, il y avait plus urgent ; il fallait rebâtir le pays. Pour la famille de Tristan, il n'en avait plus car il avait été abandonné à la naissance. Quant à ma famille, personne ne venait la voir. Donc j'ai fait mes petites recherches moi aussi. Mon arrière grand-père était sur le front et ses parents n'avaient pas de charrette ni de cheval pour venir lui rendre visite à l'hôpital psychiatrique ; ni certainement l'argent. Point final ; j'ai fini. À vous d'aller sur place. Parlez aux habitants ». « C'est-à-dire », demande le capitaine. « Écoutez les gens qui habitent cette commune. Je n'ai plus rien à rajouter et puis, il est presque midi. Maintenant, à vous de tenir votre parole ». « Donnant-donnant ; c'est normal. Mais j'ai une dernière question ; pourquoi ces dessins morbides ? ». « Dessin ! Vous plaisantez ? Vous savez très bien que c'est une peinture de la Renaissance. Je suis persuadé que vous avez dû vous renseigner et que vous savez ce qu'elle veut dire ; enfin sa signification allégorique. Donc maintenant, vous comprenez pourquoi je l'ai choisie ; et ça m'a bien amusé. N'est-elle pas devenue votre principal moteur pour se repropulser dans l'enquête, chaque jeudi ? ». Il fait un quart de tour sur sa chaise et se plonge dans le regard de Hollie. Elle détourne les yeux. « Une obsession, même ! Je suis persuadé que la recherche de cette feuille passait irrémédiablement avant l'analyse du cadavre. Votre adrénaline devait être à son zénith ». Il se remet en place pour refaire face au capitaine. Braquehais pince les lèvres et se redresse un peu plus pour reprendre la parole. *Il a encore vu juste ; sa collègue était obnubilée par cette quête.* Mais Maxime le devance pour un dernier éclaircissement. « Les croix rajoutées dessus sont là pour signifier que des vies ont été supprimées... Un indice, mais plutôt une énigme pour vous ! Jeune femme et enfant ; Tristan n'était pas de ma famille. À vous ! ». Braquehais lui dévoile toute l'histoire de la genèse jusqu'à la fin. La peinture vert anis, le morceau de papier peint, la visite des magasins, le tour de sa maison et l'heureux hasard de ce matin. Après avoir écouté contentieusement, Maxime prend la parole en fronçant les sourcils. « Une coïncidence que mademoiselle soit chez sa mère ! Et ensuite vous deviez aller me voir chez moi ; c'est pour cela que vous étiez vous aussi sur place ! J'ai joué cartes sur table et vous, vous vous foutez de moi... Je vous l'ai fait comprendre tout à l'heure que votre version, je ne la croirais pas... Eh bèn, je ne la crois toujours pas ! Je n'ai aucune preuve, mais ça sonne faux ». « Pourtant c'est la bonne histoire. On savait à quoi vous ressembliez, même habillé en jaune ; merci Facebook. Jolie photo devant votre papier peint que vous aimez tant, mais qui a confirmé ce que nous pensions déjà ! Vous n'êtes pas le premier à vous faire avoir par les réseaux sociaux ». Il secoue la tête ; de toute façon, les flics ont toujours raison. « J'avais qu'à tenir mes volets fermés », rajoute-t-il avec abattement. Les grosses semelles de ses chaussures Caterpillar l'ont trahi... Elles ne devaient servir que pour faire de la moto. C'est vrai que tout se coince entre les énormes crampons ! Et qui plus est, un bout de papier peint imprégné de colle ! Le policier scribe attrape une clé USB, sauvegarde la déposition et s'éclipse avec l'ordinateur sous le bras. *Quel moment !* Il s'en souviendra. Braquehais décroche son téléphone posé sur son bureau. L'analyste des comportements lit un message sur le sien. « Vous pouvez venir pour monsieur Labrousse ». Maxime le regarde. « Et mon sandwich... Je ne l'ai pas mérité ? ». « Ils vous en donneront un et une boisson

aussi. Vous avez votre téléphone sur vous ? ». « Bien sûr que non ; dans ma maison ! Par contre ; pour ma voiture ? Elle est à proximité de l'endroit... Et oui, l'avantage des anciennes caisses sans électronique, non géo localisables... Pas comme un Smartphone ». « Des collègues iront la récupérer et ensuite, la garer à votre maison. Est-ce que vous avez les clés de chez vous ? ». « Dedans ; bien entendu ! ». « Bon, on fera d'une pierre deux coups. Vous nous amenez à votre véhicule, puis vous venez avec nous pour nous ouvrir et nous montrer tous ces documents. Et il faut peut-être vous changer... Vous n'allez pas rester en jaune fluo toute la journée ! ». « Je préfère cela, plutôt que vous démontiez ma porte à coups de burin ». Il se lève, toujours menotté, s'approche d'Hollie toujours assise et la salue comme pour un baisemain. « Je ne suis pas ravi d'avoir fait votre connaissance, madame ; ni vous monsieur », dit-il en se retournant vers le capitaine. Il repart entre les deux policiers venus le chercher. La profiler s'essuie les yeux et souffle de soulagement. « Quelle histoire pour votre première ! N'est-ce pas ? ». « Je n'en reviens toujours pas. Je suis abasourdie. Vous pensez à quoi, capitaine ? ». « À l'horrible souffrance de ces jeunes gens. Il va falloir aller voir ce pigeonnier. Je ne sais pas ce que l'on va trouver à l'intérieur, depuis le temps ». « Ça me fout les jetons ! Et mon aïeule, la sœur supérieure ; je crois deviner son problème... Avec toute cette frustration qui s'est transformée en cruauté, elle a tué deux jeunes adultes et un enfant ? ». « On ne va pas entrer dans ces supputations et de toute façon, personne n'en sait rien et ne pourra le prouver ». « Vous avez raison et c'est secondaire. On a du pain sur la planche cet après-midi ; la visite de la maison de Maxime et cette tour de malheur. Qu'a-t'il voulu dire en disant d'écouter les gens du village ? ». « Aucune idée Hollie ; mais on va tout faire pour le savoir. Peut-être une autre anecdote... Mais je crois que les rebondissements dans cette affaire, c'est vraiment fini ! ». Elle opine de la tête et sort. « Je vais manger avec ma mère. Elle veut me voir. Je ne sais pas comment aborder le sujet ». « Ne dites rien pour l'instant ; elle doit d'abord se remettre d'un choc violent. Bon appétit et donnez-lui toutes mes amitiés. On n'est pas responsable des actes des membres de sa famille ! ». « Merci capitaine. Mangez bien aussi ; l'estomac est dénoué maintenant que nous avons arrêté le coupable ». « Effectivement. Amenez des bottes ». Braquehais, le sourire aux lèvres, part voir le commissaire ; c'est encore lui qui est en liaison avec le juge. Il faut rendre accessible cet ancien hôpital psychiatrique et son colombier.

## chapitre 45

Maintenant, seul sur sa terrasse, il savoure son cigare. Va-t'il arrêter comme il se l'est promis ? Une sacrée enquête vient de se clôturer ! Aucun scénariste n'aurait imaginé une telle histoire ! Elle lui a même permis de connaître l'amant de sa femme... Y'a des choses comme ça qui ne s'expliquent pas. Cette résolution, il verra après la discussion qu'il aura avec son épouse ; comment les affaires vont tourner ? Comment vont réagir les enfants ? Il ne croit pas être capable de pardonner ; et donc, pour l'arrêt de fumer, il ne sait pas du tout. Il aura peut-être encore besoin de ce palliatif un petit moment ; le temps que sa vie se réorganise. Il se lave les dents et passe par la cabane à outils. Hollie est déjà dans son bureau quand il arrive au SRPJ. Elle essaie ses bottes en caoutchouc rose fuchsia. « Votre pied n'a pas grandi depuis votre enfance ; je vois que c'est toujours la même paire ? ». « Rigolez ! Et vous, vous en avez amené ? ». « Bien sûr. Mais en moins originales que les vôtres ; elles sont d'un triste marron et un peu terreuses ! ». « Effectivement ; aucune originalité ! Sinon, on va pouvoir entrer ? ». « Le commissaire a fait le nécessaire avec la mairie. Un employé communal sera sur place pour désencombrer autour du pigeonnier et pour éventuellement défoncer une serrure ou scier un cadenas ». Elle se baisse, attrape son sac et secoue sa petite sacoche en cuir usé en souriant.

« C'est bon ; vous en avez assez fait comme ça. N'oubliez pas que le forçage de porte d'hier, doit rester un secret ad vitam aeternam ». « Je plaisantais capitaine. Motus et bouche cousue ». « Ensuite, on se rendra chez Maxime pour vérifier tous ses dires. Notre après-midi sera bien remplie. On y va. Vous m'emmenez ? ». « D'accord. Je retourne avec appréhension sur les terres de mon enfance. Vous savez, avec mes parents, on se baladait souvent vers La Providence. J'ai même appris à y faire du vélo car il n'y avait pas de circulation ». Le téléphone du policier bipe. Il regarde le message. « Hollie, changement de programme ; on va d'abord chez le tueur. Le cantonnier n'a pas fini de dégager l'entrée du pigeonnier ». « Il faudrait aussi le sécuriser. Entre les serpents et la toiture, je ne sais pas si je vais m'approcher ». « Ça, j'en doute ! Votre curiosité prendra le dessus... Et c'est aussi votre job ». Elle pince les lèvres. « Je crois que vous avez raison, capitaine... Je veux voir, sentir et toucher l'horreur ». « Et comment va votre maman ? ». « Comme je vous ai dit, elle est forte et n'a rien montré. Je ne lui ai pas dit que la sœur supérieure était de la famille ; on verra plus tard. Elle a juste rajouté à mi-voix en serrant ses deux mains comme pour une prière: donc, c'est peut-être vrai. Mais, elle n'a rien voulu me dire d'autre ». « On passera à la mairie pour discuter un peu avec le maire ». La conductrice n'a pas besoin de GPS, elle connaît la route parfaitement. Quatre policiers et Maxime attendent dans la cour. Il a toujours ses menottes, mais a changé d'habits. Sa voiture a été ramenée au bercail. La porte de sa maison est ouverte. « On ne se quitte plus », dit-il en montrant le chemin de l'entrée. « Pour le moment ! On vous suit monsieur Labrousse ». Il est toujours autant coopératif. Il emprunte le couloir à pas lents. Il épie les deux policiers du coin de l'œil et décortique tous leurs faits et gestes. Eux font surtout bien attention de rester derrière lui. Ils suivent bêtement, regardent partout et tâtonnent comme si c'était la première fois qu'ils mettaient les pieds à l'intérieur. Il leur montre fièrement, le plancher neuf et le papier peint sur le mur du fond. « Où va-t-on ? ». « À votre avis ? », répond-t-il en les observant continuellement. « Je ne sais pas ». « Au QG ; la logistique madame », répond-t-il en indiquant tout droit devant, avec ses mains liées. Il les amène à la chambre d'amis. Hollie s'approche de la table à tapisser. « Stop, mademoiselle ! On ne touche à rien. On va faire relever les empreintes. Peut-être que ce monsieur a un complice ». *Il faut faire semblant...* « Oui, c'est vrai ; vous avez raison capitaine ». Maxime les regarde en secouant la tête. « Vous n'avez rien compris. Vous êtes vraiment terre à terre ! ». « Ah bon ! Et pourquoi pas ? Quelqu'un qui vous aurait aidé dans l'organisation et qui aurait tripoté un peu ces feuilles ». « Si, ça vous amuse ! Je n'ai besoin de personne pour me dire ce que je dois faire. Pas d'alter ego et là où il y a la volonté, il y a le chemin. Par contre, ce matin, vous avez souillé les outils dans la sacoche », rajoute-t-il en haussant les épaules. Le policier ne répond rien. Ce type est perspicace et a toujours raison ; c'est agaçant. Et il semble posséder une jugeote et une culture exceptionnelle. Tous deux examinent les cinq tas, comme si c'était la première fois qu'ils les voyaient. « La boîte de biscuits, où est-elle ?, demande l'analyste des comportements. Il ne répond pas et attend de voir si un des policiers se dirige vers la cachette. Personne ne bouge. « Là-bas, dans le coin, derrière la caisse à outils ; sous les pinces et le couteau à maroufler ». « Dedans, il y a le cutter ? ». « Il en faut toujours un capitaine, pour découper le papier peint et gratter quelquefois une petite coulure de peinture... Mais, je ne sais pas où vous avez la tête ; le cutter est en votre possession depuis ce matin, comme je viens de vous le dire ». *Toujours pertinent.* « C'est vrai... Mais, il n'y en a pas un second ? ». « Peut-être cinq ; vous verrez bien ! Ça vous occupera pendant les jours à venir. Vous pourrez me faire parvenir des photographies de l'intérieur du colombier ? ». Malgré sa situation, il continue à jouer. Il ne dira plus rien ; il doit quand même réaliser qu'il n'est pas près de revoir la maison qu'il a façonnée à son goût. Il risque de trouver sa cellule beaucoup moins confortable et agréable. Il voulait lui demander ce qu'il avait prévu de graver sur le ventre de madame Maigret ; la découverte sera pour

demain. Et peut-être que ce n'est pas le bon moment ; Hollie est encore sous le choc de cette histoire. « On demandera au juge. Par contre pour vous, le programme est établi pour vos jours à venir. Vous pouvez y aller ». Il les fixe une dernière fois et prend la parole. « Vous savez ce que je souhaiterais ? ». « Dîtes-nous et on verra ce que l'on peut faire. Comme vous avez coopéré rapidement, vous aurez droit à quelques privilèges », répond Hollie, agacée et curieuse. Il sourit en la fixant. « J'aimerais devenir immortel, puis ensuite mourir... ». Tout le monde se regarde pendant quelques secondes, dans un silence à mourir ; justement. *Ce type est stupéfiant ; un peu arrogant aussi ... Mais déroutant !* Il a le chic pour surprendre son monde et pour faire en sorte que tout tourne autour de lui. Il va faire sensation devant les jurés. Son avocat aura moins d'éloquence ! Les policiers ramènent le tueur vers leur voiture et démarrent aussitôt ; une place l'attend en détention. Il pourra philosopher à loisir. Entre les deux képis, il réfléchit à sa situation... Il sera peut-être mieux en prison aux frais du contribuable, plutôt que de bosser trente cinq heures par semaine pour pouvoir payer ses factures, ses impôts et maintenant son crédit. Il y en a qui profitent des allocations familiales, d'autres qui vivent des dividendes sans rien faire de plus et puis les autres qui gagnent vraiment trop pour le travail qu'ils abattent ; il y en a dans l'entreprise où il bosse. Ce n'est pas de la jalousie, mais ces injustices l'exaspèrent de plus en plus. Et cela, s'est aggravé avec cette pandémie. Toujours les mêmes qui ont profité et qui continuent de plus belle. « Bon, on va voir cette tour maudite ». « Oui », répond la profiler en sortant de la chambre. Ils tirent tous les volets, referment la porte à clé et mettent la rubalise jaune pour avertir d'une zone de recherche policière. Hollie démarre, fait demi-tour et dans un silence de cathédrale prend la route qui mène à La Providence. Les années ont passé ; elle ne tient plus le guidon d'un petit vélo, mais le volant d'une voiture de police. Ils sortent du village, font une centaine de mètres et la conductrice montre du doigt sur sa gauche. Elle ne dit toujours rien et emprunte la mauvaise route qui grimpe vers l'immense bâtiment délabré. Quelques rayons de soleil sont filtrés par les immenses tilleuls. Un homme avec un baudrier jaune fluorescent s'active devant le pigeonier qui trône là, juste en bout de cette montée. Cette silhouette rappelle celle de ce matin, sur le trottoir. Elle se gare sur la droite derrière le 'Kangoo' orné du blason de la commune. Elle ouvre sa portière et prend une grande inspiration. « Tout va bien aller mademoiselle ; cette mauvaise histoire se termine à cet instant ; quoi qu'il y ait dans ce colombier. On constate ce qu'il y a à voir, on rédige notre rapport et l'affaire est close... L'histoire est terminée ». Le bruit de la débroussailleuse a masqué leur arrivée. L'employé municipal est surpris. Il arrête son engin, relève sa visière et s'approche. « Bonjour monsieur. Nous sommes les deux policiers qui avons fait cette enquête. Vous nettoyez pour la bonne cause ; la conclusion qui expliquera tout ce gâchis ». Il pose ses gants et serre la main de la policière puis du capitaine. « On m'a un peu raconté. Je ne sais pas si c'est bien d'ouvrir cette porte. Vous avez vu la grosse chaîne et le cadenas. Personne ne pouvait s'en réchapper ». « Pourquoi vous dites cela ? Il faut faire la lumière sur ces horribles assassinats ; la vérité est entre ces murs », rétorque la profiler à mi-voix. « Les esprits, madame ! Faut' il déranger le fantôme qui se promène ici les nuits noires ? ». Les deux policiers se regardent. *Est-ce que c'est ce que voulait faire comprendre Maxime en disant d'écouter les habitants ? Foutaises tout ça.* La police et la science ne s'appuient que sur des faits avérés. Le factuel a toujours le dernier mot. « Un fantôme ! Monsieur, vous n'y pensez pas ! Et pourquoi les nuits noires ? ». « C'est à vous de le dire. Laissez-moi encore cinq minutes et vous aurez le champ libre ; mais je ne sais toujours pas si c'est judicieux ! Mais c'est pas moi qui commande. J'espère que le toit va tenir ». « Très bien. On va en profiter pour visiter les coins ». Tous deux partent sur la droite et sursautent au détour d'un buisson. Une maison des années soixante se dresse devant eux. Les huisseries et l'intérieur ont été saccagés. « On va longtemps aller de surprise en surprise ? »,

demande Braquehais en soufflant. « Bonjour madame et monsieur ». Les deux policiers sursautent de nouveau et se retournent. Un homme chauve d'une soixantaine d'années, chaussé de bottes kaki, arrive, les mains dans les poches. « Excusez-moi si je vous ais fait peur. Je suis le maire de cette commune ; monsieur Moni ». « Bonjour monsieur. Nous sommes ravis de vous voir. Nous sommes la police. D'ailleurs, c'est quoi cette ruine ? ». « C'était la maison du directeur. Au départ cet hôpital psychiatrique était religieux, puis il est passé dans le domaine médical civil. L'état a alors fait des travaux ainsi que cette maison. Ils ont aussi fait ce stade de sport et le petit vestiaire en préfabriqué », répond-t' il en se retournant et en pointant son doigt vers le bas. « Cette baraque était encore en bon état quand j'étais petite... Enfin, il me semble », rajoute Hollie en secouant le visage. « Vous avez grandi parmi nous, madame ? ». « Oui. Mes parents et moi sommes restés ici une dizaine d'années. Famille Maigret ». « Ah oui. Ce nom me dit quelque chose. Ça fait quoi de revenir pour une histoire comme celle là ? ». *La petite fille à vélo a poussé et est maintenant une jolie jeune femme.* « Je dois bien dire que je ne suis pas très à l'aise. Ce qui s'est passé est effroyable. C'est quoi ce fantôme, monsieur le maire ? ». Il prend quelques secondes avant de répondre. « Rien du tout... Des racontars pour faire peur aux enfants et pour ne pas qu'ils viennent se faire du mal dans ces bâtiments devenus dangereux ». « Ouais, d'accord... », rétorque-t' elle, dubitative. « Justement, vous voulez jeter un œil à l'hôpital ? On ne va pas trop s'approcher ; les murs ne sont guère solides ». « On vous suit, monsieur le maire ». La débrouailleuse a repris sa pétarade ; on ne s'entend plus parler. Le cortège des trois personnes passe derrière le pigeonnier rond. Apparaît l'immense portail en fer forgé qui tient encore debout. L'enceinte murale se désagrège de partout. Les grilles semblent tenir les pierres. La Vierge à l'Enfant est encore visible sous sa couche de poussière au-dessus de la grande porte. Sur la pile de gauche, on devine une plaque au bronze terne. Braquehais s'en approche, sort un mouchoir et frotte patiemment. Les lettres 'La Providence' rejaillissent de nouveau. « C'est dommage de laisser à l'abandon un bâtiment comme celui-ci ». Le maire secoue la tête d'impuissance. « Il nous est plus à charge qu'à profit ». Le tintamarre s'arrête. « J'ai terminé ; vous pouvez venir », crie le cantonnier en agitant les bras. « Donc, ce colombier a servi de mouvoir à ces deux jeunes malheureux ? », demande le maire. « Trois personnes ont péri là-dedans », rajoute l'analyste des comportements en accélérant le pas. « Pourquoi trois ? », demande-t' il en sortant ses mains des poches pour se frotter le crâne. « Elle était enceinte de huit mois... Eux deux plus le bébé ; cela fait trois », répond-t' elle en touchant son ventre. Le regard du maire change de physionomie ; il semble réfléchir et son visage pâlit. Il se contente de suivre les deux policiers sans rien rajouter. Le cantonnier attaque la chaîne à la scie à métaux. Il lui faut cinq bonnes minutes pour en venir à bout. Malgré les apparences, elle n'est pas rouillée. Hollie et Braquehais profitent de ce laps de temps pour enfiler leurs bottes. L'employé municipal attrape maintenant un marteau et un burin. Deux grands coups suffisent pour faire sauter la serrure, et le bloc de métal tombe sur le seuil. Il pousse lentement la lourde porte. Les gonds grincent. La poussière se soulève. Centimètre par centimètre, elle s'ouvre. Rien ne s'écroule. Le visage de la profiler se crispe au fur à mesure que l'intérieur se dévoile. L'obscurité règne ; le toit semble être en bon état. Elle sprinte à sa voiture et revient aussitôt avec la lampe torche ; elle n'a jamais couru aussi vite. Sous le rose fuchsia se cachent les bottes de sept lieues. Le vieux battant en chêne est complètement poussé. Des papillons de nuit sortent vers la lumière. *L'âme des morts s'enfuit !* La lueur du jour s'engouffre. Le capitaine pointe du doigt le côté intérieur de cette porte ; des lambeaux de chiffons et de laine pendent. Elle avait été capitonnée pour étouffer les pleurs. Tout devait rester prisonnier ; même les appels et les cris. L'appréhension se lit sur les visages. La lumière de la torche de la policière amplifie la visibilité. Personne ne semble vouloir faire le premier pas. « Allez Hollie, on y va ». Un mètre devant, au beau milieu de la ronde



prison, des os sont sur le sol. L'obscurité et la température quasi-constante grâce à la couverture apportée par les immenses tilleuls, ont fait que ces restes soient toujours présents. Elle attrape la main de son supérieur. Il lui serre les phalanges. Ils s'écartent un peu sur le côté pour profiter de toute la clarté extérieure. Deux squelettes sont allongés sur la terre battue, côte à côte ; eux aussi se tiennent par la main. « Maxime a dit la vérité », murmure-t' elle dans un souffle court. Elle pointe sa lampe. On en distingue un plus imposant et un plus frêle. « Regardez capitaine », crie-t' elle en suffoquant. Un tout petit squelette se trouve entre les jambes écartées du squelette féminin. Il ne semble y avoir que la tête de sortie. Elle fait un pas, se met à genoux et commence à pleurer. Son collègue s'approche à son tour et la saisit par les épaules. Le maire et l'employé municipal sont toujours sur le seuil ; ils n'osent pas entrer. « Elle est morte en accouchant... Putain, elle est morte pendant qu'elle mettait au monde son enfant ». Le son de sa voix est amplifié par les boulin. Ses larmes entrent dans sa bouche. Il lui tend un mouchoir. « Tenez. Essuyez-vous. Je vous aide à vous relever. Il ne faut rien bouger ». Elle tient son ventre ; des douleurs sont réapparues. Les deux hommes restés sur le seuil s'écartent pour laisser sortir les policiers. Le capitaine donne la torche au maire sans même le regarder. « Vous ne touchez à rien ». « On jette juste un œil ». Le cantonnier s'avance, fait un signe de croix et ressort aussitôt. Braquehais aide Hollie à s'asseoir dans l'herbe. « Ça va aller ? Comme je vous l'ai déjà dit, ni vous ni votre maman n'êtes responsables. Je m'éloigne un peu pour appeler la scientifique ». Elle sèche ses larmes, frotte la terre restée accrochée à son jean et s'allonge pour se calmer. Pendant que le capitaine est au téléphone, l'employé municipal s'approche d'elle. « Je comprends pourquoi le fantôme qui erre ici est un bébé ». Elle se redresse et le fixe. « Un bébé ! Vous l'avez vu ? ». « Oui. Il est nu et maigre. Il se déplace à quatre pattes et semble à la recherche de quelque chose. On ne peut que l'apercevoir les nuits sans lune ». Il s'éloigne alors que le capitaine revient. Le maire s'approche. Il semble être pensif et inquiet. Les prochains jours ne vont pas être de tout repos. Sa commune va faire la première partie des journaux télévisés. Il va falloir gérer les gens qui vont venir faire de l'urbex à La Providence, alors que les murs menacent de s'écrouler. Ses pensées sont interrompues par le policier. « Dès qu'ils sont arrivés pour les photographies et les relevés, on pourra y aller. Merci monsieur le maire pour votre aide », dit le policier en reprenant la lampe. « De rien et c'est normal. Je ne sais pas si je vais dormir cette nuit. Bon, nous on s'en va », répond-t' il en se retournant vers son employé communal. Le Kangoo fait demi-tour, redescend la mauvaise route et s'éloigne. Les deux policiers posent leurs bottes et remettent leurs chaussures. Une trentaine de minutes passent sans que personne ne parle. Braquehais pense à ses jours à venir ; son épouse, ses enfants et ses vacances. Hollie pense au bébé ; il est mort de faim alors qu'il n'était pas encore entièrement sorti du ventre de celle qui avait essayé de lui donner la vie... Ou bien étouffé sous le poids du corps de sa mère morte. Sa famille a trempé dans ce triple crime. Il faudra bien qu'elle le dise à sa maman. Deux voitures de police arrivent. Échanges de bonjours et la 208 neuve refait le chemin inverse. Arrivés sur la départementale, Hollie prend la parole. « Je ne crois pas à ce qu'a dit l' élu sur ce fantôme. Vous avez remarqué sa tête quand je lui ai dit qu'un bébé aussi était mort dans cette tour de malheur ! Capitaine, cherchez sur internet un calendrier de mai 1945... Avec les phases de lune ». « Mais voyons Hollie, une scientifique comme vous, ne va pas croire à ça ! ». « À midi, je pense que c'est à cela que ma mère a fait allusion. Trop de monde en parle. Je n'y crois pas, mais je veux en être sûre ». « Si ça vous fait plaisir... Je regarde ». Il attrape son Smartphone. « Ça y est, j'en ai un. Que voulez-vous savoir ? ». « Tout... Huit mai, le jeudi de l'Ascension et comment était la lune ». « Le huit mai était un mardi et l'Ascension était bien deux jours après, le jeudi dix mai ». « La lune capitaine, la lune ». « Je ne connais pas trop les termes. Dernier croissant de lune jusqu'à devenir noire le onze ou le douze ; je ne vois pas trop

sur un petit écran». « Vous comprenez ? Bien entendu, ils ne sont pas morts le jour même, mais plus tard ; le lendemain ou surlendemain. Ils ont dû appeler sans cesse, en vain. Elle a dû mourir de faim, de soif, ou d'épuisement la nuit ; pendant l'accouchement prématuré. C'était une nuit sans lune... Le bébé est donc mort-né ou mort plus tard, pendant une nuit complètement noire ! Le père, aussi, à bout de force en essayant de les secourir, est mort ou a dû se laisser mourir. Tout concorde... Ce n'est pas un hasard ! Ce n'est pas un hasard ! ». « Hollie, vous comme moi, avez fait des études scientifiques ; et vous comme moi, ne croyez pas à ces balivernes d'un autre temps, de comtes pour enfants ou d'attrape-touristes ! ». Elle s'arrête et serre le frein à main. « Je ne sais plus capitaine. Remplacez-moi au volant. Je me sens lasse et j'ai mal au bide ». Elle recouvre ses yeux de ses lunettes noires. Elle pense à Adrien. Elle souhaiterait que plus tard, il soit le père de ses enfants. Ce serait aussi un beau cadeau pour sa mère... Et son cher papa serait fier. Pas tout de suite ; elle a un début de carrière à mener et surtout à réussir. Il va falloir confirmer. Ils arrivent au SRPJ sans dire quoi que ce soit de plus. La journée a été compliquée sur le plan émotionnel et psychologique. Hollie enchaîne les longueurs à la piscine et va dormir seule ce soir ; sa tête est ailleurs. Elle pense qu'il lui reste quelque chose à vérifier. Avant de s'endormir, elle télécharge un calendrier sur son téléphone. Braquehais enchaîne les kilomètres en footing. Quand il entre, sa femme est assise en tailleur sur le canapé, appuyée contre son coussin favori. Elle regarde sa tablette. Elle lève le visage et lui sourit. Les lunettes rondes et vertes du commissaire sont apparues sur toutes les chaînes de la télévision et toutes les radios ont relayé sa déclaration. Il fallait venir d'une autre planète pour ne pas savoir que le coupable des quatre meurtres avait été arrêté. Ce n'est pas ce soir qu'il aura une discussion avec sa femme, il veut juste apprécier l'instant présent. Il vient de terminer une enquête pas du tout banale et surtout pas facile ; et ça, ça se savoure comme un bon cigare. Demain, le diner risque d'être plus tendu ; voire houleux !

## chapitre 46

Cela fait quelques semaines qu'il n'y avait pas eu de vendredi matin aussi peu compliqué à gérer. Enfin, de beaucoup moins stressant ! Celui tant attendu par tout le monde. Le commissaire ne hante pas les couloirs à la recherche d'une explication crédible. Hollie est déjà dans son bureau à taper son rapport. Elle a posé ses bottes. Elle a beaucoup à dire sur Maxime et sa personnalité. Il n'aurait pas voulu tuer sa mère, elle aurait presque du respect pour lui ; voire même de l'affection... Il le leurs avait dit avant de commencer sa déposition ! Elle n'avait pas voulu y croire. « Bonjour mademoiselle ; bien dormi ? ». « Plutôt bien, et vous ? ». « Des petites choses en tête qu'il va falloir que j'aborde bientôt ». « Je comprends. Moi aussi ; il me reste une chose à vérifier. Il me tarde d'ouvrir cette boîte à biscuits. Et puis, je ne sais toujours pas ce qu'il avait prévu de graver sur le ventre de maman ». « On pourra récupérer tout ça cet après-midi. En attendant, je vais moi aussi enrichir mon rapport. On va d'abord se jeter un jus ? ». « Oui, un petit thé ne me ferait pas de mal ». Leurs gobelets à la main, ils ne se disent rien et se regardent avec un œil complice. La satisfaction du travail accompli. Chacun rejoint son ordinateur ; et c'est comme ça que la matinée est passée. À onze heures trente, les releveurs sont venus leurs dire qu'il n'y avait pas d'empreintes autres que celles de Maxime Labrousse. Tous deux le savaient ; mais hier, il fallait bien donner le change devant le regard suspicieux du meurtrier. Cet après-midi, ils iront sur place et éplucheront cette paperasse. « À quelle heure on se retrouve là-bas, capitaine ? ». « Treize heures trente... Plus vite on y sera, plus tôt on débauchera ». « D'accord. À toute ! ». « Ce soir, ça vous dit d'aller au restaurant fêter ce dénouement ? C'est un peu une tradition. Donc vous, notre collègue Marianne qui m'a aidé au

départ et qui vous a donné quelques astuces et puis moi. Si vous estimez que quelqu'un d'autre a sa place à ce diner grâce à sa contribution à l'enquête, cette personne sera la bienvenue ». « C'est une très bonne idée. Vous payez l'apéro ? ». « Ça se peut ». Elle s'éclipse en souriant ; le capitaine a tout compris. Aucun des deux policiers n'est en retard à la maison de Maxime. Tout d'abord, Braquehais se dirige vers le fond du salon. Il examine le papier peint de style antiquité grecque. « Il vous plaît », demande Hollie en s'approchant à son tour. « La pièce est jolie et je dois bien dire que ce décor n'y est pas étranger ». « En haut à droite. La colonne en retrait... Le bout du chapiteau découpé. C'est lui que l'on a retrouvé chez la gendarme », dit-elle fièrement. « Effectivement, ça a l'air d'être ça. Très bon coup d'œil. C'est chouette, quand même ! ». « Chacun ses goûts capitaine ; mais c'est mieux que je croyais ». « Vous voyez... Je m'en doutais ! C'est votre prochain achat... Chez votre copine, au centre ville ». « Ah, sûrement pas ; cette conne n'est pas prête de me revoir ! ». On va dans la chambre du fond ? », demande-t-il en souriant et en tournant la tête pour le revoir une dernière fois. « Oui et il me tarde d'ouvrir la boîte de Pandore ». « C'est exact que cette boîte a été à l'origine des maux de cette histoire... Mais, pas ceux de l'humanité, quand même ! C'est vous, ou vous voulez que ce soit moi qui examine le cinquième dossier ? ». « Moi capitaine, Je veux être la première à découvrir ce qu'il avait noté et prévu pour ma mère ». « Je comprends mademoiselle. Je regarde les autres et ensuite, on ouvre la boîte à biscuits ensemble ». Elle acquiesce en opinant du chef. Elle attrape délicatement le paquet de feuilles pendant que son visage se crispe. Nom et adresse sur la première page. La date du meurtre avec la photo de la maison sur la deuxième. La peinture de la renaissance avec ses croix rajoutées n'y est plus ; ils l'ont récupéré hier matin dans sa sacoche. Ses mains tremblent quand elle attrape la suivante ; le slogan à graver est noté là, dans son cercle... *'IMPOSSIBLE FUT LE BONHEUR FAMILIAL'*. Elle la montre à son supérieur. « Quelle profession exerce votre maman ? ». « Agent immobilier... Elle vend du bonheur aux familles. Comme celles par exemple, qui viennent d'avoir un enfant et qui veulent un peu plus de place ». « Il avait réfléchi à tout. Il aurait fait un bon enquêteur ! On ouvre la boîte en fer ? ». La profiler la récupère et tous deux reviennent dans le salon pour s'asseoir à la grande table. Le policier accroche son blouson en jean sur son dossier. « Waouh ! La boîte n'est pas toute jeune », dit-elle en la posant délicatement sur le verre opaque. C'est une vieille boîte en métal de la marque 'LU' ; biscuits 'LEFEVRE-UTILE' avec le fameux petit écolier à la cape rouge sur le couvercle. « Je le pense aussi. Une pièce de collection qui vaut certainement du fric ! ». Ils passent un peu moins de trois heures à éplucher, lire et relire tous ces écrits jusqu'alors enfermés dans ce précieux coffre-fort caché sous le vieux plancher vermoulu. Ils s'échangent les feuilles jaunies sans se parler, ou presque. Maxime a dit la vérité ; rien ne diffère. Il a juste rajouté le côté théâtral, le côté angoissant et le suspense ; ce qu'il ne manquera pas de refaire devant le juge et les jurés. Braquehais interrompt le silence studieux : « On embarque tout cela et on s'en va. Il faut mettre ces documents à l'abri dans nos locaux ». Ils ne peuvent s'empêcher de regarder une dernière fois cette maison alors que les deux voitures quittent la cour. Le trajet du retour dure plus d'une heure. C'est un vendredi avec sa fin d'après-midi, surchargée en circulation. En passant dans le couloir, la porte du bureau de Marianne s'ouvre. « Ce soir à dix-neuf heures trente au resto : 'de la marmite à l'assiette'. Ça ira pour tout le monde ? ». « Merci ma belle... On y sera ». La profiler lève ses deux pouces en signe d'approbation. « Je n'ai envie de rien faire d'autre », dit-elle en lisant un message sur son téléphone. « Mais Hollie, on se casse. Je mets ça à la consigne et basta ! À ce soir. Vous savez où c'est ? ». « Bien sûr et en plus, j'aime bien les différents choix qu'il y a là-bas ». En arrivant chez elle, la policière se laisse choir dans son canapé. Son cerveau ne peut s'empêcher de rester en éveil. Un membre de sa famille a été l'investigatrice d'un horrible triple assassinat. Que va devenir la maison de Maxime ? Est-ce que ce fantôme existe ? Sur quoi ou sur qui

va-t' elle travailler lors de sa prochaine enquête ? Est-ce que son avenir dans la police s'annonce radieux ? Allez, il faut se bouger. La douche, puis se préparer pour se rendre au restaurant. De son côté, le capitaine a profité de cette débauche moins tardive pour parler avec ses enfants, de l'école, des devoirs et du weekend qui arrive. Sa fille est un peu fatiguée ; elle est soulagée que ce soit la fin de la semaine. Tous les deux ne seront pas à la maison demain soir pour dîner. Donc, ce sera à ce moment-là qu'il aura une discussion avec son épouse. Sûrement qu'il passera seul ces quelques jours de vacances à venir ; pour faire le point, pour faire un break ou pour débiter cette nouvelle vie de couple séparé. Il plaque son enceinte Bluetooth au carrelage, sélectionne une playlist reggae sur son Smartphone et se glisse dans la cabine sous le jet d'eau. Marianne est déjà à table quand le capitaine arrive. *Tristan et Isabelle...* La lieutenant n'en revient toujours pas. Ensuite, ils parlent de tout et de rien quand l'analyste des comportements entre dans la salle du restaurant. Elle est seule. Personne ne lui pose de question. « Excusez-moi de mon retard ». « Pas du tout Hollie... Nous sommes ici depuis moins de cinq minutes. Ne vous inquiétez pas, je n'ai pas encore payé l'apéritif ». « Ouf ! Ça va alors ! Je n'ai rien raté ». Pendant qu'ils trinquent à leur succès, on leur apporte la carte. Chacun choisit tout en continuant de parler de cette enquête incroyable et de ses nombreuses coïncidences. « Pour le dessert, je verrai à la fin », dit la profiler en regardant discrètement un message sur son téléphone. Tous trois ont pris en entrée une brochette de crevettes avec un demi-avocat. Chacun a commandé un verre de vin pour accompagner le plat de résistance. L'ambiance est décontractée ; le coupable est sous les verrous. Les assiettes sont finies depuis quelques minutes lorsqu'une serveuse arrive avec les cartes des desserts. « Excusez-moi, je reviens », dit la profiler en se levant de sa chaise. Elle réapparaît une minute plus tard accompagnée du pion étudiant en histoire de l'art et de la photographie. Il est toujours aussi dandy élégant. Tous deux se tiennent la main. « Quelqu'un qui nous a beaucoup aidé vient se joindre à nous pour le dessert », annonce-t' elle en souriant. « Bonjour monsieur Imbernon ; vous êtes le bienvenu », renchérit le policier en se levant à son tour pour lui serrer la main. « Appelez-moi Adrien, capitaine... Je préfère ». « Bien sûr Adrien et encore merci pour tout. Vous savez que vous avez participé à l'éclaircissement d'une enquête qui s'est conclue de façon incroyable, voire invraisemblable ? ». « Effectivement... Hollie m'a raconté. J'en ai la chair de poule quand j'y pense. Bonsoir madame ». « Bonsoir Adrien. Je suis Marianne ». « Je sais. C'est vous qui avez tuyauté Hollie sur les techniques de recherches au niveau familial. A-t' elle été une bonne élève ? ». « Ma foi oui ! Elle percute vite et bien ». Le dîner continue dans une ambiance chaleureuse et décontractée. Après le règlement, chacun se sépare avec la certitude d'avoir été embarqué dans une histoire extraordinaire qu'ils ne recroiseront pas d'aussitôt. Dans la cour du restaurant, la profiler lâche la main de son amoureux et appuie ses fesses contre une table. Un petit vent aux senteurs d'automne se lève. Elle regarde les cieux pendant plusieurs secondes. « Qu'est-ce qu'il y a ? », demande-t' il en s'asseyant près d'elle. Il repousse ses cheveux vers l'arrière et lève aussi le visage. « Je profite. Je prends l'air. Je regarde le ciel ». Elle pense à son papa ; mais sa préoccupation du moment reprend le dessus. Elle pose une barre fictive contre le mince croissant de lune ; ça forme un 'd'. C'est le dernier quartier ; la lune noire arrive. Le calendrier sur son téléphone est bien exact ! Elle sourit, s'approche d'Adrien, lui prend la main et lui dépose un baiser sur la joue. « On y va ? ». « Où ? Chez toi ou chez moi ? ». « Chez moi... Je n'ai rien amené », répond-t' elle en penchant la tête et en pinçant les lèvres. Braquehais rejoint sa voiture en fumant un cigare tout neuf. Il avait tout bon pour sa collègue et le pion. Non mais ! On n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace. Marianne remonte son col et espère que son mari aura réchauffé sa place dans le lit. Tous ont passé une agréable soirée. La satisfaction du travail accompli.

## les jours qui suivent

Le weekend ne s'est pas passé comme Braquehais l'avait espéré. Sa fille était toujours fatiguée en se levant samedi matin. En plus, elle avait des douleurs sur tout le corps. Le virus venait de faire son entrée dans la famille, alors que les médias parlent de l'arrivée imminente d'un vaccin. Va-t' il être efficace avec ces variants qui s'enchaînent ? À midi, son épouse n'a rien pu avaler ; juste deux yaourts sucrés, dans lesquels, elle a rajouté du sucre ; ce n'est pas son style ! Tout le reste était salé à vomir. Le virus s'installait vraiment. Ça ne s'est pas du tout arrangé l'après-midi. Le soir, elle était bien malade et passait son temps entre la chambre et le canapé. Les leçons de piano sont annulées pour quelques jours. Et de toute façon, les baisers seraient eux aussi, trop salés ! Il ne lui a pas fait voir les photos, ni ne lui a parlé de Jérémy Louvet. Il faut qu'elle soit en pleine possession de ses moyens pour jauger à sa juste valeur ses réactions. C'est reculé pour mieux sauter. Le dimanche, sa fille était de nouveau sur pied, comme si de rien n'était. Il a téléphoné à Hollie pour lui signifier qu'il était cas contact. D'entendre sa voix, lui a fait du bien. L'instant fatidique approche et il est un peu mi-figue, mi-raisin. Il veut dire au plus vite à madame Braquehais qu'il sait tout ; mais il se doute aussi, que tous deux vont être malheureux.

Pour Hollie, c'est le sommeil qui a été compliqué. Elle faisait le même cauchemar deux à trois fois par nuit et se levait d'un bond sur le lit en transpirant et en ayant des frissons. Même la présence d'Adrien n'apaisait rien. Elle était en pleine nuit noire, seule, en face du colombier de La Providence. Le fantôme du bébé apparaissait entre les herbes, se redressait et se retournait vers elle. Ses yeux injectés de sang la fixaient. Il la montrait du doigt et disparaissait à travers la lourde porte de la maudite tour, avec un ricanement démoniaque. Les murs de l'ancien hôpital psychiatrique alors s'écroulaient comme un fragile château de cartes. Il lui manque une morte pour que la vengeance soit accomplie. Et pas n'importe laquelle ; la descendante de l'investigatrice de ce triple assassinat. *À qui parler de ça ? Je vais passer pour une folle !* Ça la fait flipper. Il manquerait plus qu'elle ait cette saloperie de virus ! Lundi matin, en forme physique moyenne due au manque de sommeil et à l'angoisse, elle a enchaîné avec une nouvelle enquête pour aider un jeune lieutenant de gendarmerie qui essaie de trouver un corbeau dans une petite commune à une bonne cinquantaine de kilomètres ; à la limite sud du département. Deux débutants ensemble... Cela va lui faire du bien de se remobiliser pour un autre objectif. Le commissaire lui a proposé deux ou trois jours de repos ; elle a refusé. Une autre personnalité à cerner... Mais son horloge interne est toujours calée sur la nuit noire à venir.

En ce lundi, le capitaine, en traînant un peu sa carcasse, s'est occupé au mieux de sa famille. Il est allé aussi faire les courses ; le réfrigérateur commençait à se vider, surtout de yaourts. Sa fille ne mange presque rien, mais le fiston bouffe toujours pour deux. Il est élément contact, mais veut aller à l'école pour se sortir d'entre les pieds ; il est le seul à se bouger énergiquement dans cette maison... La baraque de zombies, comme il la nomme ! Le mardi, il a décidé de penser à lui et avec un masque sur le visage, il a fait le tour des concessions de motos ; comme ça, il avait la tête ailleurs. Il a regardé les modèles, les couleurs disponibles et bien sûr les prix. Il va réfléchir ; la Triumph lui plaît beaucoup ; le chèque à faire, moins. Va-t' il falloir bientôt payer un avocat ? Sa femme commence à se remettre doucement, mais sûrement. Sa fille est prête à aller en boîte de nuit. Madame Braquehais sera bientôt apte à écouter son mari.

La profiler regarde le ciel par sa fenêtre avant de s'écrouler dans son lit ; on distingue à peine le minuscule croissant de lune. Les nuits précédentes, hachées, l'ont épuisée. Le cauchemar du bébé nu se faufilant à quatre pattes entre les herbes et aux yeux injectés de sang, semble moins récurrent. Par contre, des rêves un peu bizarres, d'abîmes profonds, de gouffres obscurs ou de chutes vertigineuses sans fin sont venus se greffer dessus pendant son pseudo-sommeil. Est-ce une bonne ou une mauvaise nouvelle ? Va-t' elle sombrer dans la folie et la peur ? Elle n'a toujours rien dit à sa mère sur son aïeule. C'est bientôt l'épilogue et faudra-t' il payer l'addition ?

Mercredi est en fin de compte, arrivé assez vite. Le rétablissement de sa femme est spectaculaire. Ça ne dure pas chez les personnes jeunes ou peu âgées et qui sont en bonne santé. Elle va beaucoup mieux. Sa fille, qui n'a plus du tout de symptômes ne peut pas retourner à l'école ; il faut respecter le délai imposé par les ARS. Avec ce virus dans la famille, il n'a pas touché un seul cigare depuis plus de quatre jours ; et ça ne lui manque pas. Il ne se rappelle même plus où est sa petite boîte en fer ! C'est peut-être le bon moment pour arrêter.

Hollie a terminé sa journée qui n'en finissait pas. Elle et son collègue d'enquête n'ont toujours pas deviné qui était le corbeau qui s'évertuait à envoyer toutes ces lettres menaçantes. C'est l'omerta dans cette petite commune. Elle prend sa douche, mange vite fait et attend le crépuscule. Elle tourne en rond dans son appartement en regardant l'heure toutes les cinq minutes. Il est dix neuf heures quinze. Elle enfle ses bottes de moto et son blouson en cuir noir. Elle pousse la porte du garage, pose le casque sur sa tête et démarre la Ducati. Elle referme derrière elle, enfle ses gants et direction le village de son enfance. La nuit complète approche. Elle soulève sa visière et souffle. Il faut se concentrer sur la route. Elle ne respecte pas les limitations de vitesse. Après presque une demi-heure, le panneau d'entrée du bourg apparaît sur sa droite. Encore six cent mètres sur la départementale et le coteau sur lequel est perché l'ancien hôpital psychiatrique sera en vue. Elle s'arrête presque, passe la première et monte lentement la mauvaise route. Rien ne bouge dans les phares ; pas âme qui vive. Le seul endroit plat pour se garer est à droite, vers la maison délabrée, près du colombier. Elle coupe le moteur et pose sa moto sur la béquille. Elle est stable. Elle ôte ses gants, puis son casque. C'est l'obscurité totale ; pas le moindre atome de lune n'est visible. Elle met son téléphone en lampe et promène son regard partout. Elle décide d'attendre sans faire trop de bruit. Elle éteint la torche et reste immobile dans le noir complet, près de sa moto. Les minutes défilent et aucune manifestation étrange ne vient perturber ce silence. De temps en temps, un lapin, un rat ou un hérisson se promènent sans se soucier de la motarde. Ouf ! Pas de cerf en vue. Elle en a marre et commence à bailler. *Faudra-t' il attendre minuit ?* Le capitaine avait raison ; les faits surnaturels et encore moins les fantômes n'existent ; mais au moins, maintenant elle en est sûre. De toute façon, elle n'y croit pas ; et puis si ça existait, ça se saurait ! Soi-disant, il y en a en Écosse... Juste pour attirer les touristes qui après avoir bu quelques pintes, les verront sûrement... dans le fog ! Comme Nessie... Elle remet son casque et enfle ses gants. Encore un petit animal qui fait du bruit ; toute la petite faune sort. Cette obscurité les tient à l'abri des prédateurs. Elle tourne la clé qui enclenche le contact de la puissante Ducati et aussitôt, les phares s'allument. Elle regarde une dernière fois le colombier et tout à coup, écarte ses yeux au maximum derrière la gênante visière. « C'est pas vrai ! Mais c'est pas vrai ! Il est là... ». Le bébé nu et décharné surgit dans le halot de lumière. Elle tremble de la tête aux pieds et ne sait plus quoi faire. Il faut vite virer ces putains de gants coqués ; ce qu'elle fait avec des gestes désordonnés. Elle y arrive quand même puis enlève son casque qui aussitôt posé, retombe du siège et roule entre ses pieds. Le fantôme est toujours là et se dirige vers le bâtiment rond. Il sort de la lumière des phares. Elle veut le prendre en photo. Elle ne

sait pas si c'est possible. Les récits, les romans et les films disent que non ! Elle abaisse la fermeture éclair de son blouson pour récupérer son Smartphone dans la poche intérieure. Elle se prend les pieds dans son casque et manque de tomber. Elle ne quitte pas le nourrisson des yeux et tout cela prend du temps. Il s'approche de la porte du pigeonier, il se redresse, se retourne et la fixe du regard. Un frisson lui parcourt tout le corps et la stoppe net dans sa course... Comme dans ses cauchemars ! Mais c'est une étoile qui apparaît dans chacun de ses orbites. La lourde porte s'ouvre et il disparaît à l'intérieur. Cette porte se referme immédiatement. Elle allume la lampe de son téléphone et reprend sa marche vers la ronde bâtisse. Elle a beau pousser de toutes ses forces avec ses deux bras, cette maudite porte ne bouge pas d'un millimètre. Elle s'assoit contre en espérant qu'il ressorte. Elle retient ses larmes. Elle l'implore de réapparaître. Les minutes défilent et rien ne se passe. Elle revient près de sa moto et ramasse son casque. Elle éteint la torche de son téléphone et effleure l'écran. « Capitaine, je ne vous dérange pas, je peux vous parler ? ». Le débit de sa voix forte et haletante est rapide. Braquehais pince les lèvres ; ça tombe mal ! Lui qui s'apprêtait à avoir cette fameuse discussion avec son épouse, maintenant que les enfants sont dans leurs chambres. « Oui, Hollie ; je peux faire quelque chose pour vous ? ». « Vous savez où je suis ? ». Il réfléchit avant de répondre. Il se doute ; la nuit est complètement noire à travers la fenêtre. « À La Providence ? ». « Je l'ai vu ! Capitaine, je l'ai vu ». Elle sanglote en parlant. « On en a déjà discuté ! Une scientifique comme vous ne croit pas en cela ! ». « Non ; mais je l'ai vu. Il s'est retourné pour me fixer avec des yeux brillants au plus profond de ses orbites creusées. La porte s'est ouverte et il a disparu dans le colombier. Et moi, je ne peux pas ouvrir cette porte ! Pourquoi je ne n'arrive pas à la pousser ? ». « Sans vous offenser, vous vouliez tellement le voir que vous l'avez imaginé », dit-il en regrettant déjà d'avoir prononcé cette phrase. « Pas vous capitaine ! Je vous téléphone en premier et vous me dites que je suis folle ; que j'imagine des choses... Je l'ai vu et lui aussi m'a vu ! Il m'a fixé après s'être redressé ». « Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ». Il réfléchit avant de continuer sur cette pente savonneuse. « Et maintenant, peut-être qu'il ne veut plus être dérangé. La lumière a été faite et la justice rendue. Ses parents et lui vont avoir une sépulture digne ». Il parle en y mettant la forme, mais sans trop croire à ce qu'il raconte. Elle repense à ses cauchemars de toutes ces nuits passées. « Vous avez raison, son âme n'est plus tourmentée. Il ne reviendra plus hanter les lieux. Il repose en paix avec les anges, près de ses parents. La brillance de ses yeux était le reflet de son aura et de sa dignité retrouvée. Je crois que je peux partir d'ici ». « Faites attention sur la route. Bonne nuit ». « Merci et pareillement ». Elle raccroche et remet son téléphone dans son blouson. Le capitaine a raison. En mettant de la lumière dans ses orbites, le bébé ou son fantôme la remerciait pour ce qu'elle a fait, afin que le triste sort de ses parents soit enfin connu. Elle va pouvoir de nouveau dormir paisiblement. En descendant, elle lâche la main gauche de son guidon pour réajuster son casque et rabattre la visière. Le capitaine reprend son téléphone. « Bonsoir Adrien. Allez attendre Hollie chez elle ; elle a vraiment besoin de vous, ce soir. Elle vous expliquera... ». « Merci capitaine. Je prends ma moto et j'y vais de suite. Bonne nuit ». « De rien. À vous aussi ». Le téléphone à la main, il rejoint sa femme dans le salon d'un pas déterminé. Elle est calée dans ses coussins favoris. Son visage a meilleur mine ; son teint halé réapparaît. Elle le regarde entrer et lui sourit. Lui, bien au contraire, son air reste grave. « J'ai des photos à te montrer », lui dit-il en secouant son Smartphone. Le rictus de madame Braquehais se fige. Ce goût désagréable du salé qui était enfin parti est en train de lui revenir en bouche !